LE

DILEMME TRAGIQUE DES CATHOLIQUES EN EUROPE CENTRALE

—

Avant-propos

Nous assistons, depuis près de huit ans, à une lutte formidable entre le catholicisme et le national-socialisme. Cette lutte se poursuit autant sur le plan politique que sur le plan spirituel, à savoir dogmatique. C'est cette double forme de manifestation qui nous fait songer à la grande querelle qu'a déclenchée la Réforme, il y a quatre siècles. Comme au temps de Luther, le théâtre de la guerre est constitué d'abord par les régions centrales et méridionales de l'Allemagne pour se transporter, dans sa phase décisive, en Autriche. Si, jadis comme naguère, l'initiative appartient d'abord à l'adversaire du catholicisme, on pourrait supposer que, pour compléter l'analogie, elle passera finalement au catholicisme qui, après avoir repris ses forces dans l'attitude défensive, ne tardera pas à passer à la contre-offensive.

Il n'est pas étonnant qu'en envisageant cette lutte, on arrête le regard sur ses manifestations politiques. A force de lire les relations des journaux sur la dissolution des associations catholiques, l'expropriation des couvents, la fermeture forcée des établissements scolaires religieux, les bagarres dans les rues de Vienne et de Munich, les arrestations par milliers de prêtres et laïcs, la défenestration d'ecclésiastiques, les autodafés d'ornements d'Eglise, etc., on finit par se persuader de la vo-

lonté exterminatrice des dirigeants du Reich envers le catholicisme.

Ce n'est cependant que l'avant-plan, la surface. La guerre de Trente Ans a sa place dans l'histoire, c'est un fait. Mais quel que soit le désastre qu'elle a créé en Europe Centrale, ce n'est pourtant pas elle qui a déterminé la physionomie du siècle suivant. Ce sont les idées qui l'ont suscitée, comme, ailleurs, elles ont fait naître une nouvelle manière de sentir et de penser, dont les témoins sont d'une part la musique d'un Bach, la philosophie d'un Leibniz, et, d'autre part, les oraisons d'un Abraham a Sancta Clara, l'architecture d'un Fischer von Erlach, la peinture d'un Maulpertsch.

Les mobiles spirituels, dans la hiérarchie des valeurs, se superposent aux mobiles matériels qui, de façon générale, trouvent leur expression sur le terrain politique. C'est ce qui nous amène à nous borner ici à l'examen des idées en question. L'abstraction que nous faisons du côté politique de la controverse entre le catholicisme et le national-socialisme se justifiera d'autant plus que cette controverse est de nature purement doctrinale. Cela ne nous empêchera toutefois pas de tenir compte de l'apport politique, en tant qu'il explique les péripéties, parfois d'aspect très complexe, de cette évolution.

Les origines de la religion raciste

Il est aisé de démontrer que les fameuses thèses exposées au porche de l'église de Wittenberg ne font que résumer des tendances antérieures de beaucoup à l'apparition de Luther. C'est aussi le cas pour le national-socialisme, dont la doctrine s'inspire d'à peu près tous les courants d'idée anti-catholiques du passé : du rationalisme intransigeant de Luther et de l'Encyclopédie, ainsi que du matérialisme darwiniste qui s'incarne dans l'idéologie raciste du pangermanisme. Dire que *Mon Combat,* de Hitler, ou bien *Le Mythe du* XXe *siècle,* de Rosenberg, ne sont que des compilations plus ou moins habiles, ce n'est que répéter un jugement très courant, et qui peut être vérifié par quiconque se donne la peine d'en faire l'analyse.

Que Rosenberg, par exemple, s'en prenne à saint Paul, il ne fait que suivre une des traditions les plus chères au protestantisme. Si les fervents de la Confession d'Augsburg s'attaquent à l'homme de Tarse, c'est parce qu'il est le porte-parole du Mystère. Rosenberg, il est vrai, dévie un peu de l'argumentation traditionnelle du protestantisme, hanté par l'antisémitisme qui ne lui fait voir en saint Paul que le corrupteur juif. Mais Rosenberg est le disciple de Dietrich Eckart à qui, d'ailleurs, il a aussi succédé dans la direction du *Völkischer Beobachter*. Et chez Eckart, nous trouvons une polémique contre saint Paul qui donne parfaitement dans le panneau protestant :

L'idée que le Christ était ressuscité le troisième jour dans toute sa matérialité physique, en chair et en os, c'est Paul qui l'a introduite de force dans le christianisme primitif. Son crâne de juif était incapable de concevoir le symbolisme volontairement donné par le Sauveur à sa propre rédemption, de voir que le Christ n'avait voulu faire autre chose que nous donner une image de la libération de l'âme, s'évadant de la gangue du temporel.

Le même ressentiment contre le Mystère, et qui trahit non moins nettement son origine protestante, nous le percevons dans cette déclaration de la *Jeunesse hitlérienne*, publiée le 30 juin 1935 :

Nous ne sommes pas des athées... Mais ceci ne veut pas dire que nous nous inclinions respectueusement devant des dogmes qui n'ont pas été créés par Dieu, mais que les hommes ont inventés pour des raisons d'opportunisme... Les gardiens de dogmes croient aux miracles; nous autres nous ne croyons qu'à un seul miracle : celui qui s'accomplit en Allemagne...

Si le rationalisme protestant marque le premier pas dans la voie de déchristianisation de l'Europe centrale, le matérialisme, sous ses différents aspects, en marque le dernier. Il est d'ailleurs fort caractéristique que, dans la forme qu'a prise le matérialisme en Europe centrale, se révèle partout l'influence protestante. Elle se révèle

déjà chez Fichte qui, non par hasard, est devenu le père du pangermanisme raciste.

Il reproche au christianisme de « n'employer Dieu que pour transporter notre égoïsme en d'autres mondes, après la mort de notre corps; de le fortifier par la crainte ou l'espérance d'une vie éternelle ». Voilà qui, tout en laissant reconnaître l'inspiration protestante, commence à dépasser le protestantisme. C'est ce qui l'amène à prononcer : « Une telle religion doit disparaître comme le passé... L'éducation doit former la race à laquelle appartient la philosophie qui en a conçu le principe. »

Un siècle après Fichte, le pasteur Bonus écrira :

Si nous parlons de christianisme, c'est que, à tort ou à raison, la religion qui domine encore s'appelle toujours de ce nom. L'essentiel d'une religion pour un peuple, c'est qu'elle corresponde à ce qu'il a de plus intérieur à lui-même, au contenu le plus profond de sa conscience, à ce qu'on peut appeler son corps spirituel, et qui fait son être à part, sa personnalité.

De là, une voie directe mène à ce « christianisme positif » dont parle l'article 24 du programme officiel du national-socialisme. Qu'est-ce qu'on entend par ce « christianisme positif », sinon, comme le dit la déclaration de l'épiscopat bavarois en 1931, un christianisme « vidé des dogmes » ? Que ce n'en soit plus un, qu'importe, si, du moins, on peut le désigner comme tel. Question d'optique toujours.

L'aspect de la religion raciste

Ce « christianisme positif » n'est, en réalité, que le camouflage d'une nouvelle religion. Rosenberg parle expressément d'une « foi nouvelle, le mythe du sang, la ferme croyance que la défense du sang est la défense même du principe divin dans l'homme ». Pour ne laisser plus d'équivoque sur le fait qu'il s'agit là d'une vraie religion, il va jusqu'à dire : « Le sang nordique représente le mystère qui a vaincu et remplacé les sacrements anciens. »

Les extrêmes se touchent. Le rationalisme protestant qui aboutit au matérialisme darwiniste, finit par se perdre dans un étrange mysticisme. Mais ne doit-on y voir qu'une question de psychologie? On verra bien que ce retour à la métaphysique n'est pas si involontaire que cela. Il s'esquisse déjà chez Fichte qui, en parlant du peuple allemand, adopte cette image caractéristique :

L'esprit rassemblera et ranimera les membres desséchés et dispersés de notre unité; il insufflera au corps national une nouvelle et majestueuse existence.

La justification d'une nouvelle religion se trouve déjà préméditée chez Paul de Lagarde, l'un des principaux inspirateurs du national-socialisme :

Ce n'est pas par la force qu'on détruira le romanisme et le catholicisme; c'est en les ignorant d'abord, et ensuite en leur substituant une religion. Des lois contre le catholicisme n'ont pour effet que de refouler le mal vers l'intérieur, vers les régions *nobles;* elles sont plus nuisibles qu'efficaces.

A ces lignes, écrites en 1874, d'autres s'ajustent à merveille, et leur auteur est Adolf Hitler. En parlant du christianisme, il avance :

Une conception de l'univers faite d'intolérance infernale ne peut être brisée que par une nouvelle idée absolument pure et vraie, nourrie par le même esprit de fanatisme, défendue par la même force de volonté.

Cette « nouvelle idée » n'est, il est vrai, qu'une déification de la matière, un matérialisme mystique, un darwinisme corrompu par « l'aspiration au divin ». Elle manque, de plus, de précisions positives et laisse ainsi possible toutes sortes de contaminations avec, tour à tour, le christianisme, le vitalisme de Nietzsche, le néopaganisme, etc. C'est ce néant rempli de vapeurs multicolores et amorphes qui s'accorde à l'état de « liberté de toutes les confessions », revendiqué par l'article 24 du programme national-socialiste.

Cet ensemble qui représente une terrible confusion d'idées, peut-il vraiment être considéré comme religion? Ou bien ne faut-il y voir que l'excès intellectuel d'un mouvement politique? La réponse nous est donnée par ce passage significatif de *Mein Kampf* :

Les partis politiques inclinent par nature au compromis; les conceptions de l'univers, jamais. Les partis politiques composent avec l'adversaire; les conceptions de l'univers proclament leur infaillibilité.

C'est Hitler même qui, en ces termes, se prononce sur la nature religieuse de la doctrine national-socialiste. Qu'il ne fasse que constater une réalité, la preuve en est la déclaration de la *Jeunesse hitlérienne* de 1935 : « Nous déclarons solennellement que l'Allemagne ne sera jamais aussi croyante qu'à l'heure où elle sera convertie tout entière à notre conception de l'univers... » Cette réalité s'affirme d'autant plus nettement que Schirach a pu prétendre, et non sans raison : « La ligne de la jeunesse est la ligne Rosenberg », la ligne donc du prophète du *Mythe du Sang*.

La prise de position du catholicisme spécifique.

Il va de soi que le catholicisme n'a pu passer sous silence l'avènement de cette « foi nouvelle ». La réaction est immédiate; elle anticipe même l'instauration officielle des nouveaux dogmes. C'est la déclaration de l'épiscopat bavarois sur les erreurs doctrinales de la conception de l'univers nationale-socialiste. Elle est promulguée le 12 février 1931, à une époque où les dirigeants du mouvement hitlérien tiennent encore à traiter les thèses de Rosenberg d'« œuvre personnelle », et qui « n'engage pas le parti ».

Ce mandement relève cinq erreurs doctrinales, dont trois constituent particulièrement le fait d'hérésie : le matérialisme raciste qui s'affirme dans le prétendu primat du Sang sur l'Esprit; le rejet des révélations de l'Ancien Testament et, notamment, du Décalogue; le primat de ce « sentiment moral de la race germanique »

dont parle l'article 24 du programme de la N. S. D. A. P., sur la morale chrétienne, universelle dans son essence.

Cette condamnation du racisme est reprise par la lettre pastorale de l'épiscopat autrichien en 1933. Elle insiste surtout sur la haine de race, l'antisémitisme outrancier, le nationalisme extrême et les tendances à la fondation d'une Eglise nationale. Il est d'ailleurs fort significatif qu'en Autriche, foyer de l'universalisme politique, on se prend justement à ces aspirations du national-socialisme qui menacent l'universalité de l'Eglise.

Voici donc le point de départ de la lutte spirituelle où éclatent enfin les tendances que le XIXe siècle a réduites à une vie souterraine. Le deuxième stade est marqué par la nomination de Rosenberg à la direction du département culturel. Cette nomination, qui a lieu le 24 janvier 1934, le porte au rang de *praeceptor Germaniae*. Elle implique, en même temps, l'approbation officielle de sa doctrine. Le *Mythe du Sang* est devenu la religion d'Etat du Reich.

Il l'est, tout comme au temps des Césars. Il ne tarde pas à introduire le culte du divin César incarné dans le Führer. A l'idolâtrie de la race, il ajoute l'idolâtrie de la personne. Tout en attribuant à Hitler le caractère de Sauveur, de Messie, il lui adjoint une équipe de « saints », recrutés avant tout parmi les martyrs du mouvement. Voici un exemple pris tout à fait au hasard : le vingt-quatrième des cinquante-et-un commandements enseignés à la *Jeunesse hitlérienne :*

« Comment mourut le Christ? En pleurnichant sur la croix. Comment mourut Planetta? En criant : *Heil Hitler! Vive l'Allemagne!* »

On appréciera toute la portée de ce blasphème, si l'on songe que Planetta a été l'assassin du chancelier autrichien Dollfuss.

Pour rejeter les erreurs doctrinales insérées dans une « œuvre personnelle », une déclaration épiscopale a pu suffire. Il n'en pourra être de même pour une religion d'Etat qui, déjà, prend à tâche d'exterminer toute autre foi, spécialement le catholicisme. Ce *cujus regio, ejus*

religio, proclamé par l'autorité suprême, impose une prise de position non plus aux évêques respectifs, mais à l'Eglise entière. C'est au Pontife de se prononcer.

Et il se prononce dans les termes amers de l'Encyclique *Mit brennender Sorge*, datée du 14 mars 1937. Cette Encyclique complète le réquisitoire des déclarations épiscopales bavaroises et autrichiennes. Après avoir à nouveau condamné le matérialisme raciste, le rejet des révélations de l'Ancien Testament et le prétendu primat d'une « morale nationale » sur les prérogatives du Droit Naturel, elle en déduit son verdict sur la falsification de l'idée de Dieu, sur la déification des « dépositaires du pouvoir » et l'instauration d'une mystique proprement humaine sous un vocabulaire religieux.

Rome a parlé. Le vicaire du Christ a strictement délimité la position doctrinale du catholicisme. En a-t-il fait de même pour les catholiques? Car la mise au point d'un système spirituel ne déterminera pas nécessairement celle de tous ses adhérents. On verra cependant qu'aucun représentant de l'Eglise ne s'évade, quoi qu'on en ait dit, des précisions données par le Saint-Père. Il ne nous faut, pour cette constatation, qu'une seule restriction : l'adaptation aux prescriptions pontificales est parfaite, en tant qu'il s'agit de la concordance avec la partie dogmatique.

Les prétendues dissidences catholiques.

En Allemagne, ainsi que, après l'Anschluss, en Autriche — et peut-être plus encore à l'étranger — on a fait beaucoup de cas de quelques tentatives d'entente entre le catholicisme et le national-socialisme. On est allé jusqu'à prétendre imminente l'édification d'une « Eglise nationale allemande, affranchie de la tutelle romaine », selon l'idée chère à Hitler. Le cardinal Innitzer, archevêque de Vienne et du Burgenland, a été considéré comme le protagoniste de cette tendance. Le foyer de ces « dissidences » aurait donc été l'Autriche.

Or, puisque le national-socialisme ne se développe d'abord qu'en Allemagne, c'est là que se produit sa pre-

mière rencontre avec le catholicisme, et c'est là aussi qu'ont lieu les premières avances des catholiques vers le mouvement hitlérien. Nous n'insisterons pas sur ce parti-pris, en tant qu'il se manifeste sur un terrain uniquement politique. Bornons-nous, une fois pour toutes, à ne tenir compte que des faits où se reflète l'apport spirituel, à savoir l'attitude de l'Eglise.

Voici, après l'avènement au pouvoir de Hitler, la première lettre pastorale collective, datée du 3 juin 1933. Là, l'épiscopat allemand, à côté d'une fermeté évidente sur la doctrine, fait des avances considérables au national-socialisme. Non seulement il proclame sa « fierté » et sa « joie » de sa « qualité d'Allemands », mais encore se déclare prêt « aux plus larges sacrifices pour le peuple et la patrie ».

De même, la lettre pastorale d'août 1936 et celle de Noël de la même année invoque, après avoir insisté sur le caractère irréductible de la doctrine catholique, « l'unité allemande » en face du bolchevisme. Elle se termine sur ce souhait qui fait profession d'un « loyalisme » accentué :

> Puisse notre Führer, appuyé sur la collaboration de tous les citoyens, réussir avec le secours de Dieu à mener à bien cette œuvre d'un poids immense d'une main ferme et inébranlable!

Nous avons démontré que, sur le domaine purement spirituel, toute conciliation est impossible entre le catholicisme et le racisme. Dans les milieux ecclésiastiques de l'Allemagne, on s'en est rendu compte longtemps avant la parution de l'Encyclique *Mit brennender Sorge*. Les lettres pastorales qui la précèdent le mettent d'ailleurs suffisamment en évidence. Il en est de même pour le domaine pratique, quoi qu'en disent les mandements épiscopaux respectifs.

N'enregistrons que les faits les plus saillants qui, dans l'intervalle de la lettre pastorale de 1933 et de celles de 1936, marquent la ferme volonté des dirigeants du Troisième Reich de réprimer l'influence catholique :

agression des milices brunes sur les congressistes catholiques à Munich, arrestations de prêtres et de députés catholiques, supression des syndicats chrétiens et d'autres associations catholiques, assassinat du chef de l'Action Catholique, destruction de la presse catholique, diffamation du clergé par le moyen de procès scandaleux.

Peut-on encore admettre qu'après ces événements une conciliation entre les deux parties soit possible? Quelque paradoxale que puisse paraître une telle mise au point, elle n'en est pas moins une réalité. Cela vaut peut-être moins pour l'Allemagne, où la lecture de l'Encyclique semble constituer le point de retour, que pour l'Autriche.

§

La lettre pastorale d'août 1936 coïncide à peu près avec une lettre de Mgr Innitzer, adressée au chancelier Schuschnigg. Son motif est l'accord austro-allemand que les pessimistes prennent, et non sans raison comme l'on a vu depuis, pour un présage de l'Anschluss. Le cardinal, loin de partager les pressentiments des catholiques, n'y voit qu'une « œuvre de paix ». Il insiste sur cette acception de « paix allemande » qu'on a voulu conférer à l'accord du 11 juillet 1936.

Il n'est pas le seul prélat autrichien qui s'en félicite. La lettre de Mgr Innitzer porte la date du 17 juillet. Six jours plus tard, la *Reichspost*, organe central à la fois du gouvernement et du catholicisme autrichien publie un article qui, selon l'indication de la direction du journal, préciserait l'opinion d'un « prince de l'Eglise autrichienne sur la position de l'Eglise en face de l'accord austro-allemand ». Ce n'est que deux semaines après qu'on saura que l'auteur en est non pas l'archevêque de Vienne, mais l'évêque Hudal, alors recteur de l'*Anima* à Rome.

La déclaration de Mgr Hudal dépasse de beaucoup celle du cardinal. Si le primat de l'Eglise autrichienne attache tant de prix à la « paix allemande », c'est qu'il la considère comme le point final d'une dissension fatale. Pour l'évêque Hudal, au contraire, cet événement re-

présente plutôt un point de départ. Il vise non seulement à une entente, mais purement et simplement à un ralliement des catholiques au national-socialisme. Le *modus vivendi* créé par l'accord du 11 juillet n'en serait pas un, s'il ne donnait pas lieu à une vraie collaboration des deux parties jusqu'alors strictement adverses.

Cette manifestation, bien qu'elle suscite une vive discussion dans les milieux intéressés, reste cependant isolée. Il paraît même que son auteur, dans une publication ultérieure, revient sur ses avances. Elle n'aura de suite qu'au lendemain de l'Anschluss. C'est alors qu'on s'apercevra que le recteur de l'*Anima* n'a pas été un *outsider,* mais le porte-parole de tout un groupe : la *Communauté de travail pour la paix religieuse,* association d'ecclésiastiques dont nous aurons à parler.

Venons maintenant à cette péripétie dramatique qui, de toutes les dissidences apparentes du catholicisme en Europe Centrale, a fait la plus vive sensation. Immédiatement après la démission du cabinet Schuschnigg, advenue le 11 mars 1938, Mgr Innitzer adresse aux fidèles l'appel suivant :

> Aujourd'hui les catholiques du diocèse de Vienne sont invités à remercier Dieu, notre Maître, pour avoir bien voulu que les grands changements politiques en Autriche se soient déroulés sans effusion de sang, et à prier pour un avenir heureux de notre pays. Il est naturel que tous les ordres des autorités doivent être suivis volontiers et de bonne grâce.

Là, il n'y a encore rien qui puisse être pris, même par les catholiques les plus intransigeants, pour une déviation de la voie prescrite par la doctrine ou par la prise de position du Saint-Siège. S'il y a là cependant quelque chose qui donne à réfléchir, c'est que ce mandement rentre parfaitement dans la ligne tracée par la lettre du 17 juillet 1936, adressée au chancelier Schuschnigg. Cette déclaration laisse déjà présumer que l'archevêque de Vienne sera prêt à considérer l'assimilation de l'Autriche comme la réalisation de cette « paix allemande » qu'il a saluée lors de l'accord austro-allemand.

§

Le 14 mars, au lendemain de la proclamation du rattachement de l'Autriche au Reich, Hitler arrive à Vienne. Dès ce moment, Mgr Innitzer sollicite une entrevue avec lui. Elle n'aura toutefois lieu que le jour suivant. On n'en connaît le résultat que par un communiqué de presse qui contient les directives prises par le cardinal.

Il est naturel que ces instructions soient déterminées par l'adaptation à la nouvelle situation en Autriche. De là la recommandation aux fidèles de « suivre sans réserves l'Etat grand-allemand et son Führer »; de là aussi cette autre, adressée au clergé, de « s'abstenir de toute politique ». Cela s'accorde encore aux décisions non seulement du pape, mais aussi de l'épiscopat allemand. La deuxième partie du premier paragraphe va jusqu'à reprendre la teneur des lettres pastorales allemandes de 1936. Ici, comme là, on tente un rapprochement sur le terrain d'une lutte commune « contre l'erreur dangereuse du bolchevisme ».

Mais cette adaptation ne s'en tient pas là. Relisons le deuxième paragraphe où sont énumérées les charges religieuses. Nous n'y trouverons, outre celles qui concernent l'exercice du culte, que la simple mention de la « mission de s'occuper d'apostolat ». Ce terme est d'autant plus vague qu'il n'est suivi d'aucune précision. Cependant, ce vague n'est-il pas voulu? Evidemment, l'auteur des instructions serait fort embarrassé, si on lui en demandait des explications.

L'aport du quatrième paragraphe donnera un nouveau jour à cette question. Il ne prévoit rien moins que la dissolution des associations de jeunesse catholiques; car c'est le sens exact de cette invitation aux « chefs des organisations de jeunesse de préparer leur réunion aux organisations de jeunesse du Reich allemand ». Cette renonciation à l'éducation de la génération à venir n'estelle pas une renonciation à la partie essentielle de l'apostolat en question? Elle est davantage. Livrer la jeunesse

catholique à la direction de Schirach, c'est la faire entrer dans « la ligne de Rosenberg ».

Il y a là, quoi qu'on en puisse dire, un contraste net entre l'idée et la pratique. Nous verrons bien que cette attitude indécise du cardinal se reflète autant dans ses déclarations qui touchent à la doctrine. Il n'y a qu'à regarder de près le troisième paragraphe de son communiqué :

« De la croyance à l'union des âmes découle, pour les chrétiens, la conviction que la communauté naturelle de la nation est appelée à réaliser une idée divine; d'où il s'ensuit que la pratique des vertus naturelles est la condition d'une vraie vie religieuse. »

C'est là le point crucial de toutes ces directives. Pour comprendre toute sa portée, il importe de préciser l'acception que l'auteur se plaît à donner à ce mot de « nation ». Il est clair qu'il ne vise pas là l'acception classique, selon laquelle la nation est l'ensemble d'individus qui forment l'Etat. S'accorde-t-il alors avec la définition raciste? Nul doute qu'il la rejette, étant donné l'incompatibilité de cette conception avec les dogmes catholiques. Nous savons d'ailleurs, et cela autant par les dépositions orales et écrites du cardinal que par ses actes, qu'il s'oppose fermement au Mythe du Sang.

Qu'est-ce donc qu'il entend par « nation »? Il est tout probable qu'il lui donne la même acception que Fichte. La caractéristique de la nation serait, par conséquent, la communauté de culture et de langue. C'est cette communauté qu'il qualifie être « naturelle » et, implicitement, « appelée à réaliser une idée divine ». Ce concept lui permettra de voir, dans le rattachement de l'Autriche au Reich, la contribution suprême à l'idée de cette « paix allemande » dont il a fait tant de cas dans sa lettre au chancelier Schuschnigg.

§

Ce communiqué est le manifeste d'entente entre le catholicisme et le national-socialisme. En comparaison, la proclamation de l'épiscopat autrichien du 18 mars

1938 s'efface presque, bien que ce soit celle-ci qui, en tant que sensation, l'emporte.

Cette proclamation ne fait d'abord que vulgariser les termes du manifeste précédent. Elle ne parle plus de la « réalisation d'une idée divine », mais de celle de l' « aspiration millénaire de notre peuple vers l'unité allemande ». De plus, il n'est plus question de « suivre sans réserves l'Etat grand-allemand et son Führer », mais de l' « accompagner de la bénédiction » et d' « instruire les fidèles en conséquence ». La recommandation adressée au clergé de « s'abstenir de toute politique » est remplacée par l'appel « de faire en tant qu'Allemands profession de foi en faveur du Reich. »

Bien entendu, « en faveur du Reich », ce qui toujours ne veut pas dire « en faveur du national-socialisme ». Là-dessus, en effet, le mandement paraît beaucoup plus réservé. La partie préliminaire se termine, non sans raison, par cette parole du Christ : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » C'est à la fois une concession et une restriction : concession parce qu'elle abandonne tout ce qui n'appartient pas à la vie spirituelle, restriction parce qu'elle pare en même temps à toute immixtion éventuelle.

Cette restriction s'accentue dans le deuxième paragraphe de la *Proclamation solennelle*. Là, il est question « des choses remarquables qu'a accompli le mouvement national-socialiste ». Or, tout ce qu'on « aime à reconnaître » ne concerne que « le domaine de la reconstruction ethnique et économique et celui de la politique sociale ». La politique culturelle et, surtout, la doctrine raciste sont passées sous silence. Ce silence significatif, il est vrai, est racheté quelque peu par un « Heil Hitler » écrit de la main de Mgr Innitzer, et qui marque l'accord final.

Ce mandement est signé par tous les évêques autrichiens, mais il est notoire qu'il émane essentiellement de l'archevêque de Vienne. Il ne manque pas de réserves, ce que les dirigeants ne tarderont pas à lui reprocher, d'autant plus qu'il existe un groupement d'ecclésiastiques

d'Autriche qui semblent être exempts de cette « tare ». C'est la *Communauté de travail pour la paix religieuse,* dont les membres ne voient pas d'inconvénient à mettre d'accord leur profession de foi catholique avec une adhésion formelle au parti hitlérien. Ils sont une quarantaine et formeront désormais le vrai point d'appui de l'entente entre le catholicisme et le national-socialisme.

§

Les deux partis du camp catholique ont beau se disputer le prix de leur « loyalisme ». Il n'aura de cours qu'en tant qu'il servira aux intérêts du nouveau régime, à savoir jusqu'au jour du plébiscite qu'il a si ardemment salué. Dès lors la parole de Hitler se réalise : « Les partis politiques inclinent par nature au compromis; les conceptions de l'univers, jamais. » Il n'est plus question de composer ni avec le catholicisme cinquante pour cent qu'affiche l'archevêque de Vienne, ni avec celui de la *Communauté* qui céderait quatre-vingts pour cent.

A la veille du plébiscite du 10 avril, Mgr Innitzer consent à des concessions, parce qu'on trouve bien d'avoir son consentement. Au lendemain, on n'en a plus besoin; il n'aura donc plus à consentir. Dès lors, on semble ignorer l'existence d'un épiscopat autrichien. On procède à la suppression de fêtes religieuses, d'établissements scolaires et d'autres institutions catholiques, à l'introduction de la législation du divorce, sans même prévenir l'archevêché. Ce n'est que par les journaux que le cardinal en sera informé. Si l'on s'abstient toutefois de supprimer la fête de saint Pierre et saint Paul, ce n'est pas là un égard dû à l'initiateur de la proclamation épiscopale du 18 mars, mais un simple procédé tactique, étant donné le mécontentement croissant de la population.

Nous n'allons pas entrer dans les détails de cette grave épreuve imposée au catholicisme autrichien, épreuve qui semble l'emporter sur celle qu'a dû endurer le catholicisme allemand. Le surcroît de répercussions qu'il subit en Autriche répond d'ailleurs au surcroît de ses conces-

sions. La rapidité dramatique de cette évolution lui est salutaire, comme l'ont démontré les derniers événements: elle l'aidera à revenir d'autant plus promptement sur l'erreur commise.

Le dilemme et sa solution

Nous avons insisté sur l'incompatibilité du catholicisme avec le national-socialisme. Comment s'est-il donc fait qu'après tout l'Eglise s'aventurât à tenter une conciliation? Les raisons que nous allons en trouver sont multiples; elles sont à la fois d'ordre spirituel, pratique et psychologique.

Rappelons d'abord que cette conciliation ne pourrait s'établir que sur le plan politique. Qu'elle ne soit pas applicable à la doctrine raciste, cela découle de toutes les déclarations de l'Eglise. Celles de l'épiscopat allemand et du Saint-Siège le disent expressément. Quant à la mise au point de l'Eglise autrichienne, nous la trouverons implicite. N'est-il pas significatif que, dans le mandement du 18 mars 1938, on ne parle que de l'activité ethnique, économique et sociale des dirigeants du Troisième Reich? Si l'on se tait sur la doctrine raciste et sa pratique, ce n'est que pour éviter une condamnation formelle, et qui devrait renouveler le verdict de l'Encyclique *Mit brennender Sorge*.

Voici donc le dilemme du catholicisme en face du national-socialisme. L'Eglise, tout en le rejetant comme hérésie, doit le reconnaître, en tant qu'il représente un système gouvernemental. « Rendez à César ce qui est à César... » C'est qu'avant tout l'Eglise se doit cette reconnaissance, non par des raisons d'opportunité, mais par simple obéissance à la loi divine. Elle se la doit même, si ce système gouvernemental se montre, pratiquement, peu favorable à son égard. Il n'y a qu'à songer à la solution apportée à la grave dissension entre l'Eglise et l'Etat qui s'est produite en France au début de ce siècle.

§

Vient, après cette considération de principe, la question pratique. Le *modus vivendi* est, de plus, indispensable afin que le catholicisme puisse accomplir sa propre mission. C'est ce qui a inspiré les diverses concessions de l'épiscopat allemand et autrichien. Cela se révèle tout à fait nettement dans le mandement que Mgr Innitzer a fait suivre à son entrevue avec Hitler, spécialement dans la deuxième partie du quatrième paragraphe :

« L'Eglise n'aura pas à regretter sa fidélité envers l'Etat grand-allemand. Ces paroles du Führer sont garantes que l'Eglise pourra remplir sa propre mission. »

Cette avance ressemble de façon frappante à celle qu'à lancée Franz von Papen dans son discours prononcé au congrès de Maria-Laach, au lendemain de la signature du Concordat allemand. Là, il a prétendu avoir « promis à Sa Sainteté qu'Elle ne connaîtrait point de déception de la part du Reich et qu'un terme était mis aux hostilités... » Ce n'est pourtant pas cette coïncidence seule qui a provoqué des suspicions au sujet de la bonne foi de l'archevêque de Vienne.

On a prétendu que Mgr Innitzer n'avait agi de la sorte que sous une contrainte manifeste. Le chef de la Police Secrète allemande lui aurait présenté le texte de ces instructions, avec l'ordre de le signer sans y apporter la moindre modification. Cette assertion est peu probable, et pour maintes raisons que nous n'avons cependant pas à examiner.

Nous soutiendrons plutôt une autre explication que nous tenons de première source. C'est que le cardinal était alors pénétré de sa vocation de devenir le sauveur du catholicisme en Europe Centrale. Il savait que, de tous les prélats en vue de langue allemande, il était le seul qui, par ses sympathies pangermanistes, pouvait avoir une bonne entrée chez les dirigeants du Troisième Reich. D'où il n'était pas loin de conclure que l'accord qu'il avait assuré pour les diocèses autrichiens pourrait servir de point de départ pour une pacification religieuse de toute

l'Allemagne. Cette opinion était alors partagée par une bonne partie du clergé autrichien, même de ceux qui, devant les nouvelles instructions, s'étaient montrés fort réservés. On s'est bien détrompé depuis.

§

A côté de ces motifs objectifs qui ont pu déterminer le catholicisme à un compromis avec les dirigeants, il y a encore ceux d'ordre subjectif. N'oublions pas, à force de parler d'idées, qu'il existe des hommes où elles s'incarnent. Le dilemme qui a sa place sur le plan spirituel, se trouve multiplié et compliqué au point de vue psychologique. Le problème de la conciliation de la doctrine avec la pratique se résoudra de façon différente, selon la position personnelle en face du national-socialisme.

Il est évident que, parmi les catholiques pratiquants de l'Europe Centrale et, surtout, dans les milieux ecclésiastiques, la majorité était *a priori* réfractaire à l'idée d'une entente avec un système qui s'attaque à la fois à la doctrine et à la pratique du catholicisme. Nous affirmerons même que les diverses déclarations de l'épiscopat allemand et autrichien émanaient autant de l'esprit dogmatique que d'un parti-pris personnel. C'est le cas pour les instructions de l'Ordinaire de Mayence, en 1930, de la mise au point doctrinale de l'épiscopat bavarois en 1931 et de la lettre pastorale de l'épiscopat autrichien en 1933.

Quant aux « sympathisants du national-socialisme », il est beaucoup moins aisé d'analyser leurs motifs. Ce qu'ils ont cependant tous en commun, c'est qu'ils « aiment à reconnaître » non pas l'ensemble du programme, mais seulement une partie qui leur semble convenir.

En Allemagne, on se tient ou à l'esprit autoritaire du mouvement, ou à ses tendances sociales, ou bien à l'élan nationaliste. Pour illustrer ce fait, il n'y a qu'à regarder de près les discours prononcés au congrès de Maria-Laach. Ne signalons toutefois que celui du R. P. Ildefons Herwegen, abbé de ce monastère bénédictin qui avait depuis longtemps la réputation d'être le porte-parole

des « sympathisants ». Il se plut alors à établir un parallélisme entre l'esprit autoritaire de la vie claustrale et celui du Troisième Reich. Deux ans plus tard, en 1935, il préfaça encore le livre le plus étrange qui ait jamais paru dans les éditions catholiques de l'Allemagne, intitulé *Katholisch-konservatives Erbgut*. Cette anthologie qui réunit des textes des principaux théoriciens catholiques de l'Allemagne, de Görres à Vogelsang, arrive à nous faire croire que le national-socialisme serait parti purement et simplement des données catholiques.

En Autriche, les sympathies pour l'œuvre hitlérienne s'alimentent presque uniquement dans le pangermanisme. Rappelons, en cette occurence, que l'Autriche est non seulement le foyer de l'universalisme moderne en Europe centrale, mais aussi celui de sa contre-partie. Cette dualité découle pourtant de la même source. La Double-Monarchie englobait, dans le bassin danubien, treize peuples. Elle était le dernier empire universel de l'Occident, mais était en même temps le théâtre de guerre d'interminables dissensions nationales.

Cette ambivalence fatale se reflète encore dans la contradiction manifeste des lettres pastorales autrichiennes de 1933 et de 1938. Si celle de 1933 en arrive à une condamnation intégrale du national-socialisme, c'est parce qu'à cette époque, par rapport aux événements politiques, l'influence des évêques conservateurs l'emporta. Inutile de les nommer; ce sont les mêmes qui, au lendemain de l'Anschluss, en ont dû subir les répercussions. Il importe cependant de constater que tous ces prélats sont d'origine autrichienne.

Dans le mandement de 1938, par contre, l'apport des pan-germanistes est prépondérant. Or, il est caractéristique que toutes les personnalités ecclésiastiques de l'Autriche qui faisaient profession de leurs sympathies nationales-socialistes sont d'origine étrangère. Le cardinal Innitzer, ainsi que Mgr Hudal, proviennent des Sudètes. Quant aux chefs de la *Communauté de travail pour la paix religieuse,* l'un est d'origine hollandaise, l'autre du Trentin annexé, depuis 1918, à l'Italie. Tous sortent donc

de ces régions frontières qui, de tout le temps, ont représenté les foyers du nationalisme extrême.

En somme, si le dilemme du catholicisme en face du national-socialisme était d'essayer une entente sur le plan pratique, tout en rejetant la doctrine hérétique, l'Eglise faisait l'impossible pour en sortir. Elle n'a pas réussi. C'est à l'adversaire qui vouait à la mort toute tentative conciliatrice qu'elle doit la solution. Peut-être est-ce à cet adversaire que la Providence a réservé la tâche de mener à bien ce qui, autrement, aurait pu finir mal. Une seule parole survit à toutes les péripéties de cette grande lutte, et c'est la parole du Christ, destinée à réconforter l'esprit en proie aux doutes :

« Mais que votre langage soit : Cela est, cela n'est pas. Ce qui se dit de plus vient du Malin. »

GUNTHER BUXBAUM.

LE DÉRAILLEMENT
DU TRAIN DU TZAR A BORKY

—

Il y a un demi-siècle, exactement le 29 octobre 1888, sur un des réseaux ferroviaires du sud de la Russie, se produisit une catastrophe, unique dans les annales de l'histoire des chemins de fer. Cette catastrophe produisit une sensation énorme dans le monde entier, car il s'agissait de la vie de l'Autocrate d'un Empire alors tout puissant, de celle de son héritier et de toute sa descendance.

Cet événement historique eut lieu précisément sur la ligne où l'auteur de cet article occupait à l'époque un emploi; il pense qu'outre les deux Grandes-Duchesses, alors enfants, Xénia et Olga, qui se trouvaient dans le train, il est, à l'heure actuelle, un des derniers, si ce n'est le dernier témoin oculaire de la catastrophe, encore vivant.

Personne n'est assez clairvoyant pour dire quel tour aurait pris l'histoire de la Russie et peut-être même de toute l'Europe, si l'Autocrate russe et l'Héritier de son trône eussent péri sous les décombres des wagons, comme périrent des dizaines de ceux qui avaient eu la malchance de voyager dans le même train. Le sort ne voulut pas que cela arrivât et que les rênes du pouvoir sortissent des mains de l'Empereur Alexandre III, le créateur de l'alliance franco-russe, à laquelle resta fidèle jusqu'à sa mort tragique son impérial fils, l'Empereur Nicolas II.

C'était une brumeuse et froide matinée de la fin de l'automne. L'Administration des chemins de fer de Koursk-Karkhov-Azov, où j'ai commencé ma carrière, se trouvait alors à Karkhov, dans un immeuble particulier situé dans

la zone de la gare. Les membres du Conseil d'Administration, ayant à leur tête le président, le baron Hahn, se réunirent, qui en grand uniforme, qui en habit et décorations, dans l'attente du télégramme annonçant, de la gare la plus proche de Karkhov, que le train impérial en était parti, pour aller au grand complet à la gare recevoir le souverain, l'Empereur Alexandre III, revenant du Caucase et de Crimée dans la capitale, avec toute sa famille et une suite nombreuse, par Sébastopol-Karkhov-Koursk et Moscou.

Le directeur général de la ligne, accompagné des chefs des Services Techniques, était allé encore la veille, à la station limite du réseau, à Lozovaïa, pour recevoir de la ligne voisine, Lozovaïa-Sébastopol, les « trains d'extrême importance », comme on appelait officiellement ces trains (il y en avait habituellement deux).

Les principaux représentants de l'Administration locale, les délégations officielles de la noblesse, de la municipalité, etc... se rassemblaient à la gare pour offrir à l'Empereur, selon la vieille coutume russe, le pain et le sel de bienvenue et lui exprimer les sentiments de fidélité.

Sur le bureau du président du Conseil d'Administration se trouvaient déjà les dépêches des chefs des gares traversées sur notre ligne, annonçant que les trains impériaux étaient « heureusement passés » ; parmi elles se trouvait celle de Taranovka, la dernière, qui est à deux étapes de Karkhov. Une demi-heure se passe dans une pénible attente, puis une heure, et une autre, mais la station qui suit Taranovka, Borky, garde un silence de mauvais augure. Petit à petit, une bien compréhensible inquiétude a gagné tout le monde.

Les membres du Conseil d'Administration se rendirent alors, en groupe, à la gare où les personnages importants qui s'y étaient réunis pour la réception de l'Empereur se mirent à les assaillir de questions sur les raisons de l'énigmatique retard du train.

On courut aux appareils télégraphiques pour appeler Borky (il n'y avait pas de téléphones sur les chemins de

fer russes à l'époque), mais tous les efforts pour obtenir une réponse restèrent vains : la station restait muette... On pressentait qu'un malheur était arrivé et on attendait avec angoisse ce qui allait se produire.

Pendant ce temps, nous autres, jeunes agents de second rang, à la catégorie desquels j'appartenais alors, munis par la gendarmerie de billets d'entrée dans la zone de la gare, n'autorisant toutefois pas l'accès à la gare elle-même, restions patiemment assis à la direction. Nous attendions, en les enviant, le retour de la gare des heureux qui, en raison de leur rang ou de leurs fonctions, étaient admis à voir de leurs propres yeux les membres de la Famille Impériale et à contempler ce qui se passait dans les appartements impériaux, qui existaient à toutes les grandes gares de la Russie, mais qui ne s'ouvraient que lors du passage des augustes visiteurs. Nou écoutions les mots d'esprit de notre jurisconsulte, l'avocat I. A. Klopov, homme de l'opposition, et médisant, au sujet des sentiments que doit ressentir la foule des « fidèles sujets » qui, toute la journée et sous la pluie, attend, de l'autre côté de la clôture de la gare, l'heureuse minute où s'ouvrira pour eux l'accès de celle-ci, après le passage du mystérieux convoi dans lequel se trouvaient les « habitants célestes ». Nous nous expliquions ce retard par des cérémonies, des discours, la lecture d'allocutions, etc... Le fait que le train impérial avait pu ne pas parvenir jusqu'à Karkhov ne venait à l'esprit de personne.

Vers le soir seulement, nous vîmes partir les personnes réunies à la gare. En même temps s'ouvraient les barrières derrière lesquelles avaient attendu toute la journée les voyageurs particuliers.

Enfin, nos Administrateurs apparurent, confus et décontenancés; ils nous parlèrent de l'horrible événement : le premier train impérial, — « train d'extrême importance A »(1), il avait déraillé à la verste 277 (2), entre Taranovka et Borky; plusieurs voitures s'étaient renversées et quelques-unes, brisées, avaient glissé sur le talus. Il y avait

(1) Voir mon article dans le « Mercure de France », n° 964, sur les voyage des Tsars par le réseau des chemins de fer.
(2) Une verste = 1.067 mètres.

beaucoup de tués et de blessés, mais la Famille impériale elle-même saine et sauve avait pris place dans le second train impérial — « train d'extrême importance B » — et était retournée vers le midi.

Les détails sur l'accident faisaient encore défaut.

Il est facile de représenter la stupéfaction de tous ceux qui étaient venus à la gare pour saluer l'Empereur, lorsque, après une angoissante attente de plusieurs heures, on apprit la catastrophe. Nombreux étaient ceux qui hésitaient à croire que l'Empereur et sa famille avaient réellement échappé à la mort.

La nouvelle se répandit rapidement dans la ville parmi la population, où circulaient des bruits divers. Ils se grossirent d'un tas d'invraisemblances, comme cela arrive toujours dans de tels cas, surtout en l'absence d'une presse libre, — un silence absolu ayant été imposé, pour la circonstance, aux journaux.

Quant à l'Administration du chemin de fer, il y régnait une panique indescriptible, personne ne sachant quel sort lui était réservé.

La nuit étant venue, des renseignements fragmentaires commençaient à parvenir du lieu de la catastrophe. On apprit que le nombre des tués et des blessés était très élevé, mais que toute la Famille Impériale, ayant échappé à la mort, était revenue à Lozovaïa; le prêtre de la localité y avait célébré un service d'action de grâces à la gare; puis un dîner fut servi, auquel furent conviés tous les rescapés de la catastrophe, même les simples soldats et les domestiques.

Des trains sanitaires arrivaient à Kharkov durant toute la nuit, amenant des blessés qui furent répartis entre l'hôpital des chemins de fer et la clinique de la Faculté de Médecine locale.

Le personnel qui accompagnait ces trains comprenait plusieurs personnes qui s'étaient trouvées dans le train impérial. Elles racontaient ce dont elles avaient été témoins.

Le lendemain matin, les autorités de Kharkov furent officiellement informées que l'Empereur et sa famille se

dirigeaient par la voie détournée de Sinelnikovo-Znamenka vers Kharkov où ils arriveraient le lendemain, afin de visiter les blessés et de paraître devant la population.

Après une nuit sans sommeil, le matin arrivé, je pris place dans un des trains de service et me rendis sur les lieux de la catastrophe.

Sur la voie, les membres du Parquet, la gendarmerie du chemin de fer, la police, les agents de la compagnie, se livraient à l'enquête préliminaire ou montaient la garde en attendant l'arrivée des autorités supérieures.

Le remblai, tracé à cet endroit, à travers un ravin profond, était très élevé et très recourbé. Les agents de la compagnie, avec l'aide de centaines d'ouvriers des environs, s'appliquaient à mettre en état une voie provisoire détournée permettant de rétablir la circulation interrompue et de laisser passer les trains de voyageurs et de marchandises qui s'étaient agglomérées dans les gares des deux côtés.

Les blessés et les tués avaient été emmenés à Kharkov, les premiers pour être répartis dans les hôpitaux de la ville, les dépouilles des seconds devant être transportées, conformément à la volonté de l'Empereur, à Pétersbourg pour y être inhumées. Seuls, quelques employés des chemins de fer dont les familles résidaient à Kharkov y furent enterrés.

Les voitures brisées étaient couchées sur le talus. Le wagon-restaurant, dans lequel était rassemblée au déjeuner, au moment de la catastrophe, toute la famille Impériale (sauf la grande-duchesse Olga, encore tout enfant, restée avec ses bonnes dans sa propre voiture, épargnée par la catastrophe) était à moitié couché sur le remblai, les fenêtres brisées et le toit à moitié arraché.

C'est cette position du wagon-restaurant, sa construction particulièrement solide et le grand espace qui s'était formé entre le toit arraché et les parois, qui avaient donné à la famille impériale, ainsi qu'aux plus hauts dignitaires qui s'y trouvaient, — 23 personnes en tout — la possibilité d'en sortir sains et saufs, par le toit et les

fenêtres. Les talus des deux côtés de la voie, surtout du côté gauche, étaient couverts de débris de voitures, de leur ameublement intérieur et de bagages. Tout ceci, par suite de la pluie, était couvert de boue. Malgré la surveillance organisée, nombre d'objets avaient été emportés non seulement par les ouvriers et les paysans des villages environnants, mais aussi par quelques représentants de l'autorité eux-mêmes. Certains d'entre eux s'emparaient, « en souvenir du miraculeux salut de la famille impériale », d'objets de valeur. A propos, je dois avouer qu'il me fut donné à moi-même de jouir involontairement du produit de ce culte patriotique, et voici comment : jeune célibataire, j'occupais à l'époque une partie de l'appartement meublé d'un des commissaires de police de Kharkov. Quelque temps après la fameuse catastrophe, en rentrant chez moi, je vis dans ma chambre qui n'était pas particulièrement luxueuse, au-dessus du lit, un superbe tableau de Klever (3), quelque peu abîmé du bas, il est vrai. A mes questions étonnées, mon aimable hôte m'expliqua que c'était le tableau qui, il y a encore peu de temps, ornait le wagon-restaurant du train impérial sinistré à Borky, et qu'ayant été envoyé sur les lieux de la catastrophe, il en avait emporté cette relique « en souvenir ». Il me raconta que quelques autres représentants de l'autorité, sans en exclure les membres du Parquet, avaient emporté des tapis de prix, des bougeoirs en argent, des objets de toilette et d'autres objets de valeur, exprimant ainsi leurs sentiments de fidèles sujets...

D'ailleurs, je pris moi-même en quelque manière une part active à cette maraude. En revenant du lieu de la catastrophe à Kharkov, j'emportai un morceau de bois du wagon, dont je me suis fait une règle, que j'ai conservée bien longtemps sur mon bureau jusqu'à ce qu'elle me fût volée.

Revenons à l'historique de la 277e verste.

Y étant arrivé, je trouvai sur place ceux de mes collègues qui, par les fonctions de leur charge, avaient ac-

(3) Célèbre paysagiste russe.

compagné le train accidenté, mais étaient restés saufs. Seul manquait l'inspecteur de la ligne, N.-A. Kronenberg, blessé à la jambe et à la tête et emmené à Kharkov.

Leur état moral était affreux et il n'était pas facile de les reconnaître. Il est aisé de se représenter le choc nerveux éprouvé par eux aux premiers instants après la catastrophe. Chacun d'eux pensait qu'il allait être soit fusillé, soit lynché sur-le-champ. Or, il n'en fut rien. En effet, les témoins racontèrent que l'Empereur, sortant avec les siens de dessous les décombres de la voiture, avait bientôt retrouvé, malgré la violente commotion, un calme relatif. Il dirigea personnellement le sauvetage de ceux qui étaient pris sous les débris. De même, l'Impératrice Marie Féodorovna secourait elle-même les blessés.

Entamer avec mes collègues une conversation circonstanciée au sujet de ce qui était arrivé était tout à fait impossible. Au moment où nous nous rencontrâmes, il y avait plus de 24 heures qu'ils n'avaient ni bu, ni mangé, ni dormi. Déprimés et fatigués, couverts de boue, ils ne tenaient qu'à peine sur leurs jambes et dirigeaient les travaux de déblaiement de la voie, suivant les indications des autorités judiciaires, soucieuses de conserver intact le tableau de la catastrophe jusqu'à l'arrivée sur place de Pétersbourg des autorités supérieures du Parquet, ayant à leur tête M. A. F. Koni (4), auquel, sur l'ordre de l'Empereur, avait été confiée la direction de l'enquête.

Tombés aussitôt après la catastrophe sous le coup d'une enquête et d'une inculpation, ils n'avaient pas en même temps le droit d'abandonner leurs fonctions et, aidant les autorités judiciaires, ils travaillaient jusqu'au bout de leurs forces à l'aménagement d'une nouvelle voie provisoire pour la reprise de la circulation sur la ligne détruite par la catastrophe.

Il est naturel que ce tableau soit gravé à tout jamais

(4) Premier Procureur du Département criminel du Sénat dirigeant. Il ne pouvait arriver que le 31 octobre, accompagné de M. Werkhovsky, directeur du Département des chemins de fer au Ministère des Voies et Communications.

dans ma mémoire et qu'aujourd'hui encore, cinquante ans après, il reste intact devant mes yeux dans toute son horreur.

La population de l'Empire fut avisée officiellement de l'événement par une dépêche du ministre de la Cour, envoyée le surlendemain de l'événement, de la gare de Dolguintzevo sur la ligne Ekaterininskaïa. Ce télégramme fut publié le troisième jour seulement, soit le 31 octobre. Il y était annoncé que le train spécial avait déraillé à la verste 277 de la ligne Koursk-Kharkov-Azov, et que le colonel aide-de-camp Chérémétiev, ainsi que l'inspecteur général des chemins de fer, baron Stjörnval, avaient été blessés; on signalait également la mort du capitaine Brasch, de l'aide-médecin Hecker, du commis aux écritures Sternberg, du valet de chambre Lauter, des domestiques de la Cour Chamil et Ruskov, du cosaque de la Cour Sidorov, du courrier impérial Grigoriev, des domestiques du train Oppernik, Schtiss et Périlis, du tapissier Leinhardt et de six tirailleurs du bataillon des chemins de fer. En outre, il y avait 18 blessés. Cette liste était loin d'être complète. Il faut croire qu'en écrivant la dépêche à distance du lieu de la catastrophe, ceux qui la rédigeaient ne savaient pas eux-mêmes quel était le nombre des tués et des blessés, dont plusieurs décédèrent par la suite. De mon côté, je puis affirmer qu'à l'arrivée des cercueils à Kharkov, j'en ai compté au moins 25; quant aux blessés, il y en avait environ 50, aux dires des médecins de la compagnie. Outre le colonel Chémérétiev, qui avait trois doigts d'une main fracturés, un des plus marquants parmi les personnages accompagnant l'Empereur était l'inspecteur principal des chemins de fer russes, baron K. I. Stjörnval, qui fut gravement contusionné et eut un bras cassé. Il fut amené pour être soigné à Kharkov où, par autorisation spéciale, il fut accueilli dans les appartements impériaux de la gare.

Nous trouvons aussi quelques détails intéressants grâce au récit qui se trouve dans les mémoires de Mme Bogdanovitch, publiés par les bolchéviks.

Cette dame était la femme du fameux général pro-

pagandiste monarchiste; maîtresse de maison hospitalière, elle ouvrait largement ses salons aux représentants de la haute bureaucratie d'extrême droite et des milieux de la Cour.

Sur la foi des dires d'un membre de la suite impériale, qui se trouvait dans le train, elle fait un tableau à peu près exact de la catastrophe elle-même et de ses suites.

Parmi les blessés, elle compte en outre la demoiselle d'honneur de l'Impératrice Golenichtev-Koutousov. La jeune fille avait été blessée à un tel endroit, qu'un sentiment de pudeur l'avait gênée pour faire connaître sa blessure. Ce ne fut qu'à son arrivée à Pétersbourg que, cette blessure se faisant vivement sentir, elle ne put garder davantage le silence et fut obligée de s'aliter. Elle fut soignée au Palais; l'Empereur et l'Impératrice, raconte Mme Bogdanovitch, venaient la voir et s'intéressaient à son état.

La première ville russe dont la population vit, avant les autres, son Empereur et son Impératrice, après la catastrophe, fut Kharkov.

Je me souviens du sincère enthousiasme qui s'empara de tous les habitants lorsque, deux jours après l'accident, la population put contempler les souverains sains et saufs et se convaincre que les communiqués du gouvernement publiés le jour même sur le miraculeux salut répondaient à la réalité.

A cette époque, aux yeux de la masse populaire, la dynastie était encore entourée d'une auréole de pieux respect.

Parmi une mince couche d'intellectuels, appartenant aux classes moyennes et supérieures, il existait, il est vrai, un nid secret d'ennemis irréductibles du Tzarisme et du régime politique qui en émanait; il s'y trouvait même des fanatiques extrêmes qui étaient prêts à sacrifier jusqu'à leurs vies pour la défense de leurs idées, mais, dans la masse, ces idées n'avaient pas poussé de racines profondes. L'enthousiasme de la foule et sa joie sincère n'étonnaient personne. Cette éclosion de sentiment collectif

ne pouvait échapper à l'Empereur lui-même et à son entourage immédiat.

L'Empereur et l'Impératrice se rendirent directement à la cathédrale où fut célébré, comme il se devait, un solennel service d'action de grâces; puis, de là, à l'hôpital des chemins de fer, pour visiter les blessés.

Lors de la traversée de la ville par les Souverains, la garde spéciale fut levée. L'Empereur et l'Impératrice, en voiture découverte, qui s'avançait lentement, au pas, répondaient aux saluts et aux acclamations de la foule, et l'Impératrice autorisait même qu'on baisât sa seule main libre (l'autre, égratignée par les éclats de verre du wagon sinistré, était bandée). Ce geste rehaussait encore l'élan de sympathie populaire à son égard. Il était clair pour tous que, s'il s'était trouvé un forcené, décidé à commettre un attentat, il eût été écharpé sur place par la foule, qui avait tacitement assumé la garde des augustes voyageurs. On disait que l'ordre d'écarter entièrement la garde émanait de l'Empereur lui-même, qui pour cette fois avait très heureusement su apprécier à sa juste valeur la psychologie des masses. D'un côté, la catastrophe de Borky prouvait qu'aucune surveillance, si sévère fût-elle, ne peut garantir d'un malheur. D'un autre côté, le salut du souverain et de toute sa famille, alors que périssaient nombre de ses compagnons de route, ne pouvait manquer de frapper l'imagination de la foule et, probablement, même celle de l'Empereur, homme profondément religieux. On voyait là un miracle du ciel et la preuve que la famille impériale se trouvait sous une protection particulière de la Providence.

Deux jours après sa visite à Kharkov, la famille impériale arriva à Saint-Pétersbourg, où elle fut accueillie, comme dans les autres villes sur son passage, avec une grande joie. N'ayant pas été témoin oculaire de ces manifestations, comme c'était mon cas à Kharkov, je ne peux pas apprécier le degré de sincérité de cet enthousiasme, qui dans un cas pareil était obligatoire, comme il en est de nos jours dans tous les Etats où la dictature fait la pluie et le beau temps. Il va de soi que l'Auguste famille

était submergée par des milliers de félicitations épistolaires ou télégraphiques de tous les coins du vaste empire, tant spontanément que par ordre des autorités locales.

Le lendemain du retour du Tzar à la capitale, le *Messager officiel* publia un manifeste impérial solennel, rédigé dans les termes suivants (d'après la traduction du *Journal de Saint-Pétersbourg,* — journal en langue française de caractère officiel) :

Saint-Pétersbourg, 23 octobre.

MANIFESTE DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR.

Par la grâce de Dieu,
Nous, Alexandre III,

Empereur et Autocrate de toutes les Russies, Roi de Pologne, Grand-Duc de Finlande, etc., etc.;

Par les décrets insondables de la Providence, Nous avons été l'objet d'un miracle de la grâce du Seigneur.

Dans un péril où aucun espoir de secours humain n'était possible, le Tout-Puissant a daigné Nous conserver miraculeusement la vie, à Moi, à l'Impératrice, au Czarevitch et à tous Nos enfants.

Que les prières de tous Nos fidèles sujets s'unissent aux actions de grâces que Nous adressons à Dieu pour le remercier de Notre salut!

Nous prosternant avec vénération devant les desseins miraculeux du Tout-Puissant, nous croyons fermement que la grâce du Seigneur qui nous a été accordée à Nous et à Notre peuple est une réponse aux prières chaleureuses que des milliers et milliers de fidèles de la Russie adressent journellement à Dieu en Notre faveur partout où se trouve une sainte église et partout où l'on glorifie le nom du Christ. Puisse la Providence divine, en Nous conservant la vie que Nous consacrons au bien de Notre chère patrie, nous accorder aussi la force d'accomplir fidèlement jusqu'à la fin la grande mission à laquelle Nous sommes appelé par Sa volonté!

Donné à Saint-Pétersbourg, le 23 octobre de l'année 1888 après la naissance du Christ et de Notre règne la huitième.

ALEXANDRE.

Il faut mentionner ici que contrairement à la vieille tradition russe, selon laquelle chaque manifeste avisant la population d'un événement heureux au sein de la famille impériale (naissance, mariage etc.) contenait une faveur quelconque au profit de la population tout entière ou d'une catégorie de celle-ci, ce manifeste, né d'un « salut miraculeux » du Tzar et de la Tzarine en personne et de toute leur famille, ne contient rien de semblable. On a beaucoup commenté ce fait surprenant.

§

Quelle fut la vraie cause de la terrible catastrophe subie par le train impérial dont la sécurité paraissait assurée par les plus rigoureuses mesures de précaution? Les sources documentaires susceptibles de donner une réponse à cette question sont, à vrai dire, assez parcimonieuses.

Dans la presse et la littérature russe, sans excepter la presse technique ferroviaire, nous ne trouvons que peu de données concernant cet événement. Cela s'explique par le régime de censure et les tendances politiques de l'époque. Il est toutefois surprenant que les « Archives Rouges » des bolchéviks, qui ont publié dans leur nombreux volumes une grande quantité de documents secrets de l'ancien régime, n'aient pas utilisé la riche documentation contenue dans les quatre volumes des éléments de l'enquête sur la catastrophe de Borky, seule source officielle se rapportant à ce sujet. Il ne reste donc, — en dehors de souvenirs personnels, — que deux sources principales à consulter : les mémoires posthumes du comte Witte, célèbre homme d'Etat russe, publiés à Berlin en 1923, et ceux de Koni qui, en sa qualité de Premier Procureur de la Cour de cassation, avait dirigé l'information judiciaire, publiés en U. R. S. S. en 1929. Or, ces deux sources, sans être complètes, sont, par ailleurs, discordantes en certains points.

Il est naturel que le premier réflexe de l'Empereur lui-même, ainsi que tous les témoins oculaires de l'horrible

catastrophe, les aient amenés à envisager l'hypothèse d'un attentat terroriste.

Déjà, lorsque, au cours de ce même voyage, l'Empereur se trouvait au Caucase, cinq révolutionnaires caucasiens (on les appelait alors des « nihilistes ») y avaient été arrêtés pour avoir comploté un attentat contre le train impérial, ce qui était tenu dans le plus grand secret.

Du reste, la mort tragique de l'Empereur Alexandre II, tué sept ans auparavant par l'éclatement d'une bombe en plein jour à Saint-Pétersbourg, était encore présente à la mémoire de tous et justifiait une telle supposition. Néanmoins celle-ci, après le premier examen minutieux sur les lieux de l'accident, fut bien vite écartée. D'autre part, la première dépêche du ministre de la Cour, que j'ai citée plus haut, annonçait au peuple russe qu'il ne s'agissait nullement d'un attentat criminel.

Par la suite, lors de l'enquête menée méthodiquement et avec plus de calme, cette hypothèse fut à nouveau soigneusement examinée, mais se révéla sans fondement.

Malgré cela et notamment par suite du secret absolu dont a été entourée l'enquête judiciaire, — secret qui fut maintenu après même que celle-ci eut été terminée et l'affaire classée, la fable de l'attentat resta vivante dans l'opinion d'une partie du public aussi bien à l'étranger qu'en Russie.

On n'avait même pas abandonné la légende, forgée sur l'heure même, d'un marmiton « nihiliste » qui aurait pénétré dans les cadres du personnel de la cour et, se trouvant dans le train impérial, aurait provoqué la catastrophe et y aurait trouvé lui-même la mort.

L'enquête judiciaire qui se poursuivait sous la direction de l'éminent juriste Koni traîna plus de temps que le caractère de l'affaire ne l'avait fait prévoir, et l'opinion publique russe, attendant avec angoisse son issue, resta longtemps sans en rien savoir.

Le public se doutait, et non sans raison, que l'enquête était en fait terminée et que tout ce qu'il avait été possible d'élucider avait été mis au clair. On s'avisait que la len-

teur était causée par des considérations autres que celles de la justice.

Mais, si des ténèbres opaques cachaient au monde extérieur ces considérations, certains bruits confus s'y infiltraient néanmoins. On sut qu'il était fait pression du dehors sur les magistrats enquêteurs.

Voici ce qui se passa dans les coulisses.

La ligne du chemin de fer de Koursk-Kharkov, sur laquelle la catastrophe s'était produite, avait été construite 25 ans auparavant par le grand financier israélite et constructeur de chemins de fer Poliakov, auquel la Russie doit la création de plusieurs grands réseaux. Poliakov et sa famille étaient propriétaires de la totalité des actions du chemin de fer Koursk-Kharkov-Azov, le capital obligatoire de cette société ayant été réalisé presque entièrement sur le marché de Paris et Amsterdam.

Le réseau avait été construit en stricte conformité avec les conditions de la concession, selon les prescriptions techniques du Ministère des voies de communication. Il était administré par des ingénieurs russes compétents, sous la surveillance d'agents du gouvernement et ne différait en rien quant à sa gestion, d'autres lignes de chemin de fer de l'Empire.

L'Empereur Alexandre III, sur les sentiments duquel avait tout naturellement influé beaucoup l'odieux assassinat par les révolutionnaires de son père Alexandre II, — était, dès le début de son règne, tombé sous l'influence de certaines personnes de la cour, à tendances réactionnaires. Avec son avènement, la politique libérale de son père avait subi un brusque revirement. Comme c'est souvent le cas et on ne sait pourquoi, l'antisémitisme devint un des éléments de la politique réactionnaire du nouveau règne.

Comme c'est toujours le cas dans les monarchies absolues, il va de soi que l'entourage de l'autocrate, et encore plus les hommes nouveaux parvenus au pouvoir, suivaient avec un grand empressement la « ligne générale » de leur maître, prévenant les goûts du monarque

et stimulant tant qu'ils pouvaient ses tendances réactionnaires, dans leur propre intérêt.

Dans ses mémoires, déjà mentionnés, le comte Witte, qui fut un ardent admirateur de l'Empereur Alexandre III et son ministre durant de longues années, raconte qu'étant directeur des lignes du Sud-Ouest, lors d'un voyage de l'Empereur, quelques mois avant la catastrophe de Borky, lorsqu'en présence du sauverain il donnait au général Tchérévine, chef de la Sûreté auprès de l'Empereur, des explications au sujet de la réduction de vitesse des trains pour obtenir plus de sécurité, l'Empereur rétorqua avec mécontentement :

— Que dites-vous? Je voyage sur d'autres lignes et nulle part on ne diminue la vitesse, et sur votre ligne, si on ne peut pas aller vite, c'est simplement parce que c'est une ligne juive (5).

C'était une allusion, explique Witte, au fait que le président du Conseil d'Administration de cette ligne était alors l'israélite Blioch (juif polonais converti, auteur de l'*Histoire des chemins de fer russes*).

Dans le cas de la catastrophe de Borky, on essaya aussi de jouer sur le point faible du monarque et de diriger l'enquête dans un sens qui répondait à ses goûts et ses tendances.

Par ailleurs, certains des experts étaient enclins à suivre cette voie commode, c'est-à-dire à faire retomber la responsabilité uniquement sur l'administration du Réseau, qui, suivant eux, l'aurait mal entretenu : ceci permettait de dégager les quelques hauts personnages officiels de la responsabilité qui leur incombait. C'est un point sur lequel nous reviendrons par la suite.

Or, il fut établi péremptoirement que la cause principale de la catastrophe n'était autre que la dérogation au règlement visant la composition et le mouvement des trains impériaux. Voici ce que le premier procureur Koni relate à ce sujet dans ses mémoires :

L'examen technique des causes de la catastrophe effectué

(5) Le mot « juif » en russe, au lieu de l'usuel « hébreu » a un sens péjoratif.

par 15 experts, spécialistes savants et ingénieurs praticiens, les amena à la conclusion que la cause immédiate de la catastrophe fut le déraillement de la première locomotive dont le cahotement latéral avait provoqué une rupture de la voie. Ce cahotement était dû à la vitesse excessive qui ne correspondait ni à l'horaire ni au type de la locomotive, destinée à la traction des trains de marchandises. La vitesse du train, extrêmement long et lourd, se trouva augmentée du fait qu'il descendait une pente.

Par ailleurs, les experts reconnurent qu'en raison de diverses irrégularités quant à la composition du train et la façon dont il était dirigé, son mouvement s'effectuait dans des conditions qui, au point de vue de la sécurité, ne pouvaient en aucun cas être admises, même pour un train ordinaire de voyageurs. En effet, selon le règlement alors en vigueur, un train impérial ne devait comporter, dans la saison hivernale, plus de 14 wagons à 6 roues, soit plus de 42 essieux, et ne pas faire plus de 37 verstes à l'heure... Or, le train en question était composé de 14 voitures à 8 roues, soit 64 essieux au lieu des 42 réglementairement admis. En conséquence, son poids, de 30 mille poud (= 500 tonnes), ainsi que sa longueur, étaient plus que le double de ceux d'un train de voyageurs ordinaire.

Il importe d'ajouter à ces constatations que le train impérial arriva à Lozovaïa, station de jonctions où le train emprunta la ligne Koursk-Kharkov-Azov, avec un retard d'une heure et demie.

L'inspecteur des trains impériaux, Baron Taube, se faisant l'interprète du désir de l'Empereur et de son entourage, en particulier du général aide-de-camp Tchérévine, Chef de la Sûreté auprès de l'Empereur, insista pour que la vitesse, déjà excessive, fût accélérée, même au delà des prévisions de l'horaire, pour rattraper le retard et joindre au plus vite la ville de Kharkov.

L'inspecteur de la nouvelle ligne eut beau objecter au baron Taube et au Ministre des Voies et Communications lui-même, qui accompagnait le train, qu'une telle accélération était grosse de dangers. L'ordre fut néanmoins

maintenu. A tous ces facteurs venaient s'ajouter deux autres circonstances malencontreuses : la courbure considérable de la voie à l'endroit où se produisait la catastrophe, ainsi que le mauvais temps, — pluie, neige, verglas, — qui rendaient le sol moins résistant et les rails glissants.

§

Le tragique et retentissant événement du 29 octobre 1888 prit une fin quelque peu inattendue. Par rescrit de l'Empereur, au nom du Président du Comité des Ministres, en date du 25 mai 1889, l'affaire fut classée.

Ce rescrit fut rédigé dans les termes suivants :

RESCRIT DE S. M. L'EMPEREUR.

Au Président du Comité des Ministres.

La Providence divine Nous a miraculeusement sauvés, Moi, l'Impératrice et Nos Enfants, d'un péril imminent le 17 octobre 1888, jour où le train a déraillé. Au sentiment de reconnaissance unanime et profond qui unit tous les Russes dans les actions de grâces qu'ils adressaient au Tout-Puissant, se joignait l'ardent désir de connaître les causes d'une catastrophe dont l'idée seule provoquait un effroi général. Aujourd'hui l'enquête dont cet événement a été l'objet a fait reconnaître que ces causes proviennent de la négligence et de l'imprudence des employés, non seulement du service privé, mais aussi de l'Etat, et de l'affaiblissement chez ces derniers du sentiment de leurs devoirs, qui les obligent à faire preuve d'une vigilance incessante dans l'exercice de leur autorité.

En observant la procédure ordinaire, l'instruction aurait dû être confiée à un tribunal criminel chargé de poursuivre les personnes que vise l'accusation. Mais la grâce divine dont Nous avons été miraculeusement l'objet, au milieu de l'imprudence générale et en l'absence de toute prévision humaine, m'amena, dans le cas présent, à prendre en considération le redoutable avertissement du Ciel à chacune des autorités en place pour qu'elles accomplissent fidèlement les devoirs

qui leur incombent. Et c'est pourquoi, ayant reconnu possible d'appliquer la clémence souveraine aux accusés dans l'affaire du déraillement, J'ai résolu : 1° de suspendre toute procédure judiciaire par rapport à cette affaire, et 2° d'ordonner au ministre des voies et communications de se rendre compte des actes répréhensibles que l'enquête a mis à la charge des fonctionnaires, pour qu'il frappe les coupables de peines disciplinaires dans la mesure de leur culpabilité et qu'il prévienne à l'avenir tout désordre dans l'exercice des fonctions qui leurs sont confiées. L'enquête a recueilli de nombreuses données démontrant le mauvais état du chemin de fer Koursk-Kharkov-Azov. Toutes ces données ne peuvent et ne doivent pas être vouées à l'oubli; les autorités supérieures qui dirigent les voies et communications y trouveront des indications importantes pour prendre les mesures nécessaires en vue de faire cesser, non seulement sur la ligne précitée, mais aussi sur les autres, la désorganisation et la négligeance qui compromettent la sécurité du mouvement et sont un obstacle à la marche régulière du service des chemins de fer. Dans ce but, toutes les indications et tous les renseignements réunis par l'enquête et ayant trait à ce qui précède devront être communiqués par le ministre de la justice au ministre des voies et communications.

Je vous charge de communiquer ce qui précède aux ministres compétents pour qu'ils l'exécutent.

St-Pétersbourg, 13 mai 1889.

ALEXANDRE.

Rien dans le développement de l'affaire ne permettait de prévoir la décision clémente de l'Empereur, énoncée dans le rescrit précité. Comme le mentionne M. Koni, une réunion spéciale fut convoquée par ordre du Tzar, en février 1889. Présidée par le Grand-Duc Michel, et composée de plusieurs membres du Conseil d'Empire et de quelques ministres, cette réunion avait pour mission d'examiner le dossier de l'enquête judiciaire et de se prononcer sur les suites à donner à l'affaire. Il y fut décidé de poursuivre judiciairement l'amiral Possiet, Ministre des Voies et Communications, le baron Stjörnval,

Inspecteur général des Chemins de fer, le baron Taube, Inspecteur des trains impériaux, ainsi que les Administrateurs, le Directeur Général et quelques autres agents du réseau.

L'avis de la réunion ne fut finalement pas approuvé par l'Empereur. Ce revirement était dû à l'influeence de M. Pobédonostzev, Premier Procureur du Saint-Synode, Eminence grise du Tzar. Dans une lettre adressée à l'Empereur, publiée à titre posthume par les Soviets, M. Pobédonostzev insista auprès du Tzar pour qu'il ne fût pas donné suite à l'affaire. Il prétendait que l'examen public des faits et circonstances de la cause par un tribunal était susceptible de compromettre l'interprétation religieuse du salut de la famille impériale et la foi en ce miracle que le peuple russe avait faites siennes.

Il est permis de croire que d'autres raisons contribuaient aussi à la solution finale de l'affaire dans ce même sens.

Pour en saisir la portée, il sera peut-être utile de rappeler qu'à partir de l'époque des réformes libérales de l'Empereur Alexandre II, quand le vétuste appareil judiciaire de la Russie préréformiste fut remplacé par un régime nouveau, à la base duquel se trouvaient les codes des lois portant le nom du Tzar-Libérateur, la nouvelle organisation tint haut et ferme le drapeau immaculé de la Justice. Elle distançait même de loin l'organisation de ce rouage dans les pays de l'Europe Occidentale de nos jours, où, outre les tares organiques et les procédés archaïques, les tribunaux, dans bien des cas, ne sont pas à la hauteur de leur tâche.

C'est seulement lors du dernier règne que le prestige moral de la justice russe et de ses magistrats commença à sombrer. A l'époque où eut lieu l'événement qui nous intéresse, il était encore d'une rare fermeté.

Dans ces conditions, on pouvait redouter que la justice libre reconnût coupables des personnalités haut placées, qui restaient intangibles lors de l'enquête judiciaire. Il pouvait, entre autres s'agir du Général aide-de-camp Tchérévine, qui était réputé avoir donné le premier l'or-

dre d'accélérer à outrance le mouvement du train. On prétendait d'ailleurs que ce dernier n'agissait que sous l'impulsion de la mauvaise humeur du Tzar, à cause du retard, et de son désir d'arriver le plus tôt possible à Kharkov où l'attendaient de nombreuses députations et où devaient avoir lieu diverses réceptions.

D'autre part, l'examen par un tribunal indépendant ne comportait-il pas le risque qu'un non-lieu fût prononcé à l'égard des boucs émissaires en la personne de l'Administration de la compagnie?

§

Histoire d'une traverse pourrie

Je trouve un certain intérêt, pour les lecteurs de la revue, à raconter ici, pour compléter ce qui précède, un épisode qui se rattache à la catastrophe de Borky et qui illustre particulièrement les mœurs politiques de la Russie de l'époque.

Après l'horrible instant du déraillement, l'Empereur, très ému et même profondément bouleversé, marchant sous la pluie le long de la voie, en attendant l'arrivée du second train avec la suite, ramassa sur le ballast un morceau de traverse arraché et, l'ayant regardé, le remit au chef du département de la gendarmerie des chemins de fer de Kharkov qui se trouvait auprès de lui, en disant : « Prenez pour le joindre au procès-verbal un morceau d'une traverse pourrie ». Lorsque commença l'enquête, ce morceau de bois, reçu des mains de l'Empereur, fut transmis par les gendarmes aux membres du Parquet, avec les autres pièces à conviction.

Prenant ce débris en considération toute particulière, le procureur trouva utile de remettre celui-ci au laboratoire de l'Institut technologique de Kharkov pour l'expertiser et préciser son degré de pourriture, afin de le joindre aux éléments de l'instruction.

Le directeur du laboratoire était le professeur titulaire de la chaire de physique de cet institut, A. K. Pogorelko.

Il se produisit une chose invraisemblable : l'examen minutieux du morceau fit constater le bon état de la

traverse. Celle-ci n'avait aucune détérioration due à une pourriture, ce qui fut constaté dans le procès-verbal signé par Pogorelko et par ses assistants.

Cet acte, inouï par son audace, souleva une tempête de mécontentement dans la gendarmerie et les milieux influents qui en étaient proches : comment un professeur quelconque osait-il contredire l'Empereur? Sa Majesté avait déclaré que la traverse était pourrie. Le nier était faire acte d'opposition. Le malheureux professeur fut obligé de quitter son Institut et son laboratoire.

Le professeur Pogorelko était populaire et estimé dans toute la ville; et la population de Kharkov, outrée d'un pareil traitement infligé à son concitoyen, y répondit dignement : elle l'élut pour maire, charge qu'il occupa de longues années, répondant entièrement à la confiance mise en lui.

Ce n'est que longtemps après cette mésaventure que le professeur fut réintégré dans ses fonctions.

Il est très possible, d'ailleurs, que l'Empereur lui-même n'eût pas été mis au courant de toute cette histoire.

En terminant, on peut se demander quelle énorme quantité de gens seraient fusillés dans la Russie actuelle si un train transportant son maître de l'heure devenait victime d'une semblable catastrophe.

Néanmoins, le malheureux événement de Borky ne resta pas sans suites pour Poliakov.

Aussi bien ce réseau que les autres construits par lui furent, peu après, l'un après l'autre, retirés de ses mains, rachetés par l'Etat et exploités par lui.

Il va de soi, qu'en opposition avec la manière existant actuellement dans des pays qui se disent plus civilisés, l'opération fut faite tout à fait convenablement et honnêtement, sans l'ombre de spoliation ou de « confiscation » et en exacte conformité avec les termes des concessions.

Paris, 29 octobre 1938.

E.-A. MOGILENSKY
Ancien Administrateur
des chemins de fer en Russie.

POÈMES INÉDITS

—

Ainsi que le *Mercure* l'a rapporté dans son dernier numéro (p. 728-729), le 26 novembre dernier, une plaque commémorative a été apposée au 26 de la rue Monsieur-le-Prince, sur la maison où a vécu, et où est mort Victor-Emile Michelet. Quelques fidèles amis du poète : Banville d'Hostel, René-Albert Fleury, Irénée Mauget, Henri Strentz et moi-même, avions constitué voici peu un petit comité pour honorer sa mémoire. Grâce aux précieux concours que nous avons obtenus, notamment celui de Rosny aîné qui a bien voulu accepter la présidence d'honneur, et de René Gillouin, qui est auprès du Conseil Municipal l'ambassadeur averti et dévoué des écrivains et des artistes, un premier et juste hommage vient d'être rendu à l'auteur des *Portes d'Airain.* Dans une atmosphère de recueillement qui convenait à la noblesse de ce beau chevalier des lettres et devant un auditoire fervent parmi lequel on distinguait, entre autres, Louis Mandin, Jacques-Trève, Alcanter de Brahm, Pierre Audiat, G.-L. Tautain, Ernest Prévost, Emmanuel Aegerter, des paroles dignes furent prononcées au nom de la Société des Gens de Lettres, de la Société des Poètes français, de la Maison de Poésie, de la Ville de Paris, de notre Comité, par MM. André Delacour, Charles Dornier, J. Valmy-Baysse, Bucaille et Banville d'Hostel. Irénée Mauget récita avec un beau talent la *Tête d'Orphée* et les dernières strophes de *Vénus aux Enfers.* Enfin le maitre Rosny aîné, quoiqu'il ne partage pas les espérances et la foi du disparu dans une lumière transcendante, tint à marquer pour lui son amitié admirative.

Victor-Emile Michelet, qui publia un de ses premiers recueils au *Mercure de France* (*l'Espoir merveilleux*), ne fut pas seulement un puissant artiste, mais un grand initié, de la

lignée de Villiers de l'Isle-Adam dont il fut l'ami. Ses poèmes : le *Tombeau d'Hélène*, l'*Introduction à la Vie ardente*, la *Descente de Vénus aux Enfers*, *Deux Poèmes télétiques*, — son théâtre : *La Possédée*, *le Chevalier qui porte sa croix*, — ses contes : *Contes Aventureux*, *Contes surhumains*, *les Portes d'Airain*, — ses essais : *Le secret de la Chevalerie*, *les Compagnons de la Hierophanie*, toute son œuvre étrange et magnifique parle à mots couverts, à la façon des oracles, et interprète les signes mystérieux et les avertissements profonds de la nature. Sa pensée, comme sa vie, s'est tenue hors de la foule, mais elle a touché aux plus rares sommets de la connaissance et de la sagese.

Voici trois poèmes extraits de l'œuvre inédite que nous espérons publier.

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

ART POETIQUE

Rien si tu ne sens la grâce
Descendre des divins espaces
Dans ton cœur toujours rajeuni,
Si, naissant de source secrète,
Ne rayonne autour de ta tête
Une auréole d'infini.

Loin du vulgaire misérable
Qui dans le chêne ou dans l'érable
Ne perçoit qu'un tronc dépouillé,
Vois au delà de la façade
Le beau corps de l'hamadryade
Qui sourit au cœur de l'aubier.

Pour que ton respir communie
Avec l'unanime série
Des âmes qui prennent l'accord
Au chant des sphères gouvernées,
Garde en tes mains, sur lui crispées,
Quelque anneau de la chaîne d'or!

Et, de l'aveuglement sauvées,
Que tes prunelles soient lavées

Dans l'eau qui n'éteint pas le feu,
Afin de voir vivre les choses
Et d'admirer dans une rose
Son prolongement jusqu'à Dieu.

Pour la force de son coup d'aile,
Pour que toujours se renouvelle
La nourriture de ton chant,
Il faut que tu lui sacrifies
La meilleure part de ta vie
Et l'esprit qu'exhale ton sang.

Qu'en ta parole se condense
Le souffle d'occultes présences,
Sinon tu ne projetteras
Dans l'indifférente étendue
Que le bruit d'une voix perdue
Qu'aucun ange n'écoutera.

N'ouvrent leurs ailes d'or les stances
Que pour enclore en les cadences
De leur enivrant appareil
Le grand mystère du silence
Qui portera leur résonance
Dans le sein même du soleil.

Il est deux sommets au Parnasse :
Quand ton ambitieuse audace
T'aura fait seigneur du premier
Où le chœur des Muses gravite,
Monte au plus haut, que seul habite
Apollon maître du laurier!

—

SEXTINE DES SECRETS DE LA LYRE

(Εἴσοδος)

Tous les secrets épars dans le chant de la Lyre
Devant moi sont venus se rassembler ce soir.
Est-ce mon cœur chargé d'amour qui les attire,

Ou mon esprit prêt à partir comme un navire
Vers l'horizon le plus inespéré d'où voir
Les spectacles créés pour nous mieux émouvoir?

(Παρασκευή)
Quelles mains d'ici-bas sont dignes d'émouvoir
Les sept cordes en feu dont résonne la Lyre?
Comment faire nos yeux illuminés pour voir,
Nés du chant triomphal dont s'enchante le soir,
Venir à nous avec la grâce d'un navire
Les dieux joyeux, les anges que notre âme attire?

(Καθαρσίς)
C'est notre drame intérieur qui les attire,
Ivres de jeter, pour durement l'émouvoir,
Les ouragans sur notre cœur, frêle navire,
Qui, brisé sur l'écueil où s'implante la Lyre,
Disperse, pâle offrande à son suprême soir,
La charge de douleurs que nul n'aura su voir.

(Ενθονσιασμος)
Nous nous sommes penchés sur un abîme où voir,
A travers le vertige épars qui nous attire,
A l'heure où sur les cœurs se lamente le soir,
Le dragon noir du doute riant d'émouvoir
Au désespoir ceux dont l'espoir est en la Lyre,
Spectres fuyant sur un fantôme de navire.

(Τελειότης)
Nous voici passagers d'un merveilleux navire
Sur l'océan mystique d'où nous pouvons voir
Une lumière éblouissante sur la Lyre,
Une lumière qui naît d'elle et nous attire
Et pénètre nos cœurs où nous vient émouvoir
La chaleur d'un soleil qui n'a jamais de soir.

(Επίφὰνεία)
Cette lumière vient, que n'offusque aucun soir,
Ainsi que l'horizon sans limite au navire,
S'offrir à nous, heureuse de nous émouvoir

Jusqu'au bord de la mort, en nous donnant de voir
Le rideau qu'une main surnaturelle attire
S'ouvrir sur les secrets terribles de la Lyre.

(Σύνθεσις)

La Lyre, par son chant magique, quand un soir
Elle attire un grand cœur, tel le port un navire,
Il ne peut plus voir qu'elle, ardente à l'émouvoir.

—

L'EVOCATION DE DIOTIME

Diotime, j'ai vu ton calme et beau visage
Me sourire du fond des horizons obscurs,
A moi, le familier du monde des mirages,
Maître des visions inscrites sur l'azur.

Tant d'autres ont gardé le masque d'épouvante
Pour avoir descendu les degrés ténébreux
Avec un cœur battant plus fort qu'aux Corybantes,
Avec la chair en proie aux respirs sulfureux.

Toi qui, dès ici-bas, bus le vin des arcanes,
Ton jeune pied d'aplomb sur le monstre dompté
Porte aux siècles troublés ton cher corps dont émane
Une ivresse de grâce et de sérénité.

Toi devant qui spontanément s'ouvrent les portes
Qui font communiquer les mondes différents,
N'as-tu pas dit à ceux que ta parole exhorte
Que le temps et la mort sont des songes errants?

En vain aura tombé le poids des millénaires
Sur la tombe qui crut garder ce qui fut toi.
Ils n'ont pas effacé ta trace sur la terre :
Ta présence réelle est article de foi.

Penché sur tes seins purs, belle Mantinéenne,
J'entends les dieux légers en leurs galbes enclos
Bercer au chant de leur tendresse souveraine
Le souvenir calmé de mes anciens sanglots.

L'arome de ta chair, plus fort que la prière,
A son enchantement transmute nos péchés :
Le jeu des passions conduit à la Lumière;
Le démon de l'instinct tombe aux pieds de Psyché.

Puissé-je par tes mains vêtir la robe blanche
Sous laquelle cueillir, dans l'ombre ou la clarté,
Le fruit mystérieux du vieil arbre aux dix branches
Toujours croissant dans le jardin d'éternité,

Et comme toi poser la rose du sourire
Sur des dents, qu'agaça la chair du fruit amer,
Tandis que j'entendrai chanter la grande Lyre
Ouvrant tous les secrets dont est fait l'univers!

Fleuve des souvenirs aux rives parfumées :
J'ai remonté son cours dans la barque du songe.
En glissant dans l'aurore nouvelle, elle longe
Des sites peuplés d'ombres plus ou moins formées.

Voici dans des jardins ou des chambres fermées,
En des robes d'antan, des figures que ronge
Le remords d'avoir su, dans la mer du mensonge,
Noyer la gloire dangereuse d'être aimées.

Voici le bois sacré par l'émoi juvénile :
Là de beaux yeux hantés de ténèbres subtiles
Pleurent l'ancien péché du rite inaccompli.

Vienne l'avalaison déporter ces images,
Qui mêlera son eau, trouble de leurs naufrages,
Au fleuve presque parallèle de l'oubli!

VICTOR-ÉMILE MICHELET

JUDAÏSME ET SIONISME

L'ERREUR DU 27 FÉVRIER 1919

Le 27 février 1919, le Dr Weizmann, Président de l'Organisation Sioniste, délégué des Juifs nationaux, et le Professeur Sylvain Lévi, Président de l'Alliance Israélite Universelle et représentant, en cette qualité, les israélites a-nationaux (1), — se présentaient devant le Conseil des Dix pour exprimer, devant les ministres des Affaires Etrangères des nations victorieuses dans la plus grande guerre de l'Histoire, les desiderata juifs. Ceux-ci s'équilibraient en se contredisant : Weizmann demandait pour le peuple juif en Palestine une patrie garantie par le droit public; Sylvain Lévi se désolidarisait formellement de cette revendication. Il estimait « fâcheux de vouloir créer, au bénéfice des Juifs, un véritable privilège d'immigration en Palestine » et se bornait à préconiser « une société internationale *sans droits politiques* » afin de « développer ce qui a déjà été commencé en Palestine. » Dans quelle mesure ces deux personnalités étaint-elles régulièrement mandatées pour parler au nom du peuple juif? La qualité du Dr Weizman était indiscutable, mais de qui Sylvain Lévi tenait-il son mandat? On a de fortes raisons de croire que c'est le baron Edmond de Rothschild, patriarche du Sionisme, et protecteur, par la flamme de sa foi juive, du peuple d'Israël, qui l'a fait admettre comme représentant des « notables » israélites, dont les intérêts s'opposent à ceux des masses

(1) Faisaient, en outre, partie de la délégation MM. Sokoloff, Ussischkin, André Spire et de Haas.

juives, sionistes, car nationales, — qui essayait de conjuguer ainsi deux politiques qui s'excluent.

Il ne nous appartient pas de juger cette manœuvre. Le plan politique donne aux actes humains une tout autre perspective que le plan de la vie privée. Peut-être, mais cela n'est pas sûr, l'historien de l'avenir, appréciant les faits avec le recul nécessaire et avec la sérénité que confère l'éloignement dans le temps et dans l'espace, approuvera l'Ancêtre. En jouant, en apparence, sur les deux tableaux il ne faisait, au fond, que ménager la transition entre deux états d'Israël : l'état de minorité religieuse, émancipée en vertu des principes de la liberté de conscience et de l'égalité humaine — et l'état de peuple national et homogène qu'il n'était pas encore devenu, mais qu'il devait devenir sous l'action conjuguée des forces intérieures et de puissantes pressions extérieures. S'il en est ainsi, la suite des événements a apporté une confirmation éclatante à la prévision du vénérable vieillard que l'état d'Israël, tel qu'il apparaissait à la fin de la Grande Guerre, n'était qu'un état passager d'une instabilité certaine.

§

A la vérité cette instabilité ne date que depuis la Révolution française. Avant 1789, aucune équivoque n'était possible : les Juifs étaient partout un corps étranger que l'Eglise combattait comme hérétique, mais protégeait comme collectivité de *témoins*, que les Princes considéraient comme taillable et corvéable à merci d'un rendement supérieur, mais que les masses populaires regardaient comme un élément d'une irréductible extranéité.

Avec la Révolution française, une équivoque naquit. Non pas que les hommes de la Révolution n'en fussent pas avertis. Dès cette époque, et même antérieurement, l'idée d'une *nation* juive existait, tant chez les Anglo-Saxons de formation biblique que chez certains membres de l'aristocratie internationale, et les prémisses d'un Sionisme transféré du plan mystique au plan politique

avaient été posées par des hommes d'Etat et de gouvernement, de l'envergure de Napoléon ou de John Adams, second Président des Etats-Unis d'Amérique.

L'équivoque naquit de cette conception géométrique de l'humanité que les encyclopédistes avaient créée et que la Révolution avait consacrée sous le triple vocable de *fraternité,* — postulat idéaliste, — de *liberté,* — revendication politique, — d'*égalité,* — leur base philosophique. L'esprit rationaliste français ne s'est pas contenté d'abolir les notions de supériorité et d'infériorité : il répudia, en même temps, la notion de *diversité* pour lui substituer celle de l'interchangeabilité humaine.

Cet extrémisme logicien trouva un accueil favorable auprès des Juifs. Il serait erroné d'y voir quelque ténébreux dessein. Pour eux, le précurseur du libéralisme des hommes de la Révolution était Frédéric II, qui accueillit Moïse Mandelssohn en même temps que Voltaire. Or, les Juifs, à la fin du XVIIIe siècle, vivaient, à peu de chose près, comme vivaient leurs ancêtres du IVe. Ce violent rapprochement d'un homme sorti du début du moyen âge et d'un homme de la fin du Grand Siècle fut pour eux un éblouissement.

Ils se jetèrent à corps perdu dans ce qu'ils croyaient être l'émancipation. La digérèrent-ils entièrement? Ceux qui connurent les *mellahs* marocaines avant l'occupation française du Maghreb, et qui constatent ce que sont devenus ses habitants un quart de siècle après, seraient tentés d'en douter. Qu'après des privations séculaires il y ait eu de la part des Juifs un élan excessif, tant vers le Temporel que vers le Spirituel, c'est possible. Que leur attachement passionné à la philosophie qui en avait fait des hommes égaux aux autres ne tînt pas suffisamment compte des siècles qui ont précédé 1789, c'est, après tout, naturel. Mais est aussi naturel le mascaret qui est une interférence de deux phénomènes parfaitement normaux...

En effet, le sentiment des masses populaires n'a pas évolué à l'égard des Juifs aussi rapidement que celui de l'élite. L'abolition de la noblesse héréditaire a fait de la bourgeoisie une classe effectivement dirigeante. Venant

du peuple, elle n'eut plus, en s'élevant, son humilité; elle conserva, par contre, son souvenir de l'extranéité de la race juive; elle s'étonna et s'irrita que ces nouveaux venus brûlassent les étapes qu'elle eut tant de peine à franchir. Et de l'irritation au ressentiment, et du ressentiment à la haine, les stades furent vite parcourus.

§

Ainsi, un demi-siècle à peine après la déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, un antisémitisme se forma, de nature différente à l'ancien à base de barbarie ou de fanatisme. Parallèlement, chez les Juifs eux-mêmes l'émancipation portait des fruits divers. Le cartésianisme simpliste à l'usage du grand nombre se révéla assez décevant. Les masses juives sans racines profondes dans l'humanité chrétienne étaient déséquilibrées et déroutées, l'assimilation se faisait seulement à la périphérie et n'opérait nullement en profondeur. En fait, jusqu'aux premières années du XX[e] siècle, les mariages mixtes, seuls capables d'intégrer organiquement les Juifs dans le monde où ils entraient, étaient extrêmement rares.

De cet état de choses un doute naquit dans l'esprit juif relativement à l'efficacité de l'émancipation et la possibilité même, avant de trop longs siècles, d'une assimilation effective et définitive d'Israël par les nations parmi lesquelles il était appelé à vivre. Ce doute leur fit accuser la Société de ne pas être suffisamment évoluée pour leur ouvrir les bras. Ils crurent faire leur bonheur et celui de la Société en hâtant cette évolution. Ils furent ainsi les promoteurs les plus ardents et les partisans les plus décidés des idées avancées. Mais cette conviction désespérée n'était pas assez forte pour qu'ils crussent à son absolue efficacité. Ils furent victimes de l'ambiguïté de leur porte-à-faux : fervents socialistes et très réels capitalistes, athées en même temps qu'israélites pratiquants ou croyants, ils ne convainquirent personne de leur parfaite bonne foi. Persuadés que l'Histoire de la civilisation commençait avec la Révolution française, le

culte de Jeanne d'Arc ou celui de Wotan leur laissait un résidu amer au cœur et un goût de cendre dans la bouche...

§

Ainsi vint le Sionisme, transfert du plan messianique au plan international d'une très vieille idée juive. Si les progrès sionistes étaient lents, l'impossibilité matérielle à laquelle dès le début il s'est heurté n'arrêta nullement son développement : le refus formel du Sultan de concéder au Dr Herzl la Charte sur la Terre Sainte, base fondamentale et partie essentielle du Sionisme naissant, ne lui fit pas perdre un seul adhérent. Les mouvements venus des profondeurs tiennent pour nuls et non avenus l'évidence des faits comme les résultats les plus catégoriques des raisonnements humains...

Le Sionisme fit ainsi des progrès à la fois irrésistibles et timides. Rien ne l'abattait et pourtant il n'avançait guère. Car le véritable obstacle n'était pas au dehors, mais en dedans. Contestant involontairement, mais puissamment, tous les fruits de la Révolution française, il dressait contre lui les intérêts d'Israël et il heurtait ses aspirations vers le progrès humain général. Il n'avait pour lui que peu de chose : la certitude intime, bien qu'oubliée, qu'étranger partout, Israël n'est chez lui qu'en Palestine. Edmond de Rothschild, en prenant une décision en somme ambiguë, signifiait par là que le Sionisme est la position de repli définitive du Judaïsme, — si la position plus avancée devait être emportée par l'ennemi.

§

La question que se pose actuellement le monde juif est de savoir s'il convient de défendre encore cette ligne avancée, ou s'il faut envisager le repli général. La délibération n'est pas dans l'esprit d'un groupe investi par on ne sait qui d'une autorité suprême, aussi impossible à conférer qu'à transférer ou à transmettre, mais dans le cœur et dans l'esprit de chaque Juif pris individuellement : la décision résultera non d'un vote imaginaire, mais de la

conviction qui s'établira dans les cœurs et les esprits du plus grand nombre.

Un des plus vivaces restants de la mentalité des ghettos commande de « ne pas raconter à Gath (symbolisant l'extérieur) ce qui se passe dans le camp d'Israël ». Sous les cinglantes et parfois sanglantes injures, la ruse, arme des faibles, fit contracter aux Juifs la néfaste habitude de cacher, en même temps que leurs travers ridicules ou grotesques, les fondamentales et admirables qualités de la race. Le moment est trop tragique pour que cette puérile coutume mérite d'être respectée. Le débat ne peut que gagner en clarté, en dignité et en probité, s'il est public.

La politique juive du XIX[e] siècle, si l'on peut appeler politique la résultante obligatoire d'un ensemble complexe des faits, des réactions, des réflexes instinctifs et des nécessités, a été une erreur, peut-être inévitable, mais une erreur. Le progrès humain ne pourrait émanciper pleinement Israël qu'à condition que l'humanité adoptât l'idéal même d'Israël. *Cela n'est pas.* Le progrès humain s'effectue en suivant sa propre ligne. S'il a pu subir l'influence juive, il ne lui est nullement asservi.

Le socialisme est effectivement en train de triompher, mais sur une base nationale et territoriale qui exclut les Juifs, et non sur une base internationale, universelle, œcuménique, qui les eût englobés. Assurément, de cette évolution les Juifs peuvent revendiquer la paternité, mais une filiation n'abolit en rien l'opposition des intérêts si celle-ci n'est pas compensée par de puissants liens sentimentaux. Or, le seul lien sentimental qui unit la collectivité juive à la société occidentale est le Christianisme traditionnel. Même si l'on néglige l'œuvre des siècles qui l'ont précédée, la politique juive du XIX[e] siècle rend un tel changement de front à la fois indécent et impraticable. Y passerait-on outre que l'aboutissement d'une telle palinodie exigerait l'inconcevable conversion en masse des Juifs...

La défense de la ligne avancée n'est donc plus possible. Reste à voir si la position de repli est suffisamment aménagée pour recevoir les troupes qui se replient et si

elle n'est pas trop exiguë pour jouer ce rôle. A ces deux questions, la réponse est malheureusement négative.

Quand le vieux Edmond de Rothschild a joué de Sylvain Lévi contre Weizmann, il avait peut-être raison tactiquement, mais il s'est trompé quant au délai-sursis que l'Histoire devait laisser à Israël pour sortir de l'équivoque sur laquelle il vivait. Et de ce chef l'erreur du Patriarche a été plus grave qu'il ne le pensait.

§

Le Sionisme est dans son essence et dans sa substance une œuvre de Titan, non de philanthropes. Il tend à sauver Israël et non des Juifs. Il a pour ambition de sauvegarder une entité aspirant légitimement au rang de grande puissance, et non de misérables humains écrasés et abâtardis par de longs siècles de persécutions, de mépris et d'opprobre. Grande puissance qui a besoin pour se réaliser du support matériel des masses humaines, le Sionisme doit, d'abord et avant tout, faire de ces esclaves des hommes libres dans leurs corps, dans leurs cœurs et dans leurs esprits. Ressusciter la conscience nationale dans son intégrité, l'épurer de toute compromission avec l'étranger, lui insuffler l'ardent désir de se rénover, lui conférer l'orgueil de ses nobles origines, la contraindre à un avenir encore plus resplendissant que le lointain passé, annihiler le Juif pour faire renaître l'Hébreu, — tel est le véritable sens et le véridique but du Sionisme.

L'aimable fantaisie de Herzl de faire de la Jérusalem nouvelle une succursale de Vienne avec ses valses et son esprit est une insipide mièvrerie : quand la véritable race d'Israël ressuscitera, quand les souffrances, les persécutions et les humiliations deux fois millénaires d'Israël auront trouvé et leur raison d'être et leur justification — l'antique et inoublié dialogue des Guerriers et des Prophètes, incarnés dans le Sabaoth, — le Dieu des Armées, — reprendra, et l'Esprit soufflera à nouveau sur la Colline de Sion.

Sionisme, — bâtisseur de cathédrales? Beaucoup plus et beaucoup mieux. Reconstructeur du Temple, avec,

dans ses soubassements, le tombeau du malheureux Juif du ghetto...

Tâche assurément surhumaine, mais non inférieure à la force potentielle, à l'élan virtuel d'Israël, si tous ses moyens et toutes ses ressources étaient mobilisés. La néfaste erreur d'Edmond de Rothschild qui a fait proclamer à la face du monde et à la face d'Israël la parité Weizmann-Sylvain Lévi a saboté par avance cette mobilisation générale. Et une citadelle dont le sommet devait affleurer les nuages a été réduite aux proportions d'un pâté de maisons de banlieue avec des jardinets devant, où d'intéressantes expériences de l'identité du *social* et du *national* furent tentées et réussies, mais où des querelles avec des voisins se sont produites, que le juge de paix du canton n'a pas pu apaiser.

§

En présence de l'impossibilité de laisser sans réponse le problème juif en Europe et d'insurmontables difficultés du Sionisme étranglé en 1919, des idées naissent un peu partout, dont le caractère puéril, ou chimérique ou tendancieux, saute aux yeux. Les uns envisagent avec un sérieux imperturbable l'évacuation de quelque 8 millions de Juifs des pays antisémites vers des pays qui ne connaissent pas encore l'antisémitisme (mais qui le connaîtraient alors), et qui, à cause de leurs propres difficultés, ne pourraient recevoir des immigrants qu'au compte-gouttes. D'autres se bercent de l'illusion de pouvoir transformer des médecins, des avocats, des savants, des négociants, en défricheurs de terres vierges sans leur donner en même temps le stimulant moral et spirituel des puissantes évocations historiques reliant un glorieux passé à un avenir supposé resplendissant. Il y a enfin des manœuvriers trop habiles qui veulent pour des fins trop apparentes, mais où l'intérêt juif n'a rien à voir, utiliser un simili-sionisme pour résoudre dans un sens ou empêcher de résoudre dans un autre sens le problème colonial. En réalité, tout cela n'est pas sérieux. Le drame atroce dont sont victimes des millions d'êtres humains

mérite une autre méthode que celle de l'improvisation, de la fantaisie ou de la politique trop utilitaire.

A la vérité, il n'y a pas plusieurs chemins ni plusieurs méthodes : comme la vérité est exclusive du mensonge, le chemin et la méthode efficace sont exclusifs de tout autre chemin et de toute autre méthode. Aucune nation ne peut prétendre que le problème juif est pour elle un problème intérieur dont les autres nations n'ont pas à connaître, ni aucune nation ne peut affirmer qu'elle est en mesure de résoudre à elle seule ce problème. Il s'agit d'un problème international qui ne peut être résolu effectivement que d'une façon internationale, en dehors de toute idéologie et de tout subjectivisme. Ce serait une monstruosité logique que de vouloir s'attaquer à cette question à la lumière de la sympathie ou de l'antipathie que l'on éprouve vis-à-vis de la race juive : les faits ne se mesurent pas à l'aune du sentiment.

Des idées directrices très simples doivent présider à l'examen de la question :

1° Il n'est pas possible d'abandonner sous l'empire de l'insécurité ou de l'équivoque dix millions d'individus, dont la misère noire, comme les réactions nécessairement subversives, sont aussi dangereuses pour eux que pour le reste du monde.

2° Les Puissances et Etats de l'Europe Orientale et Centrale ne peuvent plus ou ne veulent plus — pratiquement cela revient au même — conserver leurs masses juives à l'intérieur de leurs frontières.

3° Les autres Puissances et Etats n'ont aucun intérêt à voir naître chez eux ou dans leurs possessions un problème juif inexistant ou à voir s'enfler un problème juif, jusqu'ici insignifiant ou réductible.

4° Il serait grave pour l'équilibre politique du monde que le problème juif demeurât un moyen d'immixtion dans la vie intérieure des Etats et un instrument de politique internationale.

5° Aucune solution de ce problème n'est possible si elle n'emporte pas l'adhésion enthousiaste des masses juives.

Ces cinq idées directrices donnent la clé de la méthode à employer : il n'y a pas d'autre solution qu'une solution d'ensemble.

§

C'est dans les milieux de l'extrémisme nationaliste arabe de l'Irak et de la Syrie qu'est née l'idée de la création d'un Empire ou d'une Fédération sémitique, s'étendant de l'Iran à la Turquie et de la Méditerranée au Golfe Persique et à l'Océan Indien, et incluant dans son sein tous les éléments juifs justiciables du Sionisme et tous les éléments arabes d'Asie. Elle a reçu déjà l'adhésion explicite ou implicite des chefs incontestés du mouvement national arabe (1). Elle tend à l'assainissement général et définitif de la situation dans le Proche Orient, clef de l'Orient Moyen et de l'Extrême Orient, étape qui n'a connu, depuis la chute de l'Empire romain, que l'équilibre négatif de l'immobilité. Cette Fédération ou cet Empire, mis en valeur par les capitaux et les techniciens juifs et fécondé par le travail juif *et arabe*, deviendrait pour l'Asie occidentale ce que sont pour l'Europe occidentale la Belgique et la Hollande. Et peut-être n'est-il pas excessif de penser que par sa réalisation bon nombre des problèmes politiques et économiques de l'Europe se trouveraient résolus d'eux-mêmes.

On a reproché aux puissances totalitaires leur politique des faits accomplis, qui n'est au fond que le dynamisme constructif opposé à la cristallisation stérile, à l'inintelligente obstination et aux hésitations perpétuelles des démocraties. La solution simultanée et conjuguée de la question juive et de la question arabe, non seulement démontrerait la fausseté de cette assertion, mais rehausserait en même temps le prestige international des démocraties.

(1) Nous en avons eu le témoignage au cours des conversations que nous avons eues en novembre 1937 pour le compte de la haute direction sioniste. Ces conversations n'ont pas abouti pour des raisons de politique intérieure sioniste.

Entre le bloc anglo-saxon qui vient de se prononcer contre la philosophie totalitaire à l'égard des Juifs et le bloc totalitaire qui a fait de l'antisémitisme son *credo*, la position objective doctrinale esquissée dans les pages précédentes subsiste intégralement. La France n'a pas encore pris position idéologiquement, mais elle détient la clef politique de la situation, car c'est elle, avec la Grande-Bretagne, qui contrôle la seule région du globe où le problème juif peut recevoir sa solution radicale et définitive. Ne serait-elle pas désignée pour prendre l'initiative de la convocation d'une conférence internationale consacrée à ce problème qui empoisonne l'humanité depuis un millénaire et demi?

KADMI-COHEN.

UNE
PAGE D'HISTOIRE TCHÉCOSLOVAQUE

—

Des esprits sensibles et démocratiques se sont émus du sort de l'Etat tchécoslovaque qu'on découpe en tranches comme un melon. M. Georges Duhamel en a exprimé son indignation et s'est porté, dans le *Figaro,* rétrospectivement garant de la loyauté et des excellentes intentions de feu le président Masaryk et de l'ex-président Benès. A Paris, une souscription a été ouverte au profit des « Tchèques réfugiés à l'intérieur de leur pays », sous la signature respectée de M. Albert Lebrun.

De tels sentiments font certainement honneur à ceux qui les expriment, mais ils partent d'une vision très déformée de la réalité.

Les circonstances ont voulu que je connusse assez bien la question tchécoslovaque; j'ai assisté, en quelque sorte, à la tragique naissance de cet Etat hybride; j'ai vu des hommes trembler de colère au souvenir de ce qu'on leur avait fait souffrir et exprimer leur indignation dans des termes d'une violence regrettable.

Il ne s'agit point, comme le dit M. Duhamel, d'« insulter », ni même de critiquer tout un peuple dont les réactions peuvent être fort différentes, selon la valeur des chefs qui le dirigent. Il s'agit d'examiner, en toute impartialité, l'œuvre accomplie par ces chefs.

Que l'asservissement des minorités par le Gouvernement de Prague, au mépris des traités et du droit des peuples, ait été une injustice, ceci a été dénoncé dans le rapport de lord Runciman et par les chefs d'Etat qui

viennent d'apposer leurs signatures à côté de celle du Chancelier Hitler.

Mais on a en somme représenté la question sudète comme l'une des manifestations de l'éternelle lutte qui oppose les Slaves et les Germains.

Eh bien, ce n'est qu'une légende.

A Versailles, M. Bénès ne s'est préoccupé des intérêts slaves que pour ramasser sous sa domination ce qu'il a pu obtenir de Slovaques, Polonais et Ruthènes. Il a transformé son Etat nouveau-né en terre d'élection pour la propagande bolcheviste; il a installé à Prague le centre de la Franc-maçonnerie mondiale (qu'on vient de transporter prudemment à Dublin). Et qu'a-t-il fait de ses sujets Slaves, de ses minorités?

Le traité de Saint-Germain assurait aux Ruthènes une large autonomie et même un parlement national. MM. Masaryk et Bénès se sont empressés de renier leurs engagements. Ils ont traité leurs « frères slaves » comme jamais ils ne l'avaient été sous la domination autrichienne. Ils les ont pressurés, ils ont été « sans tact et sans compréhension », *selon l'expression de lord Runciman*. La Russie subcarpathique, terre de paisibles traditions, s'est vue envahie par une nuée d'agents soviétiques, protégés par l'administration tchèque franc-maçonne. Et dès que l'étendard de la révolte a été levé par les Allemands Sudètes, les *frères slaves*, Polonais, Ruthènes et Slovaques se sont empressés d'exiger à grands cris leur libération de Prague; le nouveau gouvernement slovaque s'est débarrassé aussitôt des moscoutaires et des francs-maçons, tout comme les Tchèques, libérés enfin de la tutelle de M. Bénès, viennent d'interdire chez eux le parti communiste.

Certes, on peut déplorer, sentimentalement, en « homme de lettres », le triste aspect que présente l'exode des populations, « autorisées » à changer de territoire. Cependant, ceci n'est qu'un faible écho de la grande tragédie qui s'est déroulée il y a vingt ans et dans laquelle les Tchèques n'ont pas joué le rôle de victimes.

Ouvrons donc cette histoire à une page peu connue, mais pleine d'enseignements.

La ruée vers l'or.

Pendant la guerre, les soldats tchèques de l'armée autrichienne avaient manifesté leurs sentiments de « racisme » slave en se rendant en masse aux Russes : 60.000 prisonniers de guerre évitèrent ainsi les dangers du front.

Ces « frères slaves » se virent accueillir à bras ouverts par les Russes; on eut l'idée de constituer avec ces prisonniers tchèques, auxquels se joignirent quelques éléments slovaques, des formations qui pourraient encore se battre pour la cause commune.

Cette initiative se vit emportée par la révolution et on n'entendit plus parler des Tchèques jusqu'à l'avènement des Bolcheviks. Il fut alors question de rapatrier ces *prisonniers*, la guerre étant virtuellement terminée, du moins pour les Soviets.

Un conflit éclata à ce sujet entre les Tchécoslovaques, qui voulaient rentrer chez eux avec armes et bagages, et le gouvernement des Soviets qui s'y opposait. Mais les Tchécoslovaques prirent les armes, et remontèrent la Volga en occupant une ville après l'autre. C'est ainsi que furent prises Samara et Simbirsk. Là, les Tchèques hésitèrent : fallait-il descendre vers le Sud pour rejoindre l'armée de Denikine ou poursuivre leur avance vers Kazan?

A ce moment, la Sibérie s'était donné un gouvernement autonome, dirigé par le parti socialiste, et il n'entrait pas dans ses vues de faire la moindre peine aux bolcheviks.

Aussi l'adjoint du ministre de la guerre sibérien, le camarade Lébédef, s'attacha-t-il à persuader les chefs tchèques de marcher sur Kazan en faisant miroiter à leurs yeux le plus riche des butins : la réserve d'or de la Banque d'Etat qui avait été évacuée de Pétrograd.

L'argument était de poids. On abandonna Denikine à son sort et on s'empara de Kazan... et du trésor, estimé par la Banque d'Etat à un milliard cent millions de roubles-or, soit deux milliards sept cent cinquante millions de francs-or, ou, encore, environ trente milliards de francs-papier.

Qu'est devenu ce trésor? Il a disparu... Nous aurons l'occasion d'en reparler plus loin.

Mais Trotsky s'activait à former l'armée rouge et bientôt des forces assez considérables se concentrèrent près de Kazan.

Ici encore, la légion tchécoslovaque, renforcée par des troupes de Russes blancs et des légions polonaise et serbe, avait le choix entre une action contre les bolcheviks en Russie ou la fuite à travers la Sibérie.

Le représentant du gouvernement tchécoslovaque en Sibérie, Pavlu, insistait sur la lutte; « Nous faisons la plus grande des bêtises », écrivait-il le 3 octobre au général Sirovy, « en ne nous préparant pas à porter un coup décisif aux bolcheviks ». Le lendemain, Sirovy donnait son approbation, sous réserve du consentement de Bénès, alors ministre des Affaires Etrangères.

Mais il n'entrait nullement dans les intentions de Masaryk, président de la République tchécoslovaque, et de Bénès, tous deux francs-maçons, de renverser le bolchevisme, ou de contribuer à la paix.

Je me demandais avec anxiété, a écrit depuis le président Masarik dans son livre « La Résurrection d'un Etat », *si la guerre durerait aussi longtemps que je l'avais escompté... Au cas d'une victoire rapide des Alliés, nous resterions, je le craignais, les mains vides. Une guerre plus longue nous donnerait plus de temps pour faire notre propagande.*

Aussi, le gouvernement tchécoslovaque répondit-il par un refus catégorique à la demande de son représentant. La légion tchèque devait laisser les bolcheviks tranquilles et se retirer sur Vladivostok.

Ici, ouvrons une parenthèse. Les légions tchécoslovaques étaient commandées, au début, par des officiers de carrière. Peu à peu, on vit surgir d'étranges personnages, qui grimpaient prestement les échelons de la hiérarchie militaire et se trouvèrent un beau jour à la tête des légions. Tels étaient le « général » Sirovy, simple sergent et ancien commis-voyageur en savons, et le « général » Haydl, qui se faisait appeler Gaïda, ancien aide-compta-

ble (1). Tous ces « généraux » manifestaient bruyamment leurs opinions socialistes.

La tragédie sibérienne.

C'est alors que, menacée par l'armée rouge, qui harcèle l'arrière-garde tchèque et massacre tout sur son passage, la population civile, abandonnant villes et villages, s'entasse dans des trains qui roulent vers l'Est, vers le salut.

Mais les Tchécoslovaques veulent passer les premiers et emporter leur butin qui est énorme, car ils raflent tout ce qu'ils trouvent en cours de route, par milliers de tonnes, et les wagons s'ajoutent aux wagons, dans d'interminables convois.

Comme, pour faire rouler ces wagons, il faut des locomotives, on arrête les trains des réfugiés, on les pousse sur des voies de garage et on prend les locomotives.

L'hiver est venu. Le mortel hiver sibérien. Dans leurs wagons sans feu, abandonnés dans une contrée déserte, les réfugiés subissent une pitoyable agonie. Ni prières, ni larmes, ne touchent le cœur des légionnaires, pleins de mépris pour cette horde affamée, qu'ils condamnent à mourir après l'avoir dépouillée.

Les plus forts, les plus valides, quittent ces trains paralysés et se dirigent *à pied* vers l'Océan, à cinq mille kilomètres! Nul d'entre eux n'y parviendra. Les autres meurent lentement dans leurs tombeaux sur roues, que la neige, heure par heure, couvre de son linceul.

Je n'ose penser aux malheurs, aux terribles souffrances que cet arrêt du flot des réfugiés représentait pour des milliers et des milliers de militaires et de civils russes qui, dans une attente stérile et angoissée, passaient des jours et des semaines dans des trains immobilisés, et mouraient de faim, de froid et de maladie!

Et le Dr Kreyci, l'un des brillants représentants du jeune Etat tchécoslovaque ,auquel nous empruntons ces

(1) Il y eut cependant, il faut le dire, nombre d'officiers patriotes et courageux, comme le brave colonel Schwez, âme de la légion, qui se suicida par désespoir d'avoir vu les troupes perdre toute discipline et se livrer au pillage.

lignes, y ajoute le candide aveu suivant : « *Il ne nous restait pas autre chose à faire que de penser à nos propres intérêts* ».

C'est ainsi que meurt la population russe. Mais les Polonais protestent. Eux aussi possèdent leur légion, qui s'est battue courageusement, mais n'emporta ni or, ni butin.

Le 9 janvier 1920, le Haut-Commandement Polonais adresse donc au Général Sirovy la dépêche suivante :

La Ve division polonaise, affaiblie par de continuels combats, désorganisée par les conditions impossibles d'une retraite sur une ligne de chemin de fer privée d'eau et de combustible et se trouvant en péril mortel, vous demande, au nom de l'humanité, d'autoriser le passage de cinq de ses échelons (sur *cinquante-six!*), transportant les familles des combattants, les femmes, les enfants, les blessés et les malades. Nous prenons l'engagement de vous abandonner toutes nos autres locomotives et de poursuivre notre retraite en continuant à protéger votre arrière-garde.

Que répond le valeureux général Sirovy, à cet appel désespéré de ses *frères slaves?*

Je suis surpris du ton de votre dépêche; pas un échelon polonais ne sera autorisé à passer. Tous pourparlers et demandes concernant cette question sont inutiles, car je la considère comme terminée.

Elle devait cependant rebondir et d'une façon que le brave général n'avait pas prévue. Le 5 février, le capitaine polonais Iasinsky-Stahurek publiait dans les journaux la lettre suivante, qu'il adressait au général Sirovy :

Comme capitaine des armées polonaises, ayant consacré depuis longtemps mon existence à la cause de l'union des Slaves, je vous adresse personnellement, général, une accusation, qu'il m'est pénible, en tant que Slave, de formuler. J'ai participé officiellement aux pourparlers qui ont eu lieu avec vous par fil spécial, et je porte à la connaissance de vos soldats et du monde entier la honteuse félonie qui restera

comme une tache indélébile sur votre conscience et sur votre uniforme tchécoslovaque tout neuf.

Et après avoir rappelé les faits dont nous venons de parler, le capitaine Jasinsky-Stahurek ajoutait :

Je ne vous rends responsable, général, que du sort de nos enfants et de nos femmes, que vous avez fait livrer aux « camarades » ; je laisse de côté le fait d'avoir aimablement livré aux bolcheviks de nombreux officiers russes, à Touloun, Zima, Irkoutsk pour être fusillés. Pour tous ceux-là qu'on a torturés et massacrès, vous répondrez un jour devant mes frères slaves, les Russes, et devant la grande Russie slave. Je ne vous accuse que de ce que vous avez fait aux Polonais. L'histoire impartiale réunira tous ces faits et vous stigmatisera du nom ignominieux de traître.

Et moi, Polonais, officier et Slave, je vous demande réparation par les armes. Sur le terrain, général! Sinon, vous n'êtes qu'un lâche et un misérable, digne d'être fusillé dans le dos.

Le général Sirovy se garda bien de donner signe de vie, comme il avait passé sous silence quelque temps auparavant le cartel que lui avait adressé le général Koppel.

Les trente deniers de Judas.

Mais il ne devait pas en être quitte pour *si peu;* un dernier camouflet l'attendait.

Un soir que Sirovy recevait des officiers chez lui, un cavalier apporta un pli assez lourd, en insistant pour le remettre au général en mains propres. Au moment où il ouvrait l'enveloppe, des pièces de monnaie s'en échappèrent et roulèrent par terre. On vit Sirovy pâlir en lisant la lettre, qui contenait ces simples mots :

Au général Sirovy, Commandant des Armées tchécoslovaques :

Les officiers et les soldats des divisions d'Ijevsk et de Votkinsk envoient au général Jean Sirovy, traître et Judas, TRENTE DENIERS, le prix du sang.

Le général fit ramasser les pièces, qu'il renvoya avec un billet, sur lequel il avait tracé d'une main tremblante : « Je n'ai pas besoin d'argent. »

Cette triste dérobade n'étouffa pas l'affaire. Elle lui donna, au contraire, un éclat inattendu. Au cours d'une loterie de bienfaisance, organisée peu après à Tchita par la Mission américaine, avec le concours des autorités et du général Sudzuki, commandant la 5ᵉ division japonaise, un lot attira spécialement l'attention des visiteurs : les trente pièces d'argent, accompagnées d'un document qui en traçait la honteuse et tragique histoire.

Et pourtant, ceci n'est pas encore la page la plus sombre de ce chapitre de l'histoire du général Sirovy et du gouvernement tchécoslovaque.

On sait que, sous la pression des socialistes russes, qui avaient l'oreille du Haut-Commandement français, l'amiral Koltchak, Chef Suprême de la Sibérie, reconnu par les Alliés, avait dû démissionner. On offrit à Koltchak le passage jusqu'à Vladivostok, et de là en Europe. Une garde composée de Tchécoslovaques accompagnait l'amiral et sa suite, *protégés également par les drapeaux de cinq puissances alliées:* France, Angleterre, Etats-Unis, Japon et Tchécoslovaquie. Le 15 janvier, le train qui transportait Koltchak arrivait en gare d'Irkousk. Là, le commandant tchèque Grabtchik fit demander au général Sirovy ses ordres pour l'entretien de l'Amiral, son ancien chef : « Vous n'avez qu'à le porter sur l'ordinaire des soldats », répondit Sirovy.

Le même jour, à 7 heures du soir, sur l'ordre du général Sirovy et du Dr. Blagos, représentant du président Masaryk, l'Amiral Koltchak et le général Pepelaïef, son ministre, au mépris de la garantie des cinq puissances, étaient livrés au Comité des Socialistes-révolutionnaires, et le 7 février ils tombèrent sous les balles des bourreaux bolchevistes.

Quant au général Sirovy, il recevait des mains du général Janin la croix de la Légion d'Honneur.

A Vladivostok, les légions tchécoslovaques trouvèrent de nouveaux stocks, établis par les autorités militaires, elles raflèrent le tout, ainsi que les marchandises appartenant aux particuliers. Nuit et jour, les grues du

port chargeaient de ce butin les *treize navires* que la légion avait achetés ou loués. On tenta de protester; les journaux firent paraître des articles indignés, les commerçants se plaignirent à tous les vents. Les habitants de Vladivostok venaient contempler au port le pillage systématique de leur avoir.

Puis les navires quittèrent le port un à un, emportant le général Sirovy, les légionnaires, des dizaines de milliers de tonnes de marchandises, jusqu'à des wagons.

A Prague, les légionnaires se partagèrent leur butin; avec l'or de Kazan, ils fondèrent une banque, l'une des plus importantes de l'Europe Centrale, créèrent une énorme imprimerie et de nombreuses industries.

Pourtant, c'est un devoir de le dire, les Tchèques ont toujours nié avoir dévalisé le trésor de Kazan. Le Major I. F. Kudeli, que le journal *Narodny Listy,* du 24 août 1926, présente comme l'un des historiens les plus autorisés des légions tchèques, et le Dr Rache, chef de l'évacuation des armées tchécoslovaques, s'accordent dans leurs livres pour rejeter avec indignation cette accusation. De son côté, *La Revue de l'Union Centrale des Tchèques et des Slovaques de Russie* a publié en 1929, sous le titre tapageur de *Va-t-on nous cracher encore longtemps au visage?,* un article dans le même esprit.

Cependant, fait-on observer, les légions tchécoslovaques ont fait l'acquisition d'un grand navire, « La Légion », ils en ont armé *douze autres;* à Prague, ils ont fondé une banque au capital initial de 70 *millions de couronnes,* ils ont créé de nombreux établissements industriels et commerciaux, notamment une énorme imprimerie et une maison d'édition.

Or, le Dr Rache l'avoue lui-même dans son livre « l'Evacuation » : « *Il faut se rappeler que nous avions été faits prisonniers nus et sans culottes et qu'à ce moment nos têtes et nos bras constituaient toute notre fortune* ».

D'où les légionnaires ont-ils tiré, en ce cas, les centaines de millions qu'ils ont dépensés si largement? « C'est très simple, répondit à ceci le Dr Rache, les légionnaires ont

versé cette somme sur leurs économies. Pour les 35.000 légionnaires qui fondèrent la banque, cela ne représente que 2.000 couronnes d'économies par personne en un an, ce qui n'est pas beaucoup. »

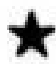
Or, le même Dr Rache nous fait savoir, dans un autre endroit de son article, que la solde touchée par un colonel pendant cette retraite était de 18 couronnes par mois, « de quoi acheter une oie » ; un reliquat de solde devait être remis aux légionnaires à leur retour à Prague et c'est avec ce reliquat qu'ils versèrent 70 *millions* de couronnes !

Mais les Tchécoslovaques avaient effectué d'énormes achats, notamment celui de navires, *avant de quitter le sol russe,* c'est-à-dire *avant d'avoir touché leur reliquat magique!*

Ici, les patriotes tchèques s'abstiennent prudemment de toute explication.

Tournons quelques pages... Nous sommes en 1936, l'Allemagne réoccupe brusquement la Rhénanie... L'inquiétude naît en France... On s'adresse aux amis qu'on croit avoir en Europe Centrale... La Yougoslavie et la Pologne font aussitôt savoir qu'en cas de guerre, elles se rangeraient aux côtés de la France. Mais l'alliée créée de toutes pièces par la France se dérobe. M. Bénès se retranche derrière des textes, derrière l'autorité de la S. D. N. Bref, la Tchécoslovaquie ne marchera pas.

Encore quelques pages de tournées et c'est Berchtesgaden, Godesberg, Munich, le démembrement de la Tchécoslovaquie. M. Bénès s'enfuit et ses anciens ministres exigent sa mise en jugement. M. Bénès récolte-t-il enfin ce qu'il a semé?



. . . .

Et maintenant par une nouvelle volte-face, Prague se tourne vers le plus fort. « Adieu France! écrivent les *Lidovy Novini,* nous devons compter avec de plus puissants voisins ».

J. JACOBY.

L'AFFAIRE MIRBEAU

LE DÉNIGREMENT ET L'APOLOGIE DES COMÉDIENS

—

> ... Les jugements du premier coup sont des impressions et non des jugements; autrement il faudrait convenir que l'existence, la réflexion, l'expérience des hommes, sont de vains mots qui n'ont aucune influence, aucun amendement, aucun progrès à nous apporter... La Providence des hommes, c'est la vie, c'est la réflexion, c'est l'expérience, c'est... le repentir.
>
> LAMARTINE.

A l'heure où l'on s'émeut outre mesure des invectives journalistiques, il n'est pas inutile de rappeler à nos jeunes camarades que nous avons vu notre « corporation » en subir quelques-unes au cours de notre longue carrière. On verra que la vanité des polémiques ne laisse guère de traces, puisque, à l'heure actuelle, personne ne se souvient de l'« affaire Mirbeau », laquelle en octobre 1882 (il y a plus du demi-siècle!), mit tout Paris en émoi pendant plus d'une semaine!

Or, je jugeai combien comptent peu les effervescences artificielles du Théâtre, lorsque la Comédie-Française célébra, le 4 mars 1906, la « centième » de *Les affaires sont les affaires*. C'était en matinée. Indépendamment de l'Administration au complet et du personnel, notre doyen Mounet-Sully, les interprètes de l'œuvre de Mirbeau assistaient à cette comique cérémonie.

Jules Claretie, dans une allocution pleine de grâce et

d'esprit déclara que si le comité de lecture était jamais rétabli (car on venait de supprimer cette fois encore le dit Comité!) il se montrerait sage en recevant la plus prochaine œuvre du dit Mirbeau!... etc... Sur quoi Mirbeau fit un éloge fulgurant des comédiens; de ces comédiens qu'il avait traînés dans la boue 44 ans auparavant (1).

L'homme absurde est celui qui ne change jamais... Soit! mais la palinodie me parut par trop forte et je me tordis de rire, au grand scandale de l'assistance. Je fis alors en sortant de la Comédie où s'échangeaient maintes embrassades, l'historique du *Premier-Paris* que Mirbeau avait publié en tête du *Figaro* du 26 octobre 1882.

Je rappelai qu'on avait, à cette époque, rue Drouot, à l'ancien logis du BARBIER, hésité entre deux articles à sensations : le premier concernant MAXIME DU CAMP (l'Académie le protégea pour cette fois); le second article sur LE COMÉDIEN.

Voici cet article, devenu rarissime, drolatiquement documentaire, et qui caractérise la « manière » de Mirbeau :

LE COMÉDIEN

...Aujourd'hui où l'on ne s'intéresse plus à rien, on s'intéresse au comédien. Il a le don de passionner les curiosités en un temps où l'on ne se passionne plus pourtant ni pour un homme, ni pour une idée. Depuis le prince de maison royale qui le visite dans sa loge, jusqu'au voyou qui, les yeux béants, s'écrase le nez aux vitrines des marchands de photographies, tout le monde, en chœur, chante la gloire du comédien. Alors qu'un artiste ou qu'un écrivain met vingt ans de travail, de misère et de génie à sortir de la foule, lui, en un seul soir de grimaces, a conquis la terre. Il y promène, en roi absolu, au bruit des acclamations, sa face grimée et flétrie par le fard; il y étale ses costumes de carnaval et ses impudentes fatuités. Et de fait il est roi, le comédien. Avec le bois pourri de ses tréteaux il s'est bâti un trône, ou plutôt le public — ce public de décadents que nous sommes — lui

(1) Au cours de son laïus Jules Claretie avait rappelé combien fut magistrale la création par Maurice de Féraudy, du rôle de Lechat, ce Turcaret moderne qui resta au répertoire. L'auteur avait encore renchéri sur les éloges de l'administrateur.

a bâti un trône. Et il s'y pavane, insolent; il s'y vautre, stupide, se faisant un sceptre du bec usé de sa seringue, et couronnant sa figure d'eunuque vicieux d'une ridicule couronne de carton peint. Cet être, autrefois rejeté hors de la vie sociale, pourrissant, sordide et galeux, dans son ghetto, s'est emparé de toute la vie sociale. Ce n'est point assez de la popularité dont on l'honore, des richesses dont on le gorge. En échange des mépris anciens, on lui rend les honneurs nationaux, et nous en sommes venus à un tel point d'irrémédiable abaissement que, marchandant la récompense à de vrais courages et à de sublimes dévouements, nous attachons la croix sur la poitrine de ce pitre, dont le métier est de recevoir, tous les soirs, sur la scène, des coups de pied et des gifles.

On accuse les journaux de ce grandissement démesuré du comédien. « C'est vous qui les faites », nous dit-on. C'est une erreur. C'est le public qui les fait; c'est le public qui veut être renseigné non seulement sur la manière dont ils jouent leurs rôles, mais sur leurs intimités; non seulement sur leurs souliers à bouffettes de satin, mais aussi sur leurs pantoufles. Il veut les voir sur la scène, et les voir aussi chez eux. Il est attiré vers le comédien, comme vers une chose qui laisse du mystère après elle. Il flaire en lui un parfum de vice inconnu, à la fois délicieux et redoutable à humer. Les irrégularités, les camaraderies, les promiscuités de la vie de théâtre, tout cela le trouble étrangement. Et il demande qu'on lui soulève un coin de rideau qui lui cache les priapées qu'il a rêvées.

Est-ce la faute des journaux aussi si le public se rue, pendant trois cents représentations, dans une même salle de spectacle pour y applaudir et y ensevelir sous les fleurs une chanteuse d'opérettes, dont la voix est laide, mais dont les mollets sont beaux et qui sait, par un renversement de toute logique et de toute raison, tirer du mot le plus simple une obscénité qui fait se pâmer tous ces braves gens sur leurs fauteuils ou dans le fond de leurs loges? Les journaux constatent, voilà tout. Ils ne peuvent pourtant pas écrire qu'on a sifflé M. Coquelin, quand on l'a applaudi, et qu'on a jeté des pommes cuites à Mlle Ugalde, quand ce sont des roses-thé et des violettes.

En cet article rapide, je ne parle pas du *cabot,* du pauvre *cabot,* souffreteux, maigre et jaune, du *cabot* sans théâtre et sans rôle, qui traîne de cafés en brasseries, ses bottes trouées, son linge crasseux, ses regrets d'hier et ses espérances de demain. Je parle seulement du comédien, du vrai, du grand, de celui dont on dit qu'il est un *artiste,* à qui les femmes écrivent des lettres d'amour, qui va dans le monde, non point comme un salarié de plaisir, mais comme un visiteur de luxe dont on s'enorgueillit; du comédien qui gagne cent mille francs par an, comme un président de la Chambre, et dont la critique, complaisamment et durant trois colonnes de feuilleton, vante chaque semaine les talents variés, la voix géniale, le geste sublime; du comédien enfin qui prend, dans la vie, une place qui ne lui appartient pas et que tout le monde, par une aberration de la responsabilité sociale, s'efforce à faire encore plus belle et plus conquérante.

Qu'est-ce que le comédien? Le comédien, par la nature même de son métier, est un être inférieur et un réprouvé. Du moment où il monte sur les planches, il a fait l'abdication de sa qualité d'homme. Il n'a plus ni sa personnalité, ce que le plus inintelligent possède toujours, ni sa forme physique. Il n'a même plus ce que les plus pauvres ont, la propriété de son visage. Tout cela n'est plus à lui, tout cela appartient aux personnages qu'il est chargé de représenter. Non seulement il pense comme eux, mais il doit marcher comme eux; il doit non seulement se fourrer leurs idées, leurs émotions et leurs sensations dans sa cervelle de singe, mais il doit encore prendre leurs vêtements et leurs bottes, leur barbe s'il est rasé, leurs rides s'il est jeune, leur beauté s'il est laid, leur laideur s'il est beau, leur ventre énorme s'il est efflanqué, leur maigreur spectrale s'il est obèse. Il ne peut être ni jeune, ni vieux, ni malade, ni bien portant, ni gras, ni maigre, ni triste, ni gai, à sa fantaisie ou à la fantaisie de la nature. Il prend les formes successives que prend la terre glaise sous les doigts du modeleur. Il doit vibrer comme un violon sous cent coups d'archets différents. Un comédien, c'est comme un piston ou une flûte, il faut souffler dedans pour en tirer un son. Voilà à quoi se réduit exactement le rôle du comédien, — ce comédien qu'on acclame, aux pieds duquel auteur, directeur

et public se traînent agenouillés, comme devant une idole — au rôle inerte et passif d'un instrument. Si l'air est joli, s'il vous fait rire ou s'il vous fait pleurer, est-ce au violon que vous en êtes reconnaissant, est-ce le haut-bois que vous applaudissez, est-ce au trombone à qui vous jetez des fleurs? Le comédien est violon, haut-bois, clarinette ou trombone, et il n'est que cela.

Il y a aussi le côté macabre et sinistre qui seul suffit à justifier et à faire regretter l'état de répugnante abjection dans lequel l'ancienne société tenait le comédien. Dieu lui-même l'avait chassé de ses temples et ne permettait pas qu'il pût reposer son cadavre dans l'oubli tranquille et béni de ses cimetières. Errant de la vie, il voulait qu'il fût aussi un errant de la mort. Et c'était justice, car le comédien, ce prostitueur de la beauté, des douleurs et des respects de la vie, eût prostitué également la majesté, la sainteté et les consolations de la mort.

Avez-vous vu passer parfois un comédien malade? Il est pâle avec des yeux cernés et creusés. Son dos est voûté, son allure chancelante. Il tousse, et sur ses lèvres blêmies, mousse un peu de salive rougie de sang. C'est un phtisique. Le pauvre diable! Il fait peine à voir et il vous émeut. On a pour lui la pitié et cette sorte de respect poignant que la vue de ceux qui s'en vont inspire même aux plus sceptiques et aux plus endurcis. Le pauvre diable!

Le soir, il est dans sa loge; il s'habille pour la représentation. Des pots de fard sont rangés devant lui; à droite, à gauche se hérissent des perruques rousses, blanches ou noires; des houppettes bouffent, enfarinées de poudre, sur des boîtes ébréchées; des crayons errent çà et là, mêlés à des ustensiles bizarres, à des peignes et à des brosses. Le voilà devant sa glace, et ce phtisique, qui sera peut-être mort dans un mois, cynique, maquille ses traits malades. Au milieu des hoquets de la toux, des jurements et des calembours, il creuse dans sa figure, déjà creusée par la souffrance, des grimaces rouges, il plaque des rires stupides et enluminés au coin de ses lèvres livides; il avive de vermillon ses pommettes qui pointent comme des clous, sous la peau, puis, la bouche grand ouverte, l'œil arrondi, les jambes écartées et les poings sur

la hanche, il se regarde, ravi, chantonne un air, se félicite de l'effet qu'il va produire, et conduit sa maladie au carnaval, comme une fille qu'on insulte. La pitié qui vous avait serré le cœur, en le voyant passer dans la rue, devient du mépris. Et cette pâle et douloureuse vision de maladie, qui s'en va lentement, se courbant vers la mort, prend un aspect hideux et repoussant de cauchemar.

Avez-vous vu parfois passer un comédien vieillard?

Il vacille sur ses jambes et s'appuie lourdement sur sa canne. Il est propre et soigné. Ses cheveux sont tout blancs et dans ses yeux, dont les paupières tremblotent, il semble qu'on voit de la lumière, cette lumière des bons vieux dont parle Victor Hugo. On est prêt à se découvrir devant ce long cortège d'années qui défilent. Pauvre vieux!

Le soir il est sur la scène, grotesque, effrayant. Sa couronne de cheveux blanchis se hérisse en toupet. Dans ses yeux brille une lueur falote, grimace un clignement de débauché impuissant, et ses jambes qui peuvent à peine le porter se secouent et vaguement ébauchent un pas de cancan.

Le comédien a déshonoré ces deux choses respectables et saintes : la maladie et la vieillesse.

Il ne peut même pas souffrir, le comédien. Il est à la piste d'une douleur, pour la noter ou la reproduire, sur la scène. Ce sera son *effet*, au *deux* ou au *trois!*

Il a perdu sa femme, ou son enfant. Le cadavre est là, dans la chambre, raide sur le lit paré funèbrement. Une grande douleur lui est venue, mais il a passé devant la glace. Il se regarde. Ah! comme ses traits sont décomposés, comme ses larmes ont tracé là, sous les yeux, un sillon rouge; comme la lèvre s'est plissée, curieusement! Et il note tout; et il recommence à plisser ses lèvres, à décomposer ses traits, à voiler ses yeux, à gonfler ses paupières. Oui, c'est bien cela; l'*effet* est trouvé. Comme il sera applaudi demain!

Le comédien a déshonoré la souffrance.

Voilà ce qu'il appelle son art, ce métier horrible et honteux pour lequel nous n'avons pas, nous public, assez de battements de mains, assez de fleurs, assez de couronnes; ce métier pour lequel toute la vie d'une grande ville se met en branle, en

l'honneur duquel il faut dresser des statues, des palais et des panthéons.

Et plus l'art s'abaisse et descend, plus le comédien monte. Quand, au grand soleil de la Grèce, à la pleine clarté du jour, le peuple applaudissait, emporté dans le génie de Sophocle, le comédien n'était rien, il disparaissait sous le souffle superbe de l'œuvre. Aujourd'hui, le comédien est tout. C'est lui qui porte l'œuvre chétive. Aux époques de décadence, il ne se contente pas d'être roi sur la scène, il veut aussi être roi dans la vie. Et comme nous avons tout détruit, comme nous avons renversé toutes nos croyances et brisé tous nos drapeaux, nous le hissons, le comédien, au sommet de la hiérarchie, comme le drapeau de nos décompositions.

OCTAVE MIRBEAU.

L'effet produit sur *la gent comique* fut inouï! De toutes parts, les comédiens envoyèrent des cartels (*sic*) à l'auteur de la philippique; le comité de la *Société des Artistes Dramatiques* se réunit et décida que ses membres allaient, sur-le-champ, demander une rectification au rédacteur en chef du journal, feu Francis Magnard. Ce qui avait été voté fut mis à exécution et, le lendemain, on lut à la seconde colonne de la première page du *Figaro* (samedi 28 octobre) ces maigres alinéas signés Auguste Vitu :

« LE COMÉDIEN »

Un article intitulé *le Comédien*, paru avant-hier matin, sous la signature de M. Octave Mirbeau, l'un de nos jeunes chroniqueurs, a produit dans le monde artistique une sensation pénible, on peut même dire douloureuse, à laquelle la rédaction du *Figaro* ne saurait demeurer indifférente.

MM. Halanzier, Delaunay, Faure, Coquelin aîné et Gailhard, président et délégués de la Société de secours mutuels des artistes dramatiques, dans une visite que nous venons de recevoir, nous ont exprimé, avec émotion, le chagrin qu'ils ont éprouvé de voir leur personne et leur profession appréciées avec une violente injustice et signalées à l'animadversion publique.

Tout en rappelant aux honorables délégués de la Société

des artistes dramatiques que les articles publiés dans les colonnes du *Figaro,* considérées comme une tribune ouverte à toutes les opinions philosophiques et littéraires, *n'engagent que leur auteur,* nous avons compris le sentiment très légitime qui dictait la démarche de M. Halanzier et de ses collègues; nous ne pouvions donc hésiter à leur donner le seul commentaire de l'article en question qui fût digne d'eux et de nous, en leur rappelant la longue collaboration de bonnes œuvres qui unit depuis si longtemps le *Figaro* et la Société des artistes dramatiques, parmi lesquels chacun de nous compte tant d'amis sûrs et dévoués.

Le théâtre et la littérature tiennent une trop grande place dans le programme du *Figaro,* pour qu'on n'y apprécie pas comme ils le méritent le talent et les efforts des artistes qui seuls ont le pouvoir de communiquer à la foule le secret de la pensée du poète ou du compositeur. Qui de nous n'a eu l'occasion de rendre ici même justice à leurs qualités de cœur, à leur générosité, à leur inépuisable charité, qui nous a permis de soulager ensemble tant d'infortunes?

C'est avec l'assentiment de la rédaction entière du *Figaro,* qu'en assurant encore une fois la corporation des artistes de notre estime et de notre sympathie, je coupe court à une regrettable méprise, qui ne laissera nulle trace demain.

C'est à dessein que j'ai souligné les mots : *n'engagent que leur auteur.* Cela signifiait que l'administration du journal lâchait complètement le signataire de l'article. Or, dans le même numéro où paraissait la note de Vitu, la première feuille du *Supplément* étalait ironiquement un extrait des *Entr'Actes* d'Alexandre Dumas fils, lequel cité en occurrence, faisait de la profession de foi du commencement une rectification... *miton-mitaine.* On rééditait, sous une forme décente, le fond de la thèse du chroniqueur.

Voici la citation, précédée de son boniment :

L'ART DU COMÉDIEN

Avant-hier, un de nos chroniqueurs se livrait, avec une âpreté de langage qui a été vivement discutée, à une sorte de paradoxe littéraire sur la profession de comédien.

Nous n'avons pas à discuter ici l'opinion *toute personnelle de notre collaborateur,* mais la thèse qu'il a soutenue nous remet en mémoire une page admirablement écrite dans *un sens tout opposé* (!!) par un maître du théâtre contemporain, à qui sa haute situation littéraire et son expérience personnelle donnent, en pareille matière, une autorité indiscutable : « Rude métier! Ce sourire qui nous charme, cette intonation qui nous pénètre, ce mouvement, ce geste, ce cri qui nous exaltent et font monter notre âme jusqu'aux lèvres de ce comédien, savez-vous ce qu'ils lui coûtent? Que d'études, que de battements de cœur, que de fièvres, que d'insomnies, que de luttes avec la nature pour la nature! Il observe, il compare, il se souvient. Afin de traduire le poète, de s'emparer du spectateur, il descend dans les profondeurs de son être à lui; il fouille, il remue, il agite, il exhume, il dissèque, il profane quelquefois. Qu'importe! il faut qu'il soit vrai; le démon le tient et le public l'appelle! Ses impressions les plus intimes, ses souvenirs les plus secrets, ses douleurs les plus sacrées, ce qu'il a caché à son meilleur ami, ce qu'il a voulu se cacher à lui-même, l'artiste le réveille tout à coup; il recommence la passion avec laquelle il croyait avoir fini; il ressuscite la douleur qui se croyait morte; il remet son âme dans l'état nécessaire à son art; il contraint ce qui n'était plus à être de nouveau, pour donner la vie à ce qui veut être, et il dit : « Viens, souvenir; viens, amour; viens, remords même; répète-moi ce que tu m'as dit autrefois; il faut que j'aime et que je souffre; il faut que je fasse aimer, il faut que je fasse pleurer, il faut que je charme ou que j'épouvante des milliers de créatures humaines. Je leur vends momentanément mon âme, et, s'il le faut, je suis prêt à l'attentat et au sacrilège. »

« Rappelez-vous Talma poussant un cri déchirant en apprenant tout à coup la mort de son père, et murmurant quelques instants après :

« Ah! si je pouvais retrouver ce cri-là sur le théâtre! » Et lorsqu'à son tour il se vit lui-même en face de la mort, il prit un miroir, et, regardant son visage décharné : « Quel malheur, dit-il, de ne pas jouer *Tibère* avec ce visage-là! » C'est effrayant, c'est monstrueux! dira-t-on peut-être, et mieux vaut l'obscurité que la gloire à ce prix.

« C'est ainsi cependant, et il faut que cela soit ainsi. On ne peut créer quoi que ce soit sans laisser dans sa création une partie de soi-même. »

Je laisse au lecteur le soin de juger si, après cela, *le Comédien* devait, oui ou non, répondre. Emile Perrin, administrateur de la Comédie-Française, E. Got, notre doyen, opinèrent pour la négative. Personne ne répondit publiquement sous la forme épistolaire, si ce n'est Coquelin aîné dont je citerai la lettre à son ordre chronologique.

Or, le 27 octobre au soir, m'étant rendu dans les bureaux du *Gaulois* pour porter un article sur le sujet à la mode, j'y rencontrai justement Octave Mirbeau. Il entendit mes arguments lus dans le cabinet d'Arthur Meyer, directeur du journal. Il m'exprima mille regrets. Je lui demandai comment il avait pu écrire de semblables énormités; il me répondit qu'il avait été paradoxal en diable, *qu'il était l'ami de plusieurs comédiens, entre autres de Marais;* qu'il me considérait comme un fort galant homme, etc..., et mille choses auxquelles il est très difficile de répondre brutalement. On composa mon article, je ne transcris ici que le post-scriptum : « Le vrai coupable, d'après Octave Mirbeau, serait le rédacteur en chef du *Figaro;* mais comment supposer que M. Francis Magnard, ait pu commander une pareille diatribe sur LE COMÉDIEN, lui qui écrivait, à propos de la décoration de notre doyen E. Got :

« Nous l'avouons hautement, nous aimons mieux voir donner la croix à M. Got, comédien qui a pensé, réfléchi, étudié, qui a su représenter au vif et au vrai les divers états de l'âme humaine, que de la voir prodiguer à des journalistes officieux, à des boursiers heureux... Etc... »

Cet article ne put passer le 28 à cause de celui de M. H. de Pène, le rédacteur en chef, sur le même sujet. Le 29, je corrigeais mes épreuves dans le cabinet du secrétaire de la rédaction, lorsque Arthur Meyer me fit demander. Il m'apprit que l'affaire prenait une allure tout à fait tragique. Damala, le mari de Sarah Bernhardt,

voulait absolument embrocher l'auteur du libelle. Je savais tout ce que ce duel aurait de ridicule (Damala était un charmant homme, mais ce n'était, presque, qu'un amateur; et sa présence au *théâtre*, datant de quelques mois, le mettait dans l'impossibilité morale de se faire le champion des parfaits acteurs ayant blanchi sous le harnois). Il était à souhaiter que les choses s'arrangeassent.

Les témoins de plusieurs artistes dramatiques et lyriques s'étaient présentés; je jugeai prudent de ne point « sourire » quand tout le monde écumait de rage; et, à la place de ma fantaisie calmante, éclata, dans *le Gaulois* du 30 octobre, un explosif lancé par le jeune chroniqueur aux abois. (Je connaissais cette bombarde depuis le 27!)

A monsieur Francis Magnard, rédacteur en chef du FIGARO.

Paris, le 29 octobre 1882.

Monsieur le rédacteur en chef,

Il y a quinze jours environ, dans votre cabinet, nous causions de l'*article à faire* :

— Ah! me dîtes-vous, ces cabotins commencent à m'énerver. Ma parole! ils prennent tous les jours une importance plus insupportable... Il faut les éreinter. Et, avec votre vibration, vous qui ne devez pas les aimer, vous ferez très bien cet article.

Votre proposition correspondait à ma manière de voir. Comme vous, je n'aime pas les comédiens; c'est une affaire de goût. Je me chargeai de l'article.

Une indisposition m'ayant empêché pendant quelque temps de paraître au journal, vous m'écriviez la lettre suivante :

Lundi.

Mon cher collaborateur,

Un mot de vous à Valter m'apprend que vous allez mieux; j'en suis fort aise. Je crois que le procès Mayer-Coquelin, qu'on plaide mardi, donnera de la saveur à votre article sur « le Comédien ».

Très cordialement,

F. MAGNARD.

Le lendemain, autre lettre :

Mardi soir.

Mon cher collaborateur,

Vous savez que je compte *absolument* sur vous pour demain soir mercredi. Toujours « le Comédien », n'est-ce pas? Vous avez dû réussir cela.

Très cordialement,

F. MAGNARD.

L'article paraît. Vous n'étiez pas absent du journal. Vous l'avez vu, corrigé, approuvé.

Mieux encore, le soir de l'apparition de l'article, vous ne m'avez pas marchandé vos félicitations.

— Très bien! bravo! c'est votre meilleur! Et puis quoi? Ils crieront? Le public sera ravi! Excellent!

Tel est l'historique exact de notre article « le Comédien ».

Là-dessus, tapage énorme, discussions, réunions, revendications, et provocations.

— N'allez pas au *Figaro*, me dit un de nos confrères, il y a un débordement de comédiens. Laissez-moi voir Magnard auparavant... Je vous tiendrai au courant.

Notre confrère va vous voir. Après vous avoir vu :

— Tenez-vous tranquille, me dit-il. Vos droits seront pleinement sauvegardés par Magnard. Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles.

Le lendemain, je lisais dans le *Figaro* le désaveu de l'article publié dans le *Figaro;* l'idée première venait de vous, monsieur le rédacteur en chef du *Figaro*. Galamment même, vous faisiez rejeter sur moi seul toute la responsabilité.

Mon sentiment absolu, — et le sentiment des hommes autorisés dont j'avais immédiatement pris conseil, — était que je ne devais aucune espèce de réparation. Car, de l'aveu unanime, il n'y avait aucune méprise possible, en dépit de M. Vitu, sur le caractère impersonnel, purement philosophique et littéraire, de ma thèse.

C'est dans ces dispositions que hier samedi, accompagné d'un de nos amis communs, j'allai au *Figaro* porter ma démission.

— Mais non, mais non, avez-vous objecté. Vous avez jus-

qu'ici très mal conduit votre affaire. Il ne vous reste qu'un moyen d'en sortir... Mon petit, faut vous battre.

C'était le cadet de mes soucis. Et, lassé de voir s'éterniser toutes ces discussions, et contrairement à la ligne de conduite tracée d'un commun accord entre mes conseils et moi, j'admis le principe d'une réparation à accorder aux comédiens faisant partie de l'Association des artistes dramatiques.

Une note, signée de moi, fut conçue dans ce sens. A onze heures du soir, je venais moi-même voir l'épreuve. Et alors, à tête reposée, je pus spécifier que le comédien auquel j'étais tout prêt à accorder satisfaction, au nom de tous, serait désigné par le comité de l'Association. C'était plus logique, plus précis, et c'était mon droit le plus élémentaire.

Comme vous n'étiez pas là, je priai M. Bataille de vous notifier ce détail, et... j'allai me coucher en attendant le *Figaro* du lendemain matin.

Or, le *Figaro* du lendemain matin, qui, par l'organe de son rédacteur en chef, avait collaboré à mon article (*mon cher collaborateur,* vous ne le nierez pas); qui l'avait désavoué ensuite, qui voulait me faire battre après, — ne contenait rien du tout.

Eh bien! monsieur Magnard, « mon cher collaborateur », je reprends ma proposition, je la maintiens et je la complète :

1° Vous recevrez demain la visite de deux de mes amis, chargés de vous demander réparation de la double injure que vous m'avez faite en me désavouant, et en n'insérant pas ma note destinée à clore l'incident;

2° Il est entendu que je me tiens à la disposition de celui de MM. les comédiens qui sera désigné, au nom de l'Association, par le Comité même de l'Association des artistes dramatiques, sous la présidence de M. Halanzier.

Je vous connais assez, « mon cher collaborateur », pour être assuré que vous n'hésiterez pas à vous tenir, comme moi, à la disposition de ce même comédien, ou d'un autre, si vous l'aimez mieux, puisque notre responsabilité est égale dans cette aventure, et que nous sommes deux complices.

Recevez, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

O. MIRBEAU.

Le rédacteur en chef du *Figaro*, répondit :

Une lettre parue dans divers journaux me met en cause à propos de l'article : *le Comédien.*

Je ne suivrai point l'auteur de cette lettre sur le terrain des commérages; je tiens seulement à dire ceci :

Si M. Mirbeau a été désavoué par M. Vitu, au nom de toute la rédaction du *Figaro*, sans exception, c'est parce que lui-même, dès la veille, avait, par l'intermédiaire d'une tierce personne, et *sans nous en prévenir*, fait des excuses au premier artiste qui lui a demandé des explications, M. Damala. J'ai la copie de cette lettre d'excuses entre les mains.

Maintenant, en ce qui concerne les comédiens, sans m'attarder à des explications de boutique qui n'intéresseraient point le public, si l'on suppose que j'ai été le collaborateur effectif de M. Mirbeau pour cet article, — comme il l'affirme et comme je le nie, — je déclare que je me mets à la disposition de l'artiste délégué, non par le Comité qui, ayant été satisfait de la note parue dans le *Figaro*, ne peut se déjuger, mais par toute la corporation.

FRANCIS MAGNARD.

Le lendemain, *le Gaulois* du 31 octobre reprenait :

A la suite de la lettre qu'il a adressée à M. F. Magnard, — lettre que nous avons publiée hier, — M. Octave Mirbeau a prié deux de ses amis, M. L. Grégori et le baron de Vaux, de se rendre auprès du rédacteur en chef du *Figaro*, pour lui demander les satisfactions d'usage. On nous communique le procès-verbal de la mission de ces messieurs :

A monsieur Octave Mirbeau

Paris, 30 octobre 1882.

Mon cher confrère et ami,

Vous nous avez envoyés auprès de M. Francis Magnard, rédacteur en chef du *Figaro*, pour lui demander soit un retrait du désaveu qu'il a laissé publier dans son journal, au sujet de votre article *le Comédien*, soit une réparation par les armes.

M. Magnard nous a déclaré qu'il refusait d'accorder aucune des réparations que nous avions mandat de réclamer en votre nom,

et ce sous prétexte qu'il s'agissait d'une « question de police extérieure du journal ».

Nous n'avons pas à apprécier les explications de M. Magnard, et nous considérons notre mission comme terminée.

Recevez, mon cher ami, toutes nos cordialités.

L. Grégori. Baron de Vaux.

Le bruit court qu'une grande émotion règne dans le monde des théâtres par suite des révélations de M. Octave Mirbeau, et qu'on y attend avec une vive impatience les explications de M. F. Magnard.

Bien entendu, nous publierons exactement la réponse, — et il est probable que nous serons amené à revenir sur cette question de police intérieure de journal.

On dit aussi qu'un meeting des artistes dramatiques doit avoir lieu aujourd'hui ou demain, pour reprendre le programme de dimanche (1).

Enfin, le Comité de l'Association des artistes dramatiques se réunira tout à l'heure. Il paraît décidé à ne pas désigner de délégué pour se mettre à la disposition de M. Octave Mirbeau, mais à se joindre au meeting et à lui proposer de nommer un certain nombre de ses membres, on dit vingt, qui tireraient au sort celui d'entre eux qui devra se battre en duel avec M. Octave Mirbeau. Ajoutons que M. Albert Carré, du Vaudeville, qui a déjà envoyé deux de ses camarades, officiers de réserve, à M. Octave Mirbeau, revendiquerait, comme priorité, l'honneur de représenter le Comité au cas où la proposition de fusion avec le meeting ne serait pas adoptée.

M. Octave Mirbeau est prêt, dit-on, à accepter toute solution compatible avec sa dignité.

Pour en terminer, relatons qu'on raconte sur le boulevard que M. Emile Perrin, administrateur de la Comédie-Française aurait envoyé sa démission de membre du conseil de surveillance du *Figaro* (2).

Le *collaborateur* abandonné répliqua finalement dans *le Gaulois* du 1er novembre :

(1) Une première réunion avait eu lieu le dimanche 29, sous la présidence de Saint-Germain, au théâtre du Château-d'Eau.

(2) Emile Perrin envoya en effet cette démission le 29 octobre.

A monsieur Francis Magnard, rédacteur en chef du FIGARO.

Paris, le 31 octobre 1882.

Monsieur,

A ma lettre, à ma demande de réparations que vous ne prenez même pas la peine de mentionner, vous répondez en vous abritant, vous, monsieur le rédacteur en chef du *Figaro*, derrière M. Damala.

A l'étrange procédé dont vous avez usé, en répudiant la part de responsabilité qui vous revient dans toute cette aventure, vous en ajoutez un autre, non moins étrange, en parlant d'excuses que j'aurais faites à M. Damala.

Je ne vous laisserai point, monsieur, dénaturer un fait qui n'est pas de votre compétence, — car si vous aviez la garde de ma copie, vous n'aviez pas, que je sache, la garde de mon honneur.

Je n'ai rien écrit à M. Damala. Pour des raisons de convenance personnelle, qui ne vous regardent en rien, j'ai écrit à M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, lequel avait pris le rôle de médiateur, ce qu'il m'a plu de lui écrire.

Et je vous défends, monsieur, vous entendez bien, je vous défends de formuler à cet égard la moindre appréciation. Puisque vous en possédez la copie, publiez ma lettre à M. Arthur Meyer. D'ailleurs, je vous évite ce soin. La voici :

Mon cher monsieur Meyer,

Puisque vous avez bien voulu servir de médiateur entre M. Damala et moi, je vous prie de dire à M. Damala que dans mon article du *Figaro, Le Comédien*, je n'ai pas eu l'intention de l'offenser personnellement et que je n'ai aucune raison de croire qu'il ne fût un parfait galant homme.

Agréez, etc.

OCTAVE MIRBEAU.

Maintenant vous n'avez pas la loyauté de reconnaître franchement votre inspiration maîtresse et votre immixtion directrice dans mon article : *Le Comédien*. Soit : niez votre collaboration effective — parbleu! vous ne l'avez ni écrit ni signé. — Vous ne niez pas et vous ne nierez jamais vos conversations avec moi non plus que vos lettres.

Il en restera ceci — et c'est là le fin mot de ce débat — que votre répugnance pour les comédiens — et je la partage, monsieur, c'est bien mon droit — n'a d'égale que votre perplexité lorsqu'on vous somme d'avoir le courage de votre opinion.

J'ai bien l'honneur de vous saluer,

OCTAVE MIRBEAU.

Si je réunissais ici toutes les chroniques écrites sur ce thème : *Le Comédien,* elles ne tiendraient point dans les quatre cents pages d'un volume! Il y en eut de spirituelles, de touchantes et de graves; toutes furent très favorables à la profession vilipendée. Messieurs Aurélien Scholl, Francisque Sarcey, Henri Rochefort, Jean Richepin, Charles Laurent, Léon Chapron, etc., etc. Chacun dit son mot.

Le thème devenant monotone, on entonna les variations; toutes commençaient ainsi : *A propos de l'incident Mirbeau, il nous a semblé curieux de raconter à nos lecteurs...*

Parut alors, dans *le Temps* du 1er novembre, cette lettre de Coquelin aîné; elle résumait ingénieusement tout ce qui avait été dit sur le sujet :

Au directeur du TEMPS.

L'entrefilet de Vitu était excellent. C'était court et c'était direct; et je suis de son avis : il ne devrait rien rester de l'article qui a causé tout ce tapage; ça ferait plaisir à tout le monde et probablement à l'auteur. Vous savez quel était mon avis : j'étais, moi, pour que pas un de nous ne s'émût. Personnellement, *je ne m'émeus jamais;* ce qui peut s'écrire sur mon compte m'est assez indifférent; il y a à cela, du reste, une excellente raison : c'est que le plus souvent je ne le lis pas. A quoi bon? On ne dira jamais de nous tant de bien que nous en pensons nous-mêmes; et si l'on en dit du mal, est-ce que nous n'avons pas notre revanche en main, tous les soirs? Je n'ai connu le petit ouvrage du jeune écrivain que le lendemain de l'explosion : j'étais visé pourtant, mais je n'avais rien senti, pas même l'odeur. Même après avoir lu, je me suis expliqué difficilement l'émotion de mes camarades, — de

Lassalle, le premier, qui me demandait d'être son témoin avec Dieudonné, et qui, en sa qualité de musicien sans doute, outré de l'article, voulait rabaisser le ton de plusieurs *octaves*. Mais mon indifférence a eu cette mauvaise fortune, si philosophique que je la trouve, que plusieurs de mes camarades s'en sont étonnés; et c'est pour eux *surtout* que j'écris ces quelques lignes; puis, si peu chatouilleux que je sois pour ce qui m'est personnel, je dois l'être, et le suis en effet davantage pour ce qui regarde la profession à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir.

Ma première idée, je le confesse, a été de répondre à l'article « *le Comédien,* par un journaliste », par un article que j'aurais intitulé : « *le Journaliste,* par un comédien ». Je crois que je n'aurais pas eu beaucoup de peine à dire à la corporation des choses très désagréables; peut-être même n'aurais-je eu qu'à copier; nos professions ont quelques points de commun, et, comme l'a dit Vitu, nous vivons un peu mêlés. Mais j'ai l'habitude, quand je prends une plume, de réfléchir à ce que je vais faire; dans la presse, je sais, on n'a pas toujours le temps; il faut paraître à l'heure, le compositeur est là, dans le sous-sol, qui cogne au plafond; moi, je ne l'ai pas beaucoup, le temps, non plus, mais enfin, je le prends et je me suis appris à réfléchir vite. J'ai donc pensé que j'avais des amis, de vrais et excellents amis dans la presse; qu'en généralisant, j'en pouvais blesser quelques-uns, et je me suis abstenu. C'est de la naïveté, n'est-ce pas? Eh bien, vous voyez, il nous en reste, à nous autres.

D'ailleurs, qu'aurais-je pu vous dire de plus sévère que les journalistes eux-mêmes? N'a-t-on pas paru un peu surpris de l'émotion excessive causée par les trois colonnes de ce jeune homme? Eh bien, si les journalistes attachent une importance si restreinte à ce qu'ils font, je ne vois pas pourquoi nous serions plus larges.

Au fait, qu'est-ce qu'il disait, le jeune homme? Qu'il faut nous mépriser parce que nous abdiquons notre personnalité pour monter sur les planches?

Mais nous en descendons, des planches, quelques-uns d'entre nous le lui ont rappelé, et je crois qu'il en est convenu; progrès évident sur un article d'ailleurs, car dans

l'article il semblait bien ajouter que nous n'en descendions jamais et que, même au lit de mort de nos proches, même sur le nôtre, parbleu! nous jouions encore ici la souffrance et là la mort, et que nous déshonorions l'une et l'autre.

Mais, cher monsieur (cher est mis là pour l'harmonie de la phrase), quand nous étudions sur nos proches ou sur nous-mêmes l'expression de la passion ou le masque de la mort, faisons-nous autre chose que ce que font les autres artistes et les littérateurs tout les premiers? Ai-je besoin de vous rappeler le Tintoret peignant sa fille morte? Et quel peintre n'a fait son portrait? Et quel écrivain, quel dramaturge ne s'est, comme dans je ne sais plus quelle toile d'un maître espagnol, dévidé les entrailles pour les jeter dans son œuvre et lui donner la palpitation de la vie?

Parce que nous nous observons, en sommes-nous moins sincères? Je déjeunais l'autre jour avec Daudet, tenez; j'aurais voulu que vous fussiez là — ceci est encore une manière de parler — pour entendre les réflexions délicates et profondes, et si intéressantes, qu'il émettait sur ce qu'il appelle son *deux*. Son *deux,* c'est un Daudet intérieur, qui est du Nord, chose bizarre, et qu'il a, tout le temps et partout, dans son Daudet du Midi. Que le Daudet du Midi rie ou pleure, crie ou chante, dans les moments les plus fous, dans les éclairs les plus rapides, le *deux* du Nord est là, qui prend des notes. Toujours lucide. Impitoyable. Et une mémoire! Daudet me citait de cela des exemples qui me faisaient penser à Talma. Hé! mon cher monsieur, c'est l'observation cela; c'est la recherche de la vérité; c'est l'art, entendez-vous? Si vous n'êtes pas comme cela, brisez votre plume, je vous le conseille; et croyez que votre article n'est pour rien dans ce bon avis.

Quant au fard, quant aux teintures, qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie? Vous êtes jeune, sans doute, mais êtes-vous bien sûr de ne jamais vous teindre? Vous ne ramenez pas encore, je le veux bien, mais qui sait si vous ne porterez pas perruque? Pour entrer à l'Institut, voyons! (section des sciences morales). Et du fard, Louis XIV en a mis, monsieur. Il était enchanté, le grand roi, quand Molière lui faisait un rôle. Il dansait en public. Les feuilletons en retentissaient.

Vous me dites qu'il s'en est repenti. Allez, c'est que les jambes n'étaient plus bonnes. Il a pris sa retraite à temps, voilà tout. Il a eu peur d'être sifflé.

Vous dites que le comédien n'existe pas par lui-même; qu'il n'est qu'un instrument dans lequel on souffle, et qui rend le son qu'on veut. Si bien donc que, quand vous faites du bruit autour d'une bonne action, quand, avec notre concours, vous demandez au public une charité, c'est nous qui serions la clarinette et vous qui seriez l'aveugle.

Eh bien! je trouve la plaisanterie un peu forte. Vous oubliez qu'entre le compositeur et les instruments, il y a les musiciens. Rangez, sans eux, sur une estrade, les flûtes, les hautbois, les saxophones et les trompettes, et dites à Wagner lui-même de souffler. Je ne crois pas que vous obteniez autre chose que la grande symphonie du silence, préférable peut-être à la musique de Wagner, mais qui n'attirerait pas non plus grand monde chez Pasdeloup.

Eh bien! mon cher monsieur, puisqu'il faut vous mettre les points sur les *i*, nous sommes aux poètes ce que les musiciens sont aux symphonistes. Et je vous garantis que pour interpréter Molière ou Corneille, pas plus que pour interpréter Beethoven, il ne suffit d'être de bois.

L'interprète a son mérite, si le poète a le sien. Et quelquefois, vous le savez, le poète et l'interprète se confondent. Avez-vous réfléchi, quand vous avez fait la caricature du comédien phtisique, crachant le sang le jour et jouant le soir, que c'est à Molière que vous vous attaquiez là? De Molière qui, « poète et philosophe, mais, en même temps, modeste homme de probité, honnête entrepreneur de spectacles, voulut mourir au milieu d'une farce doublement sanglante, en scène, les chandelles allumées, le visage couvert de fard, pour assurer le pain quotidien des braves gens qui l'attendaient de sa représentation du soir. » J'extrais ces lignes d'une lettre éloquente, presque déchirante, monsieur, que m'a adressée de son lit de douleur, à l'occasion de votre article, une femme, une de mes camarades de la Comédie-Française (3), qui s'est sentie atteinte, à travers ses souffrances physiques, dans « sa conscience de comédienne et d'honnête femme ».

(3) Mme Provost-Ponsin.

Et vous voyez, c'est à notre grand et vénéré patron qu'elle a pensé tout de suite. Ah! monsieur, vous n'y avez donc pas pensé, vous? Avons-nous donc beaucoup de gloires qui vaillent celle-là? Y en a-t-il beaucoup ailleurs? Songez qu'une seule l'égale : celle de Shakespeare, qui, lui aussi, monta sur les planches. Il est doux d'être insulté en pareille compagnie.

Vous regrettez le temps où de pareils hommes, méprisés vivants, n'obtenaient pas après leur mort *un peu de terre sainte* pour recouvrir leurs os. Et là-dessus vous faites de l'érudition. Vous parlez de l'antiquité, de Sophocle, que sais-je? Hé! monsieur, dans l'antiquité, le théâtre et la religion se confondaient. L'autel de Bacchus était sur la scène, où Aristophane, comme Shakespeare et Molière, paraissait sous le masque. Les mystères étaient de véritables drames. On dansait dans le temple. Aujourd'hui vous nous y faites chanter.

Qu'est-ce que les prêtres ont à nous reprocher? Nos costumes? Ils en ont. Notre mise en scène? Et la leur! Notre fard? Mais quand un de leurs saints expire, et qu'ils l'exposent en chapelle ardente, ne m'a-t-on pas assuré qu'ils lui peignent les joues et les lèvres, pour ne pas diminuer la vénération par l'horreur?

Non, non, ne narguez pas le comédien. Bossuet en chaire, c'est Bossuet en représentation. Lui aussi, pourtant, a maudit Molière, comme vous faites aujourd'hui. Ah ça! j'y pense. Les précieuses lui ont pardonné, les médecins aussi; les cocus ne lui en ont jamais voulu... Est-ce que vous ne seriez pas parent de l'*autre*, celui qui ne pardonne pas, le camarade en noir, le client de M. Loyal? Heuh!... mais non, vous êtes simplement, je crois, un bon jeune homme, que le bruit qui se fait autour de nous ennuie. C'est à propos de mon procès que vous vous êtes senti si vertueux. Vos premières lignes en font foi. Trop de monde là-bas, pour entendre Coquelin. Je comprends ça : chacun sa boutique. Vous m'avez rappelé, tenez, un prêtre, — un autre, — un prédicateur italien, ce brave homme qui, voyant ses ouailles une à une déserter la chaire pour aller écouter sur la place de l'église un bateleur dont le nasillement faisait écho à ses fortes paroles, apostropha les fidèles

en grande colère, brandissant son crucifix, et criant : « *Ecco, ecco il vero Pulcinella!...* »

Il y a aussi d'autres raisons. Il y a le ruban. On croirait, à vous entendre, qu'il n'est accordé, parmi nous, qu'à ceux qui reçoivent le plus de coups de pied dans le cul. (Pardon : c'est Molière qui me revient.) Ce serait nous assimiler aux diplomates, dont la fonction consiste, comme vous savez, à en recevoir, il est vrai, en les dissimulant. Mais le fait est que les coups de pied ne sont pour rien dans l'affaire. On décore, on décorera ceux de nous qui mériteront cette faveur autant par leur vie honorable que par leur talent. D'ailleurs, j'en suis fâché pour vous, la question est jugée. Vous n'étiez pas au Théâtre-Français le soir où Got, qui venait de recevoir la croix, a paru en scène? Non, vous n'y étiez pas. Car si vous aviez vu l'émotion de tous, cette salle entière debout et applaudissant, dix minutes de suite, et cet élan de cœur emportant ensemble le public et son ami de trente ans, à voir la belle colère qui respire à propos de rien aujourd'hui dans votre article, je suis convaincu que, ce soir-là, vous ne vous en seriez pas tiré à moins que de l'apoplexie.

Vous allez me dire, je le sens, que vous respectez infiniment le talent et le caractère de Got. Vous avez raison. Je ne vous ferai pas remarquer l'anomalie qu'il y a à penser de chacun de nous particulièrement le contraire exact de ce que vous pensez de nous en général. Ce serait oiseux. Mais croyez que la profession où l'on rencontre des hommes capables d'exciter et de mériter une sympathie si ouverte et si universelle n'est pas une profession indigne.

Du temps de Molière les rapports de police constataient qu'il n'en était pas où le nombre de gens ayant encouru les rigueurs de la justice fût moins considérable. En savez-vous où soit mieux observée la loi de nature : il se faut entr'aider? Enfin, si c'est par la charité qu'on se sauve, quel comédien, quelle comédienne le bon Dieu aura-t-il le courage de damner?

Et puis, notre métier a cela de bon qu'il ne nous expose pas, comme le vôtre, à nous livrer à des attaques inconsidérées et violentes contre tant d'honnêtes gens à la fois.

Où votre article est amusant, c'est quand il dit que les journaux ne s'occupent de nous qu'à leur corps défendant

(à leur âme défendant, pardon!) et seulement pour constater si le public nous jette des fleurs ou des gros sous. Comme cela fait bien dans une feuille qui nous consacre tous les jours, Dieu merci! une si bonne place — à charge de revanche, naturellement!

Non, tout cela ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête. Quittons l'auteur et l'article, auquel tant de bonnes et cordiales réponses ont été faites que je rougis d'en ajouter une.

Le comédien ne demande pas une place d'honneur dans la société. Il réclame le droit commun, voilà tout. Le droit, en travaillant beaucoup, de gagner sa vie, d'élever sa famille et de préserver son nom de l'insulte. Il exerce un art difficile, qu'il adore, parce qu'on aime d'autant plus son art qu'il vous prend davantage, et que celui du comédien veut, en effet, presque tout l'homme. Aucun n'exige plus de sacrifices, que le comédien fait, soit simplement pour amuser les honnêtes gens, soit aussi pour pouvoir faire passer dans leur âme le frisson du sublime ou les voluptés du bien; ces sacrifices, le comédien ne s'en plaint pas; mais on n'a pas le droit, le but en étant honorable, d'en tirer argument pour décréter sa déchéance. Quel que soit le costume, le cœur reste entier dessous; le cœur à qui rien d'humain n'est étranger. Quand nous pleurerions, dans cent rôles, toutes les larmes des autres, cela ne nous empêche pas d'avoir les nôtres aussi, réelles et saignantes, respectables par conséquent. Nous enterrons nos parents comme tout le monde, pauvres chères bonnes gens, à qui, comme tout le monde, nous avons causé beaucoup de peine; et nous aimons nos enfants comme tout le monde. Enfin, comme tout le monde, nous avons notre dignité, et le frottement de Molière ou de Corneille ne la diminue pas.

C'est le sentiment que j'ai de ma dignité, renforcée de celle de mon art, qui me donne cette capacité d'indifférence que je confessais au début de cette lettre. Bien faire et laisser dire : tout est là. Ce n'est pas un article, emphatique, ennuyeux, sans mesure et sans vérité, qui me fera changer d'avis, quelque bruit qu'il ait voulu faire. Hé! quoi, c'est un coup de pistolet. Beaucoup de bruit, et rien! Allons, chers camarades, haussons les épaules et passons.

COQUELIN.

Cette « réponse », allègrement fourbie par le futur créateur de *Cyrano*, resta sans réplique. Nous l'avions aidé de tout notre cœur par une documentation réfléchie.

Tout cela peut paraître puéril, à l'heure actuelle, où les plus hauts dignitaires du Vieux et du Nouveau-Monde ne croient point déchoir en s'alliant aux filles d'Eurynomé, où les plus nobles héritières de l'aristocratie n'hésitent pas à conquérir avec ardeur les couronnes de Melpomène et de Thalie.

JULES TRUFFIER
Sociétaire honoraire de la Comédie-Française.

L'ANTISÉMITISME FASCISTE ET LE VATICAN

—

« L'axe Rome-Berlin », qui n'est pas seulement la formule d'une alliance politique, mais celle d'une doctrine commune, a conduit le Duce et le Fuhrer à professer — quelles que soient à ce sujet les dénégations embarrassées et confuses de certains théologiens et canonistes — le *même* racisme et le *même* antisémitisme; mais, sur ce dernier point, le Saint-Siège se montre intransigeant, car, d'après ce qu'on nous explique, c'est l'existence même du concordat italien qui est mis en question.

L'article 34 dit, en effet :

L'Etat italien voulant redonner à l'institution du mariage, qui est la base de la famille, une dignité conforme aux traditions catholiques de son peuple, reconnaît au sacrement de mariage, réglé par le droit canonique, les effets civils.

Les publications de mariage, comme auparavant, seront faites, non seulement à l'église paroissiale, mais aussi à la maison communale.

Aussitôt après la célébration du mariage, le curé expliquera aux époux les effets civils du mariage, en donnant lecture des articles du code civil sur les droits et les devoirs des époux. Il rédigera l'acte du mariage, dont il transmettra dans les cinq jours copie intégrale à la commune, afin qu'il soit transcrit sur les registres de l'état civil.

Les causes concernant la nullité du mariage et la dispense du mariage ratifié et non consommé sont réservées à la compétence des tribunaux et dicastères ecclésiastiques.

Les décisions et les sentences sur la question, quand elles

seront devenues définitives, seront portées au suprême tribunal de la Signature, lequel s'assurera si on a respecté la règle du droit canonique relative à la compétence du juge, à la citation et à la légitime représentation ou à la contumace des parties.

Lesdites décisions et sentences définitives, avec les arrêts y afférents du suprême tribunal de la Signature, seront transmises à la Cour d'appel compétente pour le territoire, laquelle, par ordonnance en Chambre du Conseil, les rendra exécutoires pour les effets civils et ordonnera qu'elles soient notées sur les registres de l'état civil, en marge de l'acte du mariage.

Quant aux causes de séparation de corps, le Saint-Siège consent à ce qu'elles soient jugées par l'autorité judiciaire civile.

Par contre, le décret-loi du 10 novembre 1938 prohibe et déclare nul tout mariage qui serait contracté entre un conjoint aryen et en conjoint non aryen. Or si le conjoint aryen est catholique ou si le conjoint non aryen est entré dans l'Eglise (il s'agit, en effet, des Juifs), d'après le Concordat, la validité du mariage ne regarde que le pouvoir spirituel; aussi le Saint-Père a-t-il écrit deux lettres autographes de protestation, l'une au Duce, l'autre au Roi. Pie XI considère, en effet, nous dit-on, que cet article 34 donne au Concordat *sa valeur exceptionnelle*, nous dirons *caractéristique*.

Si le Pape et son conseiller intime d'alors, le cardinal Gaspari, frappé, dans la suite, d'une si sévère disgrâce, attachèrent une telle importance au fait d'obtenir cet article 34, ce fut parce qu'il leur permettait d'affirmer leur doctrine quant aux relations de l'Eglise et de l'Etat.

Quel était, en effet, leur argument? Le Christ a élevé le contrat matrimonial à la dignité d'un sacrement; or l'Eglise est seule compétente en matière sacramentelle; donc, l'Eglise est seule compétente en matière matrimoniale, au moins quant à la valeur du contrat lui-même. Pour ce qui est des causes de séparation de corps, elle *consent* (donc elle abandonne de son droit) à ce qu'elles soient jugées par l'autorité judiciaire civile.

Laissons de côté ce que le texte de l'article 34 contient de juridiquement contradictoire, pour faire seulement remarquer que le contrat matrimonial, du fait qu'il est devenu un sacrement sur le plan surnaturel, n'en demeure pas moins un acte social de l'ordre naturel et que déposséder l'Etat du droit de légiférer à son sujet, c'est affirmer sa sujétion, dans son domaine propre, à l'Eglise.

Nous sommes donc revenus au temps des Grégoire VII, Innocent III, Boniface VIII et Sixte-Quint, pour ne parler que des plus illustres partisans, parmi les Pontifes romains, de cette doctrine. Celle-ci ne fut jamais universellement admise par l'Eglise et chacun demeurait libre d'en juger; mais il était fort périlleux d'y contredire : le Cardinal Bellarmin, pour avoir défendu — et fait triompher — celle du pouvoir indirect, tout en maintenant, avec toutes ses conséquences, le principe de la sujétion, fut mis à l'Index et, dans le *Syllabus,* Pie IX condamnait encore, sans pourtant user du terme sujétion, ceux qui ne reconnaissaient à l'Eglise aucun pouvoir temporel, ni direct ni indirect (art. 24).

Ce fut Léon XIII qui mit fin à ce débat séculaire en proclamant, dans l'encyclique *Immortale Dei* que l'Eglise et l'Etat sont *souverains,* chacun dans son ordre. Il est vrai qu'il atténuait son enseignement par la comparaison traditionnelle de l'union de l'âme et du corps pour expliquer celle de l'Eglise et de l'Etat, mais, quelle que soit l'extension que l'on donne au terme souveraineté, il exclut toute sujétion.

Il serait exagéré de dire que la hiérarchie ecclésiastique mit dix-neuf siècles à prendre conscience de cette vérité, car la doctrine de la sujétion, tant directe qu'indirecte, ne fut formulée guère avant le M. A., mais on en retrouve, bien antérieurement, les éléments. Et cela se comprend très bien.

Si les Orientaux prirent ardemment part aux discussions dogmatiques, qu'ils soulevèrent même pour la plupart, ils se désintéressèrent presque complètement de celles d'ordre juridique, jusqu'au jour où les deux génies de Byzance et de Rome eurent constaté leur antinomie

foncière, ce qui provoqua la rupture. Le droit canonique a donc été pensé par des Romains; or, si ces derniers admirent de bonne heure la distinction des deux pouvoirs, clairement inscrite dans l'Evangile, il ne voyaient la sauvegarde de l'unité de la société que dans la sujétion de l'Etat à l'Eglise. Dans l'Empire, avant J.-C., le chef de l'Etat était Prince et, par voie de conséquence, Pontife suprême; dans la Chrétienté, le Pape, en tant que Pontife suprême était, par voie de conséquence — au moins pour toute une école — le chef du Prince. En dehors de cette doctrine de la sujétion des pouvoirs, c'était, pensait-on, l'anarchie érigée en principe social.

Ce ne fut que peu à peu, comme il vient d'être dit, que, prenant une notion plus nette de la nature de l'Eglise en tant que société humaine, la Hiérarchie ecclésiastique admit d'abord la distinction des deux pouvoirs; puis, après la sujétion directe, la sujétion indirecte de l'Etat à l'Eglise; enfin la souveraineté des deux pouvoirs, chacune dans son ordre; mais nous constatons que Pie XI, au moins dans la pratique, renoue la tradition romaine interrompue par Léon XIII.

Ce revirement inattendu n'a pas échappé à l'attention des théologiens et des canonistes, aussi leurs efforts portent-ils sur la notion même de l'Eglise au point qu'à la *Grégorienne,* université romaine de la Compagnie Jésus, une « *chaire du corps mystique de l'Eglise* » vient d'être fondée.

De la solution qui sera donnée à cette question : « Qu'est-ce que l'Eglise? » dépendra le sens qui sera donné à l'activité de celle-ci dans la société. Le *Mercure de France* a montré l'importance du problème posé par l'*Action catholique,* « la grande idée de Pie XI », comme on ne cesse de le répéter, mais que personne n'a, jusqu'ici, clairement définie. A notre époque, toute de mouvement, l'action précède l'idée. C'est ainsi, comme me le faisait remarquer dernièrement un éminent théologien, que « *la dévotion au Christ-Roi* » a été proposée à la catholicité sans qu'ait été défini en quoi consistait la royauté du Christ; d'où les conséquences stupéfiantes qu'ont tiré de l'Encyclique *Un-*

decimi des prédicateurs et des écrivains d'ailleurs pleins de zèle. Il en avait été de même au Concile du Vatican, lors de la proclamation du dogme de l'infaillibilité du Pape : pressé d'étayer l'autorité de ce dernier, menacée par la perte du pouvoir temporel, on ne prit pas le temps de définir la nature et l'objet du Magistère de l'Eglise, d'où les graves exagérations de « la dévotion au Pape » qui inquiétaient déjà Pie IX.

L'« *action catholique* » dit le Saint-Père « *c'est l'action même de l'Eglise dans le monde* »; mais qu'est-ce que l'Eglise, quelle est sa mission dans le plan de la Rédemption? se demandent, non sans angoisse, les « docteurs » qui, dans la hiérarchie, ont pour fonction d'acquérir une vue de plus en plus claire de la vérité révélée.

En attendant, puisqu'elle vit, l'Eglise agit. Nous venons de constater que Pie XI professe la sujétion de l'Etat à son pouvoir spirituel qu'il exerce en souverain absolu et il a fait de ce principe une application suivie, au cours de tout son règne. En politique, il a imposé sa volonté, non seulement en France, mais dans toute l'Europe, au clergé et même aux fidèles, le citoyen s'étant substitué, un peu partout, au Prince. Il en est de même dans le domaine social où tous les membres de la hiérarchie qui ont pris le commandement des troupes de l'*Action catholique*, veulent réorganiser la société « *d'après les directions des enseignements des Encycliques* ».

Jusqu'ici l'Eglise s'était seulement efforcée de christianiser les différentes constitutions que les peuples avaient choisies ou acceptées selon les besoins de l'heure et les organisations sociales qui se faisaient ou se défaisaient selon les circonstances; actuellement c'est la société elle-même qu'elle entreprend de reconstruire. Elle n'enseigne pas seulement ce qui est conforme à la loi morale, dans ses principes essentiels, elle conclut des alliances ou se refuse à le faire avec les partis au pouvoir ou désireux de le saisir et qui, reconnaissant sa puissance temporelle, cherchent à se la rendre favorable. C'est ainsi, pour ne parler que de la France, que nous avons vu le Saint-Siège soutenir, et avec quel éclat! le Briandisme, puis, plus dis-

crètement, le Front populaire. Si les propositions du communiste ont été rejetées, ou paraît vouloir se montrer moins intransigeant avec la Franc-Maçonnerie.

Et ces alliances politiques, l'Eglise les soutient de ses armes spirituelles, comme au temps des Alexandre VI et des Jules II : pour elle aussi, l'histoire ne serait-elle donc qu'un perpétuel recommencement?

* * *

POÈMES

—

LE DESERT DE FEU

Parfois le repentir me lave en son eau pure,
Mais bientôt je retourne aux vergers de Satan,
Où brûle la toison de Circé qui m'attend,
Où le fruit rejeté redevient ma pâture.

J'aime et je n'aime pas la divine Beauté :
Un instant me la montre, un instant me la voile;
Je dédaigne aujourd'hui ce qu'hier j'ai vanté,
Esclave de la terre ou prince d'une étoile.

Le doute inexorable entrave tous mes pas.
La vertu me séduit; le péché me possède :
Un ange en moi gémit que je ne connais pas.

Dans un désert de feu je crie en vain : A l'aide!
Et je suis tour à tour, par un décret fatal,
Citharède de Dieu, pontife de Baal.

—

L'ETANG

L'étang, ridé très légèrement,
Fait onduler ses miroirs mobiles,
Et ses roseaux d'un lien charmant
Semblent unir ses petites îles.

Le clapotis câlin de ses flots
Offre au rêveur des musiques vagues
Et l'hirondelle, amante des eaux,
Frôle du bec ses furtives vagues.

Quelque nuage, oisif pèlerin,
Y traîne un peu sa robe de tulle;
On voit parmi son ciel souterrain
Trembler le vol d'une libellule.

Les grands ormeaux cherchent leur reflet
Dans le cristal amical de l'onde :
Ne va-t-il pas, ce calme parfait,
Ensorceler l'heure vagabonde?

Quelle douceur! Etre émerveillé
Par ce décor, diaphane et tendre,
Et se sentir enfin dépouillé
De son faux moi, suaire de cendre!

Oh! n'être plus, pour un bref instant,
Hors de la vie et de son mensonge,
Qu'un pur esprit, au bord d'un étang,
Qu'un rêve heureux, un roseau qui songe!

—

LA PORTE ETROITE

Je vous entends rire dans l'ombre
Et vous moquer du grand labeur
Qui penche souvent mon front sombre
Sur mon abîme intérieur.

« Pourquoi, quand courent les carabes »,
Dites-vous, « sur le sol roussi,
Ce fol compte-t-il des syllabes
Avec ce vigilant souci?

Pourquoi, lié par tant de règles,
Ecrit-il, comme enseveli,
Quand le pavot rougit les seigles,
Des vers que personne ne lit?

Plus sage est l'amateur de boxe
Que ce maniaque entêté,
Féru de la forme orthodoxe,
Au mois le plus chaud de l'été.

Se croit-il au temps des perruques ,
Ou bien des chaises à porteur;
Au temps où les Iles Moluques
Etonnaient un explorateur?

Pourquoi, comme l'ont fait Corneille,
La Fontaine, Chénier, Hugo,
Rimer pour l'œil et pour l'oreille,
Au lieu d'écrire tout de go?

Les poètes que l'on préfère,
Ceux que l'on cite volontiers,
Se contentent d'une humble sphère,
Sans souci des sommets altiers.

Vivent ces novateurs modernes,
Contempteurs d'inutiles lois,
Se riant des vieilles casernes,
Et des flèches du vieux carquois!

Vive la libre fantaisie!
L'esprit léger, aérien,
Qui va par la route choisie,
Sachant tout et n'apprenant rien!

La Muse, à présent bonne fille,
S'appelle la Facilité;
Ah! qu'il est doux, sous la charmille,
De caresser cette beauté.

Disparais, odieux classique!
Fidèle à de vaines leçons
Emporte Horace et son Massique,
Va-t'en, car nous te haïssons! »

Dans ma retraite, loin du monde,
Voilà ce que j'entends parfois,
Comme un lointain orage gronde,
Par delà la plaine et les bois.

Mais cette rumeur violente
Où la haine met son airain,

N'arrête pas ma plume lente,
Ne trouble point mon cœur serein.

Sans daigner fermer ma fenêtre,
Je laisse entrer, avec l'été,
Ces menaces dont tout mon être
Pèse et connaît la vanité,

Car je suis compagnon des Muses
Que l'on sert sans se sentir las,
Couronné de clartés confuses
Qui ne viennent pas d'ici-bas.

Que m'importe que l'on me nomme!
Que me fait un bruit temporel?
Je sais que le propre de l'homme
Est de travailler pour le ciel.

La gloire? Une ombre qui miroite!
Le poète d'un fier dessein
Doit passer par la porte étroite,
Comme le héros et le saint.

La Métrique, sœur de l'ascèse,
A travers le Beau, cherche Dieu,
Et le joug qui sur elle pèse
L'aide à remplir son plus haut vœu.

—

CHAUVES-SOURIS

Volez, volez, ô chauves-souris!
Voici venir le lent crépuscule :
Noires, tournez dans l'espace gris,
Où le contour des choses s'annule.

Le jour n'est plus qu'un tison éteint,
Là-bas, là-bas, sous un peu de cendre :
Un saule dort près du lac d'étain,
Et sur les prés l'ombre va s'étendre.

Volez, volez, ailes de velours!
La lune est là, blancheur qu'on devine;

Le vent léger, sur les épis lourds,
Pose, on dirait, une main câline.

Tandis que l'heure épaissit ses voiles,
Eternisez ce bal qui me plaît;
Chauves-souris, prenez les étoiles
Dans vos zigzags comme en un filet.

Le chœur aigu des grillons s'apaise,
De motte en motte et de champ en champ;
Dans mon jardin que garde un mélèze,
Plane un silence, aussi pur qu'un chant.

Les catalpas répandent leur âme,
La terre est douce à mes pas errants :
Les hauts jasmins dont la fleur se pâme
Tendent vers moi leurs bras odorants.

Le long tourment de l'homme s'achève :
Le sommeil va bercer tout ennui :
Volez, volez, chères à mon rêve,
Chauves-souris, filles de la nuit!

—

SAGESSE

Les mois ténébreux resserrent l'horizon :
Le ciel abaissé n'est plus que neige ou pluie,
Et l'aile du vent, aux murs de ma maison,
Brusquement s'essuie.

L'automne a versé chez moi tous ses trésors :
La pomme et la poire embaument ma demeure,
Mûrissant leur pulpe, enrichissant leurs ors
Et veloutant l'heure.

Si le fleuve monte en son lit plus étroit,
Si la forêt crie aux bras de la tourmente,
Et si, chaque jour, sous le soleil plus froid,
La mer se lamente,

Que m'importe à moi? Mon logis est bien clos :
Sur les hauts chenets danse et chante la flamme,

Et du demi-jour, propice aux longs repos,
Semble bercer l'âme.

Ami, c'est le temps de nous épanouir :
Un peu de folie est nécessaire au sage;
Oublions un peu, dans un chaud loisir,
Notre ère sauvage.

Epargnés tous deux par les dieux bienveillants,
Et quoique ébranchés par le fer de Bellone,
Laissons les vins vieux, décantés par les ans,
Baigner notre automne.

Il est bon que l'homme ignore l'avenir :
Pourquoi donc scruter l'énigme des étoiles?
Libre de soucis, laissons demain dormir
Sous de sombres voiles.

Ecoute l'autan ébranler notre toit :
Un corbeau, là-bas, peut-être prophétise :
Laissons-le gémir, ce devin maladroit!
Goûtons l'heure exquise!

L'univers dément, autour de nous, rugit :
Quels jours a-t-on vus si féconds en alarmes?
Le Germain, hélas! qui n'est point assagi
Aiguise ses armes.

Spartacus est là, prêt à franchir mon seuil :
La guerre civile, abandonnant ses bouges,
Remplit les cités de misère, de deuil
Et de loques rouges.

L'Occident chancelle, et le verbe du Christ,
Soleil épuisé, n'échauffe plus la terre :
L'espérance humaine, en haillons, sans abri,
Pleure, solitaire.

Qu'importe? La joie éclaire mon foyer,
Et le vin du Rhin illumine la table :
Ne permettons pas que nous fasse ployer
L'âge inévitable.

Chassons loin de nous les pensers anxieux!
Vainqueurs chevronnés, héros d'une Iliade,
Laissons un moment se détourner nos yeux
Des fureurs du stade.

Et, soldats latins, par les Muses charmés,
Tandis que le vent forcené nous menace,
Devant les tisons à demi consumés,
Relisons Horace.

—

LE PORT EST LA-BAS

Ne dirait-on pas que la plage chante?
La barque m'attend, près des grandes eaux :
L'azur est léger; la brise, invitante.

Bientôt je verrai l'île qui me tente :
La lame bondit sous des vols d'oiseaux.
Ne dirait-on pas que la plage chante?

Quelle volupté! La bête méchante
Ne va plus ronger ma chair ni mes os :
Bientôt va finir la torture lente.

Demain frémira l'antenne penchante :
Le Port est là-bas : sublime repos!
Ne dirait-on pas que la plage chante?

Peut-être demain, espoir qui m'enchante,
Verrai-je briller les matins nouveaux :
L'azur est léger; la brise, invitante.

Joyeux messager, à la voix touchante,
Un ange m'appelle, au large des flots.
Ne dirait-on pas que la plage chante!
L'azur est léger; la brise, invitante.

ALFRED DROIN.

INTROÏBO[1]

—

Entre temps, ma tante Marie avait écrit à mon sujet au P. de Valépée que j'allai voir au couvent des Dominicains de Louvilliers. Après une longue attente dans un réduit aménagé sous un escalier et qui servait de parloir, je vis soudain paraître un vieillard de taille médiocre, trapu, piaffant, vêtu de blanc et qui portait à la lèvre supérieure une sorte de gros bouton noir.

— Ah, mon petit coco! s'écria-t-il en me donnant l'accolade. Comme je t'ai fait attendre! Excuse-moi! Seulement, vois-tu, pour le moment il n'y a plus de P. de Valépée! Je ne suis qu'un pauvre religieux qui doit obéir à son Prieur, et le mien, celui de la maison du Havre, mon port d'attache, m'emmène tout de suite avec lui. Tu vas partir avec nous pour Paris. Là-bas nous aurons tout le temps de causer. Tu veux bien, n'est-ce pas?

— Oui, mon Père.

Déjà j'en avais assez, mais je n'osai reculer. Le Prieur du Havre monta en même temps que nous dans la voiture du couvent. L'illustre et volubile prédicateur ne cessait de parler, et sa faconde était telle que j'avais beaucoup de peine à l'écouter; le Prieur aussi, du reste... « Nous mangerons aux Ventes », avait dit le P. de Valépée. Nous y mangeâmes dans un petit restaurant, près de la gare. J'étais assis à l'extrémité de la table, les deux religieux se faisant face à ma droite et à ma gauche. Au début du repas, le P. de Valépée avait pris le verre du Prieur et l'avait rempli d'eau comme le sien.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 972 et 973.

Enlevant son dentier, il l'avait placé dans son verre, puis avait tiré de sa poche un étui contenant un autre dentier qu'il avait placé dans le verre du prieur. Il avait rincé le premier dentier, l'avait essuyé, l'avait mis dans l'étui à la place du second qu'il avait ensuite rincé, essuyé et mis dans sa bouche. Cette cérémonie recommença quand le repas fut fini, les deux dentiers se substituant l'un à l'autre en sens inverse. Pendant ce temps, le Prieur... Mettons qu'il priait.

Notre voyage à Paris se fit sans incident remarquable. A la gare de Lyon, le P. de Valépée siffla un fiacre, laissa au Prieur le soin de donner au cocher l'adresse, s'installa dans le coin de droite et me dit de m'asseoir à côté de lui. Le Prieur se contenta du strapontin. Paris, où je venais pour la première fois, me remplissait d'ahurissement. Le P. de Valépée me secoua :

— Eh bien, qu'est-ce que tu dis de toutes ces petites femmes? Elles sont gentilles, n'est-ce pas?

Je rougis et m'écartai un peu. Je ne savais que dire. Les petites femmes? J'en étais bien loin, je n'en avais pas remarqué une seule, cela devait se voir. Quoi! Etait-ce pour me montrer des femmes qu'on m'avait amené à Paris? Cependant, le Prieur... priait et le P. de Valépée parlait toujours.

Il était l'heure du dîner quand nous arrivâmes à la résidence parisienne des dominicains.

— Il a l'air bien timide, Père, votre Benjamin! fit le Prieur local à l'issue du repas.

— Je n'en sais rien. Il n'a rien dit encore, mais il est vrai qu'une de mes plaisanteries l'a fait rougir.

— Laquelle donc, Père?

Le P. de Valépée répéta ce qui, dans le fiacre, m'avait mis au supplice. Je rougis encore et des larmes me vinrent aux yeux.

— Gros bêta! s'écria le prédicateur, et il m'embrassa. C'en était trop : j'éclatai en sanglots. A ce moment, une cloche tinta et il se fit un grand silence. Tout le monde gagna l'oratoire pour la prière. Celle-ci faite, le Père, visiblement contrarié, me conduisit dans une

chambre, me dessina du pouce une croix sur le front et me souhaita bonne nuit. Ma nuit fut bonne, mais au matin mes impressions de la veille n'étaient nullement effacées. Après le petit déjeuner, le P. de Valépée me ramena dans ma chambre.

— Je t'ai froissé, mon petit?

Cette voix douce, paternelle, comme elle était différente de celle d'hier! Deux yeux bleus, splendides bien qu'un peu gris, étaient fixés sur moi. Le petit bouton noir était toujours à la lèvre, mais je ne le voyais plus.

— Enfant, dis-moi, je t'ai fait de la peine, n'est-ce pas?

— Oui, mon Père.

— Beaucoup?

— Oui, beaucoup.

Mes traits restaient tendus. Il hocha la tête :

— Je n'ai malheureusement pas le temps de continuer à m'occuper de toi. Je t'aurais fait oublier cette bêtise, mais mon Prieur veut partir à midi, je dois le suivre. Tâche de bien comprendre ce que je vais te dire.

Et il se mit à me parler de ma tante Marie, de la visite qu'elle avait faite au curé d'Ars, des jours pénibles qu'ils avaient vécus ensemble à Paris pendant la Commune, de l'orphelinat-ouvroir qu'elle avait fondé et dirigeait, de ses grandes relations, de l'admiration qu'il avait pour elle.

— Tu as le tempérament de ta tante, me dit-il, tu dois être capable comme elle de grandes choses.

Subitement, il décida que je retournerais à Louvilliers pour y faire une retraite sous la direction du P. Avril.

— Ensuite je me chargerai de toi. Je te ferai faire des études à Paris, à Rome, où tu voudras, tu deviendras un P. de Valépée!

Je baissais les yeux et m'efforçais de cacher un sourire. Je ne savais pas qu'une nature exagérément primesautière n'excluait en lui ni la sincérité ni la droiture.

Je reprends le train à la gare de Lyon et j'arrive aux Ventes où m'attend la même voiture que la veille. A Louvilliers, je suis accueilli cette fois par le P. Avril, aux

manières simples, affables, d'une distinction suprême.

— Vous êtes ici chez vous, mon enfant, me dit-il, les deux mains offertes. Venez vite à table. Le repas est commencé. Vous vous placerez à ma droite...

Au réfectoire, on fait la lecture. Le Père prend sur la table un petit mail de buis et en frappe un coup. Le lecteur se tait.

— En l'honneur de notre jeune hôte, ami du P. de Valépée, *benedicamus Domino!* lance le Père en me désignant de la main.

— *Deo gratias!* répond l'assemblée.

Tous ces religieux, tous ces novices avaient belle allure, mais je ne me sentais nullement tenté de devenir un des leurs. Ma tante et le P. de Valépée avaient disposé de moi sans mon consentement. Mon amour-propre en gardait de l'irritation. Je n'étais pas résigné à me laisser faire. Le P. Avril comprit au silence que je gardais sur le P. de Valépée qu'il y avait eu entre celui-ci et moi un malentendu. Il le nomma. Je me cabrai.

— Je vous en prie, mon Père, ne parlons pas de lui ce soir!

Il se retourna vers moi, surpris par le ton de la réplique, mais n'insista pas. Changeant de sujet, il commença de me fixer un emploi du temps : le matin, méditation dans la cellule, assistance à la messe capitulaire, petit déjeuner, temps libre, lecture de l'Evangile, entretien avec lui ou tout autre à mon gré, réflexion sur cet entretien à la chapelle, lecture de la règle de saint Dominique, temps libre, repas de midi... Mais j'étais exténué, je ne l'écoutais plus.

— Demain, mon Père, si vous le permettez, je noterai le détail de votre plan.

A la lumière d'une bougie, il me conduisit, le repas terminé, dans une cellule éblouissante de blancheur et me tendit une main ferme :

— Bonne nuit, mon enfant!

— Bonne nuit à vous aussi, mon Père.

Dès l'aube, je circulais déjà dans le couvent. Un chant me parvint de la chapelle. Je m'y rendis. C'était le chant

de Prime. Le chant de Tierce et celui de la messe conventuelle me confirmèrent dans l'opinion que, pour le plain-chant, les dominicains étaient loin de la perfection atteinte par M. Meisson et sa maîtrise.

Après le petit déjeuner, incapable de chasser l'impression pénible que m'avait faite le P. de Valépée, j'allai rôder dans le parc pour essayer de modifier le cours de mes pensées. Ce fut en vain et le P. Avril le devina bien quand je pénétrai dans sa chambre. Qu'il y avait en lui de grâce, de sérénité, de beauté! Quelle profondeur et quelle douceur dans son regard! Comme je l'admirais! Comme j'étais prêt à l'aimer! Ah, s'il n'y avait pas eu le P. de Valépée!

Je ne pus me contenir. Je dis au P. Avril tout ce que j'avais sur le cœur. Il ne m'interrompit pas une seule fois.

— Grand enfant! Grand enfant! fit-il quand je me tus. Ne vous arrêtez donc pas à ces vétilles! Vous les aurez vite oubliées! Allons, retournez dans le parc, priez, reposez-vous, détendez-vous!

Le mot de M. Vildoux : « Mademoiselle la sen-si-tive » me revint en mémoire, mais il m'aurait fallu plus de vertu que je n'en avais pour me dominer. Dans le parc, j'eus beau me dire que je m'étais formalisé mal à propos, que tout cela passerait, que c'était un grand bonheur pour moi d'avoir trouvé un éducateur de la valeur du P. Avril, ma révolte continuait de gronder à la pensée que c'était cet homme à boutades qui avait réglé mon sort. Au surplus, j'étouffais dans ce couvent où tout le monde se taisait comme à la Trappe. Sans hésiter davantage, je retournai frapper à la porte du P. Avril.

— Mon Père, je veux m'en aller tout de suite.

— Mon pauvre enfant, vous êtes libre de partir quand vous voudrez, mais qu'éprouvez-vous? Vous paraissez bien troublé!

— Mon Père, j'étouffe!

— De qui, de quoi vous vient cet étouffement? De moi peut-être?

— Oh, non, mon Père!

— De mes religieux?
— Non plus, mon Père!
— De ces grands murs?
— Un peu...
— De quoi encore?
— Mon Père, je vous l'ai dit.
— Comme vous êtes nerveux!

Je partis et je l'ai bien souvent et bien amèrement regretté. Le bonheur était là pour moi, je ne l'ai pas compris, je n'en ai été averti par rien. Je ne m'en suis rendu compte qu'après. Le P. de Valépée a de son côté vraiment gémi sur lui-même et sur moi : « On traîne, disait-il, ses défauts jusqu'à sa mort, au moins! »

IIe PARTIE

VI

En attendant le résultat de la promesse faite par Mgr Duberville à ma mère, l'abbé Guiton, un de mes anciens professeurs de l'Ecole cléricale, me fit entrer au collège de l'Immaculée-Conception de Saint-Didier-en-Champagne, que les Jésuites venaient de quitter et les prêtres diocésains de reprendre. J'y payais pension, y suivais des cours en première et faisais quelques surveillances. J'y travaillais aussi beaucoup pour moi. Période apparemment stagnante, mais féconde et dont j'ai gardé un souvenir très agréable.

Je revis l'Evêque aux vacances et j'appris de sa bouche les difficultés qu'il avait rencontrées pour me faire admettre au séminaire de Quatres. De séminaire à séminaire on se communique les dossiers et il arrive que le même cas soit jugé moins sévèrement ici que là. L'Esprit souffle où il veut... Le grand séminaire de Quatres avait alors grand besoin de sujets, il n'en possédait qu'une quarantaine de toutes provenances, mais principalement du Cantal, pays natal de l'évêque de Quatres.

Lorsque j'y fus admis enfin à la rentrée de 1902, il

était encore dirigé par des Lazaristes. Après la rigidité sulpicienne que j'avais si bien appris à connaître, leur bonhomie, inspirée de celle de leur fondateur, saint Vincent de Paul, me parut délicieuse. Peut-être n'avaient-ils pas la poigne assez forte pour diriger de jeunes clercs; en tous cas, leur enseignement n'était nullement inférieur à celui de Plémobiers. Bientôt la loi sur les associations les obligea de quitter la France, et l'administration diocésaine prise au dépourvu ne les remplaça pas sans peine ni dommage.

En général, un séminariste reçu dans un nouveau séminaire y redouble la dernière année faite par lui dans l'établissement qu'il a quitté. Je redoublai donc à Quatres l'année de préparation au sous-diaconat et au diaconat que j'avais faite à Plémobiers et qui s'était interrompue, en mars, sur un refus d'appel.

Avec mon année de surveillance à Saint-Didier, cette année redoublée portait à deux ans le retard de mes études et de ma préparation cléricales. J'accéderais au sacerdoce avec deux ans de retard sur mes anciens condisciples de Plémobiers. Peu importait! L'essentiel était pour moi de ne pas être rejeté hors de la voie qui était la mienne. L'essentiel était que ma vocation s'accomplît. Elle s'accomplirait, j'en étais maintenant bien sûr.

A Plémobiers, les démêlés de Mgr Duberville et de son clergé continuaient et il nous en revenait des échos. J'appris ainsi l'affaire de la Société Bach. Avec le concours de la *Schola Cantorum* de Paris, cette société donnait des concerts de musique ancienne auxquels assistaient régulièrement un certain nombre d'ecclésiastiques. Dans les premiers jours de 1903, l'audition de la Société Bach s'annonça si importante et parut devoir attirer tant de monde qu'il fut décidé qu'elle aurait lieu au théâtre, mais, le 24 janvier, la *Semaine religieuse* rappelait aux ecclésiastiques qu'en vertu de l'article 44 des statuts diocésains il leur était interdit d'aller au théâtre, à l'Opéra ou au cirque. Cette application faite à un concert d'une règle concernant les spectacles surprit d'autant plus que Mgr Duberville ne s'était pas gêné naguère pour faire ap-

pel à des artistes de l'Opéra, de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique lorsqu'il s'était agi d'organiser un gala au profit de l'œuvre de Vaucouleurs, et pour prononcer à cette occasion l'éloge du théâtre. Je ne me charge pas de justifier la mesure prise par lui contre le concert de la Société Bach. Je n'ai pas caché ce qu'il y avait d'inconséquence dans sa conduite et son caractère. Etait-il bien nécessaire, en outre, de faire supprimer de l'*Ordo* les indications de grades et de défendre aux séminaristes d'aller passer leurs examens à Lyon?

Le mécontentement des prêtres de mon ancien diocèse était connu à Quatres où l'impopularité de l'Evêque devint presque aussi grande qu'à Plémobiers et où, sachant les relations personnelles que j'avais entretenues et entretenais encore avec lui, on ne manquait pas une occasion de me questionner à son sujet. Etais-je pour ou contre lui? Certes, j'avais pour l'Evêque un attachement de cœur qui ne m'a jamais quitté et avec lequel je mourrai, quelles qu'aient été les funestes conséquences de l'acte dont je fus l'objet de sa part, mais je ne pouvais prendre sur moi de m'instituer son champion dans des conflits dont j'ignorais à peu près tout. Je me contentais donc de répondre, lorsqu'on m'interrogeait, que l'Evêque étant le chef spirituel de son diocèse, nul autre que le Pape, duquel il tenait son autorité, n'avait qualité pour lui demander des comptes et se prononcer sur eux. Cette attitude ne satisfaisait ni mes collègues, ni mes supérieurs, mais qu'y pouvais-je?

En cette année 1903, la politique anticléricale de Combes atteignit un rare degré de violence et Mgr Duberville fut accusé de la soutenir. En 1902, déjà, il avait refusé, avec deux autres évêques, de signer la Pétition de l'Episcopat français en faveur des demandes d'autorisation faites par les congrégations. En 1903, il appuya de son autorité deux circulaires ministérielles concernant la fermeture des chapelles non autorisées et l'interdiction des prédications extraordinaires, et il s'associa aux refus d'autorisation. Sur tous ces points il conseillait l'obéissance au gouvernement.

C'est aux vacances de Pâques de cette année-là qu'allant le voir à l'Evêché je me trouvai, au bas du grand escalier, mêlé malgré moi à une conversation dont il faisait largement les frais. Trois ou quatre prêtres qui ne paraissaient pas me connaître, ni surtout soupçonner ma situation de « favori », parlaient de lui fort librement. Ils s'étonnaient que, par le trou de la serrure, on l'eût vu réciter son bréviaire, car depuis longtemps il était accusé de ne pas le faire.

Introduit dans son cabinet ou, plutôt, y ayant pénétré de mon propre mouvement, selon la coutume toute démocratique qu'il avait instituée autour de lui, je l'informai de ce qui venait d'être dit devant moi.

— Comment? s'écria-t-il. On me soupçonne de ne pas réciter mon bréviaire?

— Oui, Monseigneur, mais on ne vous en soupçonne plus maintenant.

— De qui tenez-vous cette sotte histoire?

— Je viens de l'entendre au bas de votre escalier, Monseigneur.

La même année, aux grandes vacances, dans le train de Plémobiers à Lonay, j'eus vent pour la première fois de l'accusation de franc-maçonnerie qui commençait à courir contre lui et qui venait d'être lancée par M. Lestrange, curé archiprêtre de la cathédrale.

J'ajouterai quelques touches au portrait de ce « saint homme ». De haute taille, il en perdait quelques pouces par l'habitude qu'il avait de porter la tête en avant. Baissait-il les yeux? Il ressemblait à un mort. Les dirigeait-il sur quelqu'un? Il devait les lever si haut qu'il paraissait se perdre dans un rêve. Son air mystique, son genre dévotieux faisaient impression sur les fidèles. A l'autel de la Sainte-Vierge, où il disait la messe de préférence, on le voyait parfois tomber dans une sorte de contemplation profonde qui passait pour de l'extase. A quelle date commença-t-il d'être favorisé de visions? Une de ses pénitentes, Mlle Anne, en avait depuis longtemps. Malade, elle ne quittait pas le lit. Il avait chez elle une chambre, une table de travail, des dossiers. « Virent »-ils

ensemble Mgr Duberville sortant du Grand-Orient, rue Cadet? C'est possible. Une autre version a été donnée de ce qui est à l'origine de la folle accusation. Le photographe attitré de Mgr Duberville habitait dans cette rue dangereuse, on avait vu l'Evêque se rendant chez lui, on en avait conclu qu'il était maçon. En faut-il davantage pour que se cristallisent dans certaines âmes des préventions diffuses auxquelles aucun fait positif n'a permis jusque-là de se condenser? Mais voici une troisième version. Mgr Duberville descendait du train de Paris en gare de Plémobiers quand un jeune cheminot du nom de Toudoux se jeta sur sa valise pour la lui porter, l'ouvrir, tandis que le prélat causait sur le quai avec quelqu'un, et y prendre le texte d'un discours que Mgr Duberville aurait prononcé la veille rue Cadet. Les groupes de trois astérisques dont il séparait les diverses parties de ses mandements pastoraux et le triangle que formait l'A de son prénom Albert dans sa signature n'étaient pas des preuves moins convaincantes... C'est avec de pareilles sornettes qu'on allume la guerre dans un diocèse. Un jeune diacre, neveu du très pieux archiprêtre, s'y employa de son mieux à l'intérieur du Grand Séminaire. Après tant d'autres, le bruit stupéfiant trouva crédit auprès des séminaristes. Sur cinq directeurs, trois prirent le même parti que leurs élèves. Le diable n'en demandait probablement pas tant.

— Oui, on l'a vu sortir — ou entrer — dans le temple des francs-maçons, rue Cadet, et en civil!

— Qu'allait-il faire là en civil, lui, un évêque?

— Il y allait prendre le mot d'ordre, voyons!

— Il serait donc franc-maçon?

— En doutez-vous?

— Mais s'il est franc-maçon...

— Il l'est, vous dis-je!

— ... s'il est franc-maçon, il dispose du moyen le plus sûr pour tarir le sacerdoce!

— Lequel?

— Faire des ordinations sans la volonté de transmettre les pouvoirs.

— Mais oui! Mais oui! Ah, comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt!

Et c'étaient des discussions à n'en plus finir sur un point de théologie qui n'a pas été, que je sache, entièrement élucidé.

Les sacrements à caractère, le baptême, la confirmation et l'ordination, donnés par quelqu'un qui n'a pas la foi et qui, par conséquent, ne les a pas administrés avec intention, sont-ils valables? A cela on répond ordinairement : oui, s'ils ont été donnés dans « l'intention de faire ce que fait l'Eglise », mais comment avoir l'intention de faire ce que fait l'Eglise lorsque, précisément, on ne croit pas à ce qu'elle fait? Le baptême donné par un athée ouvre-t-il le ciel à l'enfant qui le reçoit dans ces conditions? La prêtrise donnée par un évêque franc-maçon confère-t-elle réellement les pouvoirs sacerdotaux à ceux qui sont ordonnés dans ces conditions? Ce doute ne fit pas seulement des ravages au Séminaire. Il alla, à dix lieues de là, se loger dans la tête d'un pauvre garçon ordonné l'année précédente. C'était un faible, un scrupuleux, un inquiet. Il en vint à ne plus oser donner la communion avec des hosties consacrées par lui, il en demandait au curé d'une paroisse voisine. Trois ans plus tard il était fou à lier, il fallut le mettre au cabanon, et pourtant l'évêque d'un diocèse voisin lui avait conféré les ordres majeurs sous condition. J'ai entendu dire qu'à la suite de cela le Pape avait avisé les prêtres atteints de la même inquiétude qu'ils n'eussent pas à se tourmenter, que le bon Dieu avait certainement suppléé à ce qui avait pu manquer à leur ordination pour être valide. C'est la thèse dite du huitième sacrement. Son abus pourrait mener loin.

Jours de colère!

La tension était telle entre Mgr Duberville et le curé de la cathédrale qu'un éclat devint inévitable. Il eut lieu un dimanche, à la grand messe à laquelle l'Evêque devait assister de son trône. Le chanoine célébrant et ses ministres arrivés devant le maître-autel s'écartèrent pour laisser le milieu du chœur à l'Evêque, cependant que, par

salutations successives, le cérémoniaire invitait les autres chanoines à quitter leur stalle pour venir « faire couronne » autour de leur chef. Le chœur de la cathédrale de Plémobiers est situé derrière l'autel, et plutôt étroit, de sorte que les chanoines sont pour ainsi dire sur le dos des grands séminaristes et que le peu d'espace libre qui subsiste entre les côtés est occupé par la maîtrise. A la première invite, tous les chanoines quittèrent leur stalle et se rendirent à l'autel, qui par la gauche, qui par la droite, tous sauf un : M. le curé de la cathédrale que l'Evêque, s'apercevant de son absence, pria le cérémoniaire d'aller chercher. M. Lestrange occupait la première stalle du côté de l'Epître. Le salut réitéré du cérémoniaire n'obtint de lui qu'un signe de tête négatif. De retour auprès de l'Evêque, le cérémoniaire reçut l'ordre d'aller inviter M. le curé une seconde fois. Une seconde fois le curé fit signe que non, et il ajouta de manière à être entendu de tout le monde dans le chœur :

— Je refuse de faire couronne avec un franc-maçon.

Cet incident fut bientôt suivi d'un autre, du même genre : au 1er janvier 1904 l'abbé Moble, premier vicaire de la cathédrale, refusa d'aller présenter ses vœux à l'Evêque. Six mois après, le jour de la confirmation, l'abbé Lestrange et l'abbé Moble restèrent chez eux au lieu d'aller prendre l'Evêque à la sacristie où, assis entre ses vicaires généraux et son secrétaire, il s'impatientait de ne pas les voir paraître. Perdant son sang-froid, il fit avertir les confirmands et leurs parents que la confirmation aurait lieu le jeudi suivant dans une autre église qu'il désignait, et il en donnait la raison : M. le curé de la cathédrale ne s'était pas présenté pour recevoir Mgr l'Evêque. Il y eut dans la foule un désordre indescriptible: « A l'Evêché! » cria soudain Mirolier, hors de lui, et il prit la tête d'un cortège tumultueux qui franchit le porche du palais épiscopal, en gravit le grand escalier et vint battre la porte du cabinet où l'Evêque venait de s'enfermer. Il parut et une acclamation le salua. On a raconté qu'il avait profité de l'occasion pour faire une distribution de son portrait en cartes postales. C'est

possible, je n'y étais pas. On a raconté aussi qu'il s'était, dans cette circonstance, comporté avec plus de sans-gêne et de familiarité démagogique que jamais. Je me représente assez bien jusqu'où il put aller dans ce sens. Le certain, c'est que, depuis le mois de février, le dérèglement de son humeur naturellement impulsive s'était aggravé et qu'il n'y avait à cela que de trop bonnes raisons. La confirmation eut lieu le mercredi d'après dans sa chapelle privée, mais il lui arriva souvent, au cours de la tournée de confirmation qu'il fit les jours suivants dans son diocèse, de découvrir dans les églises où il entrait les attributs maçonniques disposés bien en évidence sur son trône. Il contenait sa colère, mais au prix de quelle exaspération nerveuse!

Les trop bonnes raisons auxquelles je viens de faire allusion sont les incidents du Grand Séminaire dont j'ai dit plus haut l'origine. Je ne les rapporterai pas en détail, n'en ayant pas été témoin. J'étais à Quatres, où les scandales de Plémobiers ne nous parvenaient qu'exagérés, déformés.

Le point de théologie débattu si âprement à Plémobiers nous intéressait également. Dans le cas où un évêque serait soupçonné d'athéisme, devrait-on ou ne devrait-on pas accepter de recevoir de lui les ordres? Si, tout en accomplissant les rites requis, l'Evêque avait la volonté de ne pas accomplir ce que les rites signifient, serait-on consacré par les seuls rites, sans le concours volontaire et positif du consécrateur? D'autre part, si le consécrateur avait bien la volonté d'accomplir exactement et complètement ce que les rites signifient, le doute invincible où l'ordinand était touchant cette volonté permettait-il aux rites d'avoir leur effet? Il n'était question que de cela durant les récréations et les promenades.

— A supposer, nous disait notre vénérable Supérieur, que l'accusation lancée contre Mgr Duberville soit fondée, les conclusions qu'on en tire sont hors de proportion avec les prémisses. L'homme n'est pas rigoureusement logique dans tout ce qu'il fait. C'est tant mieux lorsqu'il

fait le mal. C'est tant pis lorsqu'il fait le bien. Nous ne sommes ni tout entiers bons, ni tout entiers mauvais. Sondez vos cœurs et voyez si vous-mêmes ne vous arrêtez point sur le chemin du mal comme sur le chemin du bien. Qui donc avance sans jamais se retourner, sans revenir jamais en arrière? Admettons qu'un tel homme existe : est-il Mgr Duberville? Qu'est-ce qui nous démontre de manière certaine, indiscutable, que l'Evêque de Plémobiers veut accomplir le forfait dont certains de ses prêtres et de ses séminaristes le supposent capable? Je vous dis, moi, que ce forfait me paraît impossible de la part de Mgr Duberville. Il y a eu des évêques insuffisants, volages, coupables. Ceux qui avaient la charge de contrôler leurs ordinations n'ont jamais relevé un signe, fait une remarque autorisant le doute quant à leurs intentions de consécrateurs. L'un d'eux, tristement célèbre aux jours de la Révolution, l'évêque assermenté d'Autun, Talleyrand, fut interpellé par M. Emery, Supérieur de Saint-Sulpice, qui l'avait observé au cours d'une cérémonie d'ordination : « Monseigneur, avez-vous eu vraiment l'intention de faire des prêtres? — Ah, je crois bien! » s'exclama-t-il. Grâce à Dieu, le sort des séminaristes de Plémobiers n'est pas, il s'en faut de beaucoup, entre les mains d'un évêque comparable à Talleyrand.

Puisqu'il était sur ce chapitre, l'excellent homme aurait pu ajouter qu'avant la Révolution beaucoup de prêtres étaient francs-maçons, que beaucoup de curés de campagne, las d'être exploités par le haut clergé, donnaient dans les idées de réforme et que leur action s'exerçait dans les loges. A la fondation du Grand-Orient de France, en 1773, par les schismatiques de la Grande Loge nationale, un tableau fut dressé des membres fondateurs; parmi eux figuraient quatre prêtres, dont un chanoine. Dans la liste des maçons chargés en 1787 de représenter les ateliers du Grand-Orient, on relève les noms de treize prêtres et religieux. Un des membres les plus zélés d'une loge célèbre de la rue Coq-Héron, le *Contrat social,* était le P. Bertolio, provincial des dominicains de Paris. Chargé par son ordre de visiter les cou-

vents de province, il sollicita de la loge l'autorisation officielle de visiter les ateliers des francs-maçons qu'il allait rencontrer dans sa tournée. De cette loge faisait également partie Jean-Baptiste de la Salle, fondateur des Frères de la Doctrine chrétienne. Il est vrai qu'à cette époque la Compagnie de Jésus avait cessé d'exister...

A Plémobiers même, le Supérieur du Grand Séminaire adjurait les ordinands dans des termes qui m'ont été rapportés depuis :

— Si vous aviez pu, leur disait-il, constater comme moi l'affliction que votre attitude cause à Sa Grandeur, vous en auriez du regret et vous lui rendriez immédiatement votre confiance, et ce serait justice, car tous les jours, plusieurs fois par jour, il m'en parle, protestant de toute son âme contre l'odieuse accusation qui l'accable. Ce serait justice, mais ce serait aussi charité. Charité! Charité! Envers Dieu d'abord qui, certes, n'est pas glorifié par votre agitation. Envers votre Evêque qui vous considère comme ses fils très chers et ne parle de vous qu'en termes élevés. Envers le clergé du diocèse, qui serait édifié, raffermi par votre soumission. Envers le public, envers votre prochain qui attend de vous, ses futurs ministres, le bon exemple, c'est-à-dire la pratique du Saint Evangile. Envers vous-mêmes, enfin, qui avez besoin de paix pour maintenir en vous l'unité de l'esprit. Je vous adjure donc, mes chers enfants, je vous adjure de la manière la plus pressante et la plus solennelle, au nom de la Sainte-Trinité, dans la lumière de l'Esprit-Saint, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science, de piété, de crainte de Dieu, je vous adjure de faire aujourd'hui très exactement ce que vous feriez si Notre-Seigneur Jésus-Christ Lui-même, accompagné de la Sainte-Vierge, de tous les apôtres, de tous les Saints et Saintes et de tous les Anges, venait ici vous solliciter, et je vous déclare qu'eux-mêmes sont tous ici et vous sollicitent réellement par ma bouche de vous montrer fils soumis, simples et dociles, tout remplis de la charité, de la joie, de la paix, qui caractérisent les fils de Lumière!

Ces fortes paroles produisaient momentanément leur effet, mais, sous l'influence des directeurs ennemis de l'Evêque, les séminaristes ne tardaient pas à retomber dans leur perplexité, et le parti du refus gagnait chaque jour des adeptes. Cependant l'Evêque ne demeurait pas inactif. Hélas, il choisissait bien mal ses porte-parole! Les derniers hésitants se rallièrent enfin aux agitateurs et le Supérieur fut informé de la résolution unanime. On le pria de vouloir bien en informer l'Evêque.

C'est au commencement de février que le bruit commença de courir au dehors du refus des futurs ordinands. C'est le 9 février qu'on sut par un journal de Paris que M. l'archiprêtre Lestrange avait, pour obéir aux constitutions de plusieurs papes, y compris Léon XIII, enjoignant à tout catholique de dénoncer les francs-maçons, porté sa dénonciation à Rome. Le 21 du même mois, l'Evêque manda dans son cabinet l'abbé Weber, professeur de cinquième et organiste au petit Séminaire de Donville, le seul des ordinands qui devait recevoir la prêtrise, et lui reprocha d'être l'instigateur de la cabale qu'il savait sur le point d'éclater au Grand Séminaire. L'abbé Weber formula et maintint son refus de recevoir l'ordination. Le jour où aurait dû commencer la retraite préliminaire, l'Evêque dit au Grand Séminaire la messe de communauté et prononça au milieu du silence glacial des réfractaires un long discours empreint de bienveillance, d'indulgence et de conciliation. Le 23, il convoqua les rebelles chez lui, à l'exception de l'abbé Weber, et cette fois brandit sur eux des sanctions. Il en nomma cinq qui seraient renvoyés, d'autres qui cesseraient de recevoir des secours du diocèse. Au sortir de l'Evêché, les cinquante-huit ordinands décidèrent de faire bloc et se répandirent en ville. Le 24, dans l'après-midi, Mgr Dubervile, montant en chaire à la cathédrale, fut sifflé. Un journal local avait publié le matin ce qui s'était passé la veille au Grand Séminaire. « Démission! A l'eau! Enlevez-le! » cria-t-on sur son passage. Le 25, le clergé lui envoyait une délégation pour l'assurer de son respect et de son dévouement, et c'est alors qu'il eut la

malheureuse idée de remettre au curé de Notre-Dame une enveloppe contenant cinq billets de mille francs « pour être distribués aux pauvres si, dans les quatre jours qui vont suivre, on justifie même par une preuve légère, pourvu que la force en soit visible, l'accusation qu'on a portée contre moi. » Avait-il perdu la tête? On dira qu'il y avait de quoi, mais quand je songe à l'autoritarisme désinvolte dont il avait usé jusqu'alors, j'avoue que, là, je cesse de le reconnaître. Ce geste insensé annonce celui dont j'allais quelques semaines après être l'objet. Le 26, l'ordre arrivait au recrutement de Plémobiers, où, depuis la veille, les reporters parisiens couraient partout comme des rats, d'incorporer immédiatement les élèves du Grand Séminaire qui, en quittant cet établissement, avaient renoncé à la dispense légale. L'Evêque, à qui on en demanda la liste, se récusa. Le 27, le sous-intendant militaire fit l'appel au Grand Séminaire; les réfractaires y étant rentrés la veille, il n'y eut pas de manquants. Le 28, sur l'intervention de l'Evêque, le ministre de la Guerre rapporta sa décision. On pouvait croire dès lors que les incidents du Grand Séminaire étaient clos. Cependant, à Rome, la dénonciation de l'abbé Lestrange faisait son chemin. Le 11 mars, le nonce du Pape transmettait à Mgr Duberville l'ordre de suspendre les ordinations jusqu'à nouvel avis. Les ordinands de février furent ordonnés en septembre et en janvier suivants par Mgr l'Evêque de Saint-Claude.

On devine que le scandale de Plémobiers fit du bruit à Quatres. Mes condisciples en profitèrent pour me presser plus instamment de me déclarer pour ou contre Mgr Duberville. Cette fois je ne pouvais me dérober. Je pris ouvertement sa défense. J'allais être appelé au sous-diaconat. Deux ans après le refus dont j'avais été victime à Plémobiers, un second refus d'appel me frappa.

— Nos messieurs, me dit le Supérieur, fort courtois et visiblement mal à l'aise, déclarent ne pas vouloir statuer sur votre cas.

J'allai voir mon directeur, M. Sontain. Il fondit en larmes :

— D'abord, moi, mon cher ami. je vous appelle, fit-il de derrière un immense mouchoir où il soufflait avec fracas, et si cela ne compte pas ici, vous pouvez en faire état où vous voudrez. Mes collègues estiment que les Lazaristes ne se montraient pas assez difficiles dans le recrutement de notre Séminaire. Ils préfèrent avoir moins de sujets, moins d'étrangers surtout. Ils ne comprennent pas comment l'évêque de Plémobiers, mal vu dans son diocèse, a pu vous faire admettre à Quatres. Votre attitude réservée les embarrasse. Ils ne vous connaissent pas comme moi. Ils se trompent mais vous auriez tort de les blâmer...

— Je ne les blâme pas, répondis-je, je les plains.

J'avais senti venir le coup et n'en fus pas démonté. Combien de fois n'ai-je pas eu l'occasion de constater que, par mille voix diverses, nous sommes toujours prévenus de notre destinée? Si dure qu'elle puisse sembler, elle ne l'est jamais trop, « car Dieu est fidèle et ne permet point qu'on soit éprouvé au-delà de ses forces. Avec l'épreuve, il en donne aussi l'issue, de telle sorte qu'on puisse la supporter ». (I Cor. X. 13). J'étais, il est vrai, d'un caractère entier. En revanche, j'avais bon cœur. Sous des dehors retenus et un peu distants qui m'avaient fait surnommer le *Sphinx*, — à Plémobiers, on m'appelait *Judex* — j'étais capable de dévouement et de sacrifice. Je ne manquais ni d'abandon, ni d'entrain. Etait-ce cet abandon même qui me rendait suspect? J'eus souvent l'impression, à Quatres comme à Plémobiers, comme à Donville, que plus je me livrais, plus les sympathies se détournaient. Qu'est-ce donc qui les inquiétait tous, qui leur faisait peur? Aujourd'hui encore, qu'est-ce qui crée autour de moi cette solitude où je me sens mourir? N'est-ce point l'orgueil? N'est-ce point trop d'exigence à l'égard de ceux qui m'entourent?

VII

Le profane, le laïc est tellement ignorant des études cléricales, et, du reste, j'étais revenu si souvent dans ma

famille depuis mon entrée au petit Séminaire de Donville que ce nouveau retour à Lonay n'attira pas l'attention. Je n'avais pas quitté la soutane que ma tonsure me donnait le droit de porter. Je continuais de déjeuner tous les dimanches chez M. le curé de Lonay, comme j'avais toujours fait pendant les vacances. L'impression que mon renvoi de Quatres produisit sur ma mère fut atténuée par l'assurance dont je réussis à faire montre malgré ma souffrance intime. Mon épreuve aurait une fin satisfaisante, j'en étais certain, et ardemment je priais Dieu de l'abréger. Quant à Mgr Duberville, que j'allais voir à deux ou trois reprises à Plémobiers, pour obéir à la recommandation qu'il avait faite de « garder avec lui le contact », la décision prise à Quatres contre moi l'affecta comme injurieuse à son égard. Elle l'était plus encore pour Mgr Dupuis qui, sans pouvoir désavouer ses subordonnés, s'en montra, je l'appris de Mgr Duberville lui-même, profondément blessé.

Cela dit, je dois avouer que le billet impératif par lequel l'évêque de Plémobiers me manda auprès de lui dans le courant du mois de juillet suivant, ne fut pas de mon goût. Longtemps je le tournai et le retournai entre mes doigts. Cette façon de me convoquer, ce tour, ce style, marquait trop de sans-gêne. Je n'étais qu'un simple clerc, il était mon évêque, mais tout de même! Ah, maudit orgueil, que ne t'ai-je écouté ce jour-là! Que n'ai-je écarté les considérations « raisonnables » auxquelles je finis par obéir! Après mes deux échecs au sous-diaconat, mon avenir ne s'annonçait pas sous de trop riantes couleurs et la protection de l'Evêque me serait utile plus que jamais. En réalité je me précipitais au devant d'un tragique destin dont le mouvement d'humeur que j'avais eu au reçu du billet, le souvenir des confidences par lesquelles son signataire m'avait mis si souvent à la gêne et qui m'en faisaient appréhender de nouvelles plus importunes encore, me donnaient le secret avertissement.

L'affaire des ordinations, puis celle des confirmations, m'avaient laissé sur cette impression que tout Plémo-

biers en restait bouleversé. Le calme de la ville m'étonna d'abord. Le profond silence de l'Evêché me parut ensuite presque alarmant.

Je m'attendais que Monseigneur me questionnât sur les circonstances où mes supérieurs de Quatres avaient, suivant l'exemple de ceux de Plémobiers, et sans doute à l'instigation de ces derniers, refusé de m'appeler. Il n'en fit rien.

Son beau et clair visage portait les traces d'une fatigue et d'une tension nerveuse extrêmes. Ses cheveux étaient devenus tout blancs. Les coins de sa bouche s'affaissaient. Son regard avait perdu de son feu. Il était calme, mais il me fit l'effet d'un homme traqué qui, pour donner le change, a trop pris sur lui et n'en peut plus.

Le fait que je fusse accouru à son appel sans remettre mon voyage au lendemain lui avait fait certainement plaisir. Qui sait? Peut-être avait-il escompté de ma part une défection analogue à toutes celles qui, depuis six mois, l'avaient abreuvé d'amertume...

Tout de suite il me parla de lui, de sa jeunesse qui avait toujours été son thème de prédilection. Ah, qu'il était alors plus près de Dieu que maintenant! Comme il regrettait l'enivrement d'ambition, inconscient à l'origine, où l'avaient plongé ses conférences aux dames, les sollicitations, les démarches qu'il s'était cru obligé de faire, les hostilités qu'il avait dû vaincre, les humiliations qu'il avait dû endurer pour aboutir! Par leur plus beau côté il me présenta quelques-unes de ses entreprises, puis en vint à son accession au siège de Plémobiers. Son génie éloquent et subtil lui inspira d'émouvants accents pour me décrire ses récentes ou toujours présentes difficultés, les exposant comme il les comprenait et se refusant en définitive à en voir l'origine dans les abus d'autorité et le manque général d'onction et de mesure qu'on lui reprochait; il les mettait sur le compte de l'esprit de haine, de jalousie et d'indiscipline que certains s'étaient plu à propager depuis quatre ans.

— On me l'avait bien dit, fit-il, que le clergé de ce

diocèse était le plus difficile à gouverner de toute la France! J'aurais dû me méfier. J'ai été trop spontané, trop simple, trop gentil...

Et c'était vrai qu'il était tout cela, mais il était aussi un homme qui aurait voulu faire tout plier!

Subitement, lui qui, depuis le début de notre entretien, s'était exprimé avec une sorte de détachement apaisé, s'anima. changea de ton. Il se raidit dans son fauteuil, redressa la tête, secoua ses boucles et son œil bleu lança un éclair :

— Après tout et malgré tout, malgré tous, je suis le maître, je suis l'Evêque de ce diocèse!

Avait-il oublié ma présence? Il se leva et alla vers une des deux hautes fenêtres qui donnaient sur le jardin et la salle capitulaire de l'ancien couvent. Il était environ six heures du soir. Le jour déclinait, mais il y avait encore beaucoup de lumière dans le ciel. L'Evêque me tournait le dos, je crus pourtant deviner qu'il ne regardait rien, ne voyait rien, que toute sa capacité d'attention était retournée sur une pensée qu'il remuait sous son vaste front collé aux vitres. L'image du Pape le traversa-t-elle à ce moment? Entrevit-il l'auguste vieillard trônant dans sa robe blanche, là-bas, sous les plafonds dorés du Vatican, et lui enjoignant de venir recevoir ses ordres et se justifier des accusations qu'on avait portées devant le Saint-Office? Jusqu'à quel point l'histoire de la résistance des évêques à Rome avait-elle éveillé en lui l'idée d'un schisme? Se souvint-il à ce moment de René de Rieux, évêque de Saint-Pol de Léon au XVIIe siècle, dépouillé de son évêché par quatre commissaires du Saint-Siège pour avoir protesté contre l'excommunication des Carmélites de Morlaix? Les évêques de France s'en indignèrent d'autant plus que le bref d'Urbain VIII interdisait par avance tout appel de la sentence portée par les commissaires. Après la mort d'Urbain VIII, son successeur Innocent X rétablit René de Rieux sur son siège. La Curie avait reculé. Mgr Duberville se croyait-il assez fort pour la faire reculer de même? Se sentait-il assez soutenu? N'avait-il pas au con-

traire le sentiment que, depuis trois cents ans, elle avait établi assez solidement son empire pour n'avoir plus rien à redouter de la possibilité d'un schisme? Ce qui se passa les jours suivants tendrait à faire croire que, réflexion faite, il ne s'estima pas capable d'entrer en lutte ouverte contre Rome, mais à l'heure dont je parle, en ce soir du commencement de juillet, son esprit n'était certainement pas tourné à la soumission, oh, non!

Il avait quitté la fenêtre et maintenant il allait et venait dans son vaste cabinet où, à la place qu'aurait dû occuper le portrait de Pie X, était accroché celui de Bossuet. Son agitation croissait de minute en minute.

— Je suis le maître, répétait-il, je suis l'Evêque de ce diocèse! J'ai le droit, j'ai le devoir de « faire l'Evêque »!

« Faire l'Evêque », cette formule devait revenir souvent sur ses lèvres au cours de notre conversation.

— J'ai le droit de « faire l'Evêque », d'ordonner des clercs, de consacrer des prêtres, de gouverner mon diocèse comme bon me semble...

De nouveaux avertissements lui étaient-ils venus récemment du nonce? De Rome avait-il reçu des menaces?

Voyant qu'il ne se rasseyait pas, je m'étais levé à mon tour, par déférence.

Il vint à moi et fixant ses yeux clairs jusqu'au fond des miens :

— Firmin, je vous appelle aux ordres majeurs.

Ces mots me frappèrent en pleine poitrine. Mon impression fut celle de la peur, mais je connaissais l'Evêque et me gardai bien de rien laisser voir du refus qui spontanément, instinctivement, se formulait au fond de moi.

— Monseigneur, je vous remercie...

— Taisez-vous! Je n'ai pas besoin que vous me remerciiez, coupa-t-il avec une sorte de brutalité insolite, révélatrice de son changement d'humeur, de sa nervosité, de sa fatigue.

— C'est une grande marque de confiance que vous voulez me donner, Monseigneur, mais...

— Qu'avez-vous à dire?

— Je ne suis pas sûr de mériter votre confiance, Monseigneur. Vous-même, que savez-vous de moi depuis que j'ai quitté Plémobiers? Vous m'avez à peu près complètement perdu de vue.

— Moins que vous ne le croyez. D'ailleurs, de quoi vous mêlez-vous? Ce n'est pas votre affaire. Je suis seul juge du degré d'estime que j'ai pour vous.

— Votre Grandeur est trop bonne, Monseigneur...

— Enfin, dit-il, haussant le ton, vous avez toujours l'intention de devenir prêtre, j'imagine?

— Sans doute, Monseigneur...

— Eh bien, alors?

— Mais il est nécessaire que je subisse au préalable les examens canoniques.

— Je vous en dispense.

— Il est nécessaire que je me prépare à l'ordination par une retraite.

— La retraite n'est pas nécessaire.

— Monseigneur, elle est utile et je vous avoue que j'en ai besoin. Votre proposition me prend tellement au dépourvu!

Son air durement déterminé m'effrayait. Je compris qu'aucune de mes objections ne réussirait à l'ébranler, et pourtant j'étais encore à cette minute bien résolu à ne pas céder.

— Cette ordination, Monseigneur, a-t-elle donc un tel caractère d'urgence intrinsèque qu'on ne puisse pas la différer?

— Ne vous mettez pas en peine pour cela. Dites-moi que vous acceptez, c'est tout ce que je vous demande.

— Si je vous comprends bien, Monseigneur, il s'agit pour Votre Grandeur d'une satisfaction toute personnelle...

Je le vis sur le point d'éclater de colère.

— Obéissez-moi! me lança-t-il avec un mouvement de tête qui dérangea l'une de ses belles boucles et me fit reculer de deux pas, mais non encore me soumettre.

— Monseigneur, que pourrai-je faire dans le diocèse, une fois ordonné de cette façon anormale, illicite?

— Illicite? Qu'en savez-vous?

— Le diocèse n'est-il pas assez troublé déjà? Ne serait-il pas préférable de laisser d'abord tomber le tumulte?

— Ne serait-il pas préférable aussi de vous donner la direction du diocèse, puisque vous vous y entendez si bien?

Et d'un geste me désignant son fauteuil, derrière son bureau :

— Veuillez donc prendre place ici, Monseigneur! railla-t-il. La place est libre, elle est pour vous!

— Ah, Monseigneur, je vous en prie, ne soyez pas si sévère pour ceux qui vous aiment!

Le ton qu'il venait d'avoir décelait en lui une amertume, une ulcération qui faisait pitié. Comme lui, j'avais les nerfs à vif. Son agitation, sa surexcitation m'avait gagné et me faisait trembler. Il mit le comble à mon désarroi en courant se jeter dans le fauteuil qu'il venait de m'offrir par ironie, et en gémissant, le front dans les mains :

— Si vous-même, après les autres, refusez de moi l'ordination, je n'ai plus qu'à disparaître!

Cette fois, je m'élançai vers lui et me jetai à ses genoux, tout secoué de sanglots, mais je n'étais pas encore consentant, loin de là.

Doucement, filialement, presque tendrement, la tête appuyée contre le bois de sa table, mes yeux cherchant ses yeux qu'il me dérobait derrière ses doigts, ma main tenant le drap de sa soutane que je portais de temps à autre à mes lèvres, je repris les arguments que j'avais essayé de faire valoir en vain l'instant d'avant. Il ne m'écoutait pas, il ne cessait de gémir :

— Je n'ai plus qu'à disparaître! Je n'ai plus qu'à disparaître!

Ce n'était plus de la colère, c'était du désespoir. Je n'eus, il est vrai, à aucun moment le sentiment qu'il était près des larmes, mais je n'en fis la réflexion que plus tard.

J'avais pris son bras et le secouai pour obtenir de lui qu'il fît attention à ce que je lui disais. J'oubliais qu'il

était mon évêque. Je n'avais plus devant moi qu'un pauvre homme qu'il m'était insupportable de voir souffrir.

— Ecoutez-moi, Monseigneur, comprenez-moi, je vous en conjure! Je suis le plus fidèle et le plus obéissant de vos fils! Tout le monde vous trahirait-il que je vous resterais encore! Ordonnez-moi ce que vous voudrez, faites de moi ce que bon vous semblera, mais ne m'infligez pas le fardeau d'une ordination donnée dans ces conditions! Je n'aurais pas la force de le porter! J'en mourrais!

— Allons! fit-il, et il se redressa tandis que toujours affalé à la même place, je sanglotais de plus belle. Allons, il faut en finir : vous acceptez ou vous refusez! Si vous refusez comme les autres, je n'ai plus, je vous le répète, qu'à disparaître.

Puis, repris d'un véritable accès de rage, allant et venant comme un fauve, il répétait, il grondait :

— Je suis Evêque! Je veux faire l'Evêque!

Il y eut un silence et je relevai la tête, je le vis les yeux fixés sur le tiroir d'un secrétaire dont je connaissais le contenu pour y avoir jeté machinalement un coup d'œil, un jour que Mgr Duberville l'avait laissé entr'ouvert. Le mot « disparaître » qui pour moi n'avait qu'un sens, et le pire, ce regard fixé, volontairement ou non, je ne sais, sur le tiroir suscitèrent en mois deux images : la première, fausse peut-être, mais si bien corroborée par les circonstances, était celle d'un malheur que mon assentiment pouvait et devait empêcher; la seconde, à peine moins terrifiante, celle de l'impossibilité où je serais devant les hommes de rejeter la responsabilité d'un fait dont je n'aurais été que le témoin. Que décider? Que choisir, sinon le moindre mal, l'acceptation?

Je me sentais comme pris au piège.

— Vous acceptez, n'est-ce pas?

Je me relevai et m'efforçai de lui sourire, tout en cherchant mon mouchoir pour m'essuyer la figure. Il me tendit le sien qui sentait l'iris. Je me jetai contre sa poitrine, je l'étreignais. Il me tapotait le dos, ainsi qu'on

fait pour calmer le chagrin d'un enfant. Et comme je desserrais mon étreinte, il m'écarta pour mieux me regarder :

— Vous acceptez, n'est-ce pas? répéta-t-il.

Je n'acquiesçai que d'un signe de tête.

— Ce sera pour demain matin, fit-il. Vous mangerez et coucherez ici. En attendant, tenez-vous dans cette pièce. Je vous ferai appeler pour le dîner.

Quelques minutes plus tard, reprenant peu à peu mes esprits, je me vis dans un petit salon obscurci d'épais rideaux et contre l'unique fenêtre duquel les feuillages du jardin se frottaient avec un bruit de soie. Le mauvais cas où je m'étais mis m'apparut dans toute sa gravité, mais rien d'irréparable n'avait été accompli, il m'était encore possible de m'en tirer. Le plus simple était de dire à l'évêque, quand je le reverrais, ce qui ne tarderait pas puisque l'heure du dîner était proche et que, selon toute vraisemblance, il m'inviterait à sa table, que j'avais réfléchi, que décidément je n'acceptais pas d'être ordonné par lui dans de pareilles conditions. L'éventualité d'un schisme où il aurait décidé de m'attirer s'imposait clairement à mon esprit. Or, je ne lui sentais nullement l'âme d'un schismatique. Il était vrai que, fût-il trahi de tous, l'Evêque pourrait encore compter sur mon effection et mon dévouement, mais non au détriment de ma soumission au Père commun de tous les fidèles.

Les yeux baissés sur des pensées qu'il n'avait peut-être pas, les mains dans ses manches, M. Nyon vint me surprendre comme je m'efforçais d'affermir ma détermination, et je compris, sans qu'il eût besoin de le formuler, que Monseigneur nous attendait pour dîner. A table, la conversation fut pauvre, banale comme le repas. On avait tant répété autour de moi que l'Evêque aimait le bon vin que je m'étonnai naïvement de ne le voir boire que de l'eau. Les fameuses bouteilles de Clos-Vougeot, de Musigny et de Chambertin n'étaient-elles donc qu'une légende?

Les grâces récitées :

— Conduisez Monsieur à sa chambre, dit l'Evêque à son silencieux secrétaire.

Comme moi, celui-ci s'inclina. toujours sans souffler mot, toujours les yeux baissés, toujours les bras croisés, toujours les mains dans ses manches, et me précéda dans le corridor où il suivit scrupuleusement, lentement, le milieu du tapis-chemin de moquette rose propre à l'étouffement des pas. Parvenu à la porte de la chambre qui m'avait été réservée, il l'ouvrit doucement et tourna le commutateur, puis de la main me fit signe que j'étais chez moi. L'instant suprême était venu d'obéir ou de désobéir, d'entrer dans cette chambre ou de m'y refuser et de demander à revoir l'Evêque pour lui dire que je reprenais mon consentement. Un geste du secrétaire coupa court à mes derniers balancements. Il me tendait un livre. Je le pris et l'ouvris. Avant que j'en eusse lu le titre, le secrétaire s'était évanoui comme une ombre. C'étaient les *Cérémonies du Pontifical*.

La chambre n'était pas luxueuse; elle n'était pas non plus quelconque; elle était très simplement et très sobrement belle. Je n'avais pas l'esprit à l'examiner et sans doute n'aurais-je prêté aucune attention à son décor si, dès que j'y avais été laissé seul, ma première pensée n'avait été de chercher un crucifix pour me jeter aux pieds du Sauveur comme lui-même à Gethsémani s'était prosterné devant Son Père. Point de crucifix! Pas la moindre image d'édification! Etait-ce possible? Il fallut bien me rendre à l'évidence. Dans cette chambre d'évêché, rien n'était là pour indiquer qu'on était ailleurs qu'à l'hôtel. Je tombai à genoux au pied du lit et enfouis mon visage dans la couverture. A aucun moment de ma vie je n'ai ressenti plus qu'au cours de cette nuit d'agonie combien le Seigneur est proche de tous ceux qui l'invoquent (PS. CXLIV, 18).

ANDRÉ BILLY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Henry Mériot : *Dernières Lueurs*, librairie du Phare. — Pierre Van der Meulen : *Sens de la Terre, Symphonie*, « le Divan ». — Léon Bocquet : *Ciguës*, Mercure de France. — François Vaucienne : *Chants dans la Nuit*, Maison Aubanel père, Avignon.

« ... Ce livre, ma dernière œuvre, sans doute », déclare, dans la dédicace du livre dont il avait agencé le manuscrit, Henry Mériot; il était entre les mains de l'imprimeur lorsque, le 7 mai 1938, le poète mourut à Rochefort-sur-Mer où se passa la plus grande partie de sa vie, sinon son existence entière de relieur d'art et de poète. Il eut, affirme son ami plus jeune Hector Talvart, « l'un des meilleurs dons que les fées puissent nous dispenser. Il sut rêver et il put aimer. » Les **Dernières Lueurs** complètent l'impression de sympathie, de profonde estime que nous inspirait, en 1925, le recueil complet de ses poésies antérieures. C'est un sort singulier, et singulièrement hasardeux, celui de l'écrivain et surtout du poète dont les jours et, partant, la réputation demeurent confinés à son coin de province. Déjà l'univers des amateurs est si resserré, si étroit, si parcimonieusement mesuré, pour celui qui se tient au centre du monde intellectuel. Qu'est-ce que la gloire, pour prendre un exemple entre tous frappant, d'un poète tel que notre grand et très cher Henri de Régnier? Il semble, pour un temps que je veux croire court, qu'on l'oublie, qu'on néglige de lui rendre les hommages auxquels il ne serait que légitime que se marquent l'admiration et la reconnaissance enthousiaste des esprits les meilleurs. Et ce fut un poète de l'essentielle lignée allant de Ronsard par André Chénier à Victor Hugo... Francis Jammes, cependant, jouit d'une

renommée qui a franchi, et de beaucoup, les limites de sa province, et c'est justice; mais des poètes mieux que simplement honorables, et je ne veux citer ici d'autres noms que celui d'Henry Mériot, qui, au delà des régions proches de la Saintonge, vibre au seul énoncé de ce nom? Il fut un poète conscient, sûr, probe, dont les accents, si l'on veut, n'ont pas la puissance de reculer les bornes des domaines poétiques; il se peut, mais quelle nette probité de la pensée, quelle douceur sincère du sentiment, quelle flamme soutenue et pure dans la conduite de ses poèmes! Il compte parmi ceux en faveur de qui on aimerait que certaines valeurs fussent inversées, ou, pour mieux parler, rétablies. Que d'habiles tapageurs, que de trapézistes et de saltimbanques usurpent l'attention qui devrait se fixer, avec émotion, sur des œuvres de sincérité, en dépit de la discrétion et de la modestie de leurs auteurs! Et puis, cet amour tenace, empli de respect, pour l'universelle poésie, celle qu'il chérissait dès l'enfance et dont il demeurait épris, en ses derniers jours, se souvenant de cette jeunesse où il était, comme il le chante, possédé

Du mystère des harmonies;
O l'adolescent obsédé
Par des musiques infinies,

Que je fus, dont je me souviens,
Sous les grands ormes, dans l'espace;
Quels poèmes aériens
Me disait la brise qui passe...

Il pratiquait volontiers l'octosyllabe, à la manière de Théophile Gautier et de Théodore de Banville, ses maîtres préférés, mais savait aussi, à leur exemple, emplir de noble et forte substance la structure de ses alexandrins.

J'aime que, dès le titre de son ouvrage **Sens de la Terre**, l'auteur, Pierre Van der Meulen, marque du mot : **Symphonie**, le souci qu'il a eu de composer un ensemble : chaque partie de la composition formant en elle-même un tout n'acquiert une signification absolue que par ses relations, suggérées ou, selon le cas, définies, avec celles qui précèdent ou qui suivent. Je crois bien que c'est la première œuvre d'un poète, dont je ne sais rien; sans doute est-il de descendance fla-

mande, son nom en est garant, mais les images qui hantent son imagination donnent à penser qu'il a vécu, peut-être qu'il naquit, dans quelque recoin des Alpes, vers le sud même, non loin de la Méditerranée, car s'il invoque des noms d'aèdes entre les autres sublimes, ce sont aussitôt ceux d'Homère et de Mistral,

Eumélos, vers le soir, lorsque nous reviendrons
Par le sentier qui passe entre les vieilles vignes,
Cueillant des fleurs, perdant à chaque pas des pignes,
Savourant la leçon d'Homère ou de Mistral,
Si, dans le crépuscule où grandit l'âme humaine,
Chante pour nous, plaisante et déjà moins lointaine,
L'éternelle syrinx que la terre entend mal,
Nous n'aurons pas perdu tout à fait la journée :
A l'ombre des grands pins de notre destinée,
Satisfaits de l'instant, de la mort oublieux,
Nous aurons découvert la sagesse des dieux.

On aperçoit, dans ce morceau que j'ai pris plaisir à citer, la sagesse à quoi aboutit la recherche d'une âme, en vérité moins inquiète, semble-t-il, que curieuse, et diversement émue par le thème éternel des souffrances infligées à la race humaine, et de la mort. Ce thème de la mort, à divers endroits du poème, passe du sacrifice de soi consenti par la reine Alceste au dépérissement si doucement accepté, à l'ombre des sanatoria de la montagne, par tant de virginales et splendides créatures, qui se livrent, et attendent, toujours confiantes :

Nous sommes, nous étions vivantes. Le futur
De tout verbe est proscrit entre nous. Le soir tombe.
A l'affût d'un dernier passage de palombes,
La mort entre les pins dispose des filets.
Nous acceptons la vie à son dernier chapitre.
Nous vivons et nos cœurs se trouvent satisfaits
De ce ruissellement sur d'innombrables vitres
D'un flot de clarté plus onctueux que le miel,
De ce calme déjà presque surnaturel...

car c'est l'heure bienvenue où toutes les chambres ont ouvert leurs volets au soleil, et où les jeunes femmes se peuvent,

allongées sur la terrasse ou le balcon de bois, donner encore à Phoibos, le dieu pur, pour quelques instants.

La symphonie de la sorte grandit, se développe, se déroule des aspirations secrètes et chaleureuses de l'adolescence dont la lecture, le rêve ont nourri les vœux ardents et les désirs, à travers la forêt montante, satisfaite ou non, des réalisations momentanées, des activités successives, des acquisitions et des conquêtes d'orgueil ou de fierté, que heurtent de stupeur et de deuil les assauts mensongers de la vie, jusqu'au parvis plus paisible où se résigne la pensée, qui désormais voit, sent, comprend ce qui l'environne, la nourrit de tristesse peut-être mais aussi de sa beauté éphémère. La vie est simple, à la prendre telle que désormais on s'y livre :

Métamorphose, et la dernière, de l'esprit,
Après les parades honteuses.
Comme je te désire, ô mer silencieuse,
Qui bat le rempart de granit !

Flux et reflux de la pensée
Dans l'âme inquiète ou reposée.
. . . .
Nous avons vu le feu grandir
Et le vent disperser la cendre
Et la crainte s'évanouir.

Je ne m'arrête qu'à un des aspects de cette abondante et puissante symphonie, qui utilise tous les moyens du chant verbal, toutes les ressources les plus diverses de la prosodie et du rythme. Certes parfois, une défaillance égare dans un méandre obscur le dessein de l'auteur, quelque facilité trop lourde de son ou de ton prosaïque, une sentence au lieu d'un élan qui chante et qui éclaire, mais vétilles que tout cela, de même que l'inadvertance d'une erreur grammaticale, où se lit, au début d'un vers (page 78) : « Je l'*eus...* » où il faudrait : « Je l'eusse proclamé fol... » Du prologue à l'épilogue, à travers les prestiges suscités de la *Mort d'Alceste,* de *Présence,* de *Naissance de la Tragédie,* de *la Mort de la Maison,* d'*Eumélos et la Forêt,* d'*Animus,* d'*Anima,* et du *Chemin de Terre,* un souffle magistral soutient l'édifice sonore et imagé

de ce poème où s'affirme un nouveau, un remarquable poète, voué, j'y ai foi, aux créations les plus hautes.

Après les *Cygnes Noirs,* dont le *Mercure de France* a donné l'édition définitive, Léon Bocquet réunit dans un nouveau volume aux poèmes qu'il intitule **Ciguës,** ses recueils antécédents : *Evocations de Flandre, Lumière d'Hellas, Crucifixions,* et connaît ainsi la destinée enviable du poète à qui le destin a accordé de voir réunie son œuvre poétique complète, je veux dire de s'être accompli, offert et présenté dans la somme complète de ses desseins et de ses réalisations. Il est intéressant de le suivre et de le voir évoluer des *Evocations de Flandre,* d'inspiration toute objective, paysages évoqués, et de la *Lumière d'Hellas* qui est le rythme de sa pensée pétrie de savoir et de songe à la fois sensible et érudit, aux *Crucifixions* des années maudites qui le ramènent par les mâles sursauts de ses plus légitimes indignations à la foi religieuse; par *Ciguës,* elle s'exprime dans la résignation aux douleurs et aux peines, dans l'attente chrétienne de la mort. Il est à remarquer, en même temps, qu'il y délaisse presque partout l'usage de l'alexandrin pour celui d'un octosyllabe en quelque sorte plus dépouillé, plus intime ou du moins discret et presque décoloré, qui sans doute sera et restera l'expression la plus définitive de son loyal talent.

Au Palais du Roure, en Avignon, vécut, on le sait, Louis Le Cardonnel ses dernières années; c'est là que le peintre ardent, et si mal connu, Henry De Groux, qui lui aussi a disparu dans la mort, eut l'occasion « aux lueurs de l'arc-en-ciel », le 1er août 1927, de dessiner la gracieuse image de Mme François Vaucienne, auteur de ces poèmes réunis sous le titre de **Chants dans la Nuit.** Une première partie, *Stances à Pierrot,* est, quoique mêlée de sentiment assez farouche et de mélancolie fière, faite de poèmes où valent surtout l'adresse technique, le tour spirituel, la prestesse du rythme et de la diction. Des *Sonnets* rappellent les fastes d'Avignon, Pétrarque à Carpentras, sa mort à Arquà; des *Chansons à mettre en musique* encore précèdent les deux parties les plus essentielles du recueil : *Rimes graves,* où se peuvent lire des poèmes de belle et haute tenue comme l'*Inquiétude de saint Augustin* et les stances dédiées à *Maurice Burrus,* qui a fait

apparaître au jour les ruines glorieuses de Vaison-la-Romaine, et enfin, plus intime et personnelle, la série intitulée *Simple Histoire,* où l'auteur, en des vers amples, serrés, qui chantent et pénètrent l'âme, invoque d'un ton précis *l'Illusion de l'oubli,* la *Résignation,* le *Renoncement.* Il y a de la flamme dans ces vers qui s'élancent parfois comme impromptus pour se reployer soudain, plus mystérieux et pleins d'ombre, avant de surgir encore dans plus de passion toujours fervente et contenue.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jules Romains : *« Les Hommes de bonne volonté » : Prélude à Verdun, Verdun,* **Flammarion.** — **Marcel Jouhandeau** : *Chroniques maritales,* **Gallimard.** — **Georges Blond** : *Prométhée délivré,* **A. Fayard.** — **Félix de Chazournes** : *Caroline ou le départ pour les îles,* **Gallimard.** - **Mémento.**

Les deux nouveaux volumes des « Hommes de bonne volonté », **Prélude à Verdun, Verdun,** qui viennent de paraître, nous remettent en mémoire que M. Jules Romains est le créateur de l'*unanimisme.* Ils évoquent la guerre, en effet, sorte d'hydre aux cent bras, de monstre composé de tous les individus qui la font et dont les multiples personnalités — sans proprement abdiquer ni se renoncer — lui dévouent un peu de leur âme, avec leur temps et leur sang. Il faut lire, à cet égard, le chapitre que M. Jules Romains intitule : « Comment Verdun arrive à tenir », et qui se présente sous l'aspect d'une sorte de méditation à deux voix : celles de Jallez et Jerphanion, les anciens camarades de Normale (l'incarnation de l'*homo duplex,* qui est en notre auteur) — sur la nature du cataclysme. On se rappelle les choses admirables que disait, naguère, Jallez à Jerphanion du « témoignage », qui est à l'origine de ce sentiment unique : l'amitié, à propos du tableau de Rembrandt, *Les Pèlerins d'Emmaüs.* Jamais plus belle occasion ne leur a été donnée, qu'à présent, d'attester un événement sans pareil, et de le soumettre au contrôle de l'intelligence, pour pouvoir le définir et le « restituer ». « Quelle est la force qui est assez grande pour maintenir ces millions d'hommes dans un supplice qui ne finit pas? » Cette force, M. Jules Romains n'est nullement en peine d'en découvrir les éléments constitutifs, grâce à la collaboration de son

réalisme critique et de son imagination épique. Mais il me semble que son développement a été en partie faussé par l'idée même de « supplice » interminable qu'il a admise à son point de départ. L'unanimisme exigeait que les raisons qu'il a trouvées à l'*endurance* des soldats fussent, surtout, de caractère social. Certes, je ne nie point celles-ci; mais il y en a d'autres que M. André Foucault a indiquées dans son très beau livre de guerre, *Le Héros*, et qui sont d'ordre animal. Mais, d'abord, le *combattant* est une entité. Ce ne sont pas toujours les mêmes qui se font tuer, quoi qu'on ait dit. Il en est allé des « poilus » de 1914-18 comme il en va des eaux de la rivière, qui se renouvellent constamment. Et puis, l'homme est beaucoup moins civilisé qu'on se plaît à le croire, en général. Pour beaucoup de combattants, la guerre a été une espèce de fête des instincts; elle a marqué pour des milliers et des milliers de paysans (on sait la proportion de soldats fournis par les campagnes), habitués à se nourrir de soupe et de lard, une ère de bombance continue... Rentrés chez eux, nombre de combattants n'ont plus trouvé que fadeur à la vie, après les intenses heures où leurs atavismes s'étaient retrempés. Ils ont repris avec ennui leurs besognes tout le long du jour poursuivies... Jallez et Jarphanion sont des intellectuels, il est vrai. Mais j'en ai connu que, seule, la guerre a purgés d'un souvenir tenace, de qui elle a extirpé, par exemple, un ancien amour qui leur tenait encore à la chair et au cœur par de profondes racines; bref, qu'elle a rendus, si j'ose dire, à leur *pureté* primitive. Se battre est, pour l'homme, une de ces fatalités qu'il accepte; et dire cela ce n'est qu'en partie donner raison à Joseph de Maistre. Il s'invente des excuses, sans doute; et je crois, comme M. Jules Romains, qu'en Allemagne on voyait dans la guerre une occasion « d'augmenter l'honneur de la patrie », en France, la nécessité de défendre un idéal, un principe, la cause de l'humanité. Et puis on défendait *la terre* (je ne dis pas expressément *sa terre*, à soi); on avait, dressé sur le sillon symbolique, un ennemi à combattre, qu'il fallait vaincre... Ceci dit, et sur quoi on pourrait longuement épiloguer, il n'en demeure pas moins incontestable que l'évocation, *la peinture* que nous fait M. Jules Romains de la guerre est *exacte*, et d'un grouille-

ment, d'un mouvement magnifiques. On aurait tort de croire, cependant, qu'il ait voulu jeter le discrédit sur le militaire, les képis à feuilles de chêne, en burinant le portrait du général Duroure. Le personnage est vrai, cruellement vrai; et M. Jules Romains s'est montré impartial en faisant intervenir la chance dans sa réussite. Mais le pourcentage des types méprisables de son espèce est moins élevé, à bien voir, dans l'armée que parmi les parlementaires. On s'improvise moins facilement général que député, d'ailleurs; et si d'avoir passé par l'école n'est pas une assurance de capacité, ce pourrait être une garantie de compétence... M. Jules Romains excelle à mêler la fiction à l'histoire, et à se servir de l'une pour éclairer l'autre. Le récit qu'il fait de l'entrevue de Guillaume II avec le conseiller dont les avis le décident à ordonner l'assaut de Verdun est digne de devenir la vérité de demain, s'il n'est que la légende d'aujourd'hui. Et quelle couleur dans l'entrée de Jerphanion à Verdun en flammes, l'attaque où le camelot du Roi, Wazemmes, meurt « en caporal républicain » ! On ne se lasse pas d'admirer l'invention de M. Jules Romains, créateur d'images (voir, notamment, le chapitre sur « la course à la mer »); la puissance de son ironie qui s'étale comme de massives vagues de lave, à la façon des amplifications de Victor Hugo : « il n'y avait nulle part une tête pour penser cette guerre, qui se répandait, qui s'insinuait, qui allait produire ses métamorphoses un peu partout... » — « Les hommes de bonne volonté » continuent d'être un régal pour ceux qui demandent au roman autre chose que du romanesque : un stimulant pour l'esprit, et qui ne rougissent pas de chercher en lui *une* réponse, sinon *la* réponse aux questions qu'ils se posent sur les sujets dominants de leur époque.

Il faut espérer que le prix Lasserre, qui vient d'attirer l'attention sur M. Marcel Jouhandeau, aidera à la diffusion de ses livres, car il est peu d'écrivains de valeur aujourd'hui qui soient aussi (je ne dis pas méconnus) mais inconnus que lui, du public. Preuve, encore une fois, malgré l'optimisme de commande de certains de mes confrères, qu'à l'époque actuelle il n'y a pas moins d'*ignorés* que jadis ou naguère. C'est plus que jamais l'éternel jeu : pour ne pas être dupes

de la confusion générale, on se repasse les mêmes, et l'on recommence... M. Claude Mauriac, qui a consacré, tout récemment, sous ce titre : *Introduction à une mystique de l'Enfer,* une étude pertinente à l'œuvre de M. Marcel Jouhandeau, est-il en partie responsable du revirement qui vient de s'opérer en faveur du père des *Pincengrain?* Peut-être, et je l'en félicite. En tout cas, il est remarquable qu'on tentait une explication, une exégèse, si l'on veut, des romans de M. Jouhandeau, alors que l'on ne vendait pas mille exemplaires de chacun de ceux-ci... Le dernier, **Chroniques maritales,** constitue l'un des réquisitoires les plus accablants que je connaisse, non contre la femme, à proprement parler (qui n'est ni pire ni meilleure que l'homme) mais contre « l'épouse », que l'on pourrait assimiler à une espèce de fonctionnaire. Humilier l'homme — devenu le mari, — le diminuer, miner sa grandeur (ou son orgueilleuse solitude) comme le termite celle de l'arbre, tel semble bien être, en effet, le rôle — que l'on ne saurait dire divin que par antiphrase — de cette créature nullement prédestinée, mais dont la vie de ménage fait l'ennemie. « Ma grandeur était si vraie, si pure, si haute, si inexpugnable, j'étais une forteresse et je ne suis plus qu'une ville ouverte, occupée par l'ennemi... » Ces mots par lesquels s'ouvrent les *Chroniques maritales,* les résument tout entières. Le « je » de M. Jouhandeau n'a trouvé en sa femme, Elise, ni « un appui moral, ni une amitié, ni une alliance, ni une collaboration », ce que l'on persiste à croire, communément, que l'homme obtient de l'être auquel il lie son destin, pour des raisons sociales ou de convenance, plus rarement sentimentales et même sexuelles. Duperie! Et qui plus est, humiliante et ridicule duperie! L'époux est battu sur le terrain qu'il croit avoir choisi, et où il est fatal qu'il s'enlise. On ne se leurre pas impunément de l'espoir de faire d'une autre la moitié de soi-même — à moins de se réduire en deux, car on ne se double pas. Mais en même temps que l'époux souhaite la mort libératrice de l'épouse, il prie pour qu'elle vive et que la torture qu'elle lui inflige continue. Est-ce parce que l'on est déçu qu'on aime, conjugalement parlant, comme le croit M. Jouhandeau? Il se peut; à moins que l'époux ne chérisse, dans le mariage, quelque chose qui

n'est ni lui, ni l'épouse, mais le couple, une entité qui le dépasse, un monstre à deux têtes et à deux cœurs, mais à un seul corps — dans lequel il ait, surtout, le pouvoir de s'inquiéter, de souffrir... (voir l'*Epithalame* de M. Jacques Chardonne). Faut-il dire, après cela, que le sentiment de M. Jouhandeau, vis-à-vis de l'espèce humaine, est pessimiste, cependant que pitoyable? Ce chrétien, en tout cas, ne voit pas le monde autrement que le plus désenchanté des disciples de Zénon; et l'on retrouve en lui quelque chose de l'accent de Rimbaud, ce qui ne laisserait pas de confirmer le jugement porté par M. Paul Claudel sur l'auteur des *Illuminations*. « L'enfer », dit d'autre part M. Godeau (dans *M. Godeau intime*) « l'enfer est la plus grande souffrance de Dieu, avant d'être la mienne... » Supplice nécessaire? Supplice accepté, sinon voulu? Mais pour en revenir aux *Chroniques maritales*, quel réalisme — de caractère confessionnel — dans ce récit! Où ai-je relevé, à leur propos, l'épithète de « gaillardes »? Il n'en est pas qui convienne moins à ces aveux d'une si complète humilité. Il y a du mystère, et, j'y consens, de l'obscurité, dans cette transcription, sans artifice, des faits les moins romanesques, les plus quotidiens d'une existence conjugale. C'est qu'elle a des dessous, une profondeur qu'elle emprunte à la vérité essentielle, subconsciente, celle-là même que décèlent nos gestes, en apparence les plus innocents, les plus irréfléchis ou les plus gratuits et les plus vulgaires. M. Jouhandeau arrache sa phrase à la pensée que lui inspire la sensation brute. Il ne stylise pas. « Dieu seul est avec nous, dans notre secret, dit-il à la fin de ses *Chroniques;* qu'importe que les autres aient compris? » C'est admirable; mais cela explique, n'est-ce pas, qu'il n'ait qu'un auditoire restreint. Une remarque, en finissant : que la plus grande part des meilleurs écrivains actuels soient catholiques ou d'inspiration chrétienne,. cela ne devrait-il pas nous donner à réfléchir?

C'est aussi, mais par un détour, un réquisitoire contre le mariage, que le roman de M. Georges Blond, **Prométhée délivré,** qui emprunte satiriquement son titre au magnifique poème de Shelley : *Prometheus unbound*. Le héros de ce roman, Félix Calviac, donne pour excuse à sa faiblesse,

quand il cède au démon de midi, la sottise et l'incompréhension de sa femme, il est vrai. Cette trop vigilante créature ne lui a jamais fait la grâce de s'interrompre de le juger, de lui passer une erreur ou une défaillance. Il a joué à l'avocat d'affaires, à Albi, au président du Conseil général, pour se distraire (« tresser de la paille dans sa prison ») et il serait, demain, sénateur, si l'amour ne se dressait sur son chemin, sous la figure d'une certaine Claudine, qui fréquente un groupe de *gangsters*, et dont l'âme est, à la fois, un peu celle de Manon et de quelque femme fatale, très moderne. Calviac ne se délivre donc que pour changer de chaînes. Comme lui, sa fille, Jeanne, qui est laide, morose, obsédée sexuellement, ne se soustraira au tourment dont elle est la proie que pour attraper la plus démoralisante des maladies. Elle se donne à un garagiste-aviateur, qui la contamine, en effet — qui l'*avarie*, aurait dit Brieux. Ne cherchez pas à dégager une morale de tout cela. Ce que l'on peut conclure de *Prométhée délivré* de M. Blond, c'est — et son allusion au personnage mythique nous y invite — que la fatalité mène les hommes, et qu'ils n'échappent à un mal que pour tomber dans un pire, ou, plus chrétiennement, que la vie est une épreuve. M. Blond, qui aurait pu donner dans le roman naturaliste, a évité cet écueil, grâce autant à son ironie qu'à son lyrisme. Il ne semble pas prendre très au sérieux le rôle politique de Calviac dont il est facile de s'imaginer ce qu'un écrivain de la fin du siècle dernier, ou des dix premières années de celui-ci (un Octave Mirbeau, par exemple) aurait pu faire. Son éloquence n'est pas déclamatoire; il sait aborder les situations les plus délicates avec un tact auquel nous ne sommes plus habitués. Mais ce n'est pas par hasard que le nom de l'auteur du *Calvaire* est venu tout à l'heure sous ma plume. De Mirbeau, M. Blond a l'âpreté, la passion, la verve amère, et il n'évite la caricature que de justesse. Son livre (où l'on pourra trouver deux romans, mais qui n'a voulu que présenter deux thèmes parallèles) a beaucoup de force et d'accent. Je crois que le talent de ce jeune romancier s'imposera bientôt.

Le roman est joli, délicat, que ces dames du « Prix Fémina » ont couronné : **Caroline ou le départ pour les îles**, par M. Félix de Chazournes. Et voilà, grâce à cet événement

littéraire saisonnier, l'attention du public attirée par M. de Chazournes lui-même, sur l'origine d'un certain courant romanesque dont on a fait à Alain Fournier le mérite d'être l'initiateur. M. de Chazournes cite, en effet, à propos de son récit, le nom de la suave héroïne de Gérard de Nerval, Sylvie. Il s'adresse à ceux qui ont brûlé de « feux mystérieux » pour la jeune fille et ses compagnes, chéri « les bois, les fêtes au village, la maison de la grand-mère, les inoubliables fantômes du Valois ou de Chevreuse ». A la bonne heure! Justice soit donc rendue au romantisme sans qui l'apparition insolite du *Grand Meaulnes* ne se fût sans doute pas produite, à une époque comme la nôtre, et sans qui, surtout, n'eût pas eu lieu l'éclosion toute livresque des contes nostalgiques à laquelle on a asssisté, depuis Nerval, Nodier, Gautier, et, à l'arrière-plan, Bernardin de Saint-Pierre, plus loin encore, Perrault. Une filiation bien française. Caroline, cette amoureuse pauvre, généreuse, trompée, a, d'ailleurs, l'élégance et la transparence des douces imaginations, naïves et malicieuses, de notre plus authentique génie; et l'on serait bien ingrat si l'on n'évoquait pas Clara d'Ellébeuse, à son sujet. Une féerie tendre, souriante et mélancolique, dorée par le soleil des îles, et que Francis Jammes eût aimée, on ne saurait mieux définir, à mon sens, un roman comme celui de M. de Chazournes. Il ne se résume pas; c'est par le détail qu'il séduit.

MÉMENTO. — Je suis heureux de signaler (la chose est rare) un véritable livre pour les enfants : *En douceur, les enfants..., en douceur,* par Mme Alice Verlay-Frapié (Desclée, de Brouwer et C[ie]). Les contes de ce volume, d'une inspiration morale excellente, ont le ton qui convient pour séduire des lecteurs puérils. Il faut autant de sensibilité que d'intelligence pour parler à la jeunesse un langage qui trouve en elle un écho. Le petit livre, illustré, de Mme Verlay-Frapié, est une réussite. — M. Dorian Raitzin fait songer à Jean-Paul Richter dans *Les déceptions d'Eliane* (Edition « Trèfle »), Il y a de la psychologie, de l'imagination dans cette dramatique histoire, à laquelle je reprocherai seulement quelques bizarreries de style, mais qui sont, peut-être, imputables — pour une part, au moins — à l'origine étrangère de l'auteur. — On prendra plaisir à lire les *Histoires ultra-parisiennes* par M. Robert Dieudonné (Editions de France). Quelques-unes couraient les rues et les salons,

déjà. Mais j'en ai trouvé un assez grand nombre d'inédites, et elles sont narrées avec aisance, avec finesse.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les Parents Terribles, trois actes de M. Jean Cocteau, au Théâtre des Ambassadeurs.

Lorsque Réjane était dans sa gloire, la dramaturgie à la mode exigeait qu'il y eût dans toute comédie nouvelle un acte qui se déroulât au cours d'une réunion mondaine où apparaissaient de très belles robes, portées par de très jolies femmes. Gabrielle Dorziat, si je ne me trompe, se séparait avec éclat de la ravissante troupe de ces mannequins de théâtre. Plus jolie femme que toutes les autres, elle se trouvait en possession déjà d'un talent rare par sa qualité. Le rôle qui lui incombait généralement était celui de l'amie ou de l'ennemie de Réjane (ou du moins du personnage tenu par Réjane, on m'entend bien). Si elle n'était point sa confidente, elle était sa rivale. Elle était celle dont elle triomphait ou par qui elle était vaincue au dénouement. Celle qui lui prenait, ou à qui elle prenait, son amant ou son mari. Et l'illustre comédienne se trouvait rajeunie de toute la différence d'âge qui la séparait de sa jeune camarade, si proche encore de ses débuts. D'autre part elle y trouvait des qualités qui faisaient d'autant mieux valoir les siennes propres, qui permettaient à sa sensibilité, la plus riche qui fût, de s'épancher avec effusion. Dorziat dès cette époque était retenue, mais non point jusqu'à la sécheresse, discrète sans aller jusqu'à la froideur, intérieure sans qu'on pût la taxer d'insensibilité. Elle possédait alors tout ce qu'on admire en elle aujourd'hui.

Je ne me propose pas de retracer dans son détail l'existence théâtrale de cette remarquable comédienne. Outre que cette carrière me semble avoir été irrégulière et capricieuse, avec des éclipses et des absences les plus sympathiques du monde, j'ai été un spectateur irrégulier moi-même, à qui il advenait de s'écarter durant de longues années de la chose théâtrale et d'ignorer aussi bien qui jouait que ce qui se jouait. Mes souvenirs ne me serviraient donc de rien pour tracer un tableau d'ensemble de sa carrière. Mais la voici qui reparait

à mes yeux en possession d'une maîtrise supérieure. Elle joue du Giraudoux, elle joue du Cocteau, c'est-à-dire des auteurs qui réclament assurément de leurs interprètes un maximum de pénétration collaboratrice, et elle se trouve avec une incroyable aisance au niveau de ces auteurs difficiles (étant donné que j'entends ici « difficile » au sens où le prendrait un jeune latiniste, parlant de Tacite ou de Lucrèce). Elle met à leur service une beauté souveraine, une intelligence qui ne fait jamais obstacle à la spontanéité, et je ne sais quoi d'authentique qui installe toujours le spectateur en face de la vie même.

Je n'ai pas à rappeler ici ce qu'elle fut dans l'*Electre* de Giraudoux, mais on la sent, dans la comédie de Cocteau, si identique à la femme qu'elle joue, qu'on ne distingue pas laquelle est l'envers de l'autre, de la comédienne ou de la création littéraire.

On ne saurait dire que le personnage qu'elle représente soit le principal des **Parents Terribles,** puisqu'il est possible au contraire de raconter l'anecdote qui fait le fond de cette pièce sans le mentionner. A quoi se résume-t-elle en effet? A ceci. Un garçon d'une vingtaine d'années cherche à s'évader du milieu étouffant où il vit. Sa mère, en qui l'amour s'est développé comme une névrose, le tient dans une dépendance où il se sent à la fois asservi et idolâtré. Il réussit à lui échapper, mais la fatalité veut que ce soit pour devenir, au dehors, amoureux de la maîtresse de son père. On voit le drame et les conflits qui en résultent. Le garçon est incapable de renoncer à son amour. Le père se sacrifie au bonheur de cet enfant impulsif, mais la mère mourra plutôt que de céder son fils à une étrangère. On voit que toute la partie pourrait se jouer entre ces trois êtres et qu'il serait imaginable de la voir se dérouler sans que personne d'autre intervînt dans ses péripéties. Mais Cocteau a conçu la figure de femme qu'interprète Gabrielle Dorziat et voici que tout le drame semble suspendu à cette création singulière, de telle sorte qu'on ne le concevrait plus sans elle.

Tout d'abord il semble bien qu'elle soit responsable de l'atmosphère où il se déroule; sœur et belle-sœur des parents terribles, de cette mère insensée et de ce père médiocre, elle

vit avec eux, les dominant de son intelligence pratique et lucide, les entretenant à peu près, mais aussi goûtant une sorte de volupté à les maintenir dans l'abjection morale où ils se vautrent. Elle pourrait aménager pour ces bourgeois déchus l'ordre dont ils ont besoin, mais qu'ils sont incapables de faire régner par eux-mêmes. Elle préfère voir la poussière et le linge sale s'amasser autour de ces êtres faits pour être servis et que déclasse la nécessité de se servir eux-mêmes; l'eau devient fangeuse dans leurs cuvettes mal rincées : que lui importe puisqu'elle traverse toute cette boue sans se crotter. Elle le croit du moins.

Responsable de la corruption du milieu que l'on nous présente, cette femme l'est aussi des faits qui vont s'y dérouler. Sans elle la plupart des événements qui vont surgir n'auraient pas lieu. Si elle n'était pas là, la rivalité du père et du fils pourrait n'être pas connue de ce dernier. Puisqu'elle engage ce père étrange et faible à se sacrifier quand le conflit a éclaté, elle pouvait aussi bien l'y engager auparavant. Les personnages éviteraient le drame. Mais c'est elle qui a envie du drame. C'est elle qui, au lieu d'apaiser en sa sœur un amour maternel anormal, excite secrètement cette passion et l'aide à grandir. Peut-être est-ce elle qui pousse la malade à se droguer jusqu'au suicide; et qui assurerait qu'elle ne la laisse pas succomber à un mal dont on pouvait la sauver? Cette personne bien coiffée, nettement vêtue, si correcte et si lisse qu'elle paraît tout d'abord sans mystère est à la fin du compte la plus secrète et la plus compliquée de toutes celles qu'on nous montre. Car enfin les trois autres, le père, la mère, le fils, ne sont qu'organes et impulsions; mais elle, elle est agencement et préméditation. Elle est toujours là pour donner le coup de pouce du destin, pour susciter des événements, sinon des catastrophes, pour remonter ce que l'auteur nomme si bien des machines infernales, pour les disposer comme une surprise au pied des maisons qu'habitent ceux à qui elle veut du bien, pour avancer ou retarder leur système d'horlogerie. Cette Euménide en costume tailleur est heureuse quand tout saute, mais elle se dispose alors à panser les blessés et à ensevelir les morts. Dire qu'on ne voit sur elle aucune trace d'artifice excéderait un peu ma pensée. Mais

on ne construit pas un tel personnage par la seule imitation de la vérité. Elle vit d'une vie extra-véridique, mais qui cependant ressemble à la réalité d'une manière quasi hallucinante.

PIERRE LIÈVRE.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — En cette dernière période, beaucoup plus de promesses que de nouveautés. Les exploitants prennent de plus en plus l'habitude de garder, grâce au succès, le même programme durant plusieurs semaines, et, par suite, les productions nouvelles sont plus rares. Passons rapidement sur *La Route enchantée,* aux Agriculteurs, dans laquelle Charles Trenet fait une concurrence sérieuse à Tino Rossi près de ses jeunes admiratrices. Voici, à l'Apollo, un spectacle composé de deux films de genres différents, selon l'usage dans cette bonne maison, qui, sans être sensationnels, sont néanmoins agréables. Le premier, *Rêves de Jeunesse,* montre la nombreuse famille d'un excellent homme, compositeur de musique un peu toqué, dont les quatre filles rencontrent des destinées diverses selon leurs caractères. Les jeunes comédiennes chargées de ces jolis rôles, Priscilla Lane, Rosemary Lane et Lola Lane, leurs camarades masculins, John Garfield, Jeffrey Lynn, ont fait preuve d'un égal talent. *Menaces sur la Ville,* qui complète la soirée, est l'une de ces histoires de rackets si souvent apportées d'Hollywood. L'autorité entreprend de purger la ville d'une bande de malfaiteurs qui la rançonnent, et l'on a revu avec plaisir Géo Brent, toujours égal à lui-même, Humphrey Begart et Gloria Dickson qui mêle à ces aventures sa beauté et sa bonne grâce.

Werther, au César, est l'adaptation à l'écran du chef-d'œuvre de Goethe par MM. Crommelynck et Ophüls, qui n'ont pas tout à fait réussi à nous restituer le célèbre roman. C'est que, peut-être, la beauté et la force du drame allemand résident surtout dans une tragédie intime dont il était particulièrement malaisé de réaliser les signes extérieurs au cinéma. Le dialogue ne déconcerte pas trop, et heureusement l'interprétation de Pierre-Richard Wilm fut assez émouvante à certains instants. Jean Galland est remarquable dans le

mari, qu'il tient avec une dignité et une tenue qui soutiennent ce personnage difficile. Par contre, l'immortelle Charlotte fut confiée à une artiste qui n'était pas de classe suffisante et que je ne veux pas désobliger en la nommant. La mise en scène est soignée avec une juste couleur locale, mais les costumes auraient peut-être gagné à plus de simplicité.

Cependant, voici, pour éclairer un peu cette période assez terne, deux œuvres tout à fait intéressantes. A Marignan, les *Trois Valses,* tirées de l'opérette si fêtée aux Bouffes, et *Hôtel du Nord,* à Marivaux.

Les *Trois Valses,* tout en n'offrant point la même netteté qu'au théâtre, restent pourtant un spectacle agréable, dans lequel Yvonne Printemps et Pierre Fresnay ont retrouvé leur succès des Bouffes. Il ne semble pas que le metteur en scène ait déployé toute l'adresse nécessaire au point de vue technique, et la photographie n'est pas toujours irréprochable. Enfin, à l'écran, l'opérette, selon la formule du genre, avec ses alternatives de chant mal relié avec le dialogue, surprend toujours quelque peu.

De toute cette quinzaine, *Hôtel du Nord* confirme que l'arrivée de Marcel Carné est pour le Cinéma un gain considérable. Il serait en effet difficile de retrouver antérieurement un film de cette perfection. Le sujet, tiré du beau roman que l'on sait, est resté net et clair à l'écran, et le metteur en scène l'a encadré dans une série de prises de vue d'une hardiesse, d'une ingéniosité vraiment nouvelles. Enfin, en même temps qu'un technicien de premier ordre, le metteur en scène semble doué du don assez rare d'agir sur ses interprètes et de les obliger à se surpasser eux-mêmes. Annabella n'est plus seulement la charmante artiste qui s'est imposée depuis longtemps à nous, elle a fait des progrès immenses et elle a conféré à la petite héroïne une sensibilité et un pathétique bien émouvants. Jean-Pierre Aumont lui donne la réplique de façon impeccable et Louis Jouvet, dans un personnage équivoque et inquiétant, mène le jeu de façon magistrale. Nous eûmes la surprise de retrouver Brunot, l'excellent Cyrano de l'autre soir, dans un rôle de mastroquet jovial et bon enfant, où il montre un naturel que nous ne lui connaissions pas rue Richelieu. Enfin, la mise en scène, par son réalisme sans

outrance, comme stylisé, vaudrait à elle seule la peine d'aller voir ce grand film, qui pourra être étudié avec fruit par nos rivaux américains.

ANTOINE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Paul Couderc : *Parmi les étoiles*, Editions Bourrelier.

Alors que tant de vulgarisateurs médiocres ont transposé — sciemment ou inconsciemment — le « bourrage de crânes » dans la vulgarisation de l'astronomie, Paul Couderc poursuit, sans se lasser, son œuvre d'assainissement et de diffusion; nous nous faisons un devoir de la suivre au jour le jour, car tout ce que le grand public arrive à assimiler dans ce domaine, c'est à Couderc qu'il le doit.

Normalien de la promotion 1919, il publia successivement *L'architecture de l'Univers* (1), *Dans le champ solaire* (2) et cet admirable *Univers 1937* (3) : l'Académie des sciences s'honora en le gratifiant d'un de ses prix. Nous avons rencontré à deux autres reprises le nom de Paul Couderc : il nous résuma le Meeting du Centenaire de *l'Association britannique pour l'avancement des sciences* (4) et il vient de traduire le remarquable ouvrage collectif dû à six savants anglais (5).

Son dernier livre, **Parmi les étoiles,** réalise ce tour de force d'expliquer aux enfants de l'école primaire — mettons : des cours complémentaires — l'essentiel de l'astrophysique moderne, en 130 petites pages, ornées d'une soixantaine de figures et planches photographiques. Ne sourions pas en entendant parler d'école primaire : à notre époque béotienne et farcie de rhétorique, il y a tellement de gens qui, s'étant trouvés très bien à quatorze ans, y sont restés intellectuellement. Au surplus, cette analyse et les citations que nous y joindrons suffiront à montrer que l'auteur s'adresse moins aux adolescents tels qu'ils sont qu'aux adolescents tels qu'ils de-

(1) Gauthier-Villars (*Mercure de France*, 15 août 1930, pp. 148-151).
(2) Gauthier-Villars (*Ibid.*, 15 février 1933, pp. 152-154).
(3) Aux Editions rationalistes (*Ibid.*, 15 juin 1937, pp. 586-590).
(4) *Discussion sur l'évolution de l'Univers*, Gauthier-Villars (*Ibid.*, 15 avril 1933, p. 424).
(5) *Le progrès scientifique*, Alcan (*Ibid.*, 15 septembre 1938, pp. 670-675).

vraient être, pour participer normalement et dans la mesure de leurs forces à la rénovation spirituelle que l'humanité vient de vivre dans ces dernières années.

La science a fait une apparition très tardive dans l'humanité; ses débuts ont été pénibles et d'une lenteur difficile à imaginer. La préhistoire nous apprend que des hommes primitifs vivaient déjà sur la Terre il y a trois cent mille ans au moins. Or les plus anciens vestiges de notions dignes du nom de *scientifiques* ne remontent guère à plus de trois mille ans avant notre ère (p. 20). Il n'est pas étonnant que l'astronomie figure parmi les premières ébauches de la raison humaine. L'observation du ciel a préparé les esprits à l'idée que le monde n'est pas le domaine de la fantaisie, ni du désordre; elle a montré que l'Univers est soumis à des règles immuables ou, comme nous dirions aujourd'hui, qu'il est soumis à des lois (p. 21).

L'auteur met en parallèle l'insuffisance de l'examen visuel et la puissance de la photographie :

Si l'on tient compte des collines et des brumes, qui gênent toujours la visibilité au voisinage du sol, une vue ordinaire ne permet pas de discerner plus de deux mille étoiles à la fois; on croit généralement en distinguer bien davantage par une nuit limpide. Demandez, par exemple, à quelqu'un combien le disque de la pleine Lune cache d'étoiles, en moyenne; je doute fort que vous obteniez une réponse exacte. La vérité est surprenante : la Lune cache rarement une étoile, il faudrait mettre côte à côte quarante pleines Lunes pour cacher en moyenne une seule étoile visible à l'œil nu (pp. 87-88). Une lunette donnée peut photographier trente fois plus d'étoiles qu'on ne peut en voir avec elle (p. 90). Les plaques photographiques, qui accumulent la lumière, enregistrent environ un milliard d'étoiles : il n'est plus question de les compter exactement (p. 7).

Je n'insisterai pas sur les précisions passionnantes, données ici sur l'étoile la mieux connue, notre médiocre Soleil (6). Rappelons seulement qu'à sa température de 6.000° C, « chaque centimètre carré de sa surface fournit une puissance

(6) Signalons toutefois, à ce propos, trois erreurs faciles à corriger : 1° La comparaison (p. 30) imaginée pour faire comprendre l'aplatissement de l'orbite terrestre est fausse; 2° Il est inexact d'écrire (p. 47) que l'œil est un « appareil spécialement construit pour... »; ce finalisme est suranné et ne cadre pas avec les quanta; 3° La citation relative à l'émission solaire (p. 47) aurait besoin d'être rectifiée, car elle contredit le principe de Carnot.

de neuf chevaux vapeur »; cette surface minuscule serait capable « de remplacer le moteur d'une automobile moyenne, et de la faire marcher perpétuellement (p. 47) ». Insistons plutôt sur la place de l'homme dans l'immensité des cieux :

Il est curieux de signaler combien l'orgueil des hommes les pousse à se tromper : les Anciens n'hésitaient pas à placer notre chétive planète, la Terre, au centre de l'Univers (7). Cette erreur une fois dissipée, et le Soleil admis pour maître du système planétaire, nous voyons réapparaître le même genre de faute : dès qu'ils eurent entrevu l'existence de la Voie Lactée, les hommes s'empressèrent d'attribuer à leur Soleil une place de choix, au centre de cette vaste [lentille] (p. 14). Si nous représentons le Soleil par un grain de plomb d'un millimètre de diamètre, les autres étoiles seraient des grains analogues, séparés l'un de l'autre par une quarantaine de kilomètres de vide (p. 43). C'est cet isolement fantastique du système solaire qui fait son unité puissante, malgré la pauvreté et la dispersion de ses constituants (p. 34).

Ce n'est qu'en 1838 — il y a tout juste un siècle — que l'astronome allemand Friedrich-Wilhelm Bessel (1784-1846) réussit à calculer la distance qui nous sépare d'une petite étoile, rougeâtre et banale, qui porte le numéro 61 de la constellation du Cygne : elle est à un peu moins de onze années-lumière de nous; « événement fondamental pour la connaissance de l'Univers... » (p. 37) :

Nous sommes comparables à un puceron qui, faisant le tour d'un bouton de fleur, chercherait à reconnaître si son déplacement modifie la direction dans laquelle il voit un arbre situé à quelques kilomètres... Dans les cas les plus favorables, l'angle à mesurer est de l'ordre d'une seconde. Une seconde, c'est l'angle sous lequel on voit un dé à jouer, placé à deux kilomètres de distance (p. 38). Actuellement, la distance de quatre mille étoiles a été mesurée par le procédé direct (p. 39). [Mais, d'autre part], si l'on connaît la puissance émise par un astre, il est très facile de calculer son éloignement, d'après la grandeur sous laquelle il nous apparaît (p. 98).

Paul Couderc consacre d'intéressants développements à la Voie Lactée, au Chemin de Saint-Jacques, comme on dit dans nos campagnes :

(7) « Chacun de nous se croit le centre du monde, c'est la commune illusion : le balayeur de la rue n'y échappe pas. » (Anatole France, *Le Jardin d'Epicure*, p. 92).

Nous avons tous admiré, par une belle nuit, cette large bande phosphorescente, semblable à une traînée de lait, qui traverse la voûte étoilée comme une ceinture... Certains sages de la Grèce, comme Anaxagore et Démocrite, surent déjà, quatre siècles avant notre ère, se montrer perspicaces et prévoir qu'il s'agissait d'une accumulation prodigieuse d'étoiles trop petites et trop serrées pour qu'on pût les voir une à une (p. 9). C'est au cours du XVIIIe siècle que commença à germer l'idée que la Voie Lactée, au lieu de jouer un rôle accessoire, constitue l'édifice fondamental de notre ciel (p. 10). La Voie Lactée contient au moins cent milliards d'étoiles. Son diamètre mesure environ 100.000 années-lumière. Ainsi la lumière venue des bords lointains du Chemin de Saint-Jacques, cette lumière que l'astronome analyse aujourd'hui, est plus vieille, plus fossile, si j'ose dire, que les ossements de renne ou de mammouth, que les préhistoriens exhument des alluvions quaternaires (p. 12).

Ces quelques citations donnent une idée du ton à la fois didactique et enjoué de *Parmi les étoiles.* L'auteur nous fait connaître également les sœurs de notre Voie Lactée, les autres galaxies, dont certaines sont à 250 millions d'années-lumière de nous; il nous parle des nébuleuses galactiques, des amas globulaires, et à notre porte, de la brumeuse Vénus, de Mars et de ses prétendus canaux, de notre voisine la Lune. Tout cela, je le répète, en cent trente petites pages, accompagnées d'un index très commode (150 références) et d'une table analytique des matières.

La conclusion est grave et sereine :

La puissance que la science met entre nos mains n'est en soi ni bonne, ni mauvaise; ce sont les hommes qui s'en servent pour le bien, ou pour le mal. Un marteau, par exemple, n'a pas de valeur morale : qu'il enfonce un clou ou qu'il brise un crâne, il n'en saurait être tenu pour responsable. Il en est ainsi pour tous les produits de la science, qui peuvent servir au bonheur de l'homme ou être détournés vers des buts meurtriers. Au temps présent, l'astronomie est une des rares sciences qui ne se soient point prêtées à des fins guerrières : elle a gardé toute sa pureté d'instrument de culture intellectuelle... Dispersé sur un sol étroit, dont il est encore loin de tirer tous les fruits, le genre humain, au lieu d'organiser son propre massacre, devrait, d'un seul élan, exploiter sa planète avec un idéal commun : la recherche de la vérité (p. 128).

Pour tout dire, le petite livre de Paul Couderc précisera les idées de ceux qui se sont déjà intéressés à l'astronomie; mais, en outre, il initiera avec le minimum d'efforts ceux qui se prennent à rêver en regardant le ciel étoilé; et je ne doute pas qu'ils voudront compléter ces premières notions par la lecture de la dernière édition d'*Univers 1937*.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Ariste Potton et Jacques Comparat : *La Révolution qu'il faut faire*, Plon. — Mémento.

Combien nombreux sont les gens qui ont écrit des livres dans le genre de celui de MM. Ariste Potton et Jacques Comparat : **La Révolution qu'il faut faire!** Quel est le Français qui n'est pas capable de pondre ses 300 pages sur les maux du temps présent et sur leurs remèdes? Les maux, inutile de les dépeindre une fois de plus; ce qui est plus important, ce sont les remèdes. Voyons ceux que nous proposent ces deux auteurs qui, n'étant pas des spécialistes du droit constitutionnel, représentent assez bien le Français moyen, plein de bonnes intentions et parfois de bonnes idées, et chemin faisant nous verrons s'il n'y a pas à compléter ou même à rectifier leurs propositions.

Il faut démocratiser la République, commencent-ils par dire. Soit! Mais ils ne précisent pas comment. Complétons : en joignant aux chambres représentatives des consultations directes, nationales ou partielles au choix du Gouvernement. Ainsi, et seulement ainsi sera démocratisé notre régime qui est actuellement oligarchisé, étant aux mains d'une catégorie très étroite de politiciens variés et avariés. Un peuple se composant essentiellement d'une masse et d'une élite, évidence que personne n'a l'air de voir, il conviendrait qu'il y ait deux consultations, une de cette élite étudiant suffisamment les questions posées et une de la masse ajoutant ou rejetant les propositions de l'élite, procédure qui ne gênerait en rien le travail parallèle des chambres représentatives et leur contrôle politique du Gouvernement. Cette élite, forcément conventionnelle, serait composée d'au moins mille notabilités nationales désignées par le Président de la République d'accord

avec le bureau de l'Institut de France et le Conseil supérieur de la Légion d'honneur, ce qui donnerait toutes garanties pour la loyauté de sa composition ainsi que pour sa compétence et son indépendance. Ainsi la République serait démocratisée et dépoliticianisée, coup double!

Stabilité gouvernementale! exigent ensuite nos auteurs. Sans doute! Mais par quels moyens? ils ne le disent pas; disons-le. Le Président de la République, après consultation des présidents des deux chambres, nommera, chaque 1er janvier pour l'année, le Président du Conseil qui choisira librement ses collaborateurs, et dirigera le gouvernement pendant douze mois au cours desquels il ne pourra être renversé par l'une ou l'autre des deux Chambres que par un vote à la majorité des deux tiers. Ainsi sera-t-il à peu près sûr d'atteindre le 31 décembre où il passera la main à son successeur, et une très suffisante stabilité gouvernementale sera réalisée.

Indépendance! veulent encore nos Dioscures. Ici, entendons-nous. Le chef du Gouvernement doit être le très humble serviteur de la Nation s'exprimant soit par les consultations directes soit par les chambres représentatives. Mais sous réserve de leurs désaveux entraînant sa chute, il doit gouverner, en effet, en toute indépendance quotidienne. Pour cela deux moyens très simples. Il n'y aura qu'un plébiscite national par an et quatre sessions parlementaires par an, chaque session d'une semaine, temps bref mais suffisant : chaque Chambre écoute l'exposé du Gouvernement, formule des critiques, écoute la réponse et vote la confiance ou le refus de confiance; cela fait trois jours pour la Chambre des députés, et ensuite, de même, trois jours pour le Sénat. Donc plus de manœuvres de couloirs ni de peaux d'orange. Quant aux questions et interpellations, elles seront faites par écrit et insérées avec les réponses du Gouvernement au *Journal Officiel*.

Séparation des pouvoirs. Assurément. Et même sous-séparations parfois à l'intérieur des pouvoirs classiques. Dans le Parlement qui est lui-même scindé en deux Chambres, il devrait y avoir trois sous-séparations politique, législative et fiscale. La politique s'exercerait, on l'a dit, par les votes ou refus de confiance à la majorité des deux tiers, quatre fois par an. La législative serait réalisée par la création de six

Commissions législatives permanentes (droits civil, commercial, pénal, administratif, économique et sanitaire) composées chacune de 36 membres (12 sénateurs, 12 députés et 12 conseillers d'Etat ou jurisconsultes techniques cooptés par les 24 premiers). Enfin la fiscale s'exercerait par une grande Commission permanente de 48 membres (moitié sénateurs, moitié députés) accordant ou refusant les crédits demandés par le Gouvernement (qui aurait seul droit de les demander) avec appel à la Consultation nationale si le Gouvernement l'estime nécessaire.

A propos de cette séparation des pouvoirs il conviendrait de ne pas suivre trop servilement Montesquieu. En réalité, il n'y a, et il ne devrait y avoir qu'un seul pouvoir, celui du Gouvernement, mais contrôlé et limité par la Souveraineté de la Consultation nationale, par la prérogative politique, législative et fiscale de la Représentation parlementaire, par le droit d'interprétation et d'application de l'Autorité judiciaire et peut-être pourrait-on continuer par les compétences spéciales de divers grands corps existants (Cour de la Haye, Société des Nations) ou à créer (Parlement impérial, parlements régionaux, grands conseils techniques, grandes chambres consultatives). Il semble qu'avec tous ces freins souples et discrets, l'autocratie de nos politiciens serait jugulée et notre régime républicain enfin purifié de ses tares.

Continuons l'examen des propositions de MM. Potton et Comparat.

Une Constituante! Ce n'est pas nécessaire. Tout ce que nous venons de dire peut être fait par loi ou par décret, ou même par simple assentiment.

Une Chambre des députés, composée de 350 membres, élus au suffrage universel (les femmes y comprises) proportionnel et obligatoire, après une campagne électorale sans réunions publiques mais avec discours-programmes radiodiffusés, les frais d'élections étant aux frais de l'Etat pour les partis qui comptent au moins 100.000 adhérents. Soit! Mais on peut bien aller jusqu'à 500 députés. Et pourquoi ne pas donner aux enfants mineurs un suffrage individuel qu'exercerait, suivant leur sexe, soit le père soit la mère? Ce serait avantager

très légitimement les familles nombreuses qui sont la force présente et future de la nation.

Un Sénat, recruté comme aujourd'hui. Là, en constatant que ce recrutement n'arrive qu'à empoisonner de basse politique le pays tout entier, je proposerais une autre formule : le Sénat nommé pour un tiers par chaque Chambre et se cooptant le troisième tiers. Ce serait une modification à nos lois constitutionnelles, mais un voyage à Versailles est si peu de chose, et le nouveau Sénat serait si supérieur à l'actuel!

Le Président de la République aurait seul le droit d'interroger la Nation par voie de referendum et de faire appel à elle au cas de vote du Parlement renversant le Gouvernement. Je crois que ce dernier point n'est pas nécessaire; le Cabinet battu aux deux tiers n'a qu'à se retirer. Mais, en effet, le Président de la République devrait avoir plus d'indépendance qu'aujourd'hui, et pouvoir procéder à des consultations nationales ou à des désignations d'élites nationales sans qu'il ait besoin de contre-seing de ministre; de même en serait-il dispensé pour ses messages personnels adressés soit au Parlement soit au Pays.

Une Cour des Comptes qui, si j'ai bien compris, aurait autorité non seulement sur les comptables mais encore sur les ordonnateurs. Je n'y verrais aucun inconvénient, et d'autres freins à la gabegie seraient encore à créer.

Enfin aux institutions proposées par nos auteurs, j'en joindrais volontiers d'autres que j'ai indiquées dans mon livre *Au pays des leviers de commande*, notamment une Haute-Cour de caractère judiciaire et non politique, et un Tribunal d'honneur à sanctions purement morales, sans parler de diverses Chambres consultatives, celle des Contribuables, celle des Femmes, celle des Intérêts économiques, celle des Intérêts moraux. Toutes ces réformes qui ne sont compliquées qu'en apparence (au surplus tout ce qui est équilibré l'est un peu; ce qui ne l'est pas, mais pas du tout, c'est la trique; toutefois, j'aime à croire que personne ne la demande) nous donneraient enfin cette République digne de son nom et digne de sa devise Liberté, Egalité, Fraternité, que nous n'avons jamais eue.

Aujourd'hui tout est organisé contre la triple devise et contre la vraie démocratie au profit d'une *camarilla* (heureux

quand ce n'est pas une *camorra*) de politiciens qui fait le déshonneur et la ruine du pays. Les constituants royalistes de 1875 sont les premiers responsables de ceci, mais les exploitants radicaux-socialistes qui nous gouvernent depuis 1924, et même depuis 1902, et même depuis 1877, y ont leur part aussi. Et l'on voit très bien ce qu'il faudrait faire pour purifier et améliorer tout cela; mais comment le faire, c'est beaucoup plus difficile, les politiciens montent la garde! Malgré tout, espérons et dispensons-nous de redire une fois de plus le mot du Taciturne!

MÉMENTO. — *Annales sociologiques. Série C. Sociologie juridique et morale.* Alcan. Ce fascicule contient deux doctes mémoires, l'un de M. Lévy-Bruhl sur la personnalité collective, notion sociologique, l'autre de M. Ray sur la communauté internationale d'après les traités. La revue bibliographique qui fait suite est toujours un très utile instrument de travail. Dans un compte rendu d'un livre de Donald Green sur notre Terreur je note le chiffre auquel arrive cet auteur pour le nombre des victimes, 57.000; le tribunal révolutionnaire de Paris entre dans le total pour 2.639. L'état social des victimes est à peu près le suivant en centièmes : Ecclésiastiques 7, Nobles 8, Bourgeois 25, Paysans 28, Ouvriers 31. — A Soltykoff : *Les méthodes collectivistes de l'agriculture soviétique,* Société d'études et d'informations économiques, 282, boulevard Saint-Germain. Toutes les publications de cette société sont très sérieuses et consciencieuses. L'agriculture soviétique se fait sous deux formes : les Sovkhozes, exploitations d'Etat, et les Kolkhozes, exploitations dirigées par l'Etat, celles-ci donnant des résultats un peu meilleurs parce que, suivant le mot de Zochtonko, il est plus facile de faire courir les autres que d'agir soi-même. Dans l'ensemble et par rapport au temps des Tsars, l'agriculture soviétique est en régression (p. 23). Et l'incroyable c'est qu'il se crée une nouvelle féodalité, beaucoup de Sovkhozes étant répartis entre de hauts fonctionnaires (Litvinof, Vorochilof, Kaganovitch) qui disposent de leurs revenus, comme au temps des « Ames mortes ». — Paul Desanges et Luc Meriga : *Vie de Jaurès,* Nentil. Une réédition qui plaira aux dévots du tribun. Dès le début, on nage dans le dithyrambe : « Il sait tout; il a tout lu, tout vu, tout digéré. » Comment peut-on écrire des enfantillages pareils? Jaurès fut un bon lettré, à qui l'on ne peut contester ni le talent universitaire, ni le don oratoire, mais en science sociale ce fut un ignorant, et en action politique un malfaisant. Maintenant, pour certains ce sont peut-être raisons

d'entonner et d'accentuer le panégyrique. — Maxime Gorki : *La Culture et le peuple.* Editions sociales internationales. Ce sont, paraît-il, les derniers écrits du grand écrivain russe embrigadé pour son malheur, car on prétend que lui aussi a été liquidé par la Guépéou, dans le parti communiste; et le dernier article de ces derniers écrits est intitulé : La Haine prolétarienne, ce qui est assez symbolique. Le testament de ce pauvre Gorki serait alors : Haïssez-vous les uns les autres! Triste temps celui où l'on ne sait que haïr! — Dans le *Libre échange,* bulletin mensuel de la Ligue du libre échange, de bons articles, entre autres celui de M. Roger Picard, professeur à la faculté de droit : « La révolte des faits contre les plans » (à propos du *New deal* américain). — Dans *Réagir,* revue de culture humaine, un « Examen de conscience » de Frédéric Saisset affirmant le succès de la revue qui entre dans sa sixième année. — Dans la *France active,* de décembre, ma revue des Activités économiques où j'apprécie l'œuvre de redressement financier de Paul Reynaud. Cette œuvre doit absolument être complétée par l'assainissement du budget, car celui-ci continue à recéler un déficit d'une quarantaine de milliards qui, si aucune mesure n'est prise, nous obligera, cette année 1939, à un nouvel effort fiscal aussi épuisant et aussi stérile que celui de 1938. Nous sommes toujours acculés à la triple perspective déplorable : emprunts, impôts, dévaluation. L'histoire sera très sévère pour l'œuvre, depuis la guerre, du parti radical-socialiste qui a rendu possible celle désastreuse du parti socialiste-communiste. M. Edouard Daladier opérera-t-il le redressement de la conscience civique chez ses amis? tout est là. — Les derniers numéros hebdomadaires de *L'Espoir français* continuent à être très documentés. Dans le numéro du 18 novembre, le Bilan du Front populaire : 50 milliards d'inflation, 45 milliards d'emprunts, 17 milliards d'impôts nouveaux, le franc après trois dévaluations amputé de 60 %, l'encaisse de la Banque diminuée de 40 % correspondant à une perte de 55 milliards, les prix de détail haussant de 58 %, les prix de gros de 74 %, le déficit de la balance du commerce s'accroissant de 350 %, l'indice général de la production baissant de 25 %. Dans le numéro suivant : de suggestifs détails sur la campagne de la C. G. T. contre les décrets-lois qui, s'ils ne redressent rien définitivement, ont toujours le mérite de commencer le redressement, ce que la C. G. T. ne veut pas. Dans le dernier numéro du 2 décembre : un tableau détaillé de la hausse de tous les prix depuis deux ans. La vie a augmenté de 60 à 70 % et tout compte fait, on vivait mieux avant le Front populaire que depuis. Ceci ouvrira-t-il les yeux des intéressés?

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE

Gabriel-Rousseau : *Le Costume au Maroc;* fasc. 1, De Boccard, 5 feuilles de texte, 18 pl. couleurs et noir, 4° album. — Sylvain Grébaut : *Catalogue des manuscrits éthiopiens de la collection Griaule,* Bibliothèque nationale et Institut d'Ethnologie de Paris, t. XXIX, gr. 8°, 320p., VIII pl. — G. A. Wainwright : *The Sky-Religion in Egypt,* Cambridge Université Press, 8°, xvi-121 p., ill. — De Mck. Malcolm et A. M. Duggan-Cronin : *The Bantu Tribes of South-Africa,* vol. III, section III, *The Nguni;* III, *The Zulu,* Cambridge, Deighton, Bell et Cie, 4°, 16 p. et pl. LXXXI à CXX.

Que les diverses tribus du Maroc réservent encore bien des surprises aux ethnographes est connu dans le monde scientifique; malgré toute une génération de chercheurs, il reste énormément d'inconnues, même à ne considérer que la civilisation purement matérielle. Les costumes en font partie et la publication de l'album sur le **Costume au Maroc** par Gabriel-Rousseau, auquel on devait déjà une petite étude sur l'art décoratif musulman, est la bienvenue. Dans ce premier fascicule on trouvera 18 planches en couleurs ou en noir d'après les dessins et les tableaux de l'auteur. Chacune d'elles est accompagnée de commentaires explicatifs avec dessins des détails (bijoux, drapement, chaussures, instruments de musique). Ce commentaire est très simple, sans littérature inutile; les termes soit arabes, soit berbères sont donnés en transcription courante. Quant aux planches, tout en étant avant tout documentaires, elles situent parfois les personnages dans leur paysage caractéristique (cf. pl. XII, XVII, etc.). Nous souhaitons ici à l'éditeur et à l'auteur de pouvoir continuer cette publication intéressante et utile.

A un public tout autre, et sans doute extraordinairement restreint, s'adresse le **Catalogue des manuscrits éthiopiens** de la collection Griaule établi par Sylvain Grébaut, professeur de langue et littératures éthiopiennes à l'Institut catholique de Paris. Ces manuscrits, rapportés par un explorateur dont la renommée est établie, concernent : 1° l'ancien et le nouveau Testament; 2° les apocryphes et pseudépigraphes (jadis si bien étudiés par mon ami René Basset); 3° la théologie; 4° les ouvrages ascétiques; 5° les liturgies; 6° les rituels. Cette collection apporte donc à l'étude des formes orientales du christianisme (à certains égards, aux formes primitives ou déviées de cette religion) des éléments d'appré-

ciation importants, bien que les manuscrits les plus anciens ne remontent qu'au XVIIe siècle. Une table analytique des matières (voir surtout au mot *Prière*), divers index et de bonnes planches en héliotypie font de ce catalogue un ouvrage de maniement commode.

Cette littérature strictement théologique doit pourtant contenir des survivances de religions antérieures parmi lesquelles l'égyptienne doit avoir joué un rôle important pendant la XXIIe dynastie (entre 950 et 720 à peu près avant J.-C.), période dite éthiopienne. Des possibilités de comparaison sont fournies par l'excellente monographie de G. A. Wainwright sur **La Religion du Ciel en Egypte.** Comme il le dit au début, la plupart des faits analysés par lui sont familiers aux ethnographes, mais bien moins aux égyptologues et moins encore au grand public, qui est habitué à ne voir dans la religion égyptienne que les cultes du Soleil (Ra) et du dieu de la Végétation (Osiris), en suivant les interprétations établies au cours des siècles par les théologiens et la classe théocratique.

En réalité, les bases de ce qu'on nomme la religion égyptienne sont beaucoup plus complexes et l'on est forcément d'accord avec l'auteur quand il considère que parmi les éléments primitifs, ceux de caractère naturiste céleste sont des plus importants. En Egypte, comme il dit, la plupart ont été « solarisés » ; mais on ne doit pas se laisser tromper par cette évolution plusieurs fois millénaire.

Malheureusement les documents directs sur une sorte de culte du ciel analogue à celui qui existe encore chez les peuples du Haut Nil et en somme dans presque toute l'Afrique bantoue (culte de Nyambé ou Nzambi) sont assez rares et fortement dispersés. L'auteur consacre la première partie de son livre à les analyser successivement et à tenter d'en déterminer les rapports directs ou symboliques. Les symboles égyptiens ne sont d'ailleurs pas beaucoup plus difficiles à interpréter que ceux d'autres peuples, disons des Péruviens, des anciens Mayas, des Huichol et des Pueblo actuels; c'est pourquoi les interprétations de M. Wainwright me paraissent non seulement admissibles, mais évidentes.

Il faut partir du fait qu'aux débuts (période préhistorique) l'Egypte n'était pas tant habitée dans la vallée du Nil que

sur les plateaux; et que là comme au Maroc de nos jours, la vie dépendait de l'abondance et de la régularité des pluies. De plus, si le Ciel est bienfaisant, il peut être aussi malfaisant. La personnification de ces forces donne les dieux et déesses bienfaisants du Ciel en général, de la Pluie; malfaisants du Soleil torréfiant, de l'Orage, de la Foudre. A la période historique, ces personnifications se sont dessinées avec précision et les cultes se sont organisés. On a ainsi Ra, Seth, Typhon, Osiris, etc., chacun avec des attributs ou symboles spécifiques : Taureau, Pilier, Couleur, Nombre. L'auteur nous les montre en formation, puis formés et en lutte ou en combinaison.

L'idée centrale est nécessairement celle de fécondation ou de fertilité (opposée à l'idée de sécheresse ou de stérilité) : d'où, non seulement les symboles phalliques, mais aussi les rites sexuels de multiplication; en Egypte, ils ne diffèrent pas de ceux que les ethnographes et les folkloristes ont relevés chez tous les peuples du monde. Mais leur sens interne avait été masqué par les théologiens ultérieurs au cours des sept ou huit mille ans de l'histoire égyptienne. Il faut ajouter que les formes sexuelles et fécondatrices des religions primitives ont été en butte au même ostracisme qu'ailleurs : dans l'Inde selon les directives du bouddhisme, en Europe selon celles du christianisme; et que M. Wainwright aurait pu retrouver la couche sous-jacente des religions à but fécondateur chez les Arabes et les Coptes actuels, tout comme nous les retrouvons en France dans les cérémonies agraires, les mises à mort et bûchers de Carnaval-Carême ou de la Saint-Jean et le cycle du solstice d'hiver dit de Noël. Aussi accordera-t-on volontiers que les points de départ des fêtes agraires égyptiennes de fécondité, y compris l'ensemble dénommé par l'auteur Religion du Ciel (terme à mon sens peu exact; c'est plutôt la Magie du Ciel) se sont répandus en Egypte proprement dite à partir de la Libye; ce qui autoriserait des rapprochements avec les faits magico-religieux du même ordre de Tunisie-Algérie-Maroc.

On se retrouvera aisément parmi tous ces faits touffus et ces discussions grâce à un Index qui (j'en ai fait assez dans ma vie pour m'y connaître) est excellent.

L'étude de M. Wainwright n'aurait pas pu être conduite sans une application, modérée d'ailleurs, de la méthode comparative. Il aurait dû, je pense, insister pourtant davantage sur le « culte du ciel » chez les Bantous. Ceux-ci font l'objet, comme on le sait par mes chroniques précédentes, d'une énorme enquête instituée par l'Alexander McGregor Memorial Museum de Kimberley. Le nouveau volume est consacré aux **Zoulous,** vaste tribu du stock Nguni. Tous mes lecteurs connaissent au moins leur nom, mais sans se douter peut-être que la bibliographie qui les concerne et qui est ici donnée p. 13-16 comporte déjà 145 titres au minimum; ni que grâce à la cessation des guerres intertribales, la population zoulou du Natal, de l'Orange et du Transvaal se monte maintenant aux environs de deux millions d'individus. Ce nom ethnique au sens large où on l'entend de nos jours ne date d'ailleurs que du roi Shaka, qui vécut de 1787 à 1828; les traditions indigènes font remonter l'organisation en confédération bien organisée à Malandela qui mourut vers 1691. Je signale ces détails parce que le cas des Zoulous est un parallèle frappant à celui de maints Etats qui se sont formés en Europe au moyen âge uniquement par la valeur, et aussi la cruauté, de certains chefs, la cohésion sociale n'étant plus alors assurée par les mœurs et coutumes que secondairement (nos Mérovingiens par exemple).

Les Zoulous ont aussi attiré l'attention des ethnographes parce qu'ils ont bien élaboré des cérémonies agraires, des fêtes des Premiers Fruits (prémices), qu'on célébrait pendant la pleine lune qui ont permis d'expliquer comparativement divers passages de la Bible, certaines cérémonies égyptiennes anciennes et des restes de fêtes des prémices en Europe. Utiles également ont été aux comparateurs les conceptions des Zoulous (retrouvées ensuite tout le long de l'Afrique Orientale, chez les Hamito-Nilotiques) sur le caractère sacré des bêtes à cornes. Enfin le culte des ancêtres et le *hlonipa* (ou tabou) des Zoulous a été l'un des premiers étudiés en Afrique avec une facilité et une précision suffisantes pour permettre ensuite l'intelligence des croyances analogues chez les autres Bantous.

Dans ce volume, comme dans les précédents, les photos de

A. M. Duggan-Cronin reproduites en héliotypies à grande échelle de teinte bistre sont admirables comme documents. On y verra, en plus de types caractéristiques, toutes les phases de la vie ordinaire et de la vie cérémonielle.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Benoist-Méchin : *Histoire de l'Armée allemande depuis l'armistice*. Alb.-Michel. — Liddel Hart : *L'Europe en Armes*, Edit. Tisné. — Paul Reynaud : *Le Problème militaire français*, Flammarion. — G. Mordacq : *La Défense nationale en danger*, Edit. de France. — G. Duval : *Les Leçons de la Guerre d'Espagne*, Plon. — Bury : *Gambetta défenseur du Territoire* (N. R. C.). — A. du Petit-Thouars : *Aristide Aubert du Petit-Thouars, héros d'Aboukir*, Plon. — Dr Freda Utley : *Le Japon aux pieds d'argile*, Payot. — G. Bienstock : *La Lutte pour le Pacifique*, id. — Mémento.

Je reviens à l'**Histoire de l'Armée Allemande** de M. Benoist-Méchin, dont j'ai eu l'occasion de signaler le premier volume. Ouvrage capital pour une mise au point de nos difficultés avec l'Allemagne, sur le plan militaire, de 1918 à 1938. Son abondante documentation et sa parfaite objectivité le distinguent nettement de nombre de publications puériles sur le même sujet. On assiste à la dissociation de la Vieille Armée Impériale, puis à la constitution de la *Reischwehr provisoire* de l'Assemblée de Weimar, votée avant la signature de la Paix et aussitôt remplacée par la *Reischwehr* du Traité de Versailles, erreur du *Comité des Quatre*, qui donne à l'Allemagne, à l'encontre du but poursuivi par les Alliés, le plus formidable instrument militaire qu'elle ait jamais eu. C'est, en effet, une armée de cadres, capable d'intégrer d'une manière automatique les formations de l'ancienne armée. Fait plus grave, on oubliait à Paris la clause de la vieille Constitution impériale, qui n'accordait au Roi de Prusse le Commandement des Armées des Etats du Sud qu'à partir de la mobilisation. Jusque-là, ces armées conservaient leur particularisme. Décider que l'Armée allemande se recruterait à l'avenir indistinctement dans tous les pays du Reich équivalait à resserrer son unité.

M. Benoist-Méchin écrit à ce sujet :

Le Traité de Versailles devint ainsi le rempart de l'unité militaire allemande, résultat que l'on peut à bon droit qualifier de paradoxal (II, p. 140).

Dans la période de crise, qui va en s'aggravant après la signature du Traité, on put croire que l'Allemagne allait sombrer dans le désespoir et la misère. Le chef du Gouvernement, Noske, avec une énergie et une habileté, qui laissent loin derrière lui les généraux en révolte de la vieille Armée impériale, réussit à la sauver de la catastrophe. Devant le refus de Von Seeckt d'employer la Reischwehr pour rétablir l'ordre, Noske comprend qu'il faut éviter, en effet, de faire battre la nouvelle armee contre l'ancienne. Lorsque éclate le putsch Luttwitz-Kapp, il se borne à proclamer la grève générale. Le mouvement, privé de ressources, avorte; ses participants n'ont que le temps de fuir à l'étranger. C'est le dernier sursaut de la vieille armée. De cette époque date la création de gardes-civiques, de corps francs, forces de police destinées à réprimer tout nouveau mouvement contre le gouvernement et qu'on a pris, à tort, comme des augmentations clandestines de la Reischwehr. Franchissons quelques étapes. Après plus de sept ans de travaux, la Commission de contrôle interalliée estime son œuvre terminée. Le 16 février 1927, le maréchal Foch déclare devant la Commission de l'armée de la Chambre « qu'il considère le désarmement de l'Allemagne comme effectif. » La Conférence du désarmement prend alors ses dispositions pour se réunir solennellement et décider de la conduite à tenir, en application de l'art. 8 du Traité de Versailles. On sait son lamentable échec. Ce que l'on connaît moins est la note d'Hitler, devenu chancelier, adressée le 16 avril 1934 au gouvernement anglais pour être communiquée à la France. Cette note contenait de nouvelles propositions : armée de 300.000 hommes pour toutes les grandes nations, etc. L'Angleterre et l'Italie les déclaraient acceptables. On put croire un instant que les pourparlers directs entre gouvernements allaient enfin aboutir à un compromis, dont la S. D. N. avait été impuissante à trouver la formule. Mais un coup de théâtre se produit : M. Barthou oppose à ces propositions une fin de non-recevoir méprisante et déclare au Gouvernement anglais « toutes négociations inutiles, la France assurera désormais sa sécurité avec ses propres moyens » (II, p. 526). Un publiciste français, M. Jean Viénot, qualifiait

cette réponse « un coup de trique » et Lord Lothian « un non d'une portée historique fatale ». Laissons aux historiens de l'avenir le soin de porter un jugement sur le geste de M. Barthou. En attendant, conseillons aux Français la lecture de l'ouvrage de M. Benoist-Méchin, qui remet au point des événements mal connus ou systématiquement déformés.

Le capitaine Liddel Hart, critique militaire du *Times*, est, certes, parmi nos experts d'aujourd'hui, l'esprit le plus original et de pensée le plus libre. Rien moins que doctrinaire, il fait toujours une juste discrimination entre les doctrines toutes faites et les réalités qu'elles prétendent dominer. Son nouvel ouvrage, **L'Europe en armes,** est consacré aux problèmes qui se posent, à l'heure actuelle, dans tous les pays, pour élever le niveau des armements destinés à assurer leur sécurité. Liddel Hart apporte des arguments, marqués au coin du bon sens qui, chez lui, prévaut sur le côté purement technique, et il ne craint pas de les relever parfois d'une pointe d'humour. Il se déclare partisan du matériel, non à l'état quantitatif, mais porté au plus haut degré de perfection. De là, son dédain pour les masses armées, auxquelles les autres nations restent fidèles, tout en les accompagnant d'un nombreux matériel. Il ne conclut pas, cependant, qu'un matériel perfectionné, même servi par un personnel spécialisé, suffira à l'heure présente à assurer le succès. « La guerre, dit-il, commencée dans la confusion, se terminera dans le chaos. » La tâche des généraux dépassera leur compétence. Il estime nécessaire, pour l'emploi généralisé des nouveaux engins, une longue période d'adaptation du commandement à tous les échelons. En second lieu, la puissance du feu lui paraît aujourd'hui si meurtrière, qu'il admet la supériorité de la défensive sur l'offensive, au moins au début de l'action. L'envoi d'une armée britannique sur le continent ne lui paraît pas, par suite, devoir s'imposer. Il ajoute que l'armée anglaise éprouve les plus grandes difficultés à se libérer des méthodes suivies dans la dernière guerre :

Nous possédons, dit-il, un nombre suffisant d'officiers qui sont réellement de bons tacticiens et dont les habitudes ont survécu

en dépit d'un climat défavorable, mais leur proportion par rapport au nombre total est bien petite. Ils sont à peu près aussi nombreux que les raisins de Corinthe dans un pudding (p. 168).

Serait-il irrévérencieux de dire qu'il en est de même dans les autres armées? Depuis la disparition de Foch et de Von Seeckt, aucun astre ne s'est levé sur les camps de l'Europe en armes.

M. Paul Reynaud, dans un petit livre, **Le Problème militaire français,** rejoint Liddel Hart sur la question du matériel et du personnel spécialisé. Ce dernier, à son avis, doit compenser notre infériorité numérique. Nous partageons sur ce point son opinion. Mais nous ne pouvons le suivre quand il s'avère partisan enthousiaste du corps mécanisé du Col. de Gaulle, comprenant des divisions de chars cuirassés, accompagnées d'infanterie et d'artillerie sur tracteurs tous terrains. Cette conception d'une sorte de bolide à pattes, devant tout renverser sur son passage et pénétrer profondément en pays ennemi, ne me paraît rien d'autre qu'une forme modernisée de nos théories d'offensive à outrance de 1914. Sans doute, il n'y aura plus de poitrines à découvert; mais en admettant que le cuirassement reste impénétrable à certains projectiles, il suffira de la commotion violente d'un obus explosant sur celui-ci pour mettre le personnel *lock-out*. Ce sont là des expériences qu'on ne peut pas faire en temps de paix; lorsqu'elles se produiront dans la réalité du combat, il sera trop tard. Je pense de même des *Panzer-divisions* de nos voisins. Je partage donc l'avis de cette « haute autorité militaire » dont parle M. P. Reynaud sans la nommer, qui disait que ces divisions cuirassées « disparaîtraient en territoire ennemi et qu'on n'en entendrait plus parler ». Sous réserve de cette divergence d'opinions, je pense avec M. P. Reynaud que « l'organisation de la force d'un pays appartient également au domaine de la politique ». Rien n'est plus exact, à condition toutefois de rencontrer dans ce domaine le même désintéressement que dans l'armée.

M. le général Mordacq pousse un cri d'alarme dans son opuscule **La Défense nationale en danger.** « On a été, écrit-il, jusqu'à parler de sabotage. » Il ajoute ensuite :

« C'est exagéré. » Cependant, il ne semble pas éloigné d'en rester convaincu. Peu importe. Il y a d'excellentes suggestions dans son exposé, et même des déclarations très courageuses comme celle-ci : « Le rattachement de l'aviation au ministère de l'Air est une pure folie et une véritable hérésie » (p. 41). Ses idées sur l'emploi de l'aviation sont les plus saines qu'on ait exprimées jusqu'ici. D'autre part, il fait beaucoup d'honneur à la conception de la *guerre totale* de Ludendorff, dont Foch qualifiait la stratégie de *stratégie de buffle.* Il n'est rien moins prouvé que cette conception soit celle du Grand E.-M. allemand.

M. le général Duval avec **Les Leçons de la Guerre d'Espagne** nous apporte le fruit de ses réflexions et les faits dont il a été témoin. Voici l'un d'eux, qui peut expliquer la longueur de cette horrible guerre civile :

Il m'a été permis, écrit-il, de passer une soirée et une nuit entière à moins de 1.500 mètres des tranchées sans entendre un coup de canon, ni même un coup de fusil. Les deux partis s'interpellent avec des haut-parleurs de tranchée à tranchée; la propagande se poursuit par les procédés les plus variés. De petits tracts sont lancés par paquets de cinq cents en se servant de fusées. La fusée éclate à 100 ou 200 mètres de hauteur; les tracts s'éparpillent et emportés par le vent se dispersent à terre. On les a d'abord imprimés sur papier blanc. Mais, trop visibles sur le sol jaune de Castille, ils étaient aussitôt repérés par les officiers qui les faisaient ramasser sans permettre à leurs soldats de les lire. Les Nationaux ont changé la couleur du papier; il est jaune comme la terre. Aussi quelques exemplaires pourraient-ils être recueillis par les soldats (p. 187).

Il ne s'agit pas d'un cas isolé, mais d'une propagande systématique par des procédés inoffensifs. Il est très loin de ma pensée d'en faire un grief au général Franco. Il est, certes, plus humain d'essayer de se rallier des compatriotes, qu'il estime égarés, en déversant sur leur tête un déluge de tracts plutôt qu'une pluie d'explosifs, qui, en causant des victimes innocentes, ne font qu'augmenter la haine et prolonger la lutte. Ce sera le seul résultat des attaques de l'aviation, qui est incapable d'occuper les ruines qu'elle cause. Pour les chars, voici ce que dit le général Duval :

« Les divisions blindées n'ont pas joué un rôle, parce qu'il n'a pas été possible d'en mettre sur pied ni d'un côté ni de l'autre (p. 231). »

§

Il y a longtemps que le général von der Goltz a rendu justice à Gambetta, dans son rôle de dictateur militaire en 1870. C'était le jugement d'un ennemi, peut-être intéressé, car en reconnaissant libéralement les mérites d'un adversaire, il ne faisait que grandir le rôle des armées allemandes, qui en avaient triomphé. Il est curieux qu'à si grande distance, ce soit, aujourd'hui encore, un étranger, M. J. B. T. Bury, du collège de Cambridge, qui nous apporte une importante contribution à l'histoire de **Gambetta défenseur du territoire.** Dépouillée de tout esprit de parti, cette étude permet une appréciation plus exacte du rôle militaire du fameux tribun, qu'un enfant terrible de notre terroir a appelé un peu trop méprisamment le « *borgne* sonore ».

L'amiral Bergasse du Petit-Thouars, dernier du nom, a pu, avant de mourir, mettre la dernière main à un grand ouvrage sur son grand-oncle, **Aristide Aubert du Petit-Thouars, héros d'Aboukir.** Cette noble existence a été reconstituée avec une ferveur particulière, en s'aidant, pour la plus grande part, d'une nombreuse correspondance de famille, restée inédite. Celle-ci évoque, non seulement la vie aventureuse du marin, mais y ajoute le tableau de l'existence paisible, modeste mais digne, d'une famille de la noblesse de province à la fin du XVIIIe siècle. Entre deux navigations, Aristide venait s'y reposer, parmi les êtres qu'il affectionnait, y ébauchait des projets qu'un nouveau départ faisait s'enfuir. M. Albert Mousset qui a préfacé ce florilège de belles actions et de viriles pensées, souligne ce fait remarquable que les mauvais jours venus, Aubert du Petit-Thouars, malgré ses traditions de famille, continue à servir la République parce que, ainsi qu'il le dit d'une façon pertinente, « la République, c'est la France qui continue ». Nombre de ses compagnons d'armes, Brueys, Villaret-Joyeuse, Morard de Galles, Latouche-Tréville et combien d'autres ont obéi à la même pensée. Leur métier avait contribué à

conserver en eux, intacte, la notion de l'honneur national. Il ne m'est pas possible de suivre les différentes étapes d'une existence aussi ardente et passionnée. Je veux dire simplement le charme éprouvé à lire sa correspondance, toute imprégnée « de la sensibilité, des enthousiasmes et des inquiétudes de ce temps ». Il est peu de lectures aussi attachantes.

§

Les événements d'Extrême-Orient donnent de l'actualité à deux ouvrages, **Le Japon aux pieds d'argile,** du Dr Freda Utley, et **La Lutte pour le Pacifique,** de Gregory Bienstock. Ils présentent un vif intérêt, au point de vue militaire : dans le premier, l'auteur, qui a vécu de longues années au Japon, nous donne, sur l'armée japonaise, une opinion peu commune; le second examine en détail les conditions d'un conflit entre le Japon et ses adversaires éventuels, les Etats-Unis et la République des Soviets. Nous ne pouvons aujourd'hui qu'en signaler l'intérêt; nous y reviendrons dans une prochaine chronique.

Mémento. — *La Revue d'Histoire,* publiée par la section historique de l'armée, reparaît, après une interruption de 24 ans, causée par la guerre et la publication des 103 vol. in-4 du grand ouvrage, *Les armées françaises pendant la Grande-Guerre.* — *La Revue Militaire Générale* (Berger-Levrault) remplace la *Revue Militaire française,* avec un programme plus large; elle est ouverte, désormais, non plus aux trois armes, mais aux trois armées (Terre, Marine, Air), ainsi qu'aux civils. Elle s'est ainsi modernisée, selon une formule très heureuse, due à M. le G. Azan. Son numéro de juillet contient un article du G. Abbadie sur *la Défense des Colonies* et, d'un anonyme, des *Réflexions sur les questions d'armement* d'un vif intérêt. — *Nouveaux Cahiers* n° 23 : un remarquable article de M. Henri Bouché, *Le Problème de la D. N. française.* — *Lettres du G. Leclerc, chef de l'expédition de St-Domingue,* publiées par M. P. Roussier (Leroux). Les lettres dispersées dans plusieurs fonds se trouvent ainsi réunies. Elles sont précieuses pour connaître les véritables raisons de l'échec de l'expédition. — F. Fleuret : *Le G. Baron Lejeune* (NRF), témoin des horreurs du siège de Sarragosse, presque un sujet d'actualité. — De M. P. Rivet : *Marceau* (NRF). — C. Aymard : *Le Drame de la Méditerranée* (Baudînière). Exposé malheureusement dénué d'ob-

jectivité. — J. Borély : *Le Tombeau de Lyautey* (Ed. Cluny). Exposé des raisons qui ont déterminé Lyautey à vouloir être inhumé en terre marocaine et considérations sur son œuvre, exprimées d'une manière peu commune et très courageuse. — H. Labouret : *Monteil explorateur et soldat* (Berger-Levrault). Exquisse très réussie d'une des plus belles figures de l'épopée militaire africaine. — G. Charbonneau : *Maroc 25 heures* (Lavauzelle). Notes caustiques sur civils et militaires au Maroc. — Madame Verdat : *Charcot, le chevalier du Pôle.* Ce savant modeste, qui aimait par-dessus tout la simplicité, aurait souri à la pensée que son nom serait suivi un jour d'une telle qualification. (La Bonne Presse). — J. Sotas : *Les Messageries maritimes de Venise aux* XIV *et* XV[e] *s.* (Sté éd. Géo.). — G. Benoit Guyot : *Histoires de Gendarmes* (NRF), tirées des Archives de la Gendarmerie au Ministère de la Guerre. — G. Gouraud : *Lyautey* (Hachette). — G. Brécard : *Le Maréchal Maunoury* (Berger-Levrault). Le chef d'Etat-major du Maréchal à la VI[e] armée ne ménage pas à son chef les louanges, auxquelles l'avenir apportera sans doute quelques réserves.

JEAN NOREL.

LES REVUES

L'Alsace française : Georges Bizet dans son œuvre et dans sa vie; sa mort naturelle; phénomènes et bizarreries à son sujet. — *Etudes, Arts et Idées :* MM. l'abbé Lhande et H.-P. Livet écrivent sur Francis Jammes. — *Le Courrier d'Epidaure :* opportune et utile protestation de M. Henri Bachelin contre le « tout le reste est littérature » de Verlaine. — *L'En Dehors :* regrets d'une « belle haulmière » anglaise, en 1902. — Mémento.

M. le docteur Eugène Gelma a publié dans **L'Alsace française** (10 décembre) un des meilleurs, des plus justes articles qu'a inspirés la commémoration du centenaire de la naissance de notre grand Georges Bizet, « une de nos gloires nationales », une encore des moins protégées, entretenues, défendues, par ceux dont c'est le devoir. Une note à l'essai que nous signalons ici, n'affirme-t-elle pas que « pour se procurer actuellement les disques de la *Symphonie en ut,* il faut les demander en Angleterre » ?

Sur l'homme et l'œuvre, M. Gelma écrit :

Bizet se montrait souvent assez caustique et, dans certaines occasions, persifleur avec esprit; il gardait après la trentaine un goût marqué pour les farces et les mystifications de collégiens. Mais très franc, ennemi des intrigues et des manœuvres déloyales, il ne disait de mal de personne. Une bonté naturelle, quelque peu

naïve, lui faisait tout admirer chez les autres, et il s'enthousiasmait avec la plus émouvante sincérité devant les productions musicales de ses amis et de ses élèves, qu'il portait aux nues. Jamais un mot d'envie ne sortait de sa bouche, et ses plaisanteries ne furent en aucun cas malveillantes.

On ne saurait dire qu'il ait innové. Il n'a renouvelé en rien les cadres habituels du drame lyrique. A part des audaces, des dissonances inconcevables en son temps et interprétées comme des fautes de copiste, son écriture reste en général celle de l'école. Mais le génie puise dans la langue de tout le monde ses possibilités d'expression : Molière n'a pas eu besoin de pressentir le verbe mallarméen (pour ne parler que de celui-là) lorsqu'il édifia son *Misanthrope;* et le poète antique, malgré l'insuffisance de son latin, n'a-t-il pas su discerner, pour traduire la véhémence de sa pensée, les formes les plus étincelantes que l'usure des siècles n'a pas ternies?

Bizet est une de nos gloires nationales. Si nous étions tentés de l'oublier, l'étranger continuerait de le penser pour nous. Il reste, si l'on croit Nietzsche, la plus haute expression de la musique dramatique dans tous les pays et dans tous les temps. Puissent les manifestations de ce centenaire le divulguer encore mieux, et que le dédain n'écarte plus des programmes de nos concerts tant d'ouvrages mal connus ou inédits, dont les enregistrements ne sont entrepris qu'en deçà (*sic*) de nos frontières.

Son entourage immédiat n'a pas soupçonné l'incomparable génie qu'il portait en lui. Lui non plus d'ailleurs. S'il se savait en possession d'une parfaite technique, s'il connaissait son talent, — et il en espérait, à bon droit, de légitimes succès, — il n'estimait pas toujours à leur valeur ses productions qu'il s'attachait trop souvent à dénigrer. Il donne l'impression singulière d'un homme simple et spontané qui a laissé inconsciemment transpirer au long de ses œuvres cette inspiration, ce souffle divin, apanage de quelques êtres exceptionnels pour lesquels Ovide assure la montée vers les astres et l'indélébilité du nom.

Le docteur Gelma fait justice des racontars qui attribuent la mort du musicien à son chagrin de l'échec de *Carmen* ou à un suicide par suite de déceptions à son foyer. L'œuvre fut certes discutée, mais, loin de tomber, elle plut aussitôt à un public assez nombreux pour lui assurer une enviable série de représentations. Un surmenage causé par « un labeur excessif et continu de plusieurs mois » prépara mal Bizet à

vaincre une crise très violente de l'angine chronique dont il souffrait plusieurs fois l'an et cette fois aggravée d' « un phlegmon sous-mentonnier et d'une otite ».

M. Eugène Gelma signale les faits ci-après exposés qui intéresseront les collectionneurs de témoignages prémonitoires et les amateurs de superstitions touchant les nombres et la matière de quelques objets :

On peut rappeler de singulières rencontres de nombres dans la vie de Bizet. Sa mort [à 36 ans 1/2] survint le 3 juin; il s'est marié un 3 juin; la première de *Carmen* est du 3 mars; son fils Jacques a succombé un 3 novembre, dans des circonstances tragiques.

Beaucoup ont été impressionnés par une série de faits assez curieux.

Tout d'abord, ce passage d'une lettre écrite de Rome, du 17 février 1857, où il dit : « Donnez-vous du mal pour avoir le prix de Rome..„ et cela aboutira peut-être à mourir à 38 ans »; et cet autre, de sa correspondance avec Paul Lacombe, de mai 1872 : « Il ne faut pas claquer sans avoir donné ce qu'il y a en nous... »! Doit-on considérer cette concordance comme un effet du hasard? — Voyons maintenant d'autres coïncidences :

A l'instant où il exprima, dans le « Trio des Cartes », l'annonce du dénouement fatal, une obscure sensation de sa fin imminente n'aurait-elle pas fait tomber de sa plume ce funèbre accord de septième, d'un effet si térébrant par sa quinte descendante qui le prépare, et dont la résolution naturelle laisse une telle impression d'accablement?

Peu de jours avant son dernier départ pour Bougival, il lui vint tout à coup à l'esprit de régulariser par un reçu un petit dépôt d'argent dont Mme Marie Reiter lui avait donné la garde depuis de longues années.

Au début de la sinistre nuit du 2 juin, à l'heure où elle se préparait à entrer en scène pour jouer son rôle de Carmen, Galli-Marié fut prise d'une crise de larmes dont Du Locle eut difficilement raison et qu'elle fut totalement incapable d'expliquer.

Au cinquantenaire de l'*Arlésienne*, lorsqu'on vint annoncer à Mme Bizet-Straus la mort de son fils, la glace de son cabinet de toilette (le fait m'a été confirmé par une personne présente et absolument digne de foi) venait spontanément de se briser. Et puisque nous en sommes au chapitre des faits surprenants, je crois devoir rapporter qu'au moment où cette même Mme Bizet-Straus rendait le dernier soupir, un bruit terrible, provenant de l'entrée

de l'appartement, sema l'épouvante dans la chambre de la mourante. C'était le tableau de Fromenthal Halévy, beau-père de Bizet, qui venait de s'effondrer, sans que personne y eût touché

§

M. l'abbé Pierre Lhande dit l'adieu d'**Etudes** (5 décembre) à Francis Jammes. C'est un beau portrait au naturel et au spirituel du « patriarche d'Hasparran ». Nous le voyons rire à s'en « faire crever » pour avoir ouï lire, quand il grossoyait encore chez un notaire d'Orthez, « quelques alexandrins » de l'abbé Delille.

Les poètes ont parfois des chances inespérées, — constate M. Lhande. Au moment où la maison d'Orthez devenait trop visiblement étroite pour abriter toute la grande famille de Jammes, une généreuse dame du pays de Hasparren avait légué sa belle maison, son joli château et ses propriétés à un homme de lettres ayant de nombreux enfants. De connivence, sans doute, avec un bienfaiteur averti, Jammes fut désigné pour bénéficier de la bonne aubaine. Et ce fut ainsi que, troquant le Béarn pour l'Eskual Herria, Jammes se trouva, du jour au lendemain, grand propriétaire du domaine d'Eyhartzia, sis en la noble bourgade de Hasparren, en pays de Labourd.

Déjà célèbre dans le monde entier, lauréat du grand prix de l'Académie française et à la veille, semblait-il, d'obtenir les suffrages définitifs de l'illustre Compagnie, Francis Jammes se retrouvait grand propriétaire terrien et, du même coup, s'octroyait généreusement le titre de « Grand Basque », le Basque le plus connu dans le monde et dans les deux Amériques.

Aussitôt, prêt toujours à se prendre au sérieux, il revendiquait de vagues alliances avec tout l'Euskari et proclamait du ton le plus convaincu : « Le sang des Etchegoyen coule dans mes veines! »

. . . .

Par un beau soir de dimanche du mois d'août 1923, Jammes, dans son jardin d'Eyhartzia, nous lut de sa voix grave, un peu emphatique peut-être (en poète habitué à chanter ses vers), les bonnes pages de son œuvre nouvelle. Un peu taquin au début à l'égard de ses attaches euskariennes, je lui avais rappelé les illusions généreuses qui lui avaient fait adopter tour à tour, comme sa patrie spirituelle, Orthez, Paris, Hasparren, sans parler des « claires Jamaïques », pays de ses ancêtres.

Les Béarnais, nés malicieux, lui avaient rappelé qu'au retour

de son premier voyage de quarante-huit heures dans la capitale, sur le quai de la gare de son humble sous-préfecture, il s'était écrié avec l'accent d'une conviction absolue, devant ses compatriotes ébaubis : « Nous autres, Parisiens... »

Le génie même de Jammes est fait de cette spontanéité de l'impression d'où résultait une expression qui ne souffrait pas la retouche. Il s'est, une seconde, cru Parisien, pour avoir passé deux jours à Paris. Il a enregistré des spectacles et l'émotion a jailli de lui, musagète ou catholique, en poèmes aussi purs que l'eau des *Sources* par lui si lyriquement chantées.

Dans **Arts et Idées** (décembre), c'est à un jeune poète, M. Henri-Philippe Livet, qu'est échu l'honneur de saluer Francis Jammes. Et il se montre digne de ce haut devoir. Il écrit des choses excellentes et nouvelles sur celui qu'il appelle curieusement le « harpiste de la douleur et de la félicité ». Où nul ne le chicanera, c'est quand il déclare :

Le cœur de Jammes n'a jamais vieilli.

Et, après :

Il est d'ailleurs impossible de concevoir Francis Jammes, physiquement et spirituellement, autrement qu'il était et qu'il a toujours été, bien à l'aise dans ses contradictions humaines, avec une humilité à la mesure de son orgueil, inapte à se composer un « personnage », et rehaussant des piments d'une sincérité robuste l'exquisité de ses propos, les délicatesses de sa cordialité. Il est bon que ces choses soient dites devant les Pharisiens et les Vadius qui ne comprennent jamais un homme de cette sorte, ni les nécessités d'une certaine imperfection aux côtés du génie. Car Jammes, sans aucun doute, l'avait, le génie.

Pour nous, la grande idée poétique de Jammes a été l'acceptation, rien que l'acceptation de notre condition d'hommes, puis, à la suite de sa conversion, de notre condition de Rachetés. Et c'est par cette acceptation qu'il échappe, et par sa fidélité. Comment voudrait-on du reste qu'un artiste qui possédait tant de points communs avec les grands artistes d'Extrême-Orient, surtout par la puissance elliptique, trouve des juges honnêtes dans les intoxiqués de la rhétorique, chez qui l'émotion reste chose à « écrire » et non à transcrire selon les grâces, je veux dire : le style, du moment [...] Prenant forme dans le mouvement, l'art de Francis Jammes a atteint sa souple perfection au moment du zénith viril; il a été ce

quelque chose donné par surcroît au poète qui sacrifie pleinement à sa vérité, ce quelque chose de l'ange qui est dans l'homme fort à son insu, et qu'on ne retient ni n'appelle, mais qui vous entraîne et vous inspire. Les mots de l'ange ne sont jamais donnés deux fois, c'est pourquoi on se les répète et que Francis Jammes se les est répétés avec espoir. Il y a eu chez lui cette grande attente du bourdonnement de la ruche infinie, et si nous l'évoquons, c'est dans cette dernière image aérienne où Elie, aspiré de la terre, face à face balbutiant, reconnaît son Dieu.

§

Le Courrier d'Epidaure (décembre) achève la publication d'une étude de M. Henri Bachelin qui mérite d'obtenir le plus grand succès : « Chateaubriand et la Sylphide ». C'est un travail de patience, de savoir et de raison, sur René, son cerveau, son cœur et l'usage qu'il en fit auprès des belles de son temps. Notons, au courant de la lecture, cette remarque :

Ce grand écrivain, doublé d'un grand amoureux, n'a écrit que très peu de pages d'amour.

Je pense tout simplement qu'une conséquence du sentiment fort de sa propre supériorité imposa cette discrétion à Chateaubriand. A propos de lui, M. Henri Bachelin généralise :

J'ai toujours trouvé plus qu'enfantin ce reproche qui se formule par le fameux : « Et tout le reste est littérature. » Peu m'importe que le vers soit de Verlaine, qui eût mieux fait de ne pas l'écrire, car trop d'autres, qui sont loin de le valoir, l'ont repris et le reprennent à leur compte. A mon avis, c'est plus qu'honorable pour « tout le reste ». Il n'y a pas « la littérature » en soi. Il y a des écrivains. Les uns ont du génie, les autres un talent plus ou moins grand. Où il n'y a ni génie, ni talent, il n'y a plus de littérature. On en pourrait dire tout autant des autres arts. Qu'est-ce donc, pour ceux qui reprennent le mot de Verlaine, qui n'est pas littérature? Des pages, des livres, où n'intervient ni la sensibilité, ni l'imagination, où un monsieur vous raconte, quart par quart d'heure, l'emploi de sa journée, de son mois, ou bien des mémoires d'hommes politiques, de dames savantes, des recueils d'anecdotes dont l'authenticité soit vérifiable, des successions de faits divers rédigés de façon déplorable. Cette conception de gens pour qui les raisins sont trop verts me fait penser à un cul-de-jatte qui me reprocherait d'avoir deux jambes, à un manchot, deux bras. Un photographe pourrait dire : « Et tout le reste est

peinture. » Un joueur d'ocarina : « Et tout le reste est musique. »

Que voilà une protestation utile et opportune contre l'usage fait à tort et à travers de la boutade verlainienne! Pauvre Lélian est un poète « énorme et délicat ». Son idéal poétique fut bien « de la musique avant toute chose ». Quand d'aventure il voulut forcer son génie ou en tirer « des argents », comme il disait, il l'abaissa à la pire « littérature », à ce méprisable « tout le reste » qui rend sa prose à peu près illisible et alourdit son œuvre poétique d'un déchet que ses vrais admirateurs déplorent.

§

L'En Dehors (décembre) convie les ouvriers partisans du « pacifisme intégral » à refuser, d'abord, toute main-d'œuvre aux industries de guerre dans tous les pays. Mais, les ouvriers qui pensent ainsi sont-ils prêts à sacrifier leur gagne-pain à leurs convictions? « Qui cé », le signataire de cet appel au bon sens, doute d'être entendu. La même page où j'ai lu son billet ironique contient une poésie qui a pour titre : *I, an old woman* (Moi, une vieille femme). Elle fut écrite à Rochester, le 19 avril 1902, par Mary Anderson. Je ne sais rien de cet écrivain. Je cite cette pièce à titre documentaire, parce qu'elle émane d'une fille de la prude Albion et date des temps encore victoriens qui auraient refusé toute audience à lady Chatterly. Il n'est guère possible de trouver quelque élucubration plus triste, plus représentative de la misérable condition humaine :

Certes, je le sais bien, je ne suis qu'une vieille femme,
à la chevelure argentée, mais au cœur demeuré très jeune,
affamée d'amour et qui veut aimer, et le temps qui fuit
n'a supprimé en moi ni le besoin de tendresse, ni la flamme de la [passion.
Mes sœurs souffrent en silence, mais je ne suis pas une résignée, moi.
Je dis que je souffre d'être laissée de côté, dédaignée, mise au [rancart,
d'entendre murmurer que je n'inspire plus le désir
et qu'il ne me reste plus qu'à consumer dans la solitude ce qui me [reste de vie.
J'ai cependant donné du mien aux jours de ma jeunesse,
je n'ai pas épargné ma peine aux jours de ma maturité,

et vous venez encore me trouver, jeunes gens, ou hommes faits, [figés et indifférents,
pour me soutirer quelques conseils ou m'arracher quelques ser- [vices.
Croyez-vous que, la lampe éteinte, je m'avère moins sensible que [vos belles?
Si dans l'obscurité, sans me connaître, vous approchiez de ma [couche,
vous imaginez-vous que mes bras seraient moins accueillants que [les leurs?
Mais ce qui compte pour vous, c'est l'apparence, hélas! et rien [que cela!
Et vous bâtisseurs de sociétés nouvelles, qu'avez-vous à dire?
Et vous utopistes, réformateurs, révolutionnaires de toutes ten- [dances, qu'en dites-vous?
Vous nous affirmez qu'une fois la transformation sociale accom- [plie
auront disparu castes, classes, exploitation, parasitisme et pau- périsme;
mais, au lendemain de votre révolution, y aura-t-il de l'amour [pour tous?
Des caresses et des baisers pour tous, les adolescents comme les [âgés?
Ou faudra-t-il que dans votre société sans classe existe encore [une classe:
celle des vieilles femmes amoureuses comme moi, forcées de vivre
sans amours leurs derniers jours?

§

Mémento. — *Europe* (15 décembre) édité jusqu'alors par Rieder le sera dorénavant par les « Editions Denoël ». Dans ce n° commence un roman de M. Luc Durtain : « La guerre n'existe pas », dédié en ces termes à M. Georges Duhamel :

Au grand témoin de ces martyrs, dont l'angoisse en vain soufferte n'a rien appris au monde.
A Georges Duhamel, son ami.

L. D.

Et l'auteur écrit :

Quoi, les dix millions de morts, et tant d'orphelins et de veuves et les immenses destructions, et, tout au fond de nos cœurs, d'autres ruines, celles de certaines idées que l'on se faisait de l'humanité, de la liberté, tout cela peut-il être regardé comme nul et non avenu? Si c'était là de l'ironie, elle risquait de sembler aux survivants une insulte.
Vingt et quelques années ont passé : le temps à peine d'une génération. Et, de nouveau, les peuples sont pareils à ces troupeaux qui, enfermés

dans la bergerie, entendent rôder auteur d'eux des pas feutrés : par moments, aux joints des portes, souffle le mufle du monstre. Chacun des témoins qui autrefois ont « vu », recommence d'évoquer ces souvenirs dont l'abomination n'a pas suffi au genre humain...

Hippocrate (décembre) : M. le Dr P. Bonnette : « Le drame de Joncheray : 2 août 1914 ».

Le Courrier graphique (novembre) : « Restif de la Bretonne » par M. Georges Dangon. — « Les manuscrits précieux et leur reproduction photographique », de M. P. Mornand.

Esprit (1er décembre) traite du « Préfacisme français », demande 40.000 francs à ses lecteurs et « pressé de prendre la tête d'une action politique militante », répond, page 424, par la plume de M. Emmanuel Mounier, son directeur, qui n'est pas un moins de trente ans pourtant :

Une revue ne prend pas le pouvoir, on n'émet pas cette prétention sans ridicule : le pouvoir n'est d'ailleurs qu'un aspect de nos problèmes, le plus urgent, le moins essentiel. Une revue guide la réflexion, elle arme les volontés, pour que l'esprit d'entreprise naisse de cette double influence sous la touche imprévisible des vocations.

Le Divan (décembre) : « Francis Jammes » par M. Henri Martineau. — « Trois poèmes » de M. Philippe Chabaneix et un bien joli « Embarquement pour Cythère » en 4 sonnets de M. François Bardin. — « Deux amis de Stendhal » par M. André Lelarge, fin de son étude sur le baron de Mareste et « Maisonnette ».

Les Réverbères (novembre) : M. Chabrun y déclare sagement :

les révolutions ne s'achètent pas aux marchés aux puces.

Et M. Michel Tapie date du 18 octobre 1938 cette cambronnade :

Et merde pour la « peinture pure » et les « problèmes picturaux ».

Pour M. Gérard de Sède, nous lui devons ce vers bien curieux :

les ongles offensés aux mains des pédérastes.

Les Volontaires (décembre) : c'est une naissance. M. Renaud de Jouvenel dirige cette revue. Elle a pour adresse : 23, rue Campagne-Première (14e). Voici son but :

C'est donc non seulement un redressement politique, mais aussi et avant tout un redressement idéologique et moral, ainsi qu'un regroupement international des forces opposées au fascisme, qui s'impose comme premier devoir à ceux qui n'acceptent pas de voir disparaître, avec la France, ce dernier rempart de la liberté, les valeurs de paix, de progrès et de foi dans l'homme qui font sa civilisation.

Telle est la tâche pour laquelle nous sommes aujourd'hui *volontaires.*

MM. Ph. Lamour, L. Pierre-Quint, E. Hemingway, Tristan Tzara, Carlo Torre, Hans Kassner, Frank Hanighen ont collaboré à ce n° initial.

Visages du Monde (15 déc.) : « La Cornouaille », textes de

MM. Auguste Dupouy, F. Mènez et Charles Chassé, illustrés par un reportage photographique très remarquable.

Yggdrasill (25 nov.) : MM. Guy Lavaud et André Druelle y saluent Francis Jammes. — « Les prix Goncourt et la Poésie », poèmes dus au plus grand nombre des lauréats du fameux prix, lettres d'excuses de quelques autres, rassemblés par M. André Payer. — Poèmes de M. Pierre Delisle. — « Ode à Salinas » de Lluis de Léon, traduite par M. Jean Baruzi.

La nouvelle raison (nov.) : un singulier, un révoltant, un cynique poème de M. Claude-Emile Roosen : « Famille », qui n'est français de langue ni d'inspiration. Il est imprimé face à un généreux appel pour donner un orchestre français à M. Bruno Walter.

Revue de Paris (15 décembre) : « J.-J. Rousseau » par M. Jean Cocteau. — « Le musée Camondo » par M. Pierre d'Espezel.

L'Idée libre (décembre) : « La Tyrannie cléricale. Garcia Moreno, président de l'Equateur ».

La Revue universelle (15 décembre) : Suite du « Sainte-Beuve et R. Tœpffer » de M. Jean Bonnerot.

Le Mois (5 décembre) : De Senatus : « Franc-maçonnerie et radicalisme feront-ils la paix avec l'Eglise? ». — M. A. Obermann : « Unité de la Suisse ». Anonyme : « On constate sur la lune de mystérieux changements ».

Marsyas (décembre) : Poèmes provençaux de Noël Vesper avec leur version française par l'auteur. — Deuxième série des « Lettres à Joseph Sol sur le félibrige » de M. Louis Bayle. — Suite des « Papiers de Charles Rafel » d'où j'extrais ce quatrain :

La Barbarie et le Progrès,
Accouplés dans la nuit vulgaire,
Ont fait le monstre de la guerre.
Mais ils ne l'ont pas fait exprès.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES HEBDOMADAIRES

Gringoire : L'héroïque épopée de Dull Knife (Décembre 1878-Janvier 1879) — Quatre mois de guerre avec Foch. — *Je Suis Partout* : Les Soviets contre l'Europe. — Mémento.

L'Epopée de Dull Knife : M. Léon Treich conte avec feu, dans **Gringoire** du 15 décembre, ce moment de la « soumission » des Peaux-Rouges par les troupes américaines. Décidément la pitié et la douceur vont bien aux actuels « démocrates ». En lisant cela, sans sensiblerie déplacée, on ne peut que juger durement les conquérants du Nouveau-Monde, qui

font aujourd'hui des représentations diplomatiques émues, à l'occasion... Ah! les bonnes âmes!

A la suite du désastre de Little Big Horne, le 25 juin 1876, où deux régiments américains avaient été massacrés par les Sioux après une héroïque résistance (aucun Américain ne survécut), les Etats-Unis prirent des mesures exceptionnelles. Le général Miles écrasa à son tour les Indiens sous une artillerie formidable. Puis il se retourna vers les dernières tribus irréductibles, les Cheyennes. Et ici commença une aventure dont presque tous les détails sont invraisemblables et pourtant rigoureusement vrais. Décimés par la guerre, la famine, le froid, les Cheyennes ne comptaient plus que 700 personnes, dont 235 guerriers, commandés par un chef d'une âme indomptable, Dull Knife. Après des combats quotidiens, cette poignée de Peaux-Rouges est rejetée, par les cinq régiments de cavalerie qui les pressent, vers les terres incultes du Dakota. La faim redouble. La malaria intervient. En septembre 1876, il ne reste plus que 69 guerriers. Les autres sont morts. Aucun ne s'est rendu. Ils n'ont plus un seul cheval : ils ont tué leurs bêtes pour manger. Ils traînent avec eux deux cents enfants, femmes et vieillards malades, et sont poursuivis par deux mille cavaliers. Course insensée : certains jours, cette horde fiévreuse parcourt de 110 à 120 kilomètres, installe les enfants, les malades, sur les chevaux et mulets qu'ils peuvent dérober dans les fermes isolés, et qu'ils tuent aussitôt qu'ils ont pris un peu d'avance sur leurs poursuivants, qu'ils tuent pour les manger. On croit les tenir : ils sont cernés. Ils s'évanouissent inexplicablement. Quel Fenimore Cooper écrira cette histoire folle? Et le lendemain, on apprend qu'ils ont pillé un ranch, cent kilomètres plus au nord. Octobre : ils arrivent devant Fort-Robinson, mal gardé. Ils enlèvent des armes, des chevaux, quelques vivres. Quatre régiments sautent en selle, les prennent en chasse. On les rattrape, on les entoure, cette fois ils sont pris. Point. Ils tiennent contre toute attaque jusqu'à la nuit, réussissent à fuir encore. Près de cinq mille hommes sont mobilisés contre eux. Et, enfin, on les prend, oui, on les tient, grâce à de terribles tempêtes de neige et parce qu'ils n'ont pas voulu abandonner leurs femmes et enfants. Ils sont placés au centre du camp américain, entourés de sentinelles. Le lendemain matin, au moment de donner le signal du départ, coups de feu. Pendant la nuit les soixante guerriers de Dull Knife ont creusé des tranchées, volé des fusils. *Pendant deux jours*, ils résistent. Il faut faire intervenir le canon. Pour ne pas faire massacrer les femmes, Dull Knife arrête le feu : on ne retrouve aucune des armes des Peaux-Rouges. Démontées, elles

sont cachées sous les haillons des femmes. Décembre 1878 : les prisons de Fort-Robinson. Dull Knife se soumettra si on le laisse, lui et les siens, sur place, si on ne le ramène pas au sud. Le gouvernement refuse. Mille kilomètres à faire! Mourir pour mourir, qu'on les tue sur place! On les prive de nourriture, on les laisse sans feu à des froids de 20-25° : les soldats américains ont les pieds gelés. Ces misérables, sans feu, sans vêtements, sans soin, ne cèdent pas. Le sixième jour seulement, le général américain Wessels songe à nourrir de force les enfants : nouvelle bataille. Les fusils ont été remontés. La nuit qui suit, les sentinelles sont égorgées et nos misérables prennent la fuite, dans la neige. Fuite inouïe, fuite insensée, fuite homérique! Derrière ces fantômes, ces moribonds qui n'avaient rien mangé depuis cinq jours, les escadrons américains. Au dire des trappeurs qui assistaient, les larmes aux yeux, à cette chevauchée fantomatique, les guerriers cheyennes auraient échappé une fois de plus si leur course n'avait été gênée par leurs compagnes. Par intervalles, les Peaux-Rouges faisaient front, abattaient les cavaliers qui les serraient le plus près, repartaient. On les suivait à la trace, et par les cadavres qu'ils laissaient derrière eux. Des cadavres désarmés, car dès qu'un homme tombait, une femme prenait ses armes et le remplaçait au combat. Il fallut cent heures de poursuite avant de pouvoir les « fixer », au haut d'une colline, où ils se retranchèrent aussitôt, ne désespérant pas encore. Là, entourés de toutes parts, ils résistèrent *neuf jours*, et purent s'échapper une fois de plus le dixième jour : ils n'étaient plus que 31. Tous guerriers ou guerrières, et se battant aussi vaillamment. Ce fut le 21 janvier qu'ils furent définitivement acculés près des falaises de War Bonnet Creek. Le combat dura encore toute la journée. Le soir, les Américains montèrent à l'assaut. Et l'on vit trois ombres squelettiques, trois ombres chancelantes, se dresser soudain *et charger :* les trois survivants de la tribu, armés l'un d'un revolver vide, les autres de deux poignards. Ils tombèrent criblés de balles.

Les Cheyennes avaient vécu.

§

(22 décembre) : André Tardieu : « Quatre mois de guerre avec Foch. La victoire des Flandres. » Je détache ces lignes importantes dans leur force brutale :

FOCH ET LES EFFECTIFS ALLEMANDS

Sur la place carrée de Cassel, que surmonte une terrasse, où est maintenant, je crois, la statue de Foch, nous marchons sans rien dire. Foch s'arrête :

— C'est vous qui aviez raison.

— Raison? Quand? Sur quoi?

— En 1913, quand on discutait la loi de trois ans et qu'Eugène Etienne, un brave homme, était ministre de la Guerre. Vous souvenez-vous que nous nous sommes rencontrés chez lui et que nous avons discuté sur les effectifs allemands?

« Vous aviez un gros annuaire dans les bras et vous vous obstiniez à répéter que l'effectif officiers de l'armée d'en face était en excès par rapport aux corps de réserve, dont nous connaissions l'existence. Etienne et moi, nous répondions que ce nombre d'officiers ne tendait qu'à remplacer les pertes. Vous répliquiez que nous étions des idiots. C'est vous qui aviez raison.

« Regardez nos bulletins de renseignements. Il sort de partout des corps allemands, dont nous ignorions jusqu'au numéro et dont la composition est étonnante. Ce sont, sans aucun doute, vos officiers en surnombre de 1913 qui les commandent.

« Les effectifs de troupes et les cadres subalternes sont, d'après les interrogatoires des prisonniers, composés, en grosse majorité, de volontaires. La plupart de ces volontaires sont des étudiants. Les officiers de troupe sont des professeurs.

« Depuis le 20 octobre, nous en avons identifié beaucoup. Les uns ont à peine plus de seize ans; les autres, presque cinquante ans. Tous ont un esprit magnifique et croient que leur rôle est de prendre Paris. Ah! les pauvres gens!

« Les corps d'armée sont numérotés de 22 à 27. Nous n'avions jamais entendu parler de ces numéros-là. En vérité, cela devient sérieux. C'est six à sept corps d'armée de plus, en face de nous.

« Joffre, qui a tous nos papiers et qui voit donc ce que nous voyons, se rend compte du danger et fait l'impossible. Dans ces quatre jours, il nous a envoyé une division d'infanterie au complet; une division et seize régiments de cavalerie; deux bataillons de Sénégalais; la division marocaine, que je lui avais demandée, sans croire que je l'obtiendrais.

« Jusqu'ici nous avons tenu et nous tenons. Beau travail d'état-major! On a prolongé Maunoury par Castelnau, Castelnau par Maud'huy, Maud'huy par Brugère, Brugère par les Anglais, les Anglais par les Belges, les Belges par d'Urbal. C'est bien joué. Mais ce n'est pas gagné.

« L'affaire sera dure. Elle est confuse. On ne peut pas savoir où portera le gros coup. J'y vois beaucoup moins clair que sur la Marne.

« En attendant, inondons! Puisque vous y fûtes déjà, retournez-y! »

§

« Les Soviets contre l'Europe » (non signé), dans **Je suis partout** du 9 décembre :

Interrogé au congrès de Marseille par M. Edouard Herriot, sur la validité du pacte franco-soviétique, M. Daladier aurait répondu : « Ce pacte conserve toute sa valeur. » C'est donc que ni M. Daladier, ni M. Bonnet ne lisent les journaux russes. Depuis les événements de septembre, se sont ajoutés d'autres arguments : les injures quotidiennes de la presse soviétique contre la France.

On pouvait discuter sur la désorganisation de l'armée rouge, sur l'incapacité de ses chefs, sur l'impossibilité où la Russie se trouve de nous venir en aide militairement, etc... Mais on ne peut plus rien opposer à ce fait précis : nos « alliés » nous insultent et, si les mots ont encore un sens, quel profit pouvons-nous espérer d'un pacte avec des gens qui nous haïssent et qui le proclament bien haut ?

Il ne se passe pas de jour sans que les gazettes soviétiques trouvent, sous une forme ou sous une autre, le moyen de désigner la France à l'exécration de leurs lecteurs. Le moyen le plus simple est d'ailleurs de reprendre dans la presse française elle-même les articles des misérables traîtres qui servent, en francs-tireurs, dans les rangs nationaux, la cause de M. Staline.

Quant à M. Daladier, la *Pravda* proclame qu'il doit « disparaître au plus tôt ». Le 9 octobre elle l'accusait d'avoir vendu la France au militarisme allemand. Le 19 novembre elle dénonce sa volonté d'anéantir le bien-être des travailleurs et d'assassiner les ouvriers... Passons sur les injures secondaires, sur les calomnies, sur les provocations quotidiennes. A lire les feuilles de Moscou, on comprend que la tentative de grève générale était bien la grève de M. Staline.

Tout ceci trahit la fureur d'avoir vu s'évanouir à Munich la certitude d'un affreux carnage européen qui n'eût profité qu'au seul bolchevisme. Et le ressentiment est d'autant plus violent contre la France que les bellicistes de Moscou comptaient sur elle pour déclencher la guerre et qu'ils ne lui pardonnent pas d'avoir été indocile. Mais les Soviets n'oublient pas les autres nations. M. Staline s'en prend à l'Europe civilisée tout entière, à l'Angleterre et à la France tout autant qu'à l'Allemagne ou à l'Italie, sans plus ménager les démocraties que les fascismes. Les Soviets se dénoncent ainsi comme les ennemis de toutes les patries, comme les ennemis irréductibles de la paix. Ils se mettent hors la loi. Il faut les y laisser.

Mémento. — *Candide* (14 décembre) : Abel Manouvriez : Quand le Guépéou opère en France. Marx Dormoy, complice des assassins. Choses entendues au procès de la Plevitzkaia. — *Les Coupables :* dossier n° 6. Marx Dormoy. — Une nouvelle inédite d'Henry Troyat, prix Goncourt 1938 : *Le Ressac.* — *Retour aux Carpathes,* nouvelle de Félix de Chazournes, prix Fémina 1938. — La Musique. Parlons de l'orgue moderne, par Emile Vuillermoz.

(21 décembre) : René Benjamin : Le Prince des Asturies sera-t-il roi d'Espagne? — *Les Coupables :* dossier n° 7. Auriol Vincent. avec cette notation : Accent *républicain.* — Pierre Veber : Le baptême de Cyrano. Souvenirs de la générale. — L'Equipage du Nord, nouvelle inédite par André Foucault, vivante, violente même. — Docteur Charles Fiessinger : La veille des maladies. Attention au changement d'humeur. — Lucien Dubech : le Théâtre. « Cyrano » chez Molière.

Gringoire (8 décembre) : Henri Béraud : Lettre à Mussolini, dont voici la fin :

A cette heure, monsieur le président, il me souvient de notre dernière entrevue. C'était au lendemain de votre victoire africaine. Un orage s'éloignait en grondant, et il y avait, dans le ciel de Rome, une buée de pourpre, une flamme somptueuse et funèbre. C'était un ciel de gloire et de mort, à l'image des destinées. J'entends encore vos paroles. Vous me parliez de nos deux patries, de leur passé, de leur mission, de ce qui malgré tout les unit. Et sur ces mots, me reconduisant, vous me prîtes la main...

C'est ce geste que, du fond d'un cœur ami, je voudrais vous voir faire en ces tristes jours. C'est cette voix que la France devrait entendre.

Pierre Lyautey : Portrait. M. Spaak. — Critique judiciaire : la revanche du Cocu magnifique, par Géo London. — Francis Carco : Verlaine, poète maudit. Pourquoi ne laisserait-on pas Verlaine tranquille, maintenant? Je sais bien qu'on lit toujours les « papiers » sur le pauvre Lélian qui fait, en quelque sorte, figure de banquier... — Plus fort que M. Chamberlain : La vieille dame aux deux parapluies, nouvelle inédite de Stacy Aumonier, texte français de Louise d'Estrées. — Léon Treich : les téléphones tragiques.

(22 décembre). Cette note, sans commentaires, de *Gringoire :*

Chemins de fer. Prix d'un billet de 3e classe pour un parcours de 100 kilomètres.

Avant le Front populaire	19 fr. 75
Aujourd'hui.	31 fr. 50

et sans commentaires de ma part non plus.

Je suis partout (9 décembre). De ma province. Comment se font les grèves, par Robert Andriveau. — Lucien Rebatet : l'assassinat de Codreanu.

Les gardistes roumains avaient été avertis, dès le début de novembre,

que l'on organiserait le meurtre de leur chef pendant le voyage du souverain à l'étranger. Les ministres seuls eussent été en cause dans cettte sordide tragédie. Ils le comprirent et reculèrent. Le roi a été contraint de donner l'ordre lui-même, flanqué de son policier Calinesco.

Il est singulier que le massacre ait suivi si rapidement la randonnée de Carol en Occident. Est-ce à Londres que la Cité juive, bien informée de la popularité indéracinable de la Garde de Fer, lui demanda cette tête? Dans tous les cas, il serait bien étrange qu'il n'ait pas obtenu de l'Allemagne un blanc-seing. Il est impossible qu'il n'est pas été question de la Garde dans ses entretiens avec Hitler et Gœring.

Si ces derniers, dans l'autre hypothèse, plaidèrent pour la vie du Capitaine, gagnèrent sa cause en échange de libertés commerciales, et que Carol, sitôt rentré, ait agi contre sa parole, c'est qu'il se trouve donc dans son pays en face d'une opposition plus profonde et plus générale encore que nous ne le supposions.

Nous n'avons pas à juger la politique intérieure de la Roumanie. Nous n'en parlons qu'en qualité de Français.

On nous a assuré que le trépas de Codreanu était pour nous une excellente affaire, que la Garde de Fer était sur le Danube un auxiliaire du Troisième Reich.

Ukraine. Le problème de demain, par P.-A. Cousteau.

— Quel est l'état actuel du problème ukrainien?

— Le problème se complique considérablement du fait que les territoires peuplés en masse par les Ukrainiens sont répartis entre quatre Etats. La partie la plus importante forme l'Ukraine dite soviétique, avec ses trente millions d'habitants; six millions se trouvent en Pologne, près d'un million en Roumanie, cinq cent mille en Tchécoslovaquie. Deux solutions ont été envisagées dans les milieux politiques ukrainiens. Les uns voulaient d'un seul coup créer la Grande Ukraine indépendante, englobant tous ses territoires. Les autres objectaient que par là on se heurterait à la résistance de quatre Etats; il serait donc plus prudent de concentrer tous les efforts sur l'objectif principal — la libération de l'Ukraine dite soviétique, tout en réclamant des garanties pour la vie nationale des Ukrainiens habitant la Pologne, la Roumanie et la Tchécoslovaquie. L'existence d'un grand Etat ukrainien serait d'ailleurs la garantie la plus sûre que les droits de tous les Ukrainiens soient respectés — même si telle partie de leurs terres n'était pas englobée dans cet Etat.

La vie économique. Autarcies contre démocraties, la bataille des budgets et des balances de comptes, par Pierre Lucius.

(16 décembre). Dorsay : le jeu des hommes et des partis. La majorité est changée, mais la politique? — Souvenirs de combat, par Corneliu Codreanu, traduits par Emmanuel Beau de Loménie. — La vie économique. Après les grèves révolutionnaires. Le Bilan véritable de la situation, par Pierre Lucius.

(23 décembre). De Robert Brasillach, ce début de *Lettre à un étudiant italien sur la nature des choses*. La position de la France y est donnée avec simplicité et courtoisie, ce qui nous change de certains quotidiens bellicistes.

Mon cher camarade,

J'écrivais, il n'y a pas longtemps, à cette même place, à un camarade allemand inconnu pour lui expliquer ce que nous pensions des revendications coloniales du Reich. Ses journaux ont relevé avec beaucoup d'intérêt et de courtoisie la fermeté de notre position. Vous me permettrez

de vous écrire, aujourd'hui que toute la presse de nos deux nations est retentissante d'une bagarre verbale qui, pour mieux valoir que les coups de feu, n'en est pas moins assez regrettable. Je pense que vous lirez ce journal qui a toujours accordé aux choses de l'Italie (il le montre encore cette semaine) une attention soutenue, dans tous les domaines. Pour ma part, j'aime votre pays. Toutes les fois que j'y suis allé, je m'y suis senti parfaitement heureux : j'aime vos villes, votre campagne toscane, votre lumière, vos peintres. J'aime votre petit peuple courtois, ironique, travailleur et charmant, si éloigné des défauts que l'on prête traditionnellement à l'Italien (et qui doivent se trouver dans vos autres classes sociales). J'aime la tranquillité de votre Italie moderne, le génie de votre chef, et soyez assuré que nous ne sommes pas de ceux qui séparent l'Italie du fascisme.

Et voilà que nous avons appris que vous manifestiez dans les rues, que vous criez : Tunisia! Savoia! Vous vous êtes irrité de justes et plaisantes ripostes. Je ne crois pas faire injure à l'Italie et au fascisme en déclarant que votre journaliste le plus connu, M. Virginio Gayda, ce Tabouis mâle, ne me paraît pas avoir pour représenter l'intelligence humaine énormément de titres. Cela n'entame en rien, croyez-le, notre estime pour les talents de l'Italie.

Mais franchement, ne pourrait-on employer, mon cher camarade, pour parler de peuple à peuple, des procédés un peu différents? Je n'ai pas à examiner trop longuement ici ce que vous nommez vos revendications. On vous a répondu un peu partout, tantôt avec mesure, tantôt avec passion, et Pierre Cousteau vous le disait l'autre semaine : « La France n'est pas le Père Noël. » Cependant, j'imagine, pour la clarté de la chose, qu'il convient de distinguer un peu, et de sérier les difficultés, ainsi que le voulait Descartes.

Marianne (14 décembre). De l'amitié en littérature, par André Billy, ceci :

J'admire fort les gens de lettres d'avoir tous la fibre amicale tellement développée. Les autres professions ne nous offrent malheureusement rien de semblable. Ni chez les peintres, ni chez les sculpteurs,ni chez les architectes, ni chez les musiciens, ni chez les graveurs, ni chez les médecins, ni chez les avocats, ni chez les ingénieurs, ni chez les industriels, ni chez les gros, moyens et petits commerçants, ni chez les employés, ni chez les ouvriers l'amitié n'est honorée avec un pareil éclat, une pareille ferveur. L'amitié littéraire est un phénomène unique et bien propre à nous faire concevoir la plus haute idée de ce qu'il se cache de vertu et de générosité dans le cœur d'un homme de lettres.

Assez dur pour le peuple des « m'as-tu-lu? » Mais assez vrai. — Jean Germain-Tricot : Botticelli, le peintre des madones.

(21 décembre). Fernand Gregh : Retour à Verlaine. — Léon-Paul Fargue : Dans la main de la France :

Nous avons tous remarqué, vous et moi, dans la presse, et nous avons tous entendu dans le haut-parleur, ces derniers temps, la signature et la voix de nos plus fortes et de nos plus vives personnalités intellectuelles : Valéry, Duhamel, Giraudoux, Romains, pour m'en tenir à notre état-major., ont parlé de la France aux Français. Ils ne cesseront pas.

Je lève le porte-plume de nos pères en signe d'approbation. Le moment est venu, en effet, de rappeler aux quarante millions d'excellents diables qui, comme vous et moi, tiennent à leurs frontières robustes et précises, à l'état d'esprit qui fait le fond de l'affaire française, à l'entrecôte-minute, aux frites, au beaujolais, au jambon des Ardennes, à la liberté d'engueuler le voisin, à la bonne terrasse de ces cafés qui sentent la citadelle forestière aux verts piliers, le moment est venu de rappeler

aux Français que l'effort, la patience, la dignité, l'idéal, le courage et la foi font également partie de notre confortable et précieux patrimoine.

Stanislas de la Rochefoucauld. Les revendications italiennes. — Louis Chéronnet : Au musée de l'Orangerie. La gravure française en couleurs au XVIIIe siècle. — Deux pages sous ce titre angoissant : La dénatalité tue les nations libres.

Les Nouvelles Littéraires (10 décembre). Edmond Jaloux : L'esprit des livres. — Francis de Miomandre : Jouhandeau a créé un homme et une ville. — Gustave Cohen : En Hollande, la littérature n'est pas moins attachante que la peinture.

(17 décembre) : Paul Hazard, professeur au Collège de France : Visite aux écrivains exilés. Il s'agit de ceux qui se sont rendus en Amérique. Il cite ce mot terrible de Voltaire : « Ce qu'il y a d'affreux chez les honnêtes gens c'est qu'ils sont des lâches. On gémit, on se tait, on soupe, on oublie. » Ceci à propos des malheureux qui viennent « se dissoudre dans un grand fleuve humain et connaître cette première mort qui s'appelle l'indifférence et l'oubli. Au début, ils avaient, comme on dit, l'auréole du malheur; il ne faut pas longtemps pour que l'auréole s'efface et le malheur reste ». — Camarades, nouvelle de Marie le Franc.

(24 décembre). En première page : Les poètes de l'Hiver. — Charles Kunstler : La nouvelle querelle des anciens et des modernes (à propos des vitraux de Notre-Dame).

Reflets (8 décembre). En marge du « Grand Meaulnes ». Alain Fournier vivant, souvenirs de sa sœur, Isabelle Rivière.

Le Temps présent (9 décembre). Ne pas casser la France, par P. Henri Simon. — René Moreux : Syndicalisme marxiste.

(26 décembre). Le billet de François Mauriac : L'auteur et son public. Une sorte de confession amusée.

Vendémiaire (14 décembre). Sapiens : le gouvernement est dans la bonne voie. — La vie économique. Pour sauver de l'écrasement fiscal la population de Paris et d'ailleurs. Un projet de suppression des abus et de compression rationnelle des dépenses est opposé par les contribuables au budget de l'administration. — André Gide 1932, par J.-P. Maxence. Gide donne le spectacle d'un homme libre. Grand bourgeois, il a su rompre d'abord avec les préjugés, l'oppression, l'injustice de sa classe; devenu communiste, il a su rompre aussi avec l'oppression, l'injustice, les préjugés staliniens.

(21 décembre). Louis Roubaud : Edouard Bénès m'avait dit, en parlant des Sudètes : « Ce n'est pas grave », en parlant des Habsbourg : « Plutôt l'Anschluss. »

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

Mémoires de Weidman s'abstenir (*le Journal*, 17 décembre). — Le pire criminel n'est pas le Tueur (idem, 12 décembre). — Confusion des genres (*le Petit Parisien*, 17 décembre). — Seulement cinquante centimes (*idem*). — Réfugiés : huit millions (*id.*). — Jésus aryen et Français (*le Journal*, 11 décembre). — Bretons partout (*le Petit Journal*, 15 décembre). — Baudelaire quai de Bourbon? (*le Figaro*, 15 décembre). — Léon Dierx chez Henri de Régnier (*le Temps*, 9 décembre).

Accusé d'une demi-douzaine d'assassinats crapuleux, l'Allemand Weidman est à la veille de comparaître enfin devant le jury, lit-on dans **le Journal.**

En prison depuis 12 mois, cet intéressant personnage a, paraît-il, employé ses loisirs forcés à la rédaction de ses « mémoires » et l'on est venu nous en proposer la primeur.

Eh bien! non. *Le Journal* a trop le respect de ses lecteurs pour accueillir et propager pareille littérature.

Bravo! Mais le plus étrange c'est encore qu'un assassin trouve à proposer, de la prison, sa copie. Les prisonniers, croyait-on, tressaient des chaussons de lisière. Ils rédigent leurs souvenirs.

Weidman n'est encore qu'en prison préventive, il est vrai, là où le pire coupable, remarquait M. Prudhomme, est présumé innocent. Il faudra encore un mois pour que le Don Juan rouge, le sire de la Voulzie — ô Hégésippe Moreau! — s'entende condamner, très probablement, à la peine capitale.

— Accusé, qu'avez-vous à dire sur l'application de la peine?

— Pas grand'chose. Mais pour en arriver à une solution aussi prévue, ce n'était peut-être pas très utile de me faire patienter une année.

Année que Weidman aura vécue aux dépens du contribuable. Les clochards ont leur soupe; à Weidman les gamelles : sept cent trente gamelles à la date du 14 décembre dernier, notait *le Journal*, dont la répugnance à publier les mémoires du Tueur ne va pas jusqu'à ne pas tenir le compte des gamelles de Weidman. Sept cent trente! plus vingt kilos de documents pour le procès. Le procès qui durera trois semaines.

§

Le plus hideux des criminels, dit-on, ce séducteur qui, soudain... Le plus hideux des criminels n'est pas Weidman, l'Alle-

mand Weidman. Le plus hideux des criminels s'appelle M. Lebigre; c'est un Français. Citons *le Journal :*

Dans un atelier du chemin de fer de l'Etat, en gare du Val-Notre-Dame, à Argenteuil, se trouvaient deux ouvriers, M. Lebigre, 25 ans, et M. Joseph Lambert, 43 ans.

Soudain, M. Lebigre saisit le tuyau d'une bouteille d'air comprimé et se livra sur son camarade à une plaisanterie aussi stupide qu'atroce et qui connut déjà tant de tragiques précédents. Sous la pression de l'air comprimé, le malheureux fut effroyablement dilaté.

On le transporta dans un état très grave à l'hôpital, tandis que M. Lebigre était arrêté.

Un plaisantin, un rigolo, et qui aurait tort de se priver du spectacle : le camarade gonflé comme un ballon, par quelle voie cela s'entend. Pourquoi se gêner lorsque les précédents, les nombreux précédents ont trouvé des juges toute indulgence? Un conteur grand-guignolesque montrerait des bourreaux soigneusement occupés à gonfler une à une les victimes d'un terrible pogrom. Et voici se traîner les échappés, les monstres; sur quoi ils s'envolent peut-être. Ce serait très « littéraire »; le crime de M. Lebigre est parfaitement ignoble.

§

Après les victimes-ballons, les « suicidés » de Beauvais ou le double maquillage d'un double crime :

Le « pendu » avait été étranglé avant d'être pendu. Le « noyé » avait été assommé avant d'être jeté à l'eau,

note M. Georges Arqué, envoyé spécial du **Petit Parisien.**

Singulière confusion des genres. Mais à quoi ne faut-il pas s'attendre en matière de crime? C'est ainsi que des criminels véritablement pleins d'imagination viennent de lancer un jeu très drôle : vous faites irruption, un après-dîner, avec de bons camarades, dans une habitation de préférence isolée; vous ceinturez, ficelez toute une famille : père, mère, les gosses; vous mettez tout ça dans votre auto; vous démarrez, l'auto file, et au fur et à mesure que le voyage impromptu se déroule, vous laissez tomber, excités par les supplications ou mis en verve par les cris des victimes, mère, fille et garçon.

Vous gardez le père, histoire de prolonger l'amusement, vous l'emmenez jusque chez vous, vous lui faites les honneurs de votre cave, où vous enfermez le malheureux, et, sans plus vous en préoccuper, vous videz quelques bouteilles à la santé de la famille. Au matin, comme vous êtes poli, vous reconduisez le père chez lui. De bonnes âmes ont eu tout le temps de ramasser les blessés, — ou les morts. Voilà à quels plaisirs se livrent certains braconniers — il faut bien changer de gibier — quelque part en France. Rien des partouses : c'est honnête, c'est charmant. La presse a relaté le fait, intégralement authentique, sans trop s'indigner.

Il ne manque à ce jeu que d'être honnête. Mais honnête, est-ce que cela rapporte! C'est encore dans *le Petit Parisien* qu'on lit l'histoire du bon garde-barrière et de l'ingrat voyageur :

> Récemment, une automobile venant de Paris prenait feu au milieu du passage à niveau des Mines, route d'Arras, à Eleudit-Leauwette. Le garde-barrière quitta sa cabine et, au moyen d'un extincteur et de nombreux seaux d'eau, il éteignit l'incendie, après avoir aidé le passager à se tirer de sa mauvaise posture. Ce passager, d'ailleurs, était accablé par la destruction qui menaçait sa voiture. On sut pourquoi après.
>
> En effet, quand tout péril fut écarté, il dit au garde-barrière :
>
> — Mon brave ami, vous venez de m'éviter de gros ennuis. Je suis directeur de banque à Paris et je venais distribuer des fonds à quelques succursales. Il y a 3 millions en billets dans mon auto.
>
> Et, royalement, il tendit au garde-barrière une pièce de 50 centimes en guise de pourboire. Le garde-barrière n'en est pas encore revenu, pas plus que les deux braves gendarmes qui se trouvaient à proximité.

Et les deux « braves » gendarmes (« braves » en quoi?) n'ont pas eu la curiosité, même professionnelle, de questionner le voyageur sur la provenance de ses trois millions? Pour ce qui est des dix sous... Une pièce de cinquante centimes est parfois bien moins innocente qu'il n'y paraît. Jean Lorrain conte très bien cela.

§

Qui n'a pas — j'y reviens — son assassinat? L'Histoire en est pleine, l'Histoire dont des novateurs voudraient que la

jeunesse des écoles connût moins le rayon « jadis et naguère » que les « dernières actualités », mais ne serait-ce pas du pareil au même quant aux horreurs, l'affaire des poisons le cédant à l'affaire Syveton, l'assassinat organisé du roi Capet et les fantaisies de l'assistance mutuelle en matière de guillotine, va comme je te pousse, le cédant aux fusillades de la Commune? Que trouve-t-on à l'origine de l'Empire romain? Romulus qui saigne Rémus. Et à l'origine des grandes tueries collectives de 14-18? L'assassinat d'un archiduc, ma foi pas plus antipathique qu'un autre. De là l'origine, aussi, de ces occupations que la fin de la guerre n'a pas suffi à arrêter, et qui vont se développant...

Le 29 juin 1914, vingt-quatre heures exactement après l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, rappelle M. Edmond Demaitre dans *le Petit Parisien*, un train rempli de femmes pleurantes et d'enfants affamés s'arrêta à la petite gare de Zimony, située à la frontière de la Hongrie et de la Serbie. Ces femmes et ces enfants, qui envahissaient ce jour-là la gare de Zimony, constituaient les premières vagues de la nouvelle migration des peuples dont les secousses ébranlèrent au cours des années qui suivirent les assises économiques et sociales de cinq continents! Bien que vingt-quatre années soient écoulées depuis, les flots jaillis lors de la grande tourmente n'ont pas encore regagné leur lit. A l'instar du raz de marée qui balaie les rives ravagées de secousses sismiques, ces flots de la migration continuent, en effet, de déferler sur le monde. Des déserts arides de la Syrie aux forêts des Carpathes, des steppes de la Dzoungarie aux métropoles américaines, des ghettos ukrainiens aux ports du continent noir, ce flux et ce reflux d'hommes en quête d'une patrie continuent de soulever des problèmes économiques, sociaux et démographiques, de provoquer des débats interminables et des polémiques passionnées; bref, ils ne cessent d'ajouter de nouveaux éléments d'une gravité exceptionnelle aux multiples problèmes que doit affronter le monde moderne.

Soit 1.600.000 personnes...

Suivant les évaluations les plus optimistes, 1.600.000 personnes au moins remplissent actuellement les conditions nécessaires pour être qualifiées de *réfugiés* par les organes compétents de la Société des nations. Cela signifie que, dispersées dans le monde, 1 million 600.000 personnes *vivent dans le vide*, en menant l'existence peu

enviable d'hôtes tolérés, avec l'épée de Damoclès du refoulement, de l'expulsion et de la déportation suspendue au-dessus de leur tête. Il est inutile d'insister sur les conséquences sociales et morales qui résultent d'un tel état de choses. Il est, en effet, évident que l'incertitude économique et morale dans laquelle vivent la plupart des réfugiés « non assimilés » est la cause la plus importante de leur déchéance morale et sociale.

Et la criminalité, hélas! trouve des volontaires.

Le point d'interrogation qui se dresse sur l'horizon de leur vie n'est-il pas la raison qui les pousse à tenter la chance par tous les moyens, à s'enrichir vite à tout prix, même au risque de sombrer dans la marée de la crapule et de la criminalité? Le complexe d'infériorité dont ils souffrent n'est-il pas l'un des facteurs spirituels les plus importants qui déterminent, par le jeu fatal des actions et des réactions psychologiques, la participation des heimatlos dans les entreprises les plus audacieuses, dans les aventures financières, politiques ou sociales les plus invraisemblables dont l'ensemble constitue, dans tous les pays, l'effarant dossier de la « criminalité étrangère »?

Sous réserve de ne pas généraliser, et M. Edmond Demaitre se hâte de faire remarquer qu'il ne veut nullement prétendre

que les réfugiés qu'on compte actuellement dans le monde soient sans exception des financiers marrons, des assassins, des cambrioleurs ou des marchands de coco! Loin de là!

Mais enfin le dossier de la « criminalité étrangère » est là, et qui augmentera fort lorsque le nombre des sans-patrie passera de 1.600.000 à près de huit millions... En effet :

les juifs autrichiens et allemands ne sont pas compris dans les 1.600.000 réfugiés tenus en évidence par la S. D. N., les Tchèques, les Slovaques, les Hongrois et les Ruthènes, qui viennent de grossir, depuis quelques semaines, le nombre des *fuorusciti,* sans parler des émigrés croates, macédoniens, etc., au sujet desquels les statistiques gardent un silence absolu! Et ce n'est pas tout. Grâce à la propagande allemande, qui emploie en Europe centrale et orientale le *slogan* de l'antisémitisme comme le moyen le plus efficace de sa « pénétration pacifique » (suivant les évaluations des experts, en Hongrie seule, la propagande allemande a dépensé approximativement 50 millions de francs), *il y a en Europe 5 ou 6 millions de réfugiés potentiels* qui, dans un avenir plus ou moins éloigné, seront obligés de prendre le chemin de l'exil.

Soit 1.600.000 + 6 millions = 7.600.000. Où habiter quand on en est à une scène comme celle-ci, que la presse a relatée, au xxᵉ siècle? Un célèbre chanteur a été convié à réjouir les invités d'une soirée, dans une ambassade, à Bruxelles sauf erreur. C'est un israélite. Les Allemands qui sont dans l'assistance demandent que l'artiste ne chante pas. On rit. Ils insistent pour que l'artiste ne chante pas *en allemand*. On sourit, on accepte. Les Italiens qui sont dans l'assistance demandent que l'artiste ne chante pas *en italien*. Le maître de maison ne rit plus, ne sourit plus, il donne ordre qu'on commence. L'artiste chante. Et comme il chante, serait-ce en nègre, avec talent, comme l'histoire a fait le tour du salon, la plus grande partie de l'assistance, debout, lui fait une ovation. Vieux *slogan* qui disait que l'art n'a pas de patrie, où êtes-vous? L'art aujourd'hui est tenu pour question de race. Les pommes cuites dont on menaçait un Saint-Saëns, un Frédéric Masson pendant la guerre, parce qu'ils en avaient après Wagner, — cependant que, à Berlin, on jouait Molière! Il paraît qu'à la même époque Albert Carré, qui vient de mourir, était tenu, en sa qualité d'administrateur du Théâtre-Français, de reviser du répertoire tout ce qui avait trait à nos ennemis; *Allemand*, par exemple, dans une pièce d'Hugo, devenant *Espagnol!* Et où ai-je lu qu'une personnalité éminente voulait qu'on bannît Shakespeare de nos théâtres, pendant la guerre anglo-boër! Evidemment la sottise, la hargne n'est pas née avec l'année que nous conduisions il y a peu au cimetière. Et s'il y a quelque chose qui n'a pas de patrie, c'est bien la bêtise.

§

Jésus serait de race aryenne, informe le *Journal*.

La nouvelle est de M. Guillot de Saix, qui la tient d'une thèse de Pierre Louys :

Georges Andrieux va mettre en vente, dans un lot d'autographes et manuscrits anciens et modernes appartenant à divers amateurs, de curieuses pages inédites que Pierre Louys adressa naguère au regretté Georges Montorgueil. Et ces pages tracées d'une large écriture gladiolée sur un papier de beau format large revêtent un singulier caractère d'actualité dans un temps où certains chefs de peuple se réclament d'une race pure, d'une pureté d'ailleurs tout

idéale, la race aryenne, en l'isolant complètement de l'élément israélite.

Il y a près de trente ans, Pierre Louys, avant les actuelles proscriptions, s'était appliqué à prouver par des déductions aussi érudites que spécieuses, la pureté aryenne du sang de Jésus.

Il avait énoncé sa thèse hardie en trois lignes qui alarmèrent alors l'opinion.

Georges Montorgueil s'étant fait l'écho des clameurs soulevées, Pierre Louys lui écrivit pour affirmer sa conviction personnelle sans vouloir prendre parti dans une discussion où, disait-il, « je me borne à écouter les savants ». Par son épître ingénieuse, le romancier n'entend prouver qu'une chose : c'est qu'il avait écrit très volontairement, et non par inadvertance, les trois lignes si fort critiquées.

Les audaces n'effrayaient pas l'auteur des *Chansons de Bilitis,* et citer celles-ci n'est-ce pas entendre qu'il ne répugnait pas davantage aux mystifications? M. Guillot de Saix rappelle qu'à en croire Pierre Louys, côté audaces,

la meileure part des chefs-d'œuvre en vers de Molière avait été versifiée par Pierre Corneille en personne, collaborateur avoué du grand comique pour *Psyché* et collaborateur secret du même pour *Amphitryon, le Misanthrope,* et le *Tartuffe.*

Revenons à Jésus :

La théorie du poète est que les Galiléens composaient un rameau du vieil arbre celtique, et comme tels, étaient considérés par les Hébreux en « étrangers ».

Les silhouettes que les artistes de l'antiquité ont laissées des Galiléens les marquent d'ailleurs d'une forte ressemblance avec les Gaulois figurés par les statuaires romains; de plus, on retrouve en Galilée bon nombre de « pierres levées » qui sont comme les signatures des Celtes partout où ils ont vécu; enfin, de « Gall », le nom de la race, les Romains avaient fait les « Galli », « les coqs », les hommes à la crête de cheveux rouges et, par tradition, les trois Galiléens les plus célèbres : Jésus, Marie et Marie-Madeleine ont les cheveux d'un blond ardent, comme les Galates, et non pas noirs comme les Juifs.

Ceci dit, Pierre Louys remarque prudemment :

« Une tradition n'est pas une observation; il est bon de constater, cependant, que celle-ci vient à l'appui de la thèse. »

Et il conclut en rapportant cette anecdote :

« On prétend qu'un soir, Disraeli, traité de « Juif » à la Chambre

des Communes, répondit avec négligence : « Comme votre Dieu! »

Et Pierre Louys remarquait en terminant :

Il serait doublement curieux de prouver, d'abord que Jésus ne fut pas un Juif, ensuite qu'il fut presque un Français.

Mais le vieux bon dieu allemand?

§

Saint-Pol-Roux, dit « le Magnifique », curieux poète qui depuis de longues années vit parmi les pêcheurs de l'extrémité du Finistère, note M. Joseph-Emile Poirier dans **le Petit Journal**, a écrit quelque part : « Il n'y a pas une motte de terre dans le monde, il n'y a pas une vague dans la mer où l'on ne trouve un Breton. »

Saint-Pol-Roux exagère à peine. La prolifique race armoricaine, qui mêle paradoxalement l'amour du terroir natal à un goût singulier pour l'exil — chez lui ou à l'étranger, un Breton ne se sent-il pas toujours un peu en exil? — se perpétue et, souvent, prospère, sur toutes les terres du globe.

Mais le lieu de choix pour la joindre, en dehors de sa province, c'est naturellement Paris.

« Bretagne capitale Paris », peut-être, si on considère que, dans leurs fêtes,

350.000 Armoricains dans Paris, 200.000 en Seine-et-Oise évoquent au son des binious et des bombardes la lande et l'océan.

Mais il n'y a pas que les *Bretons de Paris;* il y a ces *Autonomistes bretons* qui font sauter les monuments comme les Bretons tout court faisaient, eux, des ouvrages ennemis, les 240.000 soldats dont un monument encore debout et qui le restera atteste le sacrifice.

En fait de monument, Mme Gérard d'Houville s'inquiète dans **le Figaro** du sort réservé au *Baudelaire* de Fix-Masseau. Elle voudrait voir le buste du poète

quai de Bourbon à l'endroit élargi où il atteint le pont et où l'on s'attarde si volontiers sous le frémissement des grands arbres. Ce sont, n'est-ce pas, des peupliers d'Italie. Je veux croire qu'ils sont toujours là, puissants et hauts, nobles, même en hiver, par leur structure forte et délicate et si murmurants quand le vent d'été, à l'heure des ombres, y joue en y froissant comme un perpétuel feuillage les rêves du passé unis aux impressions du présent. Sur ces quais où si souvent Baudelaire s'est arrêté sans doute, pour

contempler le ciel de Paris reflété dans la Seine nocturne, crépusculaire ou matinale, sous ces arbres qu'il a peut-être connus, je vois déjà s'esquisser l'apparence de la stèle qui portera sa figure et son nom.

L'hôtel de Lauzun n'est pas loin où il vécut tant d'heures d'amitié et de folie juvénile, et les beaux balcons de ces belles vieilles demeures lui ont peut-être inspiré cette vision : « Vois, aux balcons du ciel... » C'est là que son fantôme, après s'être attardé dans les chambres désertes des lieux inhabités, où, vivant, il songeait et peut-être souffrait, après avoir flotté dans « les miroirs ternis », revient, qui sait? se pencher encore à ces balcons pareils à des rameaux d'hiver.

Le couplet est très beau. Mais l'emplacement du *Baudelaire* n'est-il pas déjà arrêté? Ne sont-ce donc plus les jardins du Luxembourg? Ce n'est plus la question de lieu qui préoccupe, mais la question des fonds nécessaires. Si à chaque fois qu'il se vend un exemplaire des *Fleurs du Mal* il tombait seulement deux francs pour la stèle du poète...

§

Il ne faut point laisser finir 1938 sans célébrer le centenaire de Léon Dierx,

écrit M. Edmond Jaloux dans **le Temps.** Pour notre part, c'est fait depuis longtemps, — depuis la date du centenaire : Léon Dierx est né à l'Ile Bourbon le 31 mars 1838. Mais il n'est pas défendu d'y revenir, et comme on l'aurait goûté au printemps dernier, on goûte fort aujourd'hui le portrait familier que M. Edmond Jaloux trace de Léon Dierx sur sa fin :

La dernière fois que je l'ai vu, ce fut chez Henri de Régnier, le jour où ses amis allèrent le féliciter, rue Boissière, après sa réception à l'Académie française. Judith Gautier était là, lourde, blanche et majestueuse. P.-J. Toulet vint, qui tourna autour de son ami et du célèbre habit vert, avec un air vraiment diabolique, plein de sarcasme, mais aussi de révérence, due à son respect des vieilles traditions françaises. Puis ce fut Léon Dierx, conduit par une amie, car il était devenu presque aveugle. Avec quelle simplicité, quelle pureté d'expression, quelle absence de toute jalousie ne loua-t-il pas l'auteur fêté de *Tel qu'en songe!* On le sentait sincèrement heureux d'un succès qui consacrait un vrai poète, et

aussi l'ami et le disciple de l'homme qu'il avait vénéré entre tous : Leconte de Lisle.

Il s'effaça modestement dans la foule des invités. Il rentrait dans le crépuscule de sa gloire et de sa cécité. On aurait aimé savoir qu'en s'en allant, il se souvenait qu'il avait écrit, lui aussi, quelques vers immortels.

Notant que

ce grand poète, trop peu connu, hélas! naquit la même année que Villiers de l'Isle-Adam,

M. Edmond Jaloux ajoute :

d'autres commémorations suivront bientôt : Mallarmé [né en 1842], Verlaine [né en 1844], Sully Prudhomme [né en 1839], José-Maria de Heredia [né en 1842].

Seul des poètes que le collaborateur du *Temps* a nommé, Sully Prudhomme sera l'objet d'une célébration cette année. Mais il ne fut pas le seul à naitre en 1839. C'est le cas également d'Emile Blémont, ce cher Emile Blémont, d'inspiration et de facture toute parnassienne, qui en mourant léguait son charmant hôtel de la rue Ballu aux poètes : « la Maison de Poésie », qui vaut tous les monuments, qui est quelque chose d'autre, sans doute, de préférable, certainement.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Concerts Colonne : audition des envois de Rome de M. Tony Aubin : *Symphonie romantique*, et *Cressida* (fragment). — Albert Carré — Maurice Emmanuel.

C'est un plaisir rare et une joie profonde : entendre des œuvres dont l'auteur, qui est au début de sa carrière, donne les marques d'un talent original en même temps que d'une culture étendue; et puis sentir, tandis qu'on écoute, que ces œuvres-là s'imposent non seulement parce que leur qualité dépasse ce que l'on était en droit d'attendre d'un lauréat du Concours de Rome, mais encore parce que leur valeur propre, hors de toute autre considération, les place d'emblée où n'atteignent qu'un petit nombre d'élus; constater à la fois la qualité de l'inspiration, la puissance du souffle, la sincérité de l'expression, la solidité de l'écriture, et jusque dans quelques très brèves imperfections de détail, une sincérité, une

honnêteté qui imposent le respect et commandent la sympathie — voilà ce que nous ont valu les envois de Rome de **M. Tony Aubin,** donnés en première audition aux Concerts Colonne, le 10 décembre, sous la direction de M. Paul Paray.

Oui, c'est un plaisir rare : l'exercice de la critique conduit à une diminution des facultés d'enthousiasme. A mesure que le temps passe et que les ouvrages nouveaux se succèdent qu'il faut examiner, juger, on risque de devenir comme Beckmesser, plus attentif aux défauts qu'aux qualités des musiques nouvelles. M. Tony Aubin, par les moyens les plus francs, et simplement parce qu'il a exprimé ce qui était en lui, parce qu'il a laissé parler son tempérament dans sa musique — mais sans cesser de soumettre son œuvre au contrôle d'une discipline exigeante — nous a émus. La sincérité est la meilleure éloquence; mais il y a tant d'artistes qui perdraient à être sincères plus qu'ils ne gagneraient! Heureux ceux qui peuvent, sous le vêtement d'une forme correcte et d'un style pur, laisser apercevoir l'homme. Toutes les grandes œuvres sont ainsi révélatrices. La confidence que M. Tony Aubin nous fait aussi bien dans le mouvement lent de sa symphonie que dans le Nocturne de Cressida, pour pudique qu'elle soit, est révélatrice. Le musicien qui a entendu chanter en lui ces phrases est un artiste-né. L'éducation qu'il a reçue auprès d'un maître admirable — Paul Dukas — a donné tous ses fruits. Elle a respecté l'individualité du jeune poète; elle a armé son esprit et enrichi son talent. Il est parfois dangereux de choisir un maître dont la personnalité est aussi forte : l'admiration qu'on lui marque se laisse souvent trop voir et les œuvres de l'élève paraissent alors comme un reflet. Si l'orchestration de M. Tony Aubin, en quelques pages du finale de sa *Symphonie* évoque le souvenir de la *Péri,* c'est de manière fugitive, et c'est plutôt comme un hommage. L'ombre du maître n'obscurcit jamais l'originalité du jeune musicien, déjà maître lui-même. Et comme on le loue de cette abondance, de ce jaillissement d'idées bien enchaînées, comme on lui sait gré de ces développements qui ne sont pas des répétitions inutiles, et comme est réconfortante une Symphonie *composée,* au vrai sens du mot, une œuvre de longue haleine, enfin! et qui semble plus courte que tant de pièces

brèves dont la brièveté n'est que le fruit de l'impuissance...

M. Tony Aubin a composé sa *Symphonie romantique* en 1935-1936. Le second mouvement, *Grave*, avait été donné en première audition à la Société des Concerts, sous la direction de M. Philippe Gaubert, le 22 mars 1936; l'année précédente, en avril, la même société avait inscrit à son programme un fragment de *Cressida :* les deux ouvrages furent pareillement accueillis et l'on regretta unanimement que l'auteur ait dû, pour se faire jouer, démembrer une composition importante dont la valeur, à en juger par ce fragment, était très remarquable. De même le mouvement isolé de la symphonie fit souhaiter de connaître l'ensemble. Nous voici exaucés pour celle-ci, mais notre regret persiste et s'aggrave pour *Cressida;* en connaissant davantage, nous en voudrions plus encore.

La symphonie est en trois parties : allegro con fuoco, grave et finale, bien équilibrés, bien développés, sans longueurs ni redites. L'épithète « romantique », dit l'auteur, ne s'explique que par la recherche d'une expression lyrique franche et soutenue, au service d'une forme simple. Et c'est bien cela en effet : les thèmes sont expressifs et ils sont traduits franchement par un orchestre qui sonne à merveille. Le musicien est parfaitement maître de sa forme. Et cette forme n'est point une vaine apparence : elle est riche de substance, d'idées, de suggestions, elle n'est jamais ni précieuse ni banale, mais toujours justement appropriée à son contenu.

Cressida est un « hymne d'amour à l'adorable gloire et à la mortelle séduction d'une femme enivrée d'elle-même, brûlante de danser et qui ne danse que pour elle, sur cette terre d'Asie tremblante de désir ». M. André Suarès, auquel M. Tony Aubin a demandé l'inspiration de son *Poème pour Cressida*, s'est tenu à l'écart de l'affabulation shakespearienne. Faut-il rappeler la grande beauté de sa *Cressida?* Il est toujours dangereux pour un musicien de choisir un texte auquel il est impossible *d'ajouter* quelque chose, car on ne saurait rien ajouter à la perfection sans la détruire. Cependant quelques privilégiés ont tenu la gageure. Dans un tout autre genre, Maurice Ravel fit ainsi des *Histoires Naturelles* de Renard; *Cressida* est de réussite pareille. L'ouvrage débute par une

fanfare de caractère rude et héroïque, évocatrice des combats qui ont ensanglanté la Troade et de toutes ces jeunes existences moissonnées pour être offertes à la beauté d'Hélène. Vient ensuite un passage lyrique, « cruelle Cressida », une plainte amoureuse traversée d'imprécations, un hymne de regrets et d'espoirs, un chant de tristesse et de ferveur; et puis un Nocturne voluptueux et doux, mais où passent des frissons de désirs ardents, un fragment de ballet enfin, où Cressida danse sur le sable d'une plage, devant la mer qui murmure. Elle s'abandonne au rythme jusqu'au délire et à la frénésie. Mme Germaine Lubin fut Cressida; elle prêta à l'héroïne le charme de son admirable voix. M. Roger Bourdin fut le récitant. L'orchestre, dirigé par M. Paul Paray, mérita tous les éloges. Quant à l'auteur, il a recueilli le juste hommage d'un public transporté d'enthousiasme. Hommage rare, car les habitués des concerts se montrent en général fort circonspects devant une musique inconnue, mais hommage parfaitement mérité et qui se renouvellera quand nous connaîtrons *Cressida* tout entière.

§

Albert Carré est mort le 12 décembre. Acteur, auteur dramatique, directeur du Théâtre de Nancy, associé de Porel au Vaudeville, au Gymnase, c'est comme directeur de l'Opéra-Comique qu'il demeure une des figures marquantes de l'histoire musicale contemporaine. Il avait succédé à Carvalho en 1898 et il ne quitta la salle Favart qu'en 1925, sauf pendant la guerre où il administra le Théâtre Français. On doit beaucoup à Albert Carré, et comme le rappelait M. Pierre Lalo dans son article nécrologique du *Temps*, dès sa nomination et avant même que fût achevée la reconstruction de l'Opéra-Comique, Albert Carré tint à honneur de faire pénétrer les jeunes compositeurs dans une maison où, jusqu'à son avènement, n'avaient guère accès que les fournisseurs attitrés. Vincent d'Indy, avec *Fervaal*, Gustave Charpentier, avec *Louise*, Claude Debussy, avec *Pelléas et Mélisande*, Paul Dukas, avec *Ariane et Barbe-Bleue*, Alfred Bruneau avec l'*Ouragan*, Déodat de Séverac avec *Le Cœur du moulin*, Messager avec *Fortunio*, Albéric Magnard avec *Bérénice*, composent un véri-

table palmarès où les titres des ouvrages qui honorent le mieux la musique française contemporaine se retrouvent associés à son nom. On ne peut oublier non plus le soin qu'il donna au répertoire : des œuvres comme *Orphée*, comme *La Flûte enchantée* furent pour ainsi dire restaurées grâce à lui. Il fut récompensé de ses efforts par le succès : jamais l'Opéra-Comique ne fut aussi prospère que dans les saisons qui précédèrent et suivirent immédiatement la guerre. Et puis les choses changèrent... Mais il y aurait bien de l'ingratitude à oublier Albert Carré.

Après une longue maladie, **Maurice Emmanuel** est mort le 14 décembre. La musique française perd en lui un admirable serviteur, savant musicologue et compositeur de rare originalité. Je me propose de consacrer ma prochaine chronique à la place considérable que tient ce grand modeste dans l'histoire contemporaine de l'art.

RENÉ DUMESNIL.

ART

XXXIVe groupe des artistes de ce temps. — Braque. — Marquet. — La jeune gravure contemporaine. — Le prix Paul Guillaume. — Dessins de Corot. — Mémento.

Depuis la première exposition de groupe des **Artistes de ce temps** au Petit-Palais, il y a deux ou trois ans, où figuraient Brianchon, Oudot, Legueult, Gimond, etc., nous n'en avions pas vu de plus homogène et de plus digne d'intérêt que celle qui se tient en ce moment. C'est là que les amateurs, pour se reconnaître dans la grande confusion qui règne aujourd'hui, doivent venir se rendre compte de ce que peuvent donner les maîtres de cette génération de peintres de trente à quarante ans dont on a peu parlé encore, bien qu'elle atteigne la puissance de la maturité. La tendance la plus profonde, la plus précise, la plus sérieuse de notre jeune peinture se trouve ici représentée.

Le groupe a été organisé avec maîtrise par P. Guastalla, connu surtout comme dessinateur et graveur, et dont on ne peut que louer le talent : l'élégance, la vigueur et la souplesse du trait sont au service d'un tempérament très sensible.

Nous avons eu l'occasion de dire dans le dernier numéro du *Mercure* ce que nous pensions de Planson à propos de son exposition d'ensemble. Avec les deux graveurs qui font partie de ce groupe, nous considérons Planson comme l'un de nos meilleurs paysagistes. De jour en jour, il gagne plus d'assurance.

Poncelet travaille en ce moment avec une fécondité remarquable. Il fait partie de ces « terriens » qui savent trouver le sens d'un paysage, ses qualités saisonnières et en traduisent les rythmes essentiels. Poncelet aborde ses compositions avec hardiesse. La fantaisie ne semble pas son fait; mais il émeut par son tempérament plein d'ardeur et la gravité de son style.

La peinture de A. Holy, aux couleurs si franches et si subtiles, possède un certain caractère de rêverie qui apparaît particulièrement dans ses tableaux de Norvège, à la fois éclatants et doux.

L'ensemble de Caillard est chaud, vibrant. L'artiste est arrivé à une science consommée pour répartir ses accords de tons, leurs contrastes et leurs chocs. Coloriste né, ses toiles sont toujours d'un très haut goût.

L'art des graveurs Jacquemin et Soulas est mené à un degré d'aboutissement extrêmement rare. Les vastes réunions de leurs gravures que nous voyons ici contribuent à renforcer une fois de plus notre jugement. On s'intéressera à la présentation de dessins animés, d'un humour malicieux et d'un vif agrément, de l'excellent graveur Gross.

La sculpture est aussi remarquablement représentée par des œuvres d'Auricoste, de Pryas, de T. Alalou-Jonquières et de V. Androusov, dont nous préférons toutefois les petites figures aux grands morceaux qu'il expose ici, malgré la grâce indéniable qui les anime.

Braque a fait partie des inventeurs du cubisme avec Picasso, Marcoussis, Gleize, Juan Gris. Il reste intégralement cubiste. Mais combien sa manière s'est assouplie! Ses tableaux ne sont pas des velléités, mais des œuvres parfaitement abouties. L'évolution de Braque, à l'opposé des brusques secousses de Picasso, est lente, presque insensible.

Il y a dans la résonance de ses tableaux, dans leur rythme

et dans leur matière même une sorte d'exquisité qui en font sans doute la création la plus durable du cubisme. La sensualité qui transparaît est toute de délicatesse et de charme mélancolique.

Cette œuvre si décorative, aux sonorités étouffées, et dont les thèmes sont si minces, dépasse pourtant le cadre de l'art mineur. L'art de Braque est un art de luxe, un art de raffiné, un art d'intimiste. L'orchestration en est somptueuse et dense, mais c'est un jeu de sourdine. Aussi nous paraît-il aux antipodes de l'art « totalitaire », pourrait-on dire, de Léger (Galerie Renou et Colle) ou de celui de l'architecte Le Corbusier (Galerie Balay et Carré) dont je préfère ne rien dire; plus j'avance en âge, plus me glacent ces formules et plus je crois redoutables les idéologies esthétiques qui sont à leur base.

Marquet est un des rares peintres modernes dont on puisse voir des reproductions à la fois dans des revues d'art et dans l'*Illustration*. Nous ne faisons pas cette remarque pour médire d'un cas aussi exceptionnel. On souhaiterait au contraire qu'il fût plus répandu. Ainsi aurait-on un peu plus de chance de trouver un terrain de conciliation entre le monde fermé des artistes indépendants et le grand public.

Au vrai, je crois que Marquet se moque pas mal d'être catalogué parmi les fauves ou parmi les pompiers. Il peint ce qu'il aime — comme il lui plaît. Son exposition de la Galerie de l'Elysée est consacrée aux bords de Seine. Ainsi trouvons-nous d'admirables paysages et ces vues plongeantes sur la Seine parisienne si célèbres à juste titre.

L'une des expositions de gravure les plus marquantes de l'année, celle de la **Jeune gravure contemporaine,** a lieu à la galerie Beaux-Arts. Nous avons eu déjà l'occasion de parler de l'excellente équipe formée par les Sociétaires de ce groupe, avec A. de la Patellière, mort en 1932, et que la Société continue pieusement à signaler à l'attention du public.

Parmi les invités de cette année nous signalerons Boussingault, Segonzac, Laboureur, puis d'autres moins célèbres, mais d'un talent sérieux : Collignon, Walch, Wehrlin, Hayter. On remarquera la série des « poètes maudits », traités de façon si aiguë par le grand Luc-Albert Moreau, des lithographies

aimables de Roland Oudot, les folles architectures captivantes de Vieillard, les eaux-fortes tragiques de Jean Deville. Jean Bersier expose un *Repos de la Sainte-Famille* d'une religieuse majesté.

Les envois pour le **prix Paul Guillaume** ne furent pas très brillants cette année. Le premier prix est attribué à Henzé. Ce n'est pas un très jeune peintre. Le visage de vieille qu'il a envoyé, assez proche de Géricault par la facture et par le sujet, reste un peu plat. Son arlequin, où la couleur est répartie avec goût, fait tout de même figure de chef-d'œuvre dans la médiocrité générale des envois.

Jacques Despierre, qui remporte le second prix, est plus intéressant. Il est plein de promesses. On lit dans son œuvre un culte de l'homme et des recherches anatomiques qui l'apparentent aux maîtres de la Renaissance. Il a regardé les anciens non pour les copier, mais pour les comprendre. Il en a tiré de sérieux profits. On n'oublie pas que Despierre est bon dessinateur et bon graveur. Parmi l'équipe des jeunes qui remettent le dessin à l'honneur et qui ont le noble désir de redonner au corps humain le prestige de la tradition classique, Despierre est certainement un des mieux doués. On regrette seulement un certain aspect âpre, assez désagréable, de ses peintures, dû à la mauvaise répartition de l'éclairage, et sa dureté. Il y a également une exposition d'ensemble de son œuvre à la Galerie Chastel.

Corot eût été sans doute bien étonné si on lui avait dit qu'on ferait un sort à tels de ses petits croquis, notations rapides d'un artiste qui tire son carnet de route, séduit par un coin de paysage. Car il y a deux sortes de dessins de Corot : les uns assez hasardeux, broussailleux, enlevés au gré d'une plume ou d'un crayon nerveux et prompt, c'est la manière qui plaît tant à notre public d'aujourd'hui, qui raffole de l'ébauche et de l'imprécis; les autres sont faits d'une ligne légère, qui sertit le contour des arbres, répartit les plans, trace avec sûreté les formes de collines; des dispositions de hachures donnent la subtilité des ombres et des gris. Ce sont les points de départ du grand paysagiste, les travaux d'élaboration, les premiers témoignages de son art de peindre. Oui, certes! Corot est un classique, mais la distance entre ses des-

sins et ceux de Poussin ou de Claude est celle qui existe entre l'œuvre à faire et l'œuvre achevée.

On expose en outre quelques petites peintures qui sont des chefs-d'œuvre de sensibilité douce et de construction solide.

La galerie Maurice Gobin, malgré ces réserves d'ordre général faites sur l'importance accordée à des croquis, s'honore en présentant, dans un cadre qui évoque le cabinet d'un collectionneur, des documents aussi dignes d'intérêt, si soigneusement contrôlés, destinés à émouvoir l'honnête homme.

MÉMENTO. — Jean Bersier (Galerie Pelletan) expose ses ouvrages de Hollande. C'est un dessinateur nourri de la tradition des paysagistes flamands. Certains lui reprochent — et c'est un grave reproche à leurs yeux — d'avoir trop regardé les maîtres... Ses notations, d'un point assuré, dénotent une vive sensibilité et une grande intelligence de son métier.

— C'est aussi un excellent carnet de voyage, et qui nous mène cette fois des Pays-Bas à l'Italie, que nous montre le peintre Valdo Barbey (Gal. Marseille). Il est pénétré de la grande tradition classique. Entre toutes ses œuvres, ce sont ses lavis qui retiennent particulièrement notre attention et nous donnent le plus de plaisir. Il y a là un sens très fin, très précieux du paysage et de l'architecture.

— Par l'exposition organisée à l'Office du Tourisme tchécoslovaque, nous avons appris que F. Eberl, célèbre par ses peintures des bas-fonds parisiens, était tchèque. Son œuvre est solide, bien dessinée, picturale et pittoresque. Nous avons aimé la qualité de ses portraits. L'exposition est organisée au profit des réfugiés tchécoslovaques.

— L'étourdissante habileté de pinceau des extrême-orientaux fait toujours notre admiration. Le peintre chinois Kim Gaul Kwan, met sa virtuosité au service d'une vision assez occidentale. Il habite un château de la Renaissance en Gironde. A l'Académie Duncan, il expose une cinquantaine de paysages de cette région. La préface du catalogue est rédigée par Emile Bernard. Nous ne pouvons mieux faire que d'en reproduire ces lignes : « En tant d'exquis poèmes au pinceau je m'étonne jusqu'à l'admiration des ciels de ces peintures. L'auteur leur a donné une participation aux sites terrestres que l'on avait oubliée, ils sont tous surprenants de captation plastique et d'imprévu, l'artiste en a fait le visage expressif de ses ouvrages, leur conférant la vie, les unissant aux figurations de la végétation et du sol. M. Kim Gaul Kwan possède un don que nous

ignorons dans nos œuvres; il est vraiment un « Fils du Ciel ».

— Snellman est un peintre finlandais, qui expose (Gal. Maurice Champion) des paysages de France et des portraits de Français. Commissaire général du pavillon finlandais à l'Exposition, grand ami de la France et demeurant une partie de sa vie en France, Snellman sait traduire avec un art consommé les subtilités d'atmosphère de nos paysages parisiens. On remarquera aussi les belles vues de Saint-Paul, pays béni des peintres.

— *La femme au pied du mur,* tel est le titre des expositions que Claude-Salvy organise dans sa galerie, où sont conviées nos meilleures décoratrices. Le thème de cette année est « Bêtes et fleurs ». Sur le premier sujet on arrive un peu trop facilement au joujou et au « bébête ». Je veux pourtant signaler les étonnants petits zèbres en fil de fer de Jada, d'une très remarquable habileté. Les fleurs, elles, sont partout répandues, dans les verreries de Marie Chauvel, dans les fantaisistes céramiques de Colette Guéden, dans les staffs de Tita Terrisse, dans les jeux de glace et d'osier de Zervudaki, sur les nappes imprimées de Paul Marot, sur les miroirs féeriques de Stefa-Bella-Brillouin, et sur le petit meuble de bouleau conçu par la maîtresse de céans, dont la façade est décorée d'un damier coloré à l'aide des exactes images qui figurent sur les sachets des marchands de graine... Dans la petite galerie de tableaux, un peu encombrée, nous relevons les noms d'Hermine David, Andrée Joubert, Germaine de Coster.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Sur un manuscrit de Léon Deubel. — Les manuscrits des poètes sont toujours très recherchés. Surtout ceux de *travail,* plus communément appelés de « premier jet », qui nous renseignent sur le métier de l'auteur, sur sa « virtuosité » ou sur ses hésitations, ses tâtonnements, et nous permettent de reconstituer la genèse d'un poème.

Ceux de Léon Deubel sont relativement rares. Si nous en connaissons quelques-uns se rapportant à ses premiers recueils, il n'en est plus de même à partir de *La Lumière Natale* (1905) : Deubel, par un phénomène bien naturel et observé chez beaucoup de poètes ayant pris conscience de leur valeur, se refusera de plus en plus à communiquer ses œuvres avant leur impression.

Celui que nous avons sous les yeux a son histoire. Il s'agit

du manuscrit de travail, le seul que nous connaissons, d'un poème unique dans l'œuvre de Léon Deubel, par son inspiration et son expression : *Cris*, retrouvé par Louis Pergaud, dans un cahier dont Deubel avait arraché presque toutes les pages avant d'en finir volontairement avec la vie, et qu'il avait laissé dans sa malle abandonnée dans un hôtel des environs de la gare de l'Est.

Il comprend deux feuillets sur papier blanc : l'un est un brouillon, l'autre une mise au net.

Le brouillon figure au verso d'un papier à lettre à en-tête de :

La Revue de France
et des pays français

Paris, le............ 191

Le poème est donc postérieur à 1909 et se situe entre *Poèmes choisis* (1909) et *Ailleurs* (1912). Ecrit à l'encre rouge, de la belle écriture du poète, il présente de nombreuses ratures qui montrent avec quel soin Léon Deubel retouchait ses productions.

On peut s'étonner que Deubel ne l'ait pas achevé. Peut-être l'avait-il oublié? C'est très possible.

Nous aidant des deux manuscrits que nous possédons, nous en avons établi au moins deux versions, sans compter les retouches apportées par Deubel pendant « la mise au net ».

Nous procéderons par quatrain, afin de mieux suivre, presque mot à mot, la naissance du poème et le travail de Deubel qui procédait par touches jusqu'au moment où serrant de très près son sujet, il pouvait lui donner une forme définitive — au moins temporairement.

1er. QUATRAIN

1re *version*

Un mot me bourrèle : pouvoir
Mot d'une guerre jamais lasse
Qu'on se jette de race en race
De jour en jour, de soir en soir.

2e *version*

Un *cri* me bourrèle : *savoir*
Cri d'une lutte gigantesque
L'erreur au mur est peinte à fresque
Flambeau transmis de soir en soir (1).

2e QUATRAIN

1re *version*

Un cri m'exalte : Chérir (2)
L'homme, hélas! mon cœur n'aime (3)
Que ce qu'il peut d'abord lui-même
Etre libre de haïr.

2e *version*

Un cri m'exalte : Chérir
L'homme, hélas! mon cœur *ne sème*
Que *contre la rafale et n'aime*
Que s'il est libre de haïr.

3e QUATRAIN

Nous ne lisons sur le premier manuscrit que ces quatre mots :

Un cri me futur.

4e QUATRAIN

Un cri me transporte : Mourir!
Mais, — ô trop vassale allégresse! —
Si la vie est une promesse
Quel dieu — Mon Dieu — peut la tenir?

Deubel, toujours à la recherche du mot juste qui exprime bien sa pensée, modifie le second vers, qui devient :

Mais, — ô captieuse allégresse! —

(1) Variante du 4e vers :
La torche aux poings double le soir.

(2) Le premier vers ne comptant que sept syllabes, ne sera amené à huit que lors de la mise au net.

(3) Le second vers se présentait primitivement sous cette forme :
Mon frère l'homme, mais mon cœur n'aime
que Deubel rectifia aussitôt.

§

L'autre manuscrit, celui de « mise au net », écrit à l'encre noire, ne reproduit, avec quelques corrections (nous les soulignons), que les deux premiers quatrains, complète le premier vers du deuxième quatrain et en amorce le second vers.

Un cri me bourrèle : Savoir !
Cri d'une lutte *titanesque*
L'erreur *au ciel* est peinte à fresque;
La torche aux poings double le soir.

Un cri *travaille à m'affranchir*
Aimer l'homme ! hélas ! *mon cœur sème*
Contre la rafale et s'il aime
C'est qu'il est libre de haïr.

Un cri *me construit comme un mur*
Lutter. . . . .
. . . .
. . . .

Les vers corrigés ont incontestablement gagné en cadence, en musique, en expression,... en poésie (4).

Deubel aurait peut-être retouché, au moins complété ce poème qui a certainement influencé une école poétique créée naguère, dite *surréaliste,* et qui compte de beaux poètes.

Cris illustre admirablement les *Théories esthétiques* de Léon Deubel, écrites à la même époque, en 1909-1910, où il dit employer simultanément : 1° *la synesthésie ou transposition;* 2° *l'image discursive ou implicite;* 3° *les correspondances qui prolongent l'image principale.*

Léon Deubel a cru nécessaire de conformer son œuvre à des théories longuement méditées, patiemment édifiées. Il était, par bonheur, suffisamment poète pour ne pas risquer de s'aventurer dans une impasse, pour ne pas subordonner la poésie à la théorie.

JEAN RÉANDE.

(4) Nous n'aurons pas la prétention de démontrer l'excellence des corrections successives apportées par Deubel à ce poème. Elles sont suffisamment évidentes et convaincantes pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Russes ou Ukrainiens? — Autour d'un essai de réhabilitation : le maréchal Bazaine jugé par un officier de son état-major (lettre inédite).

Russes ou ukraïniens? — Par décision du gouvernement local de la Russie subcarpathique, ce territoire s'appellera désormais « Ukraïne carpathique » (1).

Ainsi le mot « Russie », déjà remplacé en Moscovie par les initiales U. R. S. S. et banni du territoire petit-russien, perd aujourd'hui ses derniers droits à l'existence. On le remplace par le mot « Ukraïne » sous le fallacieux prétexte qu'il ne correspond ni aux données ethnographiques ni à celles de la géographie. Mais le mot « Ukraïne » dérive du mot russe *okraïna* qui veut dire : « marche », « périphérie », et ne signifie rien d'autre, tandis que le mot « Rouss » (« Rossia », dans la transcription byzantine) est un terme géopolitique et un mot collectif. C'est sous ce nom que furent rassemblées, à un moment donné, toutes les peuplades et toutes les tribus éparses des Slaves orientaux, et c'est dans ce mot que se cristallisa, dès l'âge le plus reculé, le sentiment de tous ces Slaves d'appartenir à une seule nation et non seulement à une seule race. Aussi combien arbitraires et même complètement vaines sont les tentatives, faites particulièrement ces temps derniers, pour démontrer que l'histoire de la Russie méridionale (l'histoire de l'Ukraïne) n'a rien de commun avec l'histoire de la Russie du Nord et du Nord-Est et que la population ukraïnienne s'est tenue toujours à l'écart de celle du Nord et du Nord-Est et leur fut même hostile? Certes, la première période de l'histoire russe (IXe-XIe siècles) n'a pas connu une organisation politique solide, ou plutôt il n'exista pas alors un amalgame à toute épreuve entre la Russie du sud et celle du nord. Mais, comme le fait remarquer très justement le professeur Odinetz dans un de ses travaux, ni les peuples de la Gaule ni ceux de la Germanie ne connurent au début de leur histoire une solide union politique, ce qui n'empêche pas les historiens de France et d'Allemagne de placer à l'origine de l'histoire de

(1) Ukraine s'écrit en russe avec un *i* mouillé.

ces deux pays la Gaule de Vercingétorix et la Germanie de Tacite.

Mais dans le cas russe, il existe une particularité qu'on ne trouve pas chez les autres peuples de l'Europe, à savoir que, si c'est la Russie méridionale qui fut en grande partie le berceau du peuple russe, ce n'est pas cette Russie-là qui créa l'unité russe. C'est de la Russie méridionale (l'actuelle Ukraïne) que partirent vers le Nord et l'Est, dans les forêts et les marais finnois, vers l'Ouest, par delà l'actuelle Galicie, jusqu'aux Carpathes, les premiers colons slavo-russes (2). Cependant, ce ne sont pas les proto-ukraïniens qui fondèrent l'unité russe, parce que ni la position géopolitique du territoire de la Russie méridionale ni la structure de son gouvernement local n'étaient préparées à une pareille tâche. La Russie méridionale entra donc dans l'orbite de la Russie comme une de ses parties organiques, mais non comme un corps pouvant se suffire à lui-même. Et le même phénomène se répéta dans l'ordre spirituel, intellectuel et linguistique. Kiev fut longtemps le siège du plus haut dignitaire de l'Eglise russe, qui avait pour titre : « métropolite de toute la Russie ». Mais il fut transféré à Moscou quand cette ville devint le centre politique de la vie russe et son souverain reçut le titre de « grand-prince de toute la Russie ». Pareillement, dans les arts et dans le langage, c'est Kiev qui avait débuté, mais c'est Moscou qui continua le mouvement. Kiev avait vu naître une culture infiniment plus élevée que celle que connaissait l'Occident à la même époque; dès le XIIe siècle elle possédait une école classique de peintres d'icones et une architecture remarquable. Dans le domaine des arts plastiques, la Russie moscovite prit sa suite, atteignant à la perfection du style et à un grand raffinement d'exécution.

Et que dire de la langue russe elle-même si ce n'est que c'est grâce à Moscou que le dialecte indéterminé dont usait

(2) Les ancêtres des Slavo-Russes que nous rencontrons aujourd'hui dans la partie orientale de la Galicie et en Ukraine carpathique ont commencé à arriver dans ces régions à partir du XIe siècle. Ils franchissent les Carpathes par les cols, en descendant les vallées, du nord au sud, en direction de la plaine, dès la fin du XIIe siècle. Ils l'ont occupée lentement, progressivement, jusqu'au XVIIe siècle. C'étaient des paysans, des pasteurs, refoulés de la Russie méridionale par les invasions des Mongols d'abord, les sévices des Polonais, ensuite.

la Russie méridionale devint un langage littéraire? C'est Moscou qui sauva la langue russe du péril de n'être qu'un idiome slave, à l'aspect rébarbatif fortement influencé par le polonais, comme le sont encore le petit-russien ou les parlers utilisés en Galicie et dans l'Ukraïne carpathique (3). Enfin c'est la Russie du Nord qui donna à tous les Slaves orientaux une langue commune, capable de les cimenter et de les unir. Et n'est-ce point cette possibilité de s'adresser à *tous* les Slaves orientaux qui détermina Nicolas Gogol, le plus grand des « Ukraïniens », à écrire en russe et non point dans le dialecte du terroir? Certes, Chevtchenko, un autre grand poète petit-russien, employait volontiers l'idiome ukraïnien, mais c'est uniquement pour échapper à la censure russe, vu que ses chants avaient un caractère purement révolutionnaire.

Nous avons dit plus haut que c'est dans le mot : « Rouss » que se cristallisa le sentiment de tous les Slaves orientaux d'appartenir à une seule nation. Précisons que ce sentiment naquit dès les premiers temps de l'histoire russe. Nous le retrouvons dans les écrits des premiers annualistes de Kiev, dans le célèbre *Récit des temps révolus* (*Poviest vremennikh liet*), dans maints passages du non moins célèbre poème épique du XIIe siècle : *Le Dit de la campagne d'Igor* (*Slovo o polkou Igorèvé*), enfin dans le *Pèlerinage en terre sainte* (*Khojdenié vo Sviatouiu zemliou*) de l'archimandrite de Tchernigov, Daniel. A Jérusalem, Daniel mettait un cierge devant le tombeau du Seigneur « pour toutes les terres russes et tous leurs princes » (*za vsékh roussikh kniazeï*). Et quand les intérêts communs exigeaient, soit d'aller guerroyer du côté de la Perse, soit vers la riche Byzance, ce n'étaient pas seulement les gens en armes de la Russie méridionale qui se mettaient à la disposition des princes de Kiev, mais bien aussi ceux du Nord et du Nord-Est. D'autre part ce n'est pas

(3) Dès la fin du XVIIIe siècle, des savants qui vivaient au Sud des Carpathes avaient constaté que la langue parlée par les Ruthènes établis sur les pentes méridionales des Carpathes était exactement la même que celle de leurs voisins septentrionaux de Galicie et d'Ukraïne. L'historien ruthène Fogorašij, dans une lettre adressée, en 1827, à Orlaj, écrit : « Les Russes des Carpathes ou Russes de Hongrie sont, par leur origine, des Petits-Russes et leur langue, en majeure partie, est tirée du petit russe. » Il signale, toutefois, huit particularités où se révèle l'influence du grand Russe et du slavon. [Cf. René Martel, *La Ruthénie subcarpathique*. Paris, 1935.]

après entente avec les seuls princes de Kiev, mais avec tous les princes « magnifiques » (*svétlymi*) de la Russie que les Grecs payaient des dîmes à Kiev, Péreiaslav, Tchernigov, villes de la Russie méridionale, et à Smolensk et Rostov, villes situées bien plus au Nord ou à l'Est.

Plus tard, quand grâce aux vicissitudes de l'histoire, le pays de Kiev fut détaché du reste de la Russie, c'est encore vers Moscou que se portaient les regards des gens de la *minoris Russiae*, nom qui fut donné à l'Ukraïne par les brefs et les documents romains, dès le milieu du XIV[e] siècle, et c'est à Moscou que l'hetman Bogdan Khmelnitzy chercha aide et assistance contre les cosaques zaporojs. « Nous n'avons qu'une seule pensée, un seul désir, c'est de nous retrouver sous ta souveraine obédience; hors de toi nous ne savons où aller », écrivait au XVII[e] siècle le métropolite Jonas Boretsky au tsar Michel Féodorovitch. Et, de leur côté, les tsars de Moscou ne considéraient la *Minoris Russiae* que comme une partie du patrimoine national. C'est ce qui explique pourquoi, en 1653, le tsar Alexis Mikhaïlovitch et l'Assemblée nationale (*Sobor*) décidèrent de venir en aide au peuple ukraïnien, branche d'un même seul grand arbre où coulait une même sève, riche et abondante.

Mais arrêtons ici l'accumulation des preuves que nous avons puisées dans l'histoire pour démontrer la futilité ou la mauvaise foi de ceux qui veulent faire vivre le peuple ukraïnien ou galicien ou slavo-carpathique en dehors de la grande famille russe, — disons le mot, en dehors de la Russie historique. Nous reconnaissons qu'au cours des siècles il y eut de malheureuses frictions entre divers membres de la même famille russe sur le plan politique, mais ces frictions étaient le plus souvent envenimées par des influences étrangères, et elles ne profitaient qu'à l'étranger.

Donc, prises en soi, elles n'auraient pas dû avoir cet effet pernicieux qu'elles eurent parfois, surtout si l'on considère tous les avantages matériels, moraux et culturels que présente l'union étroite de tous les Slavo-Russes. Bref, répétons-le, la tendance au séparatisme que manifestent, aujourd'hui particulièrement, certaines cellules du grand corps russe, ne pourra que leur être funeste, car ni physiquement ni maté-

riellement, ni au point de vue culturel, elles ne sont outillées ou préparées à vivre dans un vase clos. La domination ou l'exploitation étrangère les guette et si, pour leur malheur, elles sont déjà tombées sous le joug étranger (4), leur libération ne viendra pas d'un particularisme farouche, mais uniquement de leur volonté, de leur décision de se tourner vers le centre d'union slavo-russe.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

§

Le 24 septembre 1888 décédait à Madrid le **maréchal Bazaine.** Le 24 septembre 1938, cinquante ans après, un silence de mort eût été observé autour de ce cinquantenaire, si M. Robert Christophe n'avait publié, quelques semaines auparavant, un essai de réhabilitation qui l'honore. Une tentative de révision du procès du maréchal fut amorcée au début de janvier 1938 au « Club du Faubourg ». La déposition posthume d'un témoin à charge qui fut, à Metz, attaché à l'état-major de l'inculpé, n'eût pas manqué d'impressionner l'auditoire et sans doute, s'il l'avait connue, M. Christophe lui-même. Mais elle était jusqu'ici inédite, du moins sous la forme dans laquelle nous la reproduisons, car le colonel d'Andlau (1) par deux fois accabla son chef, qu'il tenait pour félon, d'abord devant l'opinion publique, dans un livre intitulé : *Metz, campagne et négociations,* par *un officier supérieur de l'armée du Rhin* (2) et devant le tribunal de Trianon. La lettre qui suit, datée de Hombourg, 27 septembre [1870], et adressée à une amie, nous est communiquée par l'érudit et si obligeant M. Georges Andrieux, expert en autographes (3) :

... Vous rappelez-vous ma ou mes lettres de Metz, ce que je vous disais de ce qui se passait alors et de ce que je prévoyais déjà,

(4) Quand les troupes russes du général Paskévitch, envoyées pour écraser l'insurrection hongroise de 1849, firent leur apparition au-delà des Carpathes, les Ruthènes y virent leurs sauveurs du joug magyar. Mais la Russie ne sut pas profiter alors de cette disposition des Ruthènes à son égard, de même qu'elle ne sut pas profiter du troisième partage de la Pologne. Elle abandonna alors à l'Autriche la Galicie orientale habitée par des *Russes*.

(1) Gaston-Hardouin-Joseph, comte d'Andlau, né à Nancy le 1er janvier 1824, fit les guerres de Crimée et d'Italie, attaché militaire à l'ambassade d'Autriche, attaché à l'état-major du maréchal Bazaine.

(2) Paris 1871-1874 : 10e édition.

(3) 154, boulevard Malesherbes.

en face des imbécillités et des faiblesses dont j'avais le triste spectacle; mais, hélas! il y avait une chose que je n'avais pas prévue et que la Providence réservait comme dernier châtiment de notre orgueil et de notre décrépitude morale, c'était la trahison. Eh bien, cette douleur-là ne nous a même pas été épargnée et nous avons assisté au honteux spectacle d'un maréchal de France voulant faire de sa honte le marchepied de sa grandeur, de notre infamie la base de sa dictature, livrant ses soldats sans armes comme un troupeau qu'on mène à l'abattoir et qu'on remet au boucher, donnant ses armes, ses canons, ses drapeaux pour sauver sa caisse et son argenterie, oubliant à la fois tous ses devoirs d'homme, de général, de français et se sauvant furtivement au petit jour pour échapper aux insultes qui l'attendaient ou peut-être à la fureur qui l'aurait frappé!... Nous avons assisté à une trame ourdie de longue main, dont les fils ont été multiples aussi bien que les motifs et cet homme a obéi à des pensées si diverses qu'on en est à se demander aujourd'hui s'il n'était pas tombé dans l'imbécillité qui semble être devenue l'apanage de cette honteuse dynastie et de ses créatures. Il a d'abord trahi l'Empereur pour rester seul et se faire sa gloire à lui-même, puis il a manqué à ses devoirs de soldat en ne voulant pas aller au-devant de l'armée qui marchait sur Sedan par haine de Mac Mahon et [pour] ne pas servir à un accroissement d'illustration pour celui qu'il appelait son rival. La catastrophe est arrivée, le trône est renversé et il allait se rallier à la République quand Trochu apparaît avec la grande situation que sa position lui avait faite; il ne voit plus pour lui la première place, celle qui peut lui procurer les gros traitements dont il s'est habitué à jouir et il trahit alors la République et la France (4) pour chercher je ne sais quelle combinaison qui fera de lui le dictateur du pays sous la protection des baïonnettes prussiennes. Cette combinaison lui échappe et il se retourne alors vers la pensée

(4) Camille Pelletan, qui fut un excellent écrivain, s'est rallié à cette thèse, développée au cours du procès de Trianon, dans l'article qu'il a publié sur le maréchal Bazaine, dans la *Grande Encyclopédie* (t. V., p. 969). « Pour qui l'a entendu s'expliquer devant ses juges, il est évident que le soldat énergique et habile des batailles africaines, des guerres civiles espagnoles, des guerillas mexicaines, était dépaysé dans la grande guerre d'Europe, écrit-il. On l'a vu à Borny, à Rezonville, il aimait à retourner à ce qu'il connaissait, et à oublier qu'il était commandant en chef pour se jeter dans la mêlée, pointer des canons, ou échanger des coups d'épée avec l'ennemi. Mais avec cela il *est impossible de méconnaître l'instinct secret qui l'a dirigé toute sa vie; se débarrasser de Maximilien à Mexico, de Frossard à Forbach, de Napoléon III à Rezonville, de Mac-Mahon à Sedan, du pouvoir républicain ensuite, c'est-à-dire trahir en quelque sorte continuellement, avec la ténacité d'une sourde ambition :* telle fut son histoire, tel fut son crime. »

impie d'une restauration impériale qui conviendrait à la Prusse et lui assurerait le premier rôle auquel il aspire sans souci de son honneur pas plus que de celui de son armée. Mais l'ennemi ne veut rien entendre, car il le sait actuellement sans ressources, et il n'a même pas alors le courage de nous faire tuer, il préfère nous déshonorer et noyer sa honte dans celle de son armée. Voilà ce qu'a fait cet homme. Quelle leçon pour les popularités mal acquises, quel réveil pour ceux qui ont pu croire, un instant, aux hommes de cette triste époque...

... Ce sera pour moi un honneur d'avoir été l'un des auteurs de la conspiration que formaient aux premiers jours d'octobre pour forcer Bazaine à marcher ou le déposer, les généraux Aymard, Courcy, Chrichant, Péchot, les colonels Boissonnet, Lewal, Davoust, Auerstedt et d'Andlau, pour sortir de l'impasse vers laquelle on nous précipitait, et que les autres ne voyaient pas ou ne voulaient pas voir. Mais il nous fallait un chef, un général de division dont l'ancienneté et le nom eussent pu rallier l'armée dont nous aurions arrête les chefs... Eh bien! pas un n'a voulu prendre cette responsabilité, pas un n'a eu le cœur de se mettre en avant pour sauver du coup l'armée et la France.

...Le nom seul de Napoléon me fait horreur et il ne me reste du souvenir de cette dynastie que l'affection que je portais à la femme et qui, elle, du moins, s'est conduite avec cœur et honneur jusqu'à ces derniers jours. Je me jetterais aujourd'hui dans les bras des Rochefort, des Flourens, des Dorian, n'importe qui, pourvu qu'il me donnât un fusil et qu'il puisse dire : frappez, frappez encore! Aujourd'hui j'en suis presque arrivé à comprendre les massacres de 92, les horreurs de la Révolution et j'ai hautement regretté à Metz de ne pas voir arriver ces anciens commissaires de la Convention aux armées qui faisaient sauter la tête des généraux et ne leur laissaient que l'alternative de vaincre ou de mourir!...

...Je suis donc prisonnier à Hombourg, ville qu'on m'a assignée, j'y suis en nombreuse compagnie, 1.000 à 1.200 officiers et autant d'hommes, mais je vis retiré, travaillant et ne voyant que mon ami de Courcy et mon beau-frère de Chanaleilles. Ici, mon chagrin s'augmente chaque jour du regret de ne pouvoir aller en France et d'y contribuer du moins dans la limite de mes forces à la défense commune...

Mais sans doute fût-il passé à la Commune, laquelle, « si elle fut dans son ensemble une révolte du prolétariat, à l'origine du moins eut un caractère de patriotisme qui doit la gracier

à nos yeux », et le colonel d'Andlau eût peut-être fini comme M. de Sourdis, demeuré, lui, bonapartiste, à qui Hugues Rebell dans la *Femme qui a connu l'Empereur*, très curieusement, prête un identique état d'âme et d'esprit :

> Le régime [issu du 4 septembre] s'annonçait comme plus funeste que le roi de Prusse et les armées de l'Allemagne. M. de Sourdis se révolta; et le dégoût le conduisit au milieu des insurgés dont le séparaient si profondément ses origines comme ses espérances.

Une telle conduite a pu paraître révoltante à plus d'un lecteur; on vient de voir que M. d'Andlau n'eût pas hésité à suivre Rocherort, Flourens et Dorian s'ils avaient eu le temps de décréter la guerre à outrance. M. Thiers ne leur en a pas laissé le loisir et quand M. d'Andlau revint de captivité tout était consommé. Quoi qu'il en soit, avant de réhabiliter la mémoire du maréchal Bazaine, il faudrait réfuter, point par point, les charges accablantes dressées contre lui par le colonel d'Andlau dans sa lettre.

AURIANT

LETTRES ITALIENNES

Tom Antongini : *Vita Segreta di Gabriele d'Annunzio*, Mondadori, Milan. — Michele Saponaro : *Vita Amorosa ed Eroica di Ugo Foscolo*, Mondadori, Milan. — Giosuè Borsi : *La Vita di San Cristoforo e altri racconti*, Treves, Milan. — Bruno Cicognani : *La Mensa di Lazzaro*, Treves, Milan. — Francesco Chiesa : *Sant' Amarillide*, Mondadori, Milan. — Giovanni Descalzo : *Paese e Mito*, Pesce d'Oro, Milan. — Pierre de Nolhac : *Le Stanze d'ell'inverno ed altre Liriche*, traduction en vers équivalents de Lionello Fiumi, Società editrice tipografica, Bari.

La version française de la **Vita segreta di Gabriele d'Annunzio** a été publiée avant le texte original. Mais Tom Antongini a dit que c'était celui-ci qu'il convenait de lire, quand on le pouvait. C'est pourquoi il me fallait achever la lecture de ces huit cents pages avant d'en parler. Tom Antongini a, pendant de longues années, rempli auprès du poète un rôle très important, mais peu définissable. Il était à la fois secrétaire, factotum, confident et ami. Une fois même, pour son malheur, éditeur. Il est certain qu'on ne pouvait s'approcher ainsi de d'Annunzio sans nourrir bientôt pour lui la plus vive amitié. Il le fallait; car la tâche assumée par Tom Antongini réclamait le plus grand dévouement. Elle comportait bien des tracas; et très peu de profits.

Tom Antongini, sous un pseudonyme, avait déjà publié un livre sur d'Annunzio du vivant du poète. Il y avait évidemment des choses qui ne pouvaient être dites qu'après la mort de celui-ci. Tom Antongini, encore, a-t-il fait preuve de discrétion et n'a pas tout dit. Son livre n'est pas écrit en un ordre chronologique; c'est plutôt une suite de souvenirs anecdotiques divisée en chapitres. Le titre peut nous étonner d'abord. Comment parler de la *Vie Secrète* d'un homme sur lequel pendant plus de quarante ans furent braqués les projecteurs de la publicité la plus impitoyable? Et justement, elle fut impitoyable; et ceux d'entre nous qui pensaient bien la connaître, cette vie, s'aperçoivent que, de toute bonne foi, sur un point ou sur un autre, ils croyaient à une légende plus ou moins malveillante que Tom Antongini dissipe. Nous pouvons l'en croire; il est sincère et véridique. Son livre, certes, est animé de la plus vive amitié. Ce n'est cependant pas une apologie. Il reconnaît les défauts et les torts de son héros avec une grande liberté.

L'auteur s'étend beaucoup sur le séjour à Paris et en France; sur le plus long sèjour, celui qui fit oublier les autres apparitions fugitives. D'Annunzio resta en France depuis le mois de janvier 1910 jusqu'au mois de mai 1915; et on sait pourquoi et comment il en sortit. Qu'il nous soit permis tout de même d'exprimer un regret sur sa vie parisienne. Il se laissa trop enliser dans la fausse mondanité et dans les cercles de littérature salonarde. Nous sommes surpris en lisant les noms de certaines gens qu'il avait l'air de prendre pour de grands écrivains. Ce serait trop cruel que de les citer. Que n'a-t-il passé les ponts pour se mettre à la recherche des lettres françaises véritablement vivantes! De jeunes Italiens, à la même époque, le faisaient. Cela ne diminue en rien la reconnaissance que nous devons témoigner à d'Annunzio pour l'attitude qu'il eut envers notre pays dès le mois de juillet 1914. Certaines personnes bien renseignées vous diront qu'il reçut alors des subsides; ce qui, entre parenthèses, eût été fort légitime, car on ne fait pas de la propagande avec rien. Mais c'est faux; d'Annunzio était incapable de rien faire lorsqu'il se sentait lié pareillement. Il a agi librement. La preuve, c'est qu'à Gênes, où il arriva pour prononcer son

fameux discours de Quarto, il fut obligé d'engager des bijoux pour payer ses frais.

Tom Antongini est exactement renseigné sur tous les événements qu'il a vus. Qu'il me soit permis de signaler une erreur importante, commise à propos de quelque chose qu'il n'a point vu. Il s'agit de la mort de celle qui fut dans le siècle la marquise Alessandrina Starabba di Rudini-Carlotti. Il est vrai qu'aucun publiciste, sur ce fait, n'a rien écrit d'exact. Quant à moi, la garde spirituelle qu'on monte avec une extrême vigilance autour de cette mémoire me fait une obligation d'honneur de ne rien révéler des entretiens qui m'ont été très courtoisement accordés. Ni même de ce que j'ai pu apprendre par ailleurs. Tom Antongini a accepté et redit ce qu'on a cru au Vittoriale. Il est très regrettable que le poète se soit fait une image si théâtralement romantique de la mort de cette femme qui, par de certaines qualités, le dépassait.

Gabriele d'Annunzio et Ugo Foscolo ont plus d'un trait commun; en leur existence matérielle, s'entend, plutôt qu'en leur poésie. On le voit en lisant le livre substantiel de Michele Saponaro : **Vita amorosa ed eroica di Ugo Foscolo.** A vrai dire, en cette vie, l'amour eut beaucoup plus d'importance que l'héroïsme. Sans doute Foscolo porta-t-il l'uniforme d'officier dans l'armée de la Cisalpine, puis du Royaume d'Italie; sans doute, à la chute de Napoléon, préféra-t-il s'exiler que de prêter serment aux Autrichiens. Mais enfin, il ne les avait combattus ni à Austerlitz, ni à Wagram; et convient-il de rappeler ce que Tom Antongini dit de d'Annunzio avec une pointe d'orgueil : que son action patriotique et militaire dépassa encore et de beaucoup sa littérature civique? Foscolo soutient mieux la comparaison quant aux amours. Michele Saponaro nous en donne la galerie complète. Elle est abondante et variée. Il ne se conduisit pas toujours parfaitement avec toutes ces femmes; et nous ne pouvons nous empêcher de penser à un collègue de Foscolo, l'officier d'artillerie Griois, qui tint quelque temps garnison à Plaisance dans le même régiment que Paul-Louis Courier. Stendhal n'est guère qu'un collégien à côté de lui. Mais Griois n'eut rien d'un roué; il se comporta toujours en véritable galant homme. Sa galerie à lui est fraîche, vivante, parfois émouvante. Et les pages qu'il

a écrites en l'honneur de la féminité italienne, la comparant à l'allemande en un parallèle aujourd'hui classique, sont capitales. Du reste, à bien regarder, le côté anecdotique a très peu de relation avec la poésie des *Sepolcri;* il lui est tout à fait extérieur. Nous n'en devons que remercier davantage Michele Saponaro de n'avoir pas cédé à la facilité artificielle du romancé en traitant un sujet qui l'y invitait tellement.

Giosué Borsi mourut en valeureux soldat, sur le front, en 1915, âgé de 27 ans. A sa naissance, il reçut une espèce de baptême civique et fut prénommé Giosué en l'honneur de Carducci. Il grandit dans un milieu tout à fait étranger à la moindre préoccupation religieuse; ce qui le distingue d'Ernest Psichari auquel on a voulu le comparer. Sa conversion n'en fut que plus surprenante. Avant la guerre, il commençait à être connu parmi les milieux catholiques italiens; mais il mourut trop prématurément pour avoir pu donner sa pleine mesure. Ses œuvres les plus connues sont les *Colloques* et les *Lettres* qu'il écrivit au front. On commençait à l'oublier, pour les mêmes raisons qui font qu'on oublie aussi Psichari, sinon Péguy. C'est une heureuse idée que d'avoir repris en volume *La Vita di San Cristoforo e altri racconti.* On peut y noter quelque naïveté, mais beaucoup de fraîcheur d'esprit. Le choix de saint Christophe comme héros du principal récit n'est pas sans intention. A l'époque de Borsi, beaucoup de jeunes gens avaient assez du mysticisme frelaté et des prétentions d'un certain intellectualisme religieux. Ils aspiraient à redevenir des simples en esprit. C'est pourquoi ils furent attirés par l'activité sans phrases du saint passeur de rivières. Les temps ont depuis bien changé.

Y a-t-il une intention religieuse dans le titre que Bruno Cicognani a donné à son dernier recueil de nouvelles, **La Mensa di Lazzaro,** *la Table de Lazare?* Peut-être, puisque l'auteur, en épigraphe, se réfère au passage bien connu de Saint-Luc. Mais il n'y apparaît pas très clairement. Peu importe. Ces nouvelles nous permettent de mesurer toute la marche qu'a suivi le talent de Bruno Cicognani depuis ses débuts. Dans la douzaine de livres qu'il a publiés, il y en a bien peu d'inégaux; et quelques-uns sont de première qualité. Tous ont le nerf de la vigueur florentine. Et il fallait

vraiment avoir roulé avec les gamins sur le pavé de Florence depuis San Gallo jusqu'à San Frediano pour écrire ces tous premiers livres, d'un accent local auquel nul autre au monde ne peut être comparé. Leur succès dépassa cependant les limites du cercle depuis lequel le *Cupolone* est visible. Puis ce fut la *Velia,* une sorte de *Bovary* florentine d'une facture très serrée, presque violente. Enfin des livres moins accusés de ton, moins tendus dans leur allure, mais qui portaient toujours la marque d'un fort tempérament littéraire. *La Mensa di Lazzaro* tient des uns et des autres. C'est un lieu commun de dire que les médecins sont des confesseurs. Il n'y a pas qu'eux et il y a mieux qu'eux. Ainsi il y a toute la catégorie des hommes de loi : avocats, avoués et notaires. Ce sont eux qui recueillent toutes les èpaves morales et familiales. Balzac appartint à la basoche, et on sait tout ce qu'il en a tiré. C'est là le genre de ces nouvelles : des cas judiciaires ou de procédure étudiés dans leurs répondances humaines. Curieux cas de psychologie, qui paraissent singuliers de prime abord. Mais tout n'est-il pas singulier de ce qui est vivant? Montrer ce singulier de la vie est dans la manière des œuvres italiennes de psychologie; alors que nous pensons définir des échantillonnages d'une humanité générale. C'est pourquoi nous avons parfois accusé tel ou tel roman italien d'être morbide. Les types s'en écartaient simplement de cette convention de politesse contre laquelle avait déjà protesté cet original d'Alceste. Quoi qu'il en soit, la *Mensa di Lazzaro* se termine par une plus longue nouvelle, *l'Amour d'Adelmo,* qui est un chef-d'œuvre de précision dans cette analyse du particulier.

Avec Francesco Chiesa, nous nous trouvons fort loin de cette âpreté florentine. Il nous offre de beaux exemples de la robuste douceur lombarde avec les qualités particulières que lui donne la nature du Tessin, le Tessin du Sud, non encore montagnard. Son nouveau livre, **Sant' Amarillide**, est une illustration de cette bonté. Ainsi dans les *Fiancés,* de Manzoni, tous les personnages sont de braves gens, sauf deux; encore finissent-ils par se convertir. Ces conversions ne sont même pas nécessaires autour de cette Amarillide, parce que les moins bons pèchent plus par faiblesse que par vice. Amarillide est le type de la jeune fille entièrement bonne; non pas

de cette bonté gnangnan propre aux développements sentimentaux, mais d'une bonté active qui exige de la constance, des sacrifices, et une belle trempe d'âme. Je crois bien avoir rencontré une fois Amarillide, ou bien sa sœur, ou sa cousine. C'était sur le parvis du Dôme de Bellinzona; une vieille dame faisait l'éloge d'une toute jeune fille qui baissait les yeux, sous ses lunettes : *E un fiore di bontà come di giovinezza,* disait-elle. Je ne crois pas qu'un éloge si simple pût convenir à une petite Toscane, fût-elle Béatrice. C'est autre chose. Francesco Chiesa nous a bien aidés à reconnaître ces différences humaines. Ou féminines, si l'on préfère; et les qualités y sont encore mieux indiquées.

Sous la direction de Giovanni Scheiwiller, la collection du *Pesce d'Oro* continue à publier, à tirage très limité, ces jolis petits volumes qui réjouissent les bibliophiles. En de pareilles publications, on est obligé de faire attention aux titres. On ne peut imprimer n'importe quoi. Voici aujourd'hui un bref recueil de vers de Giovanni Descalzo, **Paese e Mito.** Ce sont des impressions de rivage ligurien, pris dans les endroits qui ne sont pas gâtés par les stations hôtelières. On y sent un violent parfum de brise marine, de vagues, de grèves et d'oliviers. Le *Pesce d'Oro* a aussi publié récemment le *Chant liturgique* de ce curieux Essenin qui fit de tout en sa courte vie, même un mariage avec Isadora Duncan. C'est une traduction, nous n'avons pas à en parler.

Mais nous signalons *le* **Stanze dell' Inverno ed altre liriche,** de Pierre de Nolhac, traduites en vers équivalents par Lionello Fiumi; d'abord à cause de la valeur de cette traduction, et aussi parce qu'en ces temps il convient que la mémoire de Pierre de Nolhac ne soit pas oubliée.

PAUL GUITON.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Où on voit passer des mains de M. Georges Andrieux, expert en autographes, à celles d'un amateur éclairé, l'original d'une lettre que Pierre Louys envoya à feu Georges Montorgueil et qui servit, il y a douze ans, au rédacteur de cette *petite histoire,* à montrer aux lecteurs du *Mercure de France* les variations de romancier, touchant les origines de Chrysis. Une invitation rimée d'Alexandre Dumas fils, suivie d'un essai de réhabilitation de cet auteur dramatique naguère célèbre, aujourd'hui tombé dans le plus grand discrédit. Un billet de Mlle E. Livry, surnommée l'*Amiral,* qui accompagna le père Dumas dans son équipée napolitaine. Où on voit le Sar se plaindre avec amertume d'une simple phrase, mais bien ironique et caustique de M. Charles Maurras. Des essais biographiques qui sont des légendes plus ou moins dorées. La psychologie de Paul Bourget. A quoi pensait, sur le rocher de Tarente, au déclin de sa vie, Choderlos de Laclos : cruelle énigme, dont M. Fernand Caussy fournit la solution à l'auteur du *Disciple.*

Il y a une douzaine d'années, j'achetai au père Jacquenet, bouquiniste rue de Tournon, le *Roman de Setna,* traduit de l'égyptien (pharaonique) par Eugène Revillout, l'éminent coptologue, bien oublié aujourd'hui, comme le furent, le sont et le seront, dès le lendemain de leur mise au tombeau, tous les éminents paléologues, qu'ils aient disserté et disputé, de leur vivant, sur l'histoire ancienne de l'Egypte, de la Syrie et de la Palestine, de la Grèce ou de Rome. C'est, peut-être, que ces messieurs s'entendent à crocheter et fouiller les nécropoles, et à édifier leurs fragiles hypothèses sur les sables mouvants de l'exégèse, et qu'ils ne savent pas écrire, ou plus exactement rappeler, en écrivant, à la vie ce qui est mort. Je ne connais d'exception que celle de M. Renan, lequel avait trop le goût et le respect de ce qui est beau et grand, selon le canon grec, pour rester bon chrétien, aussi lui advint-il ce que vous savez et qu'il est inutile de répéter. Le genre humain, essentiellement matériel, et matérialiste, lors même qu'il se donne une religion, ce qui le rend hypocrite, se moque de son passé et ne s'y intéresse, par manière de passe temps, que quand on lui en fait des contes sous forme de drames, de romans ou d'« histoires ». En 1903, quelques centaines de lecteurs prirent plaisir à l'histoire des *Femmes de Setné,* qui leur fut contée par MM. J. H. Rosny d'après la version que Revillout avait publiée du *Roman de Setna.* L'un et l'autre, l'œuvre originale et l'œuvre de vulgarisation, sont comme si elles n'avaient jamais été : oubliées. Ainsi va le monde, le littéraire comme l'autre, la publicité qui favorise la concurrence

léloyale, prônant et patronnant des « navets », n'y changera rien. Feuilletant, avant de lire, le bouquin de Revillout, j'y découvris une lettre qu'il avait envoyée à Pierre Louys, à qui l'exemplaire que je venais d'acheter avait appartenu. Elle me mit sur la piste d'une polémique dont Chrysis, l'héroïne d'*Aphrodite,* avait été la cause et l'objet et qui, s'étant déroulée devant le public restreint et spécial, quoique divers, des chercheurs et curieux de l'*Intermédiaire,* que dirigeait alors l'érudit Georges Montorgueil et que dirige maintenant le non moins érudit Pierre Dufay, n'était parvenue à la connaissance du « grand public » ni des lettrés. Je fis, grâce à elle, une petite découverte, qui parut assez intéressante à M. Louis Dumur pour mériter d'être consignée à la rubrique « Notes et documents littéraires » du *Mercure.* Les lecteurs que la question des **origines aryennes de Chrysis** pourrait intéresser sont priés de s'y reporter, ils m'épargneront ainsi l'ennui de me répéter, sans profit pour eux-mêmes, en résumant ce petit article qui formera le noyau d'un essai sur l'histoire de cette « Courtisane d'Alexandrie », que je me propose de publier un de ces jours, ayant fait, entre temps, d'autres menues trouvailles la concernant, dont, à différentes reprises, ont retenti les échos de cette revue. M. Georges Andrieux a retrouvé récemment l'original d'une des lettres que Pierre Louys adressa à Georges Montorgueil pour démontrer aux érudits qui le tarabustaient que Chrysis, telle qu'il l'avait conçue, était bel et bien aryenne, et non juive, comme le malin Revillout l'avait, à juste raison d'ailleurs, déclaré. Il est vrai que dans *Aphrodite,* parue aux éditions du *Mercure de France,* il la faisait naître en Galilée, mais cela ne prouvait pas grand'chose disait-il, les indigènes de cette contrée ressemblant aux Gaulois des statues romaines; d'ailleurs, de *Gall,* « le nom de la race, les Romains avaient fait *Galli,* les coqs, les hommes à la crête de cheveux rouges ». M. Georges Andrieux a reproduit, en fac-similé, la conclusion de cet argument quelque peu tiré par les cheveux. Par tradition, écrivait Louys,

les trois Galiléens les plus célèbres : Jésus, Marie et Marie-Madeleine ont les cheveux blonds comme les Galates, et non pas noirs comme les Juifs. Une tradition n'est pas une observation; il est

bon de constater, cependant, que celle-ci vient à l'appui de la thèse.

On prétend qu'un soir, Disraëli, traité de « juif » à la Chambre des Communes, répondit avec négligence :

— Comme votre dieu.

Il serait doublement curieux de prouver, d'abord que Jésus ne fut pas un juif; ensuite qu'il fut presque un Français.

Mais je n'ai pas à prendre parti dans une discussion où je me borne à écouter les savants. Ici, je n'ai voulu prouver qu'une chose, c'est que j'avais écrit très volontairement et non par inadvertance les trois lignes que l'on critique.

La lettre de Pierre Louys, qui n'avait rien coûté à feu Montorgueil, l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* n'ayant jamais payé ses collaborateurs bénévoles, a trouvé amateur pour la somme de 1.327 francs. Aussi bien M. Georges Andrieux n'a-t-il point son pareil pour mettre en valeur, dans ses catalogues qui sont tous de précieux répertoires d'histoire littéraire, les pièces rares ou curieuses qu'il déniche à Paris ou en province et qu'il sauve souvent de la destruction en les enlevant à prix d'or à leurs possesseurs indignes. A cette même vente des 15 et 16 décembre 1938, M. Georges Andrieux offrit aux amateurs d'autographes une **invitation de Dumas fils** qui donnait, en rimant, à un ami d'Alexandre Dumas Ier, l'adresse de la demeure paternelle, dont le toit, pour lors, l'abritait lui-même :

Si la bise aujourd'hui pas trop ne vous effraie
Vous savez qu'il existe en St-Germain-en-Laye
Deux habitants dont l'un est père et l'autre fils
Dans l'espoir de vous voir depuis longtemps confits.
Si Phœbus, Dieu dont l'arc est d'argent, nous éclaire,
Si le jour est joyeux, si la journée est claire,
Si dans notre pays au Public Hottentot
On peut enfin sortir le corps sans paletot
Venez et nous pourrons peut-être faire en sorte
De vous faire oublier le frimas à la porte —
Et de vous redonner à défaut du ciel bleu —
Du tabac dans la chambre et du bois dans le feu. —
Vous savez qu'aujourd'hui doit venir plus d'un peintre
Dont l'habile pinceau couronnera le ceintre
D'une serre sans fleurs mais qui sert de billard :
C'est Muller, lequel fait les pastels avec l'art
Que vous lui connaissez — c'est Dauzats le grand homme

Dont les cartons sont pleins des esquisses de Rome,
De Cadix, de Madrid — et l'homme sans pareil
L'ami Diaz enfin — l'inventeur du soleil. —
Enfin l'on tâchera dans nos pauvres demeures
De pouvoir bien dîner lorsque viendront six heures.
Sachant cet argument plein de conviction
Je vous l'avais gardé pour la conclusion.
Pour ne pas vous causer une course incongrue
Je vais vous indiquer la maison. — Dans la rue
De Médicis, au fond. — La dernière maison
Ayant la porte verte et fermant l'horizon —
D'ailleurs si vous craignez d'errer et de combattre
Adressez-vous, mon cher, Pavillon Henri-Quatre.
Là l'on vous donnera plus d'un renseignement
Que je ne puis donner que difficilement. —
Sur ce je vous embrasse et tout à vous dans l'âme.

A. DUMAS F.

Ce manuscrit date, vraisemblablement, d'avant la *Dame aux Camélias*. On n'en a offert que 100 francs, enchère dérisoire qui témoigne assez que Dumas fils n'a pas survécu à sa gloire viagère. Mais sa présente disgrâce aura un terme. On peut tenir pour certain qu'il ressuscitera d'entre les morts du XIXe siècle, à la fois comme homme d'esprit et comme historien des mœurs, le jour que les « éminents » historiens qui fabriquent, sur commande et sur mesure (celle du public ignare de ce temps) de « grandes études historiques », las de ressasser et rapetasser ce que les compilateurs, leurs prédécesseurs, rapetassèrent et ressassèrent à satiété, s'aviseront de recueillir son témoignage sur les hommes, les femmes et la société (monde et demi-monde) du Second Empire et de la IIIe République, à propos desquels Dumas fils a beaucoup à leur apprendre, beaucoup plus et bien mieux que la plupart de ses contemporains, dramaturges, romanciers, chroniqueurs, voire « historiens », ceux-là surtout. Dumas fils vaut mieux que son présent destin, lequel eût été plus honorable, si cet homme intelligent, clairvoyant, brave et bon, se fût montré aussi sévère pour ses pièces qu'Henry Becque pour les siennes. Mais on ne peut exiger de tout le monde, singulièrement des gens de lettres, de se comporter en héros. L'auteur des *Corbeaux* en fut un, du genre de Flaubert, et peut-

être faut-il regretter qu'il ait été si orgueilleusement intraitable et si convaincu, en sage qu'il était, de notre néant, qu'il se détacha de son œuvre au point de laisser inachevés ses *Polichinelles* qui projettent des clartés crues et nettes dans les profondeurs des sombres taillis et fourrés de la jungle parisienne, pour parler comme les romanciers populaires, ou, comme M. Clément Vautel, de la forêt de Bondy, où rôdent, à l'affût des gogos, les bêtes de proie à l'image des Blanchard et des Philippart et autres écumeurs d'une petite épargne qui elle-même, le plus souvent, n'épargna qu'en écumant le porte-monnaie de plus petits que soi. Ne perdons pas de temps à nous lamenter. Ce qui est fait est fait, et ce qui n'a pas été fait ne l'a pas été. Contentons-nous des fragments des *Polichinelles* en concluant que la vie est un désert quand un Balzac, un Flaubert, les Goncourt, un Zola ou l'un quelconque de ses disciples, un Davien, un Becque, un Mayeux, un Gavarni, un Henry Monier, un Daumier, un Guys, un Forain, ne se donnent pas le plaisir, qui est parfois une peine, d'en sauvegarder la geste tragi-comique par la plume ou le crayon. Ls pièces à succès tombent en poussière, les romans en vogue et les jolis croquis itou, — les flatteurs, les courtisans, les commerçants, les industriels des lettres et des arts, surtout les laurés et les primés, tels les bœufs et les veaux aux comices agricoles, périssent comme leurs denrées romanesques, dramatiqus, artistiques, polémiques, etc.; seuls demeurent les Alceste qui contemplent la mêlée humaine « en riant », comme Becque et comme d'autres, « dans les petits coins ». Ceux qui perpétuent la tradition, en se repassant le flambeau qui jamais ne s'éteint, ce sont les « réfractaires », les « révolutionnaires », ceux qui vont contre le courant des opinions reçues et professées par un tas de bonshommes que les publicains du journal, de l'hebdomadaire et de la «radio», sacrent « grands hommes », cela seul demeure, qu'ont pensé et écrit, quand ils l'ont pu, les rebelles; cela seul, qui a choqué et déplu, compte pour la postérité; tout le reste, c'est de la littérature et de la pourriture. Je ne quitterai pas Dumas fils sans dire un mot de son père prodigue, de qui la vie, qui ne fut pas extraordinaire mais burlesque, reste à écrire, ou à récrire, car elle a inspiré une foule de biographies, romancées ou non, toutes,

sans exception, plus mauvaises les unes que les autres. Ce mulâtre — qui s'est dépeint dans *Georges* — avait le sang aussi chaud que mêlé, ce qui le portait à aimer les femmes immodérement et les aventures, mais, pour celles-ci, seulement quand elles lui étaient contées par ses «nègres». Comparé à lui, Shahriar fut un modèle de fidélité. Pour se distraire du chagrin que lui causa la trahison, présumée, de sa favorite, guère plus « coupable » que ne le fut Desdémone à l'endroit d'Othello, ce cocu se faisait conter des fables merveilleuses qui le tenaient éveillé tout en endormant ses projets de vengeance. Le sultan Dumas n'avait rien d'un *Antony,* il eut un harem volant et sans cesse renouvelé. Si les dames et demoiselles à qui il jeta son mouchoir avaient su parler ou écrire, quel beau roman elles auraient écrit avec leurs confidences. Par malheur les amoureuses sont, à cet égard, logées à la même enseigne que la plupart de leurs amants, surtout quand ils se recrutent parmi les hommes d'action, et les hommes d'affaires, qui le sont mêmement. Faire l'amour, ou l'inspirer sans le partager, ou en faisant semblant, suffit à l'ambition des unes comme agir, gagner une bataille ou réussir un coup de bourse contente celle des autres. S'il y a une poésie dans l'action et dans l'amour, elle imprègne bien rarement les lettres des amoureuses et les écrits des grands capitaines. Peut-être aurions-nous un bien curieux chapitre de la fastueuse existence de l'auteur des *Trois Mousquetaires* et de *Monte-Cristo,* — c'est du père Dumas que je veux parler, et non de Maquet, bien que celui-ci soit l'auteur de ces romans encore aujourd'hui célèbres — d'après sa correspondance avec Mlle **E. Livry,** qui l'accompagna à Naples, déguisée en aspirant de marine, d'où le surnom qui lui fut donné de l'*Amiral.* Ce billet daté du 22 décembre 1874 laisse supposer que cette jeune personne chercha à trafiquer de sa passade transalpine :

Cher Monsieur,

Laissez-moi d'abord vous remercier et m'excuser du mal que je viens de vous donner. Maintenant, si peu de valeur que peuvent avoir les autographes de Dumas, le prix de 100 francs qu'offre M. Charavay de la pièce et des articles ne me paraît *pas sérieux.* — Je pensais tirer une quinzaine de cents francs, *du tout.* Mais vu

la fin de l'année qui est assez lourde je les aurais peut-être laissés pour cinq ou six cents francs — au-dessous de ce chiffre je préfère les garder.

Mille et mille bons compliments.

Votre bien reconnaissante

E. LIVRY-CORDIER.

En 1939 ou 1940, ces autographes vaudront peut-être le prix qu'en demandait Mlle Livry en 1874. Il faut souhaiter qu'elle ou ses héritiers ne les aient pas détruits et que M. Georges Andrieux les retrouve quelque jour comme il vient de retrouver cette lettre que **Joséphin Péladan** adressa au directeur de la *Revue Indépendante,* qui ne l'inséra pas :

Sar Péladan

Au directeur de la « Revue Indépendante ».

On m'écrit, Monsieur, en même temps, que vous avez reçu l'article de M. Ayme sur mon œuvre et que vous avez publié il y a un mois, sous la signature de M. Charles Maurras, cette phrase : *« Ainsi offris-je à Merodack de mentir avec lui. »*

Je crois avoir vu M. Maurras au sortir du Palais de l'Industrie, une veille de vernissage : il me parut d'excellente compagnie et de bonne culture. Sa phrase facétieuse, je la regrette pour lui.

Mes récents *Acta Syncelli,* du *Figaro,* montrent que je parle toujours seul et en mon seul nom.

Et enfin pour offrir à Merodack de faire quoi que ce soit avec lui, il faudrait être *Rose-Croix* catholique : quant à l'imputation de mensonge je la méprise trop pour m'y arrêter fût-ce d'un mot.

Je vous salue bien, Monsieur.

SAR PÉLADAN.

Le Sâr, décidément, était bien ombrageux et bien sourcilleux, mais les hiérophantes et les hiérodules n'ont jamais prisé que l'encens des louanges, et **M. Charles Maurras,** naguère comme aujourd'hui, critique littéraire ou critique politique, dans les bouffées qu'il leur envoie au nez, a toujours mis de l'ironie avec une certaine impertinence. Joseph Caraguel donna un beau titre : *La raison passionnée,* à un recueil de médiocres — parfois même fumeux — articles littéraires. La raison passionnée, ces mots me viennent souvent à l'esprit, et aux lèvres, en lisant la « politique » de M. Maurras. Ils conviennent à merveille à sa dialectique. Le trait qui ulcéra le

crucifié en ballade de la Rose-Croix, c'est au cours d'un essai intitulé *Mages*, paru dans la *Revue Indépendante* de janvier 1891, que M. Charles Maurras le décocha. On ne trouvera peut-être pas inutile que je cite le passage, d'ailleurs fort beau, qui provoqua la réaction du Sâr :

F. *Epicuriens de l'idéalisme.* — Les meilleurs de l'espèce. Incrédules après avoir été croyants, ils ont mêlé à la douceur d'une vision toujours inquiète du monde les somptueux canons extérieurs des fois évanouies, — et ils se sont installés là, magnifiquement, huguenots vêtus en bédouins, dans un protestantisme oriental qui ne manque pas de noblesse (1).

Peut-être bien que je serais entré au Magisme par ce seuil d'ivoire éclatant, si la pitié des hommes ne m'avait ouvert les battants d'une autre porte de chair, celle-là, de chair vive, saignante, faite de la mêlée des cervelles en miettes et des cœurs délabrés, qui se lamente à l'Occident, — une porte de chair promitive, qui demandait à ma critique trop raisonnable, à mon doute trop décisif, de se taire, et qui ordonnait à ma lèvre de se mouvoir vers les illusions qui consolent et d'aider aux mensonges miséricordieux afin que fussent rétablies toutes les âmes défaillantes par le manque de foi, d'espérance et de charité.

Ainsi offris-je à Mérodack de mentir avec lui (2).



Mérodack m'approuva. Mais voici que...

M. R. G. Aubrun ne souffle mot des articles sacrilèges de M. Maurras, parus dans la *Revue Illustrée* (« Jeunes Gens ») et la *Revue Indépendante*, qui donnèrent de l'humeur au Sâr, dans l'hosannah qu'il entonna en son honneur et publia chez l'éditeur Sansot. C'est une singulière façon de comprendre la biographie d'un écrivain que d'en écarter la critique. Ne faire cas que des éloges qui lui furent décernés (qu'il n'a pas

(1) « Mon ami semble vouloir désigner ici ce Stanislas de Guaita, dont l'*Essai sur les Sciences maudites* révèle une des plus lucides et des plus cohérentes intelligences d'aujourd'hui. Nul n'a mieux dit le génie des rites exhumés par son archaïsme amoureux. Il apparaît le Chateaubriand de la troupe éphémère dont M. Edouard Schuré me semble déjà le Quinet. » [Note de M. Maurras.]

(2) Mon ami, qui expose comment un honnête homme peut se réveiller Mage, rencontre en ceci l'un des plus clairvoyants d'entre les poètes chéris de Psyché, M. Paul Guigou qui demandait à Albert Jhouney : « Ne crois-tu pas que ta foi ne soit la dupe de ton amour de l'humanité ! » [Note de M. Maurras.]

toujours mérités) c'est tracer un portrait flatteur, flatté et peu ressemblant de son auteur. C'est au lecteur à choisir parmi les opinions discordantes et contradictoires que son œuvre et sa personne suscitèrent. Georges Grappe procéda de même pour son essai biographique de **Paul Bourget,** qui fut un excellent essayiste et un piètre psychologue. Henry Céard, le premier, en a fourni la démonstration à Jules Huret. L'auteur d'une *Belle Journée* et des *Résignés* tenait, du reste, la psychologie pour l' «empirisme de la vie».

...Il ne suffit pas d'inventer de toutes pièces des personnages en leur attribuant arbitrairement tels ou tels goûts, telles ou telles habitudes comme le fait Bourget pour avoir fait ce qu'on pourrait [...] appeler un roman psychologique, dit-il au reporter du *Figaro*. Tenez, voyez Bourget, il écrit quelque part cette phrase : « C'étaient des femmes d'un esprit très retiré, car elles habitaient au fond de la cour » Eh bien! non! si c'est là ce qu'on appelle connaître « les rouages du cœur humain », ce n'est vraiment pas fort! je crois plutôt que ces braves héroïnes demeuraient au fond de la cour parce qu'elles n'avaient pas le moyen d'habiter sur le devant!...

A la même date, en 1891, dans ses *Sensations d'Italie*, Paul Bourget appliquait la même méthode « psychologique » à un personnage historique. Evoquant l'ombre de **Choderlos de Laclos,** « le plus cruel des vivisecteurs de l'amour, l'auteur des *Liaisons dangereuses*, ce chef-d'œuvre, peut-être, du roman d'analyse », il écrivait :

quelle énigmatique et composite figure que celle de cet homme au renom inquiétant et presque criminel, et pourquoi venant à penser à sa fin de vie si particulière, à cette mort sur ce rivage perdu, ne puis-je plus m'en détacher?... Qu'on aimerait savoir [aussi] quelles idées promenait sur ce rocher de Tarente cet observateur désenchanté dès ses trente ans et qui ayant repris du service sous Bonaparte, disposait ses batteries sur ce fort dont je vois les tours en ce moment dresser leur masse dans le soir qui tombe!...

Quatorze ans plus tard, M. Fernand Caussy, qui avait étudié la vie et l'œuvre, répondait à l'auteur de *Cruelle Enigme* :

Dans de telles circonstances, un doute de cette sorte est toujours judicieux, tant la vie, par sa simplicité imprévue, se joue des plus subtiles hypothèses. Les idées, ou plutôt l'idée unique, mais obsé-

dante, que « promenait cet observateur désenchanté, on la devinera du reste lorsqu'on saura que Laclos, depuis son arrivée à Tarente, était ravagé par la dysenterie.

En dépit de Céard et de M. Caussy, Bourget s'en tint à son empirisme. J'ai cité dans la *France active* deux autres exemples bien drôles et bien typiques de sa méthode qui n'était guère expérimentale.

AURIANT.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Le problème franco-italien. — L'état des relations franco-italiennes a été pendant toute la dernière quinzaine de l'année 1938 le point le plus sensible de la situation internationale. On pouvait croire qu'après le règlement, dans des conditions d'ailleurs pénibles, des affaires de l'Europe centrale, les peuples de notre Continent connaîtraient enfin quelque répit et reprendraient confiance dans un destin qui, depuis la fin de la grande guerre, les a contraints à vivre dangereusement. La conférence, à Munich, des chefs de gouvernement des quatre principales puissances, la déclaration commune germano-britannique prévoyant le recours à la procédure de consultations, la déclaration commune franco-allemande, qui est en quelque sorte le prolongement de celle signée par M. Chamberlain et M. Hitler, mais qui, d'autre part, apporte la confirmation solennelle de l'intangibilité des frontières actuelles entre la France et le Reich allemand, la visite de M. von Ribbentrop à Paris et les premiers indices de détente entre Paris et Berlin, la mise en vigueur de l'accord italo-britannique et la normalisation des relations diplomatiques entre la France et l'Italie, tout cela découvrait des perspectives meilleures à la fin d'une année qui fut la plus critique que le monde connut depuis que la paix a été rétablie en conclusion de la victoire des alliés au mois de novembre 1918.

Certes, de lourds nuages traînaient encore à l'horizon. La poussée allemande vers le Sud-Est, tout le long de la grande voie du Danube, l'agitation créée à propos des élections pour

le Landtag de Mémel, l'activité nationale-socialiste à Dantzig, le problème de l'Ukraine se posant soudainement, en conséquence même de la transformation de la Tchéco-Slovaquie entraînée, malgré elle, dans le sillage de l'Allemagne hitlérienne, les vives réactions de l'opinion anglo-saxonne en présence de l'abominable persécution dont les Juifs sont victimes de l'autre côté du Rhin, ce sont là des faits qui prouvent à l'évidence que la situation générale est loin d'être définitivement éclaircie en Europe et qu'il faut encore s'attendre à voir se produire des remous profonds au cours des prochains mois. Du moins était-on en droit d'espérer que les quatre principales puissances s'emploieraient de toute leur bonne volonté à prévenir des complications d'ordre général et à préparer des solutions pacifiques, car sans cela la politique de consultations inaugurée à Munich se trouverait être pratiquement sans objet et sans signification.

L'Italie fasciste a soudainement rappelé aux peuples de la vieille Europe qu'il y aurait un grave danger pour eux à s'abandonner à de trop faciles illusions. Les manifestations antifrançaises du 30 novembre dernier, à Rome, après que le comte Ciano eut prononcé son discours devant la Chambre des députés, — manifestations dont le ministre des Affaires étrangères se hâta de déclarer à M. François Poncet d'abord, à lord Perth ensuite, qu'elles n'exprimaient pas la politique du gouvernement italien, — et la violente campagne de la presse du régime pour revendiquer la Corse, la Tunisie et Djibouti, eurent tôt fait de recréer en Europe une atmosphère aussi lourde que celle que l'on connut lors de l'alerte du mois de septembre dernier. Les organes les plus directement inspirés et contrôlés par le pouvoir fasciste n'hésitaient pas à joindre la menace à l'injure. Pendant plusieurs jours, ce fut, de l'autre côté des Alpes, un véritable déchaînement de colère et de haine contre la France, comme si on avait voulu insuffler au peuple italien l'esprit de guerre. Le sang-froid et la fermeté de la nation française firent que toute cette campagne se développa peu à peu dans le vide et que son caractère factice devint évident à tous les yeux. Les arguments invoqués à l'appui des prétentions sur la Corse, la Tunisie et la Côte des Somalis, les demandes relatives à une

participation de l'Italie à l'administration et au contrôle du canal de Suez, tout cela portait absolument à faux.

Le thème que la presse fasciste a développé surtout contre la France pendant cette phase de l'offensive était celui de la responsabilité française dans toutes les injustices dont l'Italie, à l'en croire, aurait été victime au cours de longues années d'histoire. Il suffit d'examiner les griefs que l'on fait à Rome à la France pour l'application des sanctions lors de la crise éthiopienne pour se convaincre que les récriminations fascistes sont sans aucune consistance. Non seulement l'application des sanctions n'a jamais été un fait de la politique française, puisqu'il s'agissait de mesures collectives qui s'imposaient à tous les Etats sociétaires de la Société des Nations en vertu des décisions prises par le conseil de Genève unanime, mais il est établi clairement devant l'Histoire, — et on l'a assez reproché autrefois au cabinet Laval, — que la France a usé de toute son influence pour que les sanctions prises frappent le moins possible l'Italie, pour qu'elles ne soient pas transposées du domaine économique et financier sur le terrain militaire. De tout cela, on ne veut pas se souvenir à Rome, où l'on est uniquement préoccupé de rendre la France responsable des mécomptes que l'Italie éprouve aujourd'hui à la suite des fautes politiques que son gouvernement n'a cessé de commettre sur le plan international. La puissance fasciste a compromis ses propres chances en se détournant du front de Stresa pour glisser vers l'Allemagne nationale-socialiste; elle a payé d'un prix exorbitant l'amitié du Reich en se résignant à admettre l'Anschluss, ce qui revenait à lui enlever sa propre couverture de sécurité, et en se prêtant à un règlement de la situation en Europe centrale dont les intérêts italiens ont le plus à souffrir, puisqu'il barre la route à toute expansion politique et économique de l'Italie nouvelle dans la région danubienne et dans les Balkans. Pour tous ces sacrifices, qu'elle a dû consentir en essayant de dissimuler aux yeux du peuple italien le caractère humiliant qu'ils avaient pour l'Italie dite impériale, c'est aux dépens de la France, et de la France seule, que le parti qui constitue l'unique armature politique du régime fasciste

voudrait obtenir aujourd'hui des compensations substantielles.

Le gouvernement de Rome encourageait sans doute la presse du régime à formuler des exigences excessives, à seule fin, pouvait-on supposer, de préparer ainsi le terrain à une discussion aussi large que possible pour une négociation éventuelle, mais il se gardait bien de faire valoir lui-même des revendications par la voie officielle, de préciser ses vues, de marquer à quoi tendaient réellement les coups de sonde donnés de tant de côtés à la fois pour rechercher les conditions les plus favorables à un marchandage d'autant plus difficile à amorcer que les accords Laval-Mussolini de 1935 avaient pratiquement réglé toutes les questions en suspens entre les deux pays. On supposait que lors de sa visite à Carbonia, en Sardaigne, le Duce ferait connaître sa manière de voir, mais il se garda de faire la moindre allusion aux problèmes de politique extérieure. L'acte de gouvernement que l'on attendait en conclusion de la campagne de presse déclenchée contre la France ne survint que quelques jours plus tard, quand le comte Ciano fit connaître par une communication écrite à M. François Poncet que l'Italie considérait que les accords du 7 janvier 1935 n'étaient pas en vigueur, ce qui signifiait qu'elle ne les tenait plus pour valables.

Le geste visait évidemment à faire table rase de tout ce qui avait été acquis depuis quatre ans et à placer la France devant une situation absolument nouvelle au lendemain de la politique de consultations inaugurée à Munich et à la veille de la visite de M. Neville Chamberlain à Rome, visite pouvant fournir l'occasion d'importantes conversations d'ordre général. M. Mussolini essayait ainsi, à son tour, la méthode qui a parfois réussi au chancelier Hitler et qui consiste, chaque fois que vont s'engager des pourparlers en faveur d'une large coopération des principales puissances, à créer un fait nouveau ayant pour effet de bouleverser entièrement les positions déjà prises. La répudiation unilatérale par l'Italie des accords Laval-Mussolini, tel est donc l'aboutissement des longs efforts de la France en vue de normaliser ses relations avec Rome. La très large part que prit le gouvernement français dans la politique de levée des sanctions appliquées à la

puissance fasciste, l'envoi d'un nouvel ambassadeur à Rome, ce qui impliquait la reconnaissance de l'empire italien d'Ethiopie sans réserves ni conditions d'aucune sorte, sans même que fussent demandées préalablement des garanties pour la sauvegarde des intérêts proprement français, l'Italie en a accepté le bénéfice, après quoi elle a repoussé froidement les accords de 1935. Par cette attitude, on mesure exactement la confiance que l'on peut faire aux méthodes et aux procédés de la diplomatie fasciste.

Les accords Laval-Mussolini du 7 janvier 1935 avaient reçu l'approbation du Parlement français, lequel avait ainsi autorisé le Président de la République à les ratifier. Si la formalité protocolaire de la ratification n'avait pas eu lieu jusque-là, c'est qu'on attendait pour y procéder le règlement complémentaire relatif à la Tunisie devant accompagner la mise en vigueur du traité. Aucune des clauses de celui-ci n'a été exécutée, hormis, il est vrai, celle de la remise à l'Italie de 2.500 actions de la Société du Chemin de fer de Djibouti à Addis-Abéba. Le gouvernement de Rome a donc supprimé, en ce qui le concerne, par une simple communication faite à l'ambassadeur de France près le Quirinal, ce qui était, de l'aveu des Italiens eux-mêmes, un honnête règlement de tous les problèmes franco-italiens. La déclaration générale qui définit la nature et la portée du traité du 7 janvier 1935 précise, en effet, que les principales questions en suspens entre les deux pays ont été liquidées, que les deux gouvernements ont l'intention de développer l'amitié traditionnelle unissant les deux peuples et de collaborer désormais dans un esprit de confiance réciproque. En réalité, en signant l'accord Laval-Mussolini, la France est allée bien au delà des concessions qu'on pouvait légitimement lui demander en faisant état de ses engagements antérieurs, notamment de ceux contractés en vertu du pacte de Londres de 1915. L'accord de 1935 devenant caduc du fait du gouvernement de Rome, on en revient purement et simplement à la situation antérieure, laquelle laisse intacts tous les droits de la France et réserve entièrement le plein exercice de la souveraineté française sur tous les territoires où elle est établie.

Avant même d'avoir été saisi de la communication du comte Ciano, M. Georges Bonnet, ministre des Affaires étrangères, avait déjà répondu aux revendications de la presse italienne par la déclaration catégorique qu'il fit devant les commissions de la Chambre et du Sénat et qu'il répéta au Palais-Bourbon au cours de la discussion du budget des affaires étrangères. Parlant au nom du gouvernement de la République, le ministre a fait entendre clairement, en des termes sur lesquels personne ne pouvait se méprendre, qu'en tout état de cause, la France n'acceptera jamais de céder un pouce de son territoire à l'Italie, toute tentative pour réaliser de telles prétentions ne pouvant conduire qu'à un conflit. La réponse du cabinet de Paris à la communication du comte Ciano transmise par M. François Poncet, réponse réfutant tous les arguments par lesquels le gouvernement de Rome prétend justifier son initiative, ne pouvait être moins nette dans la forme et le fond que les déclarations faites par M. Georges Bonnet au Parlement. Les responsabilités sont ainsi franchement établies : ce n'est pas la France qui déchire les accords de 1935; ce n'est pas elle qui institue une nouvelle controverse franco-italienne. La France n'est pas demanderesse en la cause; elle n'a aucune revendication à faire valoir à l'égard de l'Italie. Elle n'a rien à demander, rien à proposer, mais elle n'entend pas faire les frais, par une amputation quelconque de son empire colonial, de la compensation que l'Italie fasciste attend pour les durs sacrifices qu'elle a cru devoir consentir, sans contre-partie d'aucune sorte jusqu'ici, à l'amitié allemande. Telle est la situation de fait devant laquelle la crise des relations franco-italiennes place l'Europe au seuil de cette année 1939 qui, dans l'esprit des chefs de gouvernement des quatre principales puissances, devrait être une année de détente, de rapprochement et d'entente de tous les peuples de bonne volonté et qui s'annonce, en réalité, comme plus lourde encore de soucis et de menaces que ne le fut 1938.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Henry Bidou : *900 lieues sur l'Amazone;* Nouv. Revue franç. 18 »

Alexandre David-Neel : *Magie d'amour et magie noire, scènes du Tibet inconnu;* Plon. 18 »

Armand Guibert : *Périple des Iles tunisiennes.* Illust. h. t.; Monomotapa; Tunis. 18 »

Ethnographie, Folklore

Mgr Michel Feghali : *Proverbes et Dictons Syro-Libanais.* Texte arabe, transcription, traduction, commentaire et index analytique; Institut d'Ethnologie. » »

M. Griaule : *Jeux Dogons.* Avec des figures; Institut d'Ethnologie. » »

M. Griaule : *Masques Dogons.* Avec des figures; Institut d'Ethnologie. » »

René Maunier : *Introduction au Folklore juridique. Définition. Questionnaire. Bibliographie.* Avec une Préface de M. Henri Verne; Edit. d'art et d'histoire. » »

Raoul Montandon : *Bibliographie générale des travaux palathnologiques et archéologiques. (Epoques préhistorique, protohistorique et gallo-romaine. France, V: Béarn, Comté de Foix, Guyenne et Gascogne, Languedoc, Roussillon);* Avec plusieurs cartes; Leroux. » »

Judaïsme

Louis Massoutié : *Judaïsme et marxisme;* Perrin. 15 »

Littérature

John Charpentier : *Alfred de Musset;* Tallandier. 18 »

Aline Fromentin : *Paroles volées à l'écoute;* Edit. du Sagittaire. 16,50

Jean Giono : *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix.* (*Vivre libre,* 1); Grasset. 7,50

Jean Honkiss et Léopold Molnoss : *Anthologie de la prose hongroise;* Edit. du Sagittaire. » »

Alice Joly : *Un mystique lyonnais et les secrets de la Franc-Maçonnerie* 1730-1824. Avec des illustrations; Protat frères, Macon. 60 »

Gérard de Lacaze-Duthiers : *Pour sauver l'esprit,* essai d'éthique individualiste. Tome I : *L'Esprit au service de l'homme;* Debresse. 30 »

Robert Margerit : *Beauté mon beau souci;* Impr. nouvelle, Limoges. » »

Jean Mauclère : *Littérature lithuanienne;* Edit. du Sagittaire. » »

H. de Montherlant : *L'Equinoxe de Septembre.* VI : *Le Trentenaire;* Grasset. » »

Jeanne Paulhan : *Sapin noir;* Stock. » »

Charles Régismondet : *Nouvelles contradictions,* maximes et anecdotes; Doin. » »

Philosophie

A. Burloud : *Principes d'une psychologie des tendances;* Alcan. 60 »

C. Konczewski : *La pensée préconsciente,* essai d'une psychologie dynamiste. Introduction de M. Pierre Janet; Alcan. 40 »

Pierre Lachièze-Rey : *Les idées morales, sociales et politiques de Platon;* Boivin. 24 »

Pierre Lachièze-Rey : *Le moi, le monde et Dieu;* Boivin. 20 »

J. Segond : *Hasard et contingence;* Hermann. 20 »

Joseph Sivadjian : *Le problème métaphysique. Les Atomistes. Les Pythagoriciens. Les Platoniciens;* Hermann. 12 »

Joseph Sivadjian : *Le problème métaphysique. Le néoplatonisme chrétien et les Scolastiques;* Hermann. 18 »

Joseph Sivadjian : *Le problème psychologique;* Hermann. 20 »

Joseph Sivadjian : *Le problème du subconscient;* Hermann. 10 »

Poésie

Mary Casalis : *Première suite.* Interlude par Paul Mourousy. Un portrait par Andrée Sikorska; Cahiers d'art et d'amitié. 12 »

Madeleine Israël : *Poèmes 1928-1934;* Edit. du Sagittaire. » »

Jacques G. Krafft : *D'orgueil et d'azur;* Cahiers d'art et d'amitié. » »

Juliane Montagnon-Rouvier : *Poèmes de joie,* prix Le Cardonnel en 1938; Perrin. 12 »

Jean Pernoux : *Alternances;* L'action intellectuelle. » »

Jean Vincent : *Sèves;* Edit. du Sagittaire. 25 »

Politique

Raymond Alcoléa : *Le Christ chez Franco,* traduction de Rolland-Simon, Denoël. 15 »

Robert Aron : *La fin de l'après-guerre;* Nouv. Revue franç. 18 »

Maurice Thorez : *L'heure de l'action;* Edit. sociales internationales. » »

Paul de Véou : *Le désastre d'Alexandrette* 1934-1938. Préface de Jérôme et Jean Tharaud, avec 3 cartes; Baudinière. 12 »

Questions religieuses

Fr. Boulay : *Victime du célibat ou la vraie vocation de Sœur Marie-Céline* d'après une correspondance; Edit. La Bourdonnais. 18 »

Roman

Jorge Amado : *Bahia de tous les saints,* traduit du brésilien par Michel Berveiller et Pierre Hourcade; Nouv. Revue franç. 50 »

Coriola : *Le solitaire aux abois;* Tallandier. 15 »

Françoise Dariaux : *Matin;* Œuvres françaises. 20 »

Annie Derville : *Les Cahiers de Marise. Un paradis perdu* suivi de *A l'ombre d'une basilique.* Préface de André Lichtenberger; Edit. La Bourdonnais. » »

Joseph Emiliani : *L'Incorrigible;* Debresse. 10 »

Anthony Gray : *La grange de la folie (Nead Niggar),* traduit par Mme G. d'Estansan; Nouv. Revue franç. » »

Anne Hardoüin : *La petite Madame Fauvel;* Debresse. 12 »

Marc Julienne : *Bankoville;* Debresse. 15 »

Thomas Mann : *Joseph en Egypte,* traduit de l'allemand par L. Servicest; Nouv. Revue franç. 45 »

Ringuet : *30 arpents;* Flammarion. 19,50

Simenon : *Le cheval blanc;* Nouv. Revue franç. » »

Bernard M. Souriau : *Mirages dans la brume;* Lipschutz. » »

Kathleen Sproul : *Assassinat dans l'auto fermée,* traduit de l'anglais; Nouv. Revue franç. » »

Sciences

Claude Bernard : *Morceaux choisis* et préfacés par Jean Rostand; Nouv. Revue franç. 30 »

H. J. Muller : *Hors de la nuit, vues d'un biologiste sur l'avenir,* traduit de l'anglais et préfacé par Jean Rostand; Nouv. Revue franç. 18 »

J. Segond : *Logique du pari;* Hermann. 15 »

Joseph Sivadjian : *Le problème physiologique;* Hermann. 10 »

Joseph Sivadjian : *Le problème physique;* Hermann. 15 »

Sociologie

Marcel Huber : *Introduction à l'étude des statistiques démographiques et sanitaires;* Hermann. 15 »

Michel Huber : *Méthodes d'élaboration des statistiques démographiques (Recensements, Etat civil; Migrations);* Hermann. 20 »

Henry Laporte : *Visages anciens, forces neuves.* Préface de Marcel Prévost; Libr. F. Lanore. 18 »

Michel Nouvellière : *Une politique française du papier (Etudes corporatives);* Dunod. » »

Jean-Pierre Reinach : *Produire,* essai sur la multiplication des richesses; Alcan. 10 »

Théâtre

Marguerite Henry Rosier : *La dame du lac.* jeu en 4 actes dont un prologue et un épilogue; Libr. Enault. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Lucien Cressonnois. — William Ritter. — Une élection. — Les prix annuels de la Maison de Poésie. — Villiers de l'Isle-Adam en Belgique. — Un portrait ignoré de Villiers de l'Isle-Adam. -- Choiseul et la Corse. — Un bicentenaire de marionnettes. — Une lettre de M. Charles-Henry Hirsch. — A propos de « deux problèmes verlainiens ». — A propos d'une lettre de Germain Nouveau. — Une lettre de M. Paul Le Cour. — A propos de laits. — Oubli d'une base française en Mer Rouge. — L'éclairage de la Bibliothèque nationale. — Le Sottisier universel.

Lucien Cressonnois. — Comédien-poète et auteur dramatique, Lucien Cressonnois est mort le 1er décembre, à Vigneux, dans sa 83e année. Il appartenait à une famille de musiciens. Lui, élève de Régnier au Conservatoire, débuta à l'Odéon avec succès et s'y fit une place enviable qu'il perdit à la suite d'une très grave tentative de suicide (peine d'amour, a-t-on dit). S'il quitta la scène comme comédien, il y revint comme auteur dramatique; tout d'abord il écrivit, avec son ami Truffier, *Une Devise,* 1 acte, et aussi un volume de vers, préfacé par Th. de Banville, *Trilles galants;* ensuite, en collaboration avec son camarade Samson, il fit représenter entre autres : *Les gueux,* 5 actes, à l'Ambigu; *Le crime de Jean Morel,* 5 actes, au Château-d'Eau; *Marie Stuart,* 5 actes, au Théâtre-Historique; *Hamlet,* 5 actes à la Porte Saint-Martin.

Mais en septembre 1904, sans ressources, il s'empoisonna; cette fois encore les médecins le sauvèrent, mais il resta paralysé du bras droit et perdit l'usage de sa main. Il se maria avec une artiste pauvre, aussi malchanceuse que lui : après une malheureuse chute, au cours d'une représentation sur la scène des Variétés, on dut l'amputer d'une jambe! Mme Cressonnois, — à cette époque (1891) Mlle Caroline Cassan — avait créé le rôle de Dahu dans *le Nouveau Monde,* de Villiers de l'Isle-Adam. — P.-V. STOCK.

§

William Ritter. — Dans sa dernière « Chronique de la Suisse romande » (*Mercure*, 1er décembre, p. 482) M. René de Weck a raison de rappeler le nom de cet auteur qui tint longtemps ici la rubrique des « Lettres tchèques ». William Ritter, qui a 70 ans bien sonnés, puisqu'il va en avoir 72, et qui ne cache pas sa retraite, puisqu'il habite Melida, près de Lugano dans le Tessin Suisse, est, en effet, une des personnalités les plus curieuses et les plus savoureuses de son époque. Il collabora à la plupart des revues des temps symbolistes, en France et en Belgique, et sa participation à mon *Ermitage* fut, je crois, la plus ancienne en date.

Comme romancier, il écrivit plusieurs œuvres remarquables, parmi lesquelles *Leurs lys et leurs roses* me semble mériter le nom de chef-d'œuvre; roman troublant, intense, avec des trouvailles de style dont je ne citerai qu'un exemple : voulant peindre un crépuscule du Prator, le bois de Boulogne viennois, où va se passer une scène voluptueuse, l'auteur ne dit pas : Il faisait beau... ni : Il faisait délicieux... mais : Il faisait péché... Tout William Ritter est un peu dans ce mot, avec une sexualité frissonnante et une religiosité douloureuse.

M. René de Weck a raison de dire que, comme critique d'art, il fut un prospecteur sans pareil, mais a-t-il raison de qualifier d'erreurs ses admirations pour Mehofer ou pour Boecklin? J'ignore le premier de ces artistes et le lui abandonne; mais le second, Boecklin, est plus connu et plus facile à connaître, il suffit d'entrer dans *le Musée de Bâle*, et William Ritter, à l'époque où tout le monde chez nous l'ignorait, a eu le mérite de nous le révéler. Boecklin est peut-être, un peu, un peintre pour littérateurs, comme tant de maîtres du symbolisme français et du préraphaélisme anglais, mais cela ne vaut-il pas mieux que d'être un peintre pour snobs comme ce pauvre Cézanne qu'on a voulu transformer en grand maître et qui n'est qu'un grand raté, ayant tout au plus du métier, mais n'ayant rien de ce qui fait le véritable artiste? Boecklin était, au contraire, un artiste, puissant et émouvant, et il n'y a pas que les littérateurs à être éberlués par ses *Centaures* ou impressionnés par son *Ile des morts*.

Mais, pour rester dans mon domaine de littérature, je suis heureux de l'occasion que me fournit M. René de Weck d'affirmer avec lui le très grand talent de William Ritter, conteur, romancier, penseur et esthète. Le temps symboliste, donnons ce nom d'une façon générale à la période 1880-1910, a été si riche qu'il faudrait faire un

choix parmi ses représentants; déjà certaines de ses notoriétés se sont obscurcies quand d'autres vont en s'éclairant de plus en plus; la postérité remet beaucoup de choses en leur due place, et ce serait bien étonnant si parmi les personnalités de cette génération-là, celle de William Ritter ne s'affirmait pas de plus en plus en pleine et durable lumière. — HENRI MAZEL.

§

Une élection. — L'Académie royale belge de langue et de littérature françaises a élu, le 10 décembre dernier, dans la personne de M. Ventura Garcia Calderon, un bel écrivain. Né le 23 février 1886, à Paris, où son père, un des plus éminents parmi les hommes d'Etat du Pérou, était venu parce qu'exilé, M. Ventura Garcia Calderon est l'homme de maintes activités littéraires, comme il est l'auteur d'une œuvre importante. On l'a vu à la tête des périodiques *América-Latina, Hispania, la Revue de l'Amérique Latine*, etc., etc. Il a fondé et dirigé aux *Editions Excelsior* la collection *les Cahiers Latins*, où parut notamment le *Journal inédit* de Pierre Louys. Ses livres, les uns en langue espagnole, les autres en langue française, vont des *Cantilènes* aux contes qui composent *Couleur de Sang, Virages, la Vengeance du Condor*. Présentement ministre du Pérou à Bruxelles, M. Ventura Garcia Calderon a maintes amitiés à Paris, et si on lui avait demandé, à l'origine de sa vie littéraire, à quels écrivains français ce grand fervent de Ruben Dario était le plus attaché, sans doute eût-il nommé, à côté de Barrès, notre Gourmont.

Le nouveau membre de l'Académie Royale belge de langue et de littérature françaises, qui devient le collègue de Colette, Marie Gevers, Robert de Traz, Louis Dumont-Wilden, Albert Mockel, Carton de Wiart, Georges Marlow, Gustave van Zype, etc., etc., sera reçu au printemps prochain. Il prononcera l'éloge, soit de Gabriel d'Annunzio, soit de Francis Vielé-Griffin. — G. P.

§

Les prix annuels de la Maison de Poésie. — La Maison de Poésie ouvre un concours pour chacun de ses trois prix de 5.000 francs : le prix Emile Blémont, qui demande un ouvrage inspiré par la France ou par une de ses régions; le prix Paul Verlaine, sans condition spéciale; le prix Edgar Poe, réservé aux poètes étrangers de langue française. On ne peut présenter que des œuvres poétiques éditées depuis le 1er janvier 1937.

Les membres du jury sont MM. Jean Valmy-Baysse, président; Alcanter de Brahm, André Foulon de Vaulx, Henri Malo, Vincent

Muselli, Léon Riotor et Daniel de Venancourt, secrétaire général de la Maison de Poésie, 11 *bis,* rue Ballu, Paris 9e. Il suffira d'envoyer un exemplaire du volume avant le 31 mars.

Ces trois prix seront décernés en mai, ainsi que le prix Petitdidier, de 15.000 francs, dont le lauréat doit être un poète de quarante ans au moins, choisi sur l'ensemble de son œuvre et sans déclaration de candidature. (*Communiqué.*)

§

Villiers de l'Isle-Adam en Belgique.

Mon cher Directeur,

Ayant eu récemment l'honneur d'être appelé, à Bruxelles, Liége et Arlon, pour célébrer dans des conférences le Centenaire de Villiers de l'Isle-Adam, un de mes auditeurs, M. Heuse, de Liége, a l'extrême bonne grâce de me communiquer le compte rendu de la conférence que Villiers de l'Isle-Adam fit, voilà cinquante ans, à Bruxelles pour le groupe des XX : compte rendu publié dans le N° 9 de la huitième année de la revue belge *L'Art Moderne,* le *dimanche* 26 *février* 1888. Ce compte rendu, que je n'ai pas vu figurer dans les divers ouvrages consacrés à l'auteur de l'*Eve Future,* me semble avoir trop d'intérêt pour ne pas le communiquer au *Mercure* et en faire profiter les villiéristes d'aujourd'hui. Peut-être l'un d'eux pourra-t-il éclairer l'anecdote relative à Richard Wagner, à laquelle il est fait allusion ici et qui présente un intérêt particulier pour celui qui publia dernièrement dans votre revue quelques considérations sur « Villiers de l'Isle-Adam et la Musique ».

Croyez, mon cher Directeur, etc... — G. JEAN AUBRY.

CONFÉRENCE DE M. VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

« Dans un des salons de l'exposition ouverte au Musée », ainsi que s'expriment, en une périphrase d'ailleurs élégante, les journaux que le seul nom de cette exposition affecte douloureusement, — le comte Villiers de l'Isle-Adam, jeudi dernier, a tenu sous le charme de sa parole colorée, pittoresque, aux intentions nettement soulignées, un public composé en grande partie d'artistes et d'hommes de lettres, affriandé par le régal rare auquel on l'avait convié.

Il faut avoir entendu l'auteur de l'*Eve Future* et de *Tribulat Bonhomet* lire quelques-unes de ses exquises nouvelles pour savoir à quelle intensité il arrive dans l'expression des vocables qu'il aligne savamment, en vue de certains effets. Du heurt de tels adjectifs contradictoires jaillissent d'inouïes railleries, et le ton de bonhomie qu'il donne aux amers sarcasmes dont il parsème ses récits y ajoute une étrange pénétration.

Malgré sa voix sourde et sa prononciation défectueuse, M. Villiers de l'Isle-Adam s'impose violemment à l'attention, domine son auditoire, le tient captif, presque haletant, anxieux du mot final, du mot décisif que lance le diseur comme il le ferait d'une balle.

Son succès a été énorme après chacun des trois contes qu'il a lus : *Le Jeu des Grâces, La Céleste Aventure, La Légende Moderne,* tirés d'un volume qui paraîtra dans quelques jours sous le titre : *Histoires Insolites.*

Charmé de l'accueil, l'orateur a improvisé, en manière de remerciement et pour clore la séance, une anecdote piquante, souvenir personnel d'un entretien qu'il eut, au sujet des *Maîtres Chanteurs*, avec Richard Wagner.

On nous saura gré de reproduire celui des trois récits qui a été le plus goûté, et qui rentre immédiatement dans le cadre de l'Art Moderne : *La Légende Moderne.*

§

Un portrait ignoré de Villiers de l'Isle-Adam. — Jusqu'à présent, il semble qu'aucun des biographes de Villiers de l'Isle-Adam n'ait signalé que les traits du grand écrivain eussent, de son vivant, été fixés sur la toile par un peintre, illustre ou inconnu. On ne connaît, de lui, exécutés d'après nature, que des photographies et quelques dessins reproduits par l'eau-forte et la gravure sur bois. Et cependant, il existe, du poète d'*Akëdysséril*, un portrait signé d'un des maîtres de la peinture française : Pierre Puvis de Chavannes. Ce tableau, daté de 1857, se trouve depuis 1913 à la suite d'un don, au musée de Francfort-sur-le-Mein. Il n'est pas non plus à notre connaissance que ce portrait, un des rares exécutés par le peintre des fresques du Panthéon, ait été reproduit ou même cité dans une quelconque des monographies consacrées à l'artiste.

Cette effigie, aussi précieuse qu'ignorée, d'un Villiers de 19 ans, très différente du mousquetaire rêveur perpétuellement reproduit, figure en frontispice de la *Biblio-Iconographie de Villiers de l'Isle-Adam* établie par Joseph Bollery, qui sera mise en vente incessamment aux éditions du *Mercure de France.*

§

Choiseul et la Corse — Choiseul, à qui nous devons la Corse, — cette Corse convoitée — se flattait d'avoir poursuivi avec obstination, après 1763, la réalisation de deux vues politiques. La première avait été la conservation de la paix, en prévenant ou en détruisant les projets d'alliance des ennemis de la France. La dernière, de compenser, par de nouvelles acquisitions pendant la paix, les cessions que les malheurs de la guerre avaient obligé de faire en 1762.

> Ce n'est que pendant la paix, disait-il, que l'on fait des acquisitions solides, que l'on arrange par des traités les limites de ses frontières. Dans le temps du traité de paix qui suit une guerre malheureuse, l'on ne prévoit que ce que l'on désire, qui est la fin de la guerre.

Arrivé aux Affaires étrangères au mois de décembre 1758, il s'employa à consolider le système politique unissant la France à l'Espagne et à l'Empire, ce qu'il appelait l'*Alliance du Sud* et à empêcher une *Alliance du Nord* dont l'Angleterre eût été le pivot. Ceci

fait, il profita de la situation de l'Europe pour fortifier la position stratégique de la France en prévision d'un nouveau conflit, et c'est ainsi qu'il réalisa l'acquisition de la Corse.

Il s'en est expliqué de la façon suivante :

L'Angleterre a senti mieux que l'on ne l'a senti en France, l'avantage de cette acquisition; elle a vu qu'en temps de guerre cette île était un point essentiel pour le commerce de la France dans le Levant; elle a prévu que cette possession consolidée procurerait le moyen facile de donner la loi à toutes les côtes d'Italie, elle a vu que les marines de France et d'Espagne pourraient former le projet de combattre la marine d'Angleterre dans l'Océan, et celui de la primer dans la Méditerranée, avec infiniment moins de dépenses qu'il n'en peut coûter à l'Angleterre pour soutenir Gibraltar et Mahon.

Je crois que la possession de la Corse peut assurer à la France et à l'Espagne cette domination dans la Méditerranée, et que cette île est plus essentielle au Royaume, la dépense qu'elle coûte ou qu'elle a coûté, moins onéreuse que ne l'aurait été une île en Amérique, très difficile et très coûteuse à défendre en temps de guerre, et qui ne procurerait que des avantages de commerce momentanés; je crois que je puis même avancer que la Corse est plus utile, de toutes manières, à la France que ne l'était ou ne l'aurait été le Canada.

Il est permis de faire quelques réserves, sur l'utilité comparée de la possession du Canada et de la Corse, mais on reconnaîtra que Choiseul se consolait plus malaisément que Voltaire de la perte de ces « quelques arpents de neige », puisqu'il se préoccupait de lui trouver des compensations.

Les Anglais ont vu, ainsi que moi, les avantages de la Corse; ils ne s'y sont pas opposés; ils n'ont marqué qu'un mécontentement impuissant, parce qu'ils n'avaient pas de système politique, et que la Corse était sous la domination de la France avant qu'ils eussent eu le temps de penser aux moyens de s'y opposer.

La Cour de Vienne n'est pas plus contente que celle de Londres de la possession de la Corse par la France, mais elle n'a rien dit parce que son système de politique l'unit à la France et la force à ne point s'opposer à ses opérations; de sorte que dans cette occasion, qui n'a fait en France qu'une sensation de désapprobation, nous sommes parvenus à notre but par les deux contraires; l'Angleterre et l'Empire ne se sont pas opposés : l'une parce qu'elle n'avait pas de système politique et l'autre parce qu'il en avait un.

Devons-nous être surpris qu'on ait « mieux senti en Angleterre qu'en France » l'avantage que nous procurait cette acquisition? Non, car l'esprit public a été toujours plus développé chez nos voisins que chez nous. Les choses allèrent même jusqu'à la « désapprobation », s'il faut en croire Choiseul. Est-ce à dire qu'on traita le ministre de Louis XV de « Corse », comme on devait traiter de « Kroumir » le ministre républicain à qui nous devons notre installation à Bizerte? — R. LAULAN.

§

Un bicentenaire de marionnettes. — Alors que l'attention semble se porter à nouveau sur le spectacle des marionnettes, très

goûté de l'aristocratie et du peuple au XVII[e] siècle, il est peut-être opportun de rappeler un bicentenaire qui intéresse à la fois le monde des lettres et celui, beaucoup plus modeste, des montreurs de marionnettes.

En ce temps-là, Voltaire, au château de Cirey, achevait de composer *Mérope*, tandis que Mme la marquise Du Châtelet, sa compagne fidèle, commentait Leibnitz. En décembre 1738, Mme de Graffigny se trouvait la commensale de ces hôtes illustres et nous lui devons de connaître l'estime que le génial écrivain portait aux petits comédiens de bois.

A la date du 11 décembre, elle écrivait à l'un de ses amis d'enfance, M. Devaux, lecteur du roi Stanislas :

Voltaire a bu à ta santé... Après le souper, il nous donna la *lanterne magique*, avec des propos à mourir de rire. Il y a fourré la coterie de M. de duc de Richelieu, l'histoire de l'abbé Desfontaines et toutes sortes de contes toujours sur le ton savoyard. Il n'y avait rien de si drôle; mais à force de tripoter le goupillon de sa lanterne, qui était remplie d'esprit de vin, il le renversa sur sa main; le feu y prit et le voilà enflammé. Cela troubla un peu le divertissement qu'il recommença un moment après.

Et, en post-scriptum :

On nous promet les marionnettes. Il y en a, ici près, de très bonnes, qu'on a tant qu'on veut.

En effet, cinq jours plus tard elle écrivait :

Je sors des marionnettes qui m'ont beaucoup divertie; elles sont très bonnes. On a joué la pièce où la femme de Polichinelle croit faire mourir son mari en chantant *fagnana! fagnana!* C'était un plaisir ravissant que d'entendre Voltaire dire sérieusement que la pièce est très bonne. Il est vrai qu'elle l'est autant qu'elle peut l'être pour de telles gens. Cela est fou de rire de pareilles fadaises, n'est-ce pas? Eh bien, j'ai ri... Le théâtre est fort joli, mais la salle est petite. Un théâtre et une salle de marionnettes à Cirey!... Oh! c'est drôle. Mais qu'y a-t-il d'étonnant? Voltaire est aussi aimable enfant que sage philosophe. Le fond de la salle n'est qu'une loge peinte, garnie comme un sofa, et le fond sur lequel on s'appuie est garni aussi. Ses décorations sont en colonnades avec ses pots d'orangers entre les colonnes...

A n'en pas douter, c'était là l'un de ces théâtres ambulants comme nos pères ont encore pu les connaître.

Le 27 décembre, à huit heures du soir, Mme de Graffigny écrit à nouveau :

Aujourd'hui comme hier, je sors des marionnettes qui m'ont fait mourir de rire. On a joué l'*Enfant prodigue*. Voltaire disait qu'il en était jaloux. Le crois-tu? — Je trouve qu'il y a bien de l'esprit à Voltaire de rire de cela et de le trouver bon. J'étais auprès de lui aujourd'hui. Que cette place est délicieuse! Nous en avons raisonné un peu philosophiquement et nous nous sommes prouvé qu'il était très raisonnable d'en rire. Il faut avouer que tout devient bon avec les gens aimables.

Voltaire avait alors 44 ans. Ne serait-ce pas l'occasion de rappeler ce propos que l'on prête à George Sand : « Les marionnettes

amusent les enfants et les gens d'esprit. » Voltaire n'en manquait pas.

Vers la même époque, il écrivait à d'Argental, et Mme Du Châtelet, après l'avoir entretenu de tous les travaux entrepris par le châtelain de Cirey, ajoutait :

Sa santé demande peu de travail et je fais mon possible pour l'empêcher de s'appliquer.

Comme le signale Charles Magnin dans son *Histoire des Marionnettes en Europe :*

Ces quelques mots ne nous donnent-ils pas l'explication du goût subit de Mme Du Châtelet pour la lanterne magique et les marionnettes?

Pour notre part, nous estimons que les marionnettes ont par nature assez d'attraits pour justifier l'intérêt que Voltaire leur portait et ce témoignage, après tant d'autres, ne fait qu'ajouter à leurs lettres de noblesse. — ROBERT DESARTHIS.

§

Une lettre de M. Charles-Henry Hirsch.

Mon cher Jacques Bernard,

Je vous prie de faire insérer cette brève réponse à la lettre que vous a écrite M. de la Varende et qui figure aux échos du numéro du 1er janvier 1939 :

1° Que Jean de la Varende et Pierre de Villiers aient été « tous deux, en même temps, chambellans de Charles VI », n'a pas empêché, un demi-millénaire environ plus tard, le plus grand de tous les Villiers de l'Isle-Adam de mourir lamentablement, sans aucun secours, sinon de ses proches amis de lettres.

2° Je me permets encore, malgré l'explication de M. de La Varende, de regretter qu'il appelle « une servante » de son mari celle qui en partagea la vie difficile et, pour nous, reste la marquise de Villiers de l'Isle-Adam.

Si M. de La Varende avait l'honneur d'être reçu dans ma modeste intimité de vieux Parisien, il saurait que je n'ai pas plus que lui de morgue à l'adresse des personnes en service à mon foyer. J'ai été le témoin d'une de mes cuisinières à son mariage.

3° Enfin, nul ne saurait préjuger de l'impression produite sur Villiers par l'article de M. de La Varende : si nombreuse que soit l'audience de mon honorable confrère et si mérité par le talent que soit son succès, je doute que les morts — surtout un écrivain tel que celui dont la haute mémoire dépasse notre temps — aient encore souci de la chose imprimée.

Veuillez, mon cher Jacques Bernard, etc.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

§

A propos de « deux problèmes verlainiens. »

Nous avons reçu de M. André Fontaine la lettre suivante :

26 décembre 1938.

Monsieur le Directeur,

Un des deux problèmes verlainiens que j'avais posés dans mon article du 15 décembre 1938 a été résolu par M. Underwood à qui nous devions déjà de si intéressantes révélations, parues dans le *Mercure* du 1er juin 1938 sur *Verlaine et Létinois en Angleterre.* M. Underwood, dans un article intitulé *Chronologie verlainienne,* publié dans la *Revue d'Histoire de la Philosophie et d'Histoire générale de la Civilisation,* par les soins de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille, avait établi, dès janvier 1938, que la lettre datée par Verlaine du 27 janvier 1875 faisait allusion à M. Sabéla, frère d'un prêtre catholique de Boston que le poète avait connu, ainsi que Nouveau, dans le courant de l'année 1875, et que, par conséquent, Verlaine s'était trompé de millésime, sa lettre ayant été écrite en 1876.

M. Underwood a, fort justement, signalé que les erreurs de dates et d'attributions, à tel ou tel destinataire dans la correspondance de Verlaine, étaient très nombreuses. La lettre du 2 octobre 1885 que j'ai publiée dans mon article en est une preuve de plus. J'ajoute que, dans cette lettre, le fait que Verlaine donne non pas à Vanier, mais à un correspondant qui pourrait fort bien être Léo d'Orfer, à qui il n'avait pas écrit depuis longtemps, son adresse, cour Saint-François, n'indique pas qu'il vient de s'y installer; je crois, au contraire, avec M. Porché, qu'il y habitait depuis la fin de juin, et tous les Verlainiens reconnaîtront que le fait est d'importance puisqu'il permet de savoir ce qu'est devenu le poète pendant l'été 1885, alors que ses biographes, trompés par l'attribution à Vanier de la lettre du 2 octobre indiquant pour la première fois son adresse, se perdent en conjectures sur ce point.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc. — ANDRÉ FONTAINE.

§

Nous avons reçu cette lettre de M. Georges Le Cardonnel :

25 décembre 1938.

Mon cher Directeur et ami,

Je lis dans le *Mercure de France* du 15 décembre 1938, au cours d'une intéressante étude de M. André Fontaine, intitulée *Deux problèmes verlainiens :*

Jusqu'à ces derniers temps on croyait que Verlaine, pour publier les pièces figurant dans les deux séries des *Poètes maudits*, avait tout simplement eu recours aux manuscrits de Rimbaud qu'il possédait ou que possédaient ses amis : n'avait-il pas en effet fourni à *La Vogue* la copie des *Illuminations* dont, le 3 mai 1887, il se plaignait de n'avoir pas été payé?

Or, dans le numéro du *Mercure de France* du 16 avril 1914, page 893, il a été établi que le manuscrit des *Illuminations* ne fut pas apporté à *la Vogue* par Verlaine, mais par mon frère Louis Le Cardonnel, qui le tenait de Charles de Sivry (le beau-frère de Verlaine).

Le *Mercure de France* a même publié les textes d'une carte postale et d'une lettre adressées à mon frère, qui se trouvent en ma possession, et sur lesquels mon frère avait, de son vivant, attiré mon attention, en me disant qu'ils fixent un point d'histoire littéraire.

La carte postale avait été adressée, par Charles de Sivry, à *Loys Le Cardonnel, 78, rue Mazarine, Paris.* Elle porte l'estampille de la poste du 12 mars 1886. Elle est, elle-même, datée du 12 mars, mais sans indication de l'année. J'ai constaté d'ailleurs que cette omission est fréquente dans la correspondance de cette époque adressée à mon frère et que je classe en ce moment, comme dans les lettres qu'il écrivait lui-même dans le même temps. La génération symboliste paraissait répugner à dater complètement ses lettres. Voici le texte de cette carte (que le *Mercure* a d'ailleurs déjà publié) :

Cher Cardo, 12 Mars.

Je ne peux guère te donner d'heure pour venir me voir; ça me ferait cependant grand plaisir de te serrer la main. Mais je suis toujours en courses par monts et vaux parisiens. Viens toujours à tout hasard quand tu voudras, le Manuscrit de Rimbaud est à ton nom et ma femme ou la bonne te le remettront.

Mille amitiés.

Ton

CH. DE SIVRY.

Quant à la lettre, elle est de Gustave Kahn, et voici son texte, qui a été publié également déjà dans le *Mercure* :

J. BARBOU
Editeur
41, rue des Ecoles, 41
Paris.

Paris le 4 Avril 188...

Mon Cher Ami,

Vous fûtes inexact.

Voulez-vous nous envoyer des vers de vous et les *Illuminations* de Rimbaud le plus rapidement possible?

A vous amicalement.

GUSTAVE KAHN.

Le *Mercure de France* faisait suivre ces deux lettres du commentaire suivant :

Pour bien comprendre l'intérêt de ces deux lettres, il faut savoir que le manuscrit des *Illuminations* fut remis en 1875 par Rimbaud (alors à Stuttgard) au musicien Charles de Sivry, qui le conserva jusqu'en 1886. A cette date, Sivry en confia la plus grosse partie à Louis Le Cardonnel qui la fit tenir à Gustave Kahn, alors directeur de *la Vogue*. Celui-ci la publia d'abord dans sa revue, puis en plaquette, mise en vente à la fin de la même année 1886, chez Stresse et Stock, libraire. M. Félix Fénéon en corrigea les épreuves; il établit aussi l'ordre des poèmes. Le reste du manuscrit des *Illuminations*, qui provenait de la même personne (Ch. de Sivry), fut fourni plus tard à Vanier, pour son édition des *Poésies Complètes*, par MM. Léo d'Orfer et Ch. Grolleau.

Veuillez agréer, Mon cher Directeur et ami, etc. — GEORGES LE CARDONNEL.

§

A propos d'une lettre de Germain Nouveau. — Nous avons reçu la lettre suivante :

18 décembre 1938.

Monsieur le Directeur,

Au nom de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, je proteste contre la publication par M. André Fontaine, au cours de son article : « Deux problèmes verlainiens » (*Mercure de France*, 15—XII—1938) de la lettre de Germain Nouveau à Paul Verlaine.

M. André Fontaine a eu communication de cette lettre uniquement grâce à son titre universitaire, mais avec la promesse de sa part qu'il n'en ferait pas usage, renseigné qu'il a été que, conformément à ses statuts, la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet se réserve exclusivement la publication des inédits qu'elle possède et qui sont sa propriété. C'est ainsi qu'elle a déjà publié un *Cahier* contenant les inédits de Charles Baudelaire, et qui doit être suivi de plusieurs autres, dont un, notamment, consacré à Verlaine, Rimbaud et Germain Nouveau.

M. André Fontaine s'est autorisé de la permission que lui a accordée M. Charléty de publier quelques extraits « assez strictement limités » de cette lettre. Or, il en publie les deux tiers.

Le résultat atteint par M. André Fontaine est que la Bibliothèque refusera désormais la communication de tous documents inédits qu'elle possède. Cela d'après la décision du Conservateur de la Bibliothèque Centrale de l'Université.

Recevez, etc. — MARIE DORMOY.

§

Une lettre de M. Paul Le Cour.

Dans son étude des revues du dernier numéro du *Mercure* par M. Ch.-H. Hirsch, une regrettable omission dans une citation de mon article en rend le texte incompréhensible et même invraisemblable. On a mis p. 186 :

L'ordre règne en Allemagne parce qu'elle est administrée par un Ordre. Cet Ordre éminemment français...

Il faut :

L'ordre règne en Allemagne parce qu'elle est administrée par un Ordre; *de même l'ordre régnerait en France si elle était administrée par un Ordre.* Cet Ordre éminemment français...

Je serais heureux que l'on signale cette rectification. — PAUL LE COUR.

§

A propos de laits.

Le *Mercure* a reçu la lettre suivante :

M. Marcel Boll croit échapper au sottisier puisqu'il sous-entend le 15-9-38 que le fabricant de boutons de culottes est aussi crémier, sa clientèle ne craignant pas ce cumul. La réflexion devait marquer, selon précision du 15-11 par M. M. Boll « la scandaleuse disproportion entre les prix de gros et le détail ».

Mais le lait, même à 5 valeurs de différence entre gros et détail, peut conduire le vendeur à la ruine :si son client est éloigné, si la quantité distribuée est très petite. Il doit faire crédit, faire des comptes, laver les bouteilles; ou bien : attendre aux portes, parlementer, bref perdre du temps pour une vente minuscule.

Si j'étais un savant je m'exprimerais ainsi : Supposons que le lait se produise dans les meilleures conditions, tous temps inclus comptés rendus au centre distributeur, en 1′ par litre.

Si l'ouvrière travaille 20′ pour acquérir un litre, son impôt tend vers 19/20e de son activité = 95 % selon la rapidité de sa transaction au débit central du lait.

Son patron, fabricant de boutons, dans la même monnaie du même salaire, aura seulement 3/4 d'impôts = 75 %.

Si la distribution au détail, à domicile, atteint 3′ pour 1 litre, l'ouvrière ne payerait que les impôts du prix en gros, = seulement 75 %.

En effet : 1′ production + 4′ distribution = 1/4 utile sur 20′.

Si je savais m'exprimer en philosophe mathématicien j'indiquerais que chaque problème gagne à avoir des solutions en différentes unités, S'il s'agit du lait si important à la vie, l'unité « temps »

est plus adéquate que les « sous ». L'unité « qualité », ici calories, doit escorter l'unité « quantité-limite-indispensable ».

L'unité « sous » est celle des paysans, elle escorte cette économie-prix que tous, sans exception, confondent avec l'économie des valeurs (calorifiques, nutritives) réelles. L'économie politiquée par les prix, variables, à la volonté de la signature du ministre, incite aux fortes frontières douanières, donc pétaradières.

L'économie temps en mesure exactement tout le ridicule. Si les savants confondent les qualités, les prix sans les temps, nous retournerons à la frontière à la vitesse V. — L. GEYNET.

§

Oubli d'une base française en Mer Rouge. — Après avoir franchi le canal de Suez, les navires entrent dans la Mer Rouge, qui a une longueur de 2.300 kilomètres et environ 355 dans sa plus grande largeur. Après environ cinq jours de navigation, on aperçoit de chaque côté les côtes arides, sans verdure, brûlées par un soleil torride. La mer devient de moins en moins large, les côtes se rapprochent l'une de l'autre et la sortie n'a que 26 kilomètres de large. C'est le détroit de Bab-el-Mandeb, par lequel les paquebots gagnent le golfe d'Aden, tributaire de l'Océan Indien.

A l'est, sur la côte d'Asie dominant le détroit, un cap s'avance, c'est le Ras Sheik Syed, appelé communément Cheik-Saïd. Il pourrait être comparé par son aspect et par sa situation stratégique à Gibraltar. C'est une presqu'île française qui n'a jamais été occupée et sur laquelle aucune fortification n'a été construite. Quel bel exemple de désintéressement offert ainsi par la France à la vue de tous ceux qui se rendent en Extrême-Orient, en Afrique Orientale ou en Australie, et de tous ceux qui reviennent de ces pays lointains. Pourquoi les Français ne se sont-ils jamais installés à Cheik-Saïd? Au moment où les questions coloniales intéressent le monde, il convient de parler de cette possession française.

Le canal de Suez a été ouvert à la navigation le 17 novembre 1869. Deux Français, MM. Rabaud et Bazin de Marseille, prévoyant qu'en Mer Rouge l'activité de la navigation deviendrait intense, avaient acheté au Sultan en 1868 les territoires de Cheik-Saïd. Les Allemands, qui avaient compris leur importance, proposèrent aux acquéreurs de racheter ces terrains et leur offrirent 4 millions. Mais MM. Rabaud et Bazin laissèrent la préférence à la France pour la moitié de cette somme. Somme importante pour l'époque, qui montre la valeur que l'on attachait alors à

cette presqu'île. Durant de longues années, le drapeau turc y flotta encore. En 1890, le Conseil de l'Amirauté, appelé à désigner les points d'appui de la flotte française, ne mentionna pas Cheik-Saïd et cette presqu'île ne reçut aucune fortification. Dans tous les domaines, on semble avoir oublié Cheik-Saïd et on n'y a rien fait.

L'ensemble de la presqu'île a l'aspect de montagnes enchevêtrées qui ne laissent entre elles que d'étroits défilés. La configuration de ces montagnes, la coloration des roches montrent une origine volcanique. Il ne pleut jamais dans le détroit. Les habitants sont des Arabes; leur chef réside habituellement à Doubab, dans le nord sur la Mer Rouge, qui est un village.

Le détroit a 26 kilomètres de large, il est coupé par l'île de Périm, aux Anglais. Le point culminant de cette île a une altitude de 65 mètres, alors que le mont Makhali ou Men-Ali de Cheik-Saïd domine l'île et tout le détroit et la côte d'Afrique par son altitude de 270 mètres.

Plus loin les Anglais se sont installés vers 1850 sur la côte d'Asie, à Aden, sur le golfe de ce nom, adossé à un massif montagneux. On ne peut imaginer point plus aride sans herbe et sans végétation, sans eau; les vivres sont importés. De grandes usines fabriquent de l'eau avec celle de la mer. Les Anglais ont construit une ville, peuplée de quelques Européens et surtout d'Arabes et de Somalis, des casernes et ont fait d'importants travaux de fortification. C'est surtout un grand port pour l'approvisionnement en charbon des navires. Il est interdit d'être porteur d'un appareil photographique.

Les Anglais ont montré également leur activité d'installation à Périm. Nul ne peut y résider sans l'autorisation du résident, le directeur de la Périm Coal C[ie], qui dépend du Résident d'Aden. On y trouve un phare au cap Obstruction, de très nombreux bâtiments militaires, un poste important d'aboutissement des câbles sous-marins. La Périm Coal Cie possède 22 condenseurs pouvant distiller chacun 60 tonnes d'eau par jour et des réservoirs de 250 tonnes de capacité, 2 réservoirs de 8.000 tonnes et un de 400 tonnes pour le combustible liquide. On peut faire aux navires de grosses réparations de coque.

Entre l'île et la côte d'Afrique le détroit a environ 11 milles (20 km. 300) de large, mais il n'est pas franchissable sur une largeur de 7 kilomètres, les fonds se relevant en pente vers le continent. Entre l'île et Cheik-Saïd l'autre passe du détroit a un mille et demi (2 km. 800) environ de large avec un fond variant de 13 à 29 mètres de profondeur. Beaucoup de navigateurs préfèrent

utiliser cette passe est. En résumé les Français ont en leur possession depuis 1868 la clé du détroit de Bab-el-Mandeb, mais par un désintéressement inexplicable n'ont pas fortifié et utilisé cette presqu'île.

Il est à noter que depuis l'acquisition de ce territoire par la France, depuis 70 ans, aucune puissance n'a essayé de s'y installer malgré la tentante importance stratégique de ce massif montagneux; rien ne montre mieux que nos droits de possession sont reconnus incontestables par les gouvernements étrangers.

Il paraît inutile de rappeler que l'Italie s'est rendue maîtresse de l'Erythrée, d'une grande partie de la Somalie, puis de l'Ethiopie. Toute entente entre puissances européennes concernant la Mer Rouge doit tenir compte de notre possession de Cheik-Saïd. La France devrait enfin l'occuper d'une façon effective en s'inspirant de ce que les Anglais ont réalisé à Aden et à Périm. — ANTONY GOISSAUD.

§

L'éclairage de la Bibliothèque Nationale. — La Bibliothèque Nationale s'embellit d'année en année, par quartiers. Présentement, c'est une bien curieuse disparate de style (bureaucratique) 1869, à la surface, et de *modern-style* (hôtelier) 1938-1939, qui sera démodé en 1940, dans le sous-sol. Pour ce qui est du confort, c'est une autre affaire. Les étudiants étrangers, surtout les anglo-saxons, qui par amour de la langue et de la littérature françaises, viennent terminer leurs études à Paris et en Sorbonne, comparant le British Museum à la Bibliothèque Nationale qui passe, en France, pour la plus riche, la plus belle et la plus parfaite du monde, doivent faire des réflexions plutôt désobligeantes pour la salle de la rue de Richelieu. Une saison dans cette salle, surtout l'hiver, aura coûté à plus d'un, sans jeu de mots, les yeux de la tête. On y mesure si parcimonieusement l'éclairage que les lecteurs se voient dans l'alternative ou de s'éborgner à déchiffrer des vieux bouquins et surtout des journaux vieux d'un siècle et plus, qu'on ne trouve que là, malheureusement, au papier jauni, aux caractères si microscopiques qu'ils ne sont perceptibles qu'à la loupe, ou à attendre le bon plaisir de MM. les gardiens chefs et sous-chefs de salle, lesquels, une fois pour toutes, ont décidé que tous les yeux sont pareils, et qu'il ne fait plus clair que quand le crépuscule confine à la nuit, des « rats » de bibliothèques s'accommodant, par ailleurs, d'un jour de cave. Que M. l'Administrateur général Cajn daigne mettre un terme au supplice des « usagers » de la Bibliothèque Nationale, qui, pour la plupart, sont plus

utiles que nuisibles à l'Etat, accroissant par leurs travaux le patrimoine national, en revisant le statut de l'électricité si préjudiciable, dans sa teneur actuelle, à la vue, et aux recherches des historiens, critiques, savants, érudits, etc..., et aussi au bon renom de la Ville Lumière — AURIANT.

§

Le Sottisier universel.

Cette tranche de la Loterie est limitée, comme la précédente, à 1.500 billets et comporte 198.686 lots. — *La République*, 11 novembre.

Sur la Vendée, la tempête fait rage et aucun bateau n'a pu sortir à La Roche-sur-Yon. — *Paris-Soir*, 22 novembre.

Le pape a rappelé les persécutions sanglantes, tristes et rusées de Julien l'Apostat, et celles de Judas, qui trahit le Christ. — *Le Figaro*, 22 octobre.

En dépit de la haine que lui a vouée le Duce, de nombreux Italiens ont tenu à passer la frontière, pour aller l'écouter sur les bords du lac de Genève, à Lucerne, où il donne actuellement des concerts. — *L'Œuvre*, 5 septembre.

En rentrant, le jeune Elie s'approcha du mulet qui lui ayant décoché une ruade, fut atteint au ventre. Le docteur Para, de Chabotte, le fit transporter de suite à l'hôpital de Gap... — *Le Petit Dauphinois*, 1er octobre.

Constatation troublante : le cadavre était déchaussé et aucune paire de souliers n'a été trouvée dans la chambre à coucher. Seule une paire de mufles se trouvaient dans la valise. — *Le Petit Niçois*, 6 novembre.

DE BERNE. — A la suite des démarches faites auprès des autorités du Reich par la légation et les consulats de Suisse, tous les israélites juifs qui avaient été arrêtés ont été libérés. — *La Dépêche du Berry*, 16 novembre.

Né en 1866, Jean-Marie-Joseph Degoutte entra à Saint-Cyr en 1880. — Traduit du *Times* (de Londres), n° du 1er novembre.

En assimilant le travail à une marchandise, le capitalisme a commis l'erreur de le ranger parmi les éléments femelles de la production, de le traiter sur le même pied que la matière inerte; il l'a émasculé, il l'a changé de sexe. Voilà ce qu'il faut proclamer bien haut : le travail est principe mâle... Le mâle n'a pas à lutter avec la femelle : il doit s'unir à elle et la féconder. — *La Tribune de Genève*, 23 novembre.

COQUILLES

Sports d'hiver : Vacances de Noë (22 décembre-2 janvier). — *Famille et Lycée*, novembre.

On a découvert ce matin, dans les bois de Meudon, au lieu dit « Le Chêne de la Vierge », le cadavre d'un inconnu. Le désespéré tenait encore à la main l'orme dont il s'était servi. — *Paris-Soir*, 25 novembre.

Le Directeur, Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.